N.º 61

Universitas
BIBLIOTHECA

CE
Coll. spec.

B. Picart direxit.

MEMOIRES
DU MARECHAL
DE GRAMONT,
DUC ET PAIR DE FRANCE,

COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, GOUVERNEUR DE NAVARRE ET DE BEARN.

Donnez au Public par le Duc DE GRAMONT *son Fils, Pair de France.*

TOME PREMIER.

Seconde Edition, revuë & corrigée.

A AMSTERDAM,
Aux dépens de la COMPAGNIE.

MDCCXVII.

Universitas
BIBLIOTHECA

DC
123
.G7A3
1717

coll. spéc.

LES MEMOIRES
DE MESSIRE
ANTOINE
DE GRAMONT,
DUC, PAIR, & MARECHAL DE FRANCE,
Commandeur des Ordres du Roi, Gouverneur de Navarre & de Bearn.

LA Vie du Maréchal de GRAMONT eſt ſi belle & remplie d'évenemens ſi rares & ſi extraordinaires, qu'il eût été à deſirer que quelqu'un capable de l'écrire, eût pris ce ſoin, & qu'il s'en fût acquité avec une exacte verité & dans toute ſa perfection ; mais comme perſonne ne l'a pû, ou

voulu faire, ſoit par défaut des pieces neceſſaires à cet effet, ou par quelqu'autre motif, j'ai crû devoir, à la memoire d'un Pere plein d'amitié pour moi, & doué de toutes les grandes qualités qu'un homme de guerre, & le plus délié Courtiſan qui fût jamais put avoir, prendre le ſoin de faire une recherche exacte des Lettres & des fragmens de Memoires, que j'ai trouvés épars & fort mal en ordre, qui pouvoient avoir quelque rapport à ſa vie, & de les r'aſſembler de maniere que le Journal que je me propoſois d'écrire eût quelque liaiſon, & que la lecture en pût faire plaiſir non-ſeulement à ceux qui le connoiſſoient particulierement, mais encore aux perſonnes capables d'être touchées du vrai mérite, de la droiture du cœur, de la fermeté de courage & d'un agrément dans l'eſprit, que je n'ai connu qu'à lui ſeul;
aussi

auſſi a-t-il été l'ami intime des deux plus grands hommes du ſiecle paſſé, & a fini par être honoré juſques à ſa mort, des bonnes graces & de la confiance d'un Roi, haut & ferme dans l'adverſité, juſte, doux, affable, au milieu du comble de la fortune, & ſurnommé le Grand, à juſte titre, par le tiſſu des actions brillantes, qu'il a fait pendant le cours d'une vie toute pleine de gloire & de prodiges dont l'antiquité ne nous a jamais laiſſé d'exemple.

Le Maréchal de Gramont nâquit à Hagetmau en 1604. ſix ans 1604.
avant la mort tragique de Henri le Grand, ſi funeſte à la France, & dont les bons François ne ſe peuvent encore conſoler. Monſieur le Duc de Gramont ſon pere, qui étoit pour lors un des plus grands Seigneurs de France, & qui le portoit le plus haut, envoya ſon fils à Paris à

l'âge de quatorze ans, pour apprendre à monter à cheval & faire ſes autres exercices : mais comme les peres de ce temps-là ne ſe dénuoient pas volontiers de ce qui leur étoit utile & agréable pour le donner à leurs enfans, ainſi qu'il ſe pratique aujourd'hui, l'équipage que Monſieur le Duc de Gramont donna à ſon fils, qui portoit alors le nom de Comte de Guiche , conſiſtoit uniquement en une eſpéce de Gouverneur à très-petits gages, à un Valet de Chambre & à un vieux Laquais Baſque ; l'argent comptant pour le voyage fut médiocre, & celui qu'il avoit à dépenſer à Paris peu conſidérable pour une perſonne de ſa qualité, de ſorte qu'il falloit vivre d'œconomie pour ne pas conſommer en un jour ce qui étoit deſtiné pour ſa ſubſiſtance pendant une ſemaine ; & je lui ai ſouvent oüi dire à lui-même en

en me racontant l'extrême indigence où il s'étoit trouvé, qu'il étoit quelquefois neceſſité de ſouper avec un morceau de pain & de s'aller coucher enſuite à la lueur d'une lampe fort puante faute de chandelle, parce qu'elle étoit trop chere, & de loger en chambre garnie, d'où tous les matins il alloit de ſon pied à l'Academie chez Poitrincourt. Voilà quel fut le debut du Comte de Guiche heritier de la maiſon de Gramont arrivant à la Cour. Cependant comme il étoit d'une figure aimable, qu'il avoit de l'eſprit infiniment; & de cette ſorte d'eſprit qui plaît par ſa douceur & par ſon inſinuation, que d'ailleurs, le nom qu'il portoit ne lui faiſoit pas deshonneur, il ne tarda guére à ſe faire connoître; Il rechercha avec ſoin la bonne compagnie, & la bonne compagnie ne l'évita pas; il ſe fit des amis du premier or-

dre qui le prônérent ; les Dames à la mode à qui il ne déplaiſoit pas, car il étoit jeune, vigoureux, enjoué & poli autant qu'on le peut être, le prirent ſous leur protection, quelques-unes eurent ſoin de l'habiller, d'autres lui donnerent de l'argent ; il joüa, il fut heureux ; l'abondance regnoit parmi les Courtiſans, les Financiers aimoient le jeu paſſionnément, & joüoient en dupes ; il n'en fallut pas davantage pour qu'un Gaſcon auſſi délié que le Comte de Guiche profitât des occaſions favorables que lui preſentoit la fortune, & pour devenir opulent par ſon ſeul ſavoir faire ſans ſecours quelconques de ſa Maiſon ; il ſe fit un petit équipage, quelques Bearnois pleins de courage, qui ſûrent qu'il avoit de l'argent, s'attacherent à lui, & compoſérent une maiſon, qui commença à avoir l'air de celle d'un Seigneur.

Il

Il n'avoit que dix-ſept ans accomplis lors qu'il ſuivit le Roi Louïs XIII. dans les guerres de la Religion en 1621. & ſe trouva 1621.
aux ſieges de S. Antonin & de Montpellier, où il ſe diſtingua fort & ſe fit extrêmément connoître du Roi, & des Officiers principaux de l'Armée.

La fin du Siege de Montpellier ayant produit une paix generale avec les Huguenots, & le Royaume paroiſſant tranquile en 1622. il crut & avec raiſon, 1622.
qu'il ne convenoit pas à un homme de ſon âge de s'aller plonger dans les délices de la Cour, au lieu de ſonger à aller aprendre ſon métier qui étoit celui de la guerre, & de pouvoir parvenir un jour aux grades où un homme de ſa naiſſance & de ſon courage pouvoit aſpirer; il prit congé du Roi, & lui demanda permiſſion d'aller chercher les ocaſions dans un voiſinage

qui a ſervi ſi long-temps de théatre pour la guerre à toute la Chrétienté.

Il paſſa donc en Hollande l'an-
1623. née 1623. pendant que le Roi d'Eſpagne préparoit cette grande armée ſous le Commandement du Marquis Spinola, pour tâcher de reparer la funeſte Campagne où il avoit été obligé de lever le Siege de Bergopſom. Pour cet effet, les Eſpagnols ayant fait réſolution d'attaquer Breda, le Comte de Guiche, quoique la circonvalation fut formée, reſolut d'y entrer & en vint à bout par le moyen de deux guides fideles qu'il prit & qui le firent paſſer la nuit par deſſus les retranchemens, & entrer heureuſement dans la place.

Le Siege de Breda eſt un des plus beaux & des plus ſignalés qui ſe ſoit fait dans les Païs-Bas: la place étoit fortifiée dans tou-

tes les regles de l'art, les aproches en étoient difficiles, la circonvalation l'étoit encore davantage; il y avoit dedans une garniſon formidable, un Gouverneur valeureux & capable, & nombre d'Officiers d'élite mis de la main du Prince d'Orange.

Le Marquis Spinola qui étoit un des plus renommés Capitaines qu'il y eût en ce temps-là, & des plus experimentés, connoiſſoit mieux qu'un autre toutes les difficultés, preſque invincibles de faire un Siege comme celui de Breda, auſſi n'oublia-t-il rien pour perſuader au Roi ſon maître, par nombre de raiſons fortes & démonſtratives, que c'étoit commettre la gloire de ſes armes, & qu'en un mot il n'étoit pas d'avis de l'entreprendre, crainte de n'en pas ſortir à ſon honneur, & puis d'en recevoir le blâme; mais Philippe II. après avoir bien reflechi,

ſur toutes les raiſons du Marquis Spinola, lui renvoya ſa dépêche, & pour toute réponſe lui mit au bas de ſa propre main, *Marques, tomais Breda. Yo el Rey*; c'eſt-à-dire, *Marquis, prenez Breda. Moi le Roi.* Ce fut au Marquis de ſonger aux moyens d'obéïr à ſon Maître ſans plus de replique, & de mettre tout en œuvre pour la réuſſite d'une auſſi grande entrepriſe, de laquelle néanmoins il ne laiſſa pas de venir à bout, mais avec beaucoup de peines & après un ſiege de neuf ou dix mois très-meurtrier; je n'entrerai point dans le détail de ce qui s'y paſſa, Bentivoglio & Strada l'ayant fait amplement; il me ſuffira ſeulement de dire que jamais place ne fut plus vivement attaquée ni mieux défenduë; le Comte de Guiche ſe trouva par tout, & les Hollandois conçûrent de lui une haute eſtime.

Le

Le ſiege fini & les Aſſiegez ayant eu une Capitulation honorable, le Comte de Guiche s'en retourna en France en 1625. où il ne reſta guére, car ſachant que Veruë en Piémont étoit aſſiegée, il alla joindre le Maréchal de Crequi, & ſe trouva à l'attaque des Forts que les Eſpagnols tenoient dans la plaine que le Maréchal emporta. L'expedition faite & n'y ayant plus rien à faire en Piémont, il revint à la Cour, où il ſe batit contre Hoquincour chacun avec ſon ſecond; Bidaus qùi étoit celui du Comte de Guiche, tua ſon homme tout roide, & Hoquincour fut deſarmé. 1625.

La ſeverité des duels contraignit le Comte de Guiche à ſortir du Royaume, & comme le métier de ſimple voyageur qui va voir le païs ne convenoit ni à ſon caractere ni à ſon humeur; il prit le parti d'aller chercher la guer-

guerre en Allemagne, & de ſe rendre auprès du Comte de Tilly ce fameux General de la Ligue, qui le reçût à bras ouverts, & le traita comme ſon enfant.

Jamais le Comte de Guiche ne fut plus étonné que lorsqu'il vit pour la premiere fois ce Comte de Tilly dont la renommée faiſoit tant de bruit dans toute l'Europe; il le trouva marchant à la tête de ſon armée monté ſur un petit cravate blanc, & vêtu aſſez bizarrement pour un General, il avoit un pourpoint de ſatin vert tout decoupé à manches tailladées, des chauſſes de même, un petit chapeau quarré avec une grande plume rouge qui lui tomboit ſur les reins, un petit ceinturon large de deux doigts auquel étoit penduë une épée de combat & un ſeul piſtolet à l'arçon de ſa ſelle: un acoutrement auſſi ſingulier fit d'abord croire au Comte de Gui-

Guiche que l'homme qui en étoit revêtu, n'avoit pas la cervelle bien timbrée, & qu'au lieu de trouver un General tel qu'il ſe l'étoit propoſé ſur la réputation publique, il étoit tombé entre les mains d'un fol; mais il ne tarda guére à connoître le contraire; car il ne demêla jamais un Capitaine plus ſenſé ni plus ſage ni plus abſolu dans ſon armée.

Après que Tilly l'eût embraſſé & témoigné la joye qu'il avoit de le voir, il lui dit, M. le Comte, mon habit vous paroît ſans doute extraordinaire, car il n'a rien de la mode de France; mais il eſt à la mienne, & cela me ſufit; je ſuis même perſuadé que mon petit cravate & mon piſtolet ne vous ſurprennent pas moins; cependant il eſt bon de ne vous laiſſer pas ignorer pour que vous jugiez favorablement du Comte de Tilly, que vous êtes venu cher-

chercher de ſi loin ; que j'en ſuis à la ſeptiéme bataille gagnée ſans que le piſtolet en queſtion ait encore été tiré, ni que le cravate ait molli ſous moi. Le vieux Duc d'Albe, ſurnommé le *Caſtigador de Flamencos*, avec ſa fraiſe, ſa cuiraſſe & toute ſa fierté Eſpagnole, n'eût oſé parler de lui avec autant de faſte que le fit le petit Allemand avec ſon pourpoint de ſatin vert; & le Comte de Guiche ſût bientôt auſſi à quoi s'en tenir & à qui il avoit à faire.

L'armée ſe mit en marche, & peu de jours après il ſe trouva au glorieux paſſage que fit le Comte de Tilly de la riviere d'Elbe, que le Roi de Danemark lui vouloit empêcher, & battit ſon armée; le Comte de Guiche acheva la Campagne & aſſiſta à toutes les grandes occaſions qui s'y paſſerent, & il étoit près du Comte de Tilly lors que ce General reçût une mouſquetade dans le

ge-

genou au Siege du Château de Pinenberg, dont le Comte de Guiche fut inconſolable; car Tilly l'aimoit & le conſideroit à un point que peu s'en fallut qu'il ne lui fit commander l'armée ſous lui; ce General ayant été obligé de quitter l'armée à cauſe de ſa bleſſûre, le Duc de Fridland, autrement Walſtein, ſi connu dans l'Hiſtoire, prit la place de Tilly, étant Capitaine General des armées de l'Empereur.

Ce Walſtein étoit vaillant & judicieux à la guerre, admirable à lever & à faire ſubſiſter les armées, ſevere à punir les ſoldats, prodigue à les récompenſer, pourtant avec choix & deſſein, toûjours ferme contre le malheur, civil & affable dans le beſoin, d'ailleurs orgueilleux & fier au delà de toute imagination, ambitieux de la gloire d'autrui, jaloux de la ſienne, implacable

cable dans la haine, prompt à la colere, cruel dans la vengeance, plein d'oſtentation, liberal à l'excès lorsqu'il s'agiſſoit de ſa gloire & de ſe faire des créatures pour parvenir à ſes fins. En un mot, Walſtein étoit un de ces hommes nés pour commander aux autres, & pour donner beaucoup de crainte à ſon Maître quelque puiſſant qu'il pût être.

Comme il lui revint beaucoup de bien du Comte de Guiche, & qu'il connut par lui-même pendant le reſte de la Campagne, que c'étoit un jeune homme capable & digne d'avoir de l'emploi; il le prit en ſinguliere amitié & lui en offrit un des plus honorables dans l'armée de l'Empereur, s'il vouloit ſuivre les armes de ſa Majeſté Impériale; mais voyant qu'elles pourroient ſe tourner contre la France, & que le Duc de Nevers

avec lequel il avoit quelque alliance, étoit paſſé de France à Mantouë pour y poſſeder les Etats qui lui appartenoient par le droit de ſa naiſſance, il ſe réſolut de l'aller trouver en 1629. 1629.
& quitta neanmoins Walſtein à regret parce qu'il y avoit beaucoup à apprendre ſous lui.

Les Eſpagnols ne tarderent pas long-temps à inquiéter ce Duc, & ayant formé le Siege de Caſal, il crut qu'il étoit neceſſaire pour le bien de ſon ſervice, d'envoyer dans cette partie du Montferrat delà le Tanare, qui lui étoit affectionnée, quelque perſonne qui eût l'intelligence de ménager leur bonne volonté & l'autorité d'y aſſembler quelques troupes pour inquiéter les Eſpagnols dans le Siege de Caſal; Pour cet effet il donna au Comte de Guiche une Commiſſion de ſon Lieutenant General dans le Montferrat au-delà du Tanare.

Le Comte de Guiche ayant traversé partie de l'Etat de Milan & de Génes déguisé, il se rendit à Nice de la Paille où en vertu de son pouvoir il commença à y faire quelques levées; mais Dom Gonzales de Cordoa, voyant de quelle importance il étoit d'empêcher les progrès de ces levées, détacha la meilleure partie de son armée sous la conduite du Comte Jean Cerbellone pour le venir attaquer dans Nice de la Paille.

C'étoit une méchante petite Ville où il n'y avoit fortifications quelconques, & tout ce que le Comte de Guiche put faire dans le peu de temps qu'il avoit à se préparer, ne fut guére considerable; on l'attaqua avec une extrême vigueur, & le lendemain de l'ouverture de la tranchée, il fut servi d'une batterie de douze pieces de Canon de dix-huit qui ne cesserent de tirer; néanmoins il

il ſoûtint le ſiege vingt & un jours de tranchée ouverte, fit trois ſorties, encloua le Canon des ennemis, leur tua beaucoup de gens, & ſoûtint deux aſſauts generaux ſans perdre un pouce de terrain; le Comte Jean Cerbellone qui commandoit l'armée, & le Comte Luigi Trotto Meſtre de Camp d'Infanterie, furent griévement bleſſés au dernier aſſaut, & le Comte de Guiche leur eût fait lever le ſiege s'il n'avoit été contraint de ſe rendre faute de poudre, ne lui en reſtant pas aſſez pour tirer cent coups de mouſquet; mais quoique les ennemis s'apperçûſſent de ce manquement, Dom Gonſales de Cordoa envoya ordre qu'on lui dònnât telle capitulation qu'il demanderoit, pourvû qu'il ſortît du Montferrat, où les Eſpagnols le redoutoient & craignoient ſon autorité & ſon ſavoir faire; les

honneurs qu'on lui fit ne pouvoient être plus grands, car lui & tous les François qui l'avoient ſuivi furent défrayés & traités magnifiquement dans tout l'Etat de Milan par l'ordre du Gouverneur.

Etant de retour auprès du Duc de Mantouë, il le fit Capitaine de ſa Compagnie de Gens-d'Armes, qui eſt une Charge qui ſelon les ordres de la guerre, eſt des plus honorables qui ſe puiſſe donner, & qu'il voulut créer en ſa perſonne pour lui donner un témoignage ſenſible de la ſatisfaction qu'il avoit des ſervices eſſentiels qu'il venoit de lui rendre; il fut reçû à Mantouë avec des acclamations de joye qui ne ſe peuvent exprimer; les peuples & les gens de guerre le cheriſſoient, & le Duc de Mantouë lui donna toute ſa confiance.

1630. Mais l'année ſuivante 1630. l'Em-

l'Empereur envoyant en Italie, ſous le commandement du Comte de Colalte, cette grande armée qui avoit été victorieuſe de toute l'Allemagne, ce General vint attaquer Mantouë, où le Duc donna un quartier à commander au Comte de Guiche; le ſiege dura depuis le jour de la Touſſaints que la tranchée fut ouverte, juſques à Noël, ſans que les ennemis euſſent fait d'autres progrès que celui d'emporter quelques forts qui avoient été faits du côté de la porte de Cerès, mais bien éloignés de la Ville, & ce petit avantage ayant été arrêté par le retranchement que le Colonel Duran fit à la vûe des Ennemis, que le Comte de Guiche soûtenoit avec la Compagnie des Gens-d'Armes du Duc, à laquelle il avoit fait mettre pied à terre; ils furent toûjours repouſſés vigoureuſement avec

grande perte toutes les fois, qu'ils en tenterent l'attaque; c'eſt là où le Comte de Guiche venant tous les matins de la Ville à ſon retranchement par la longue digue qui y conduiſoit, & qui étoit fort expoſée au canon des Ennemis, trouva au milieu de ladite digue un Comte Salpiconi Culeti à la petite pointe du jour, collé en croix contre la muraille d'une vieille maiſon qui reſtoit encore dans un coin de la digue, & que le canon n'avoit pas entierement abatuë; il ne fit pas de refléxion à l'homme qu'il voïoit en cette poſture bizarre, mais le ſoir revenant à la Ville ſelon ſa coûtume, & le même objet ſe preſentant à ſes yeux, la curioſité le prit de ſavoir qui il étoit, & ce qu'il faiſoit là depuis le matin; il vit un pagnote éperdu, qui ne lui repondit autre choſe ſinon, *Signor, vo dirò, ſono perduto, il canon, il*

il canon ; hà, Signor patron, caro aſpetto la notte. Il y avoit plus de quinze heures qu'il étoit attaché à cette muraille, attendant que la nuit fût venuë fort obſcure pour éviter la canonade qui le fatiguoit extrêmément. C'étoit pourtant un *Spetzaferro* de Mantouë, & en haute eſtime parmi la ſoldateſque Italienne. Après cette petite digreſſion, que j'ai trouvée aſſez plaiſante, je reprens la ſuite du Siege. L'Infanterie des Ennemis étant rebutée, Colaîte fit retirer l'armée dans des quartiers éloignés de Mantouë, & leva le Siege. Pendant ce temps il ſe fit de beaux & fréquens combats de cavalerie, où le Comte de Guiche ſe trouva toûjours avec avantage.

Le mois de Mai ſuivant les Ennemis vinrent avec un gros Corps de cavalerie, & d'infanterie le jour de l'Aſcenſion, ſe 1631.

presenter devant la porte de la Pradelle ; le Duc ayant eu cet avis, le donna aussi-tôt au Comte de Guiche, & lui ordonna de faire monter la Cavalerie à cheval, dont le nombre fut fort petit, la peste & les travaux du siege ayant quasi tout désolé ; & quoique le Comte de Guiche fut incommodé d'une chûte qu'il avoit fait le jour d'une sortie, il monta à cheval, avec ce qu'il y avoit de gens en état ; & comme ce païs est fort propre pour l'Infanterie, il en laissa un corps sous la conduite du Baron de Dolé Capitaine dans le Regiment de Duran, en une maison hors la ville qui étoit le seul passage par lequel les ennemis le pouvoient couper.

Il n'y a de chemins aux environs de Mantouë que de longues allées bordées de fossez à droit & à gauche, ce qui empêchant les ennemis de faire un grand

grand front, le Comte de Guiche ne balança pas de faire sonner la charge, & de marcher à eux, comptant d'avoir toûjours sa retraite assûrée par le moyen du petit corps d'infanterie qu'il avoit laissé derriere lui.

Après deux ou trois charges très-valeureuses, les ennemis firent passer des troupes par les derrieres pour attaquer le poste de la retraite qui étoit gardé par de l'Infanterie, lequel ne tint pas un instant, l'Infanterie l'ayant honteusement abandonné sans tirer un seul coup de mousquet; il n'y eût que les Officiers qui firent leur devoir en payant de leurs personnes, & qui furent tous tuez ou pris prisonniers: le Comte de Guiche se voyant enveloppé, crût qu'il n'y avoit de salut pour lui, que d'enfoncer ce qui s'opposoit à sa retraite dans la Ville.

Tout ce qui étoit resté auprès

de lui, le ſuivit courageuſement mais à bonnes enſeignes, car il ne s'en ſauva aucun, & tout reſta ſur la place, à la reſerve de lui & de ſon Ecuyer, environnez de toutes parts, lui bleſſé de deux coups mortels, & ſon cheval tué de cinq; ſon Ecuyer qui n'étoit pas encore bleſſé, ſe jetta ſur ſon Maître pour eſſayer de le retirer de deſſous ſon cheval qui l'étouffoit; & en étant venu à bout, il ſe mit à crier de toute ſa force, que c'étoit le Comte de Guiche, homme de la premiere condition pour empêcher qu'on n'achevât de le tuer; certains Officiers de diſtinction qui ſe trouverent là, lui donnerent quartier.

Le combat fini, le Comte de Guiche reſta long-tems expoſé ſur le champ de bataille, au milieu des morts & des bleſſez, perdant beaucoup de ſang par ſa playe; il ſe trouva auprès d'un Capitaine Allemand des ennemis

mis qui avoit à peu près un pareil coup que lui, & qui perdoit aussi beaucoup de sang; comme il n'y avoit point là de Chirurgien, un Cavalier de sa Compagnie s'approcha de lui; & lui demanda s'il vouloit permettre qu'il lui dit quelque parole sur sa playe, qu'il étoit sûr de lui arrêter le sang dans le moment; le Capitaine peu scrupuleux consentit volontiers au charme; & de fait, les paroles n'eurent pas plûtôt été prononcées que le sang qui jalissoit comme une saignée, s'arrêta tout court, ce qui surprit fort le Comte de Guiche, qui étoit Spectateur: le Cavalier lui proposa la même operation, mais il n'en voulut pas tâter, & répondit, que se confiant en Dieu, il n'étoit pas touché du commerce du Diable; & que s'il avoit à mourir, qu'il finiroit comme un homme de bien devoit faire.

Peu

Peu de tems après, le Capitaine qui se croyoit gueri, & qui railloit le Comte de Guiche, de ce qu'il n'avoit pas admis le sortilege, tomba roide mort entre ses bras, & le Comte de Guiche guerit par succession de tems: on le porta le mieux que l'on pût, tantôt dans des manteaux, tantôt à cheval, un Reitre étant en croupe, jusqu'à ce qu'il eut enfin rencontré le carrosse que Galas eut l'honnêteté de lui envoyer; il le reçût à Gazuol, avec toutes les civilitez imaginables, l'ayant connu particulierement en Allemagne dans l'armée de Tilly: le Prince de Bozolo ayant sû sa blessure, le vint trouver, & le voyant dans l'état du monde le plus déplorable, il supplia Galas de trouver bon qu'il le conduisît chez lui, & qu'il envoyât chercher en toute diligence des Chirurgiens à Mantouë, ce qui lui fut accordé: il fau-

faudroit un volume entier, pour décrire toutes les bontez, que le Prince de Bozolo eut pour le Comte de Guiche, il me ſuffira de dire, qu'il dût la vie à ſes ſoins & à ſon extrême attention pour lui.

Après qu'il eût été cent vingt ſept jours dans le lit, ſans avoir jamais bougé de ſa même place, Pietro Ferrari Corſe, duquel il étoit priſonnier, parce que c'étoit ſon Regiment qui s'étoit trouvé dans le combat, obtint du Comte de Colalte, de le ſortir des mains du Prince de Bozolo, pour le mettre dans le Château de Goette, dont il étoit Gouverneur: ce fut là qu'il reçût tous les mauvais traitemens, qu'on pût jamais faire non à un priſonnier de ſa qualité, mais au plus vil de tous les eſclaves, le tout pour lui ſerrer le bouton, & tirer de lui une prompte & forte rançon.

Il fut dix-huit mois dans la priſon de ce barbare, n'ayant que deux Valets-de-chambre pour le ſervir, dont l'un mourut de la peſte à ſes côtez au chevet de ſon lit; & l'autre ſe la penſoit journellement, en lui donnant à manger. Au bout de ſix mois que le Comte de Guiche commençoit à ſe soûtenir avec des bequilles, quelques Officiers charitables de la Garniſon repreſenterent au Signor Pietro Ferrari, qu'il y avoit de l'indignité, même de la cruauté à traiter de la ſorte un homme de la diſtinction & de la qualité du Comte de Guiche, & que c'étoit violer le droit des gens, mais à cela il ne répondit jamais autre choſe que, *Que Senori vo diro, è morto il mio Padre, me ne ſon conſolato, è morta la mia madre, me ne ſon conſolato, morira y crepera cueſto becco coruuto, me ne conſolero:* c'eſt-à-dire, *Meſſieurs, je vous dirai que mon*

mon pere eſt mort, & que je m'en ſuis conſolé, que ma mere eſt morte, & que je m'en ſuis conſolé; ce maraut crevera & je m'en conſolerai. Il n'y eut pas moyen d'en tirer autre choſe, & la priſon n'en fut que plus dure pour eſſayer de faire venir plûtôt le quadrin de Bidache, à quoi Monſieur le Duc de Gramont fit toûjours la ſourde oreille.

Mais comme Dieu ne peut ſouffrir à la longue la cruauté & la barbarie des méchans, & que tôt ou tard il les châtie avec toute la ſeverité qu'ils ont merité, un jour que Pietro Ferrari étoit dans ſes humeurs gaillardes, & ſe promenoit dans ſon jardin, il envoya dire au Comte de Guiche qu'il lui donnoit la permiſſion pour la premiere fois d'y venir reſpirer l'air avec lui: lorſqu'il y fut arrivé, il le gracieuſa contre ſa coûtume, cependant en l'aſſurant toûjours qu'il ne

ne cesseroit d'être étroitement resserré, jusqu'à ce que les dix mil écus qu'il demandoit pour sa rançon, fussent arrivez : comme la conversation s'échauffoit, l'étranguillon prit tout d'un coup à Pietro Ferrari, & il tomba sur la bequille du Comte de Guiche en secouant le gigot, & faisant des grimaces horribles & agonisant, ce fut dans cet instant que le Comte de Guiche au lieu de songer à l'assister, lui rendit ces mêmes paroles : *Signor Pietro Ferrari, è morto il mio padre, me ne son consolato, è morta la mia madre, me ne son consolato, V.S. grandissimo forfante, coyon, e becco cornuto, crepa e se va presto al diabolo, me ne consolo.* Tous les Officiers de la garnison qui le connoissoient pour un tyran, & le haïssoient à la mort, se prirent tous à rire, & peu s'en falut que le Comte de Guiche & eux ne l'achevassent avec ses bequilles,

tant

tant ils avoient envie d'en être défaits.

Pietro Ferrari mort, le Prince de Bozolo qui ne perdoit point d'occaſion d'obliger le Comte de Guiche, obtint de Colalte, la permiſſion de le faire ſortir du Château de Goette, & de l'amener chez lui, juſques à ce que l'on fût convenu de ſa rançon, mais le Traité de Chie- 1631.
raſco, s'étant fait dans ce tems-là, où tous les priſonniers que le Roi tenoit, furent rendus, & en particulier le Duc Doria, & où par article exprès, il fut dit qu'on feroit de même de tous les priſonniers François que l'Empereur & le Roi d'Eſpagne tenoient, le Comte de Guiche ſe trouvant compris dans le Traité fut élargi de même que les autres priſonniers ſans qu'il lui en coûtât rien, & eut permiſſion de s'en revenir en France, les amis qu'il avoit à la Cour ayant ob-

tenu ſa grace du Roi, pour le combat qu'il avoit fait contre Hoquincourt.

Il fut reçû du Roi avec toutes les marques de bonté & de diſtinction qu'il pouvoit deſirer, & par conſequent de tous les Courtiſans les plus à la mode: & comme il avoit l'eſprit du monde le plus aimable & le plus inſinuant, qu'il revenoit d'une guerre étrangere, où il s'étoit acquis une grande reputation, il plut à cet illuſtre Cardinal de Richelieu qui pour lors ſe trouvoit au comble de la plus haute faveur, & qui faiſoit grand cas des honnêtes gens qui avoient un nom & un certain merite; le Comte de Guiche lui faiſant la Cour avec aſſiduité, il ne tarda guere à avoir toute ſa confiance; & pour lui donner une preuve certaine de ſon eſtime & de ſon amitié, il voulut le mettre dans ſon alliance; & pour cet effet fit

dans le même jour en presence du Roi, les mariages des Ducs d'Epernon, de Puilaurens, & de lui, avec ses trois niéces: ces nôces furent somptueuses & de la derniere magnificence, mais elles ne furent heureuses que pour le Comte de Guiche; car le Duc d'Epernon ne resta guere à la Cour, son humeur altiere ne compatissant pas avec celle du Cardinal qui vouloit une soûmission aveugle; Puilaurens mourut miserablement en prison, & le seul Comte de Guiche resta avec la confiance entiere & l'amitié étroite de ce grand & redoutable Ministre, qui dès ce moment ne songea qu'à l'avancer, à le bien mettre avec le Roi & à faire sa fortune. 1634.

Peu de tems après, on eut avis que le Cardinal Infant, & le Marquis d'Aytonne, avoient formé un dessein sur Calais, & que cette place qui se trouvoit pour

lors en très-mauvais état & denuée de tout, couroit grand risque: le Cardinal de Richelieu fit partir le Comte de Guiche en toute diligence pour s'aller jetter dedans avec ordre d'y commander, & lui ordonna de mettre tout son savoir-faire en œuvre pour la conservation d'une place aussi importante à l'Etat. Il s'acquita si bien de son emploi, & avec tant de précaution & de vigilance, que Calais se trouva bien-tôt en état de défense, & à l'abri de l'entreprise des ennemis, qui en eurent la courte honte; & le Cardinal Infant & le Marquis d'Aytonne, contraints de se retirer, & de changer de projet: le Roi fut très-content de la manœuvre du Comte de Guiche, & le Cardinal ne nuisit pas à la faire trouver telle qu'elle étoit, de même qu'à le faire recompenser sur le champ par un gros *Aquipatan* de la peine de son

ſon voyage. Rien ne ſied mieux à un Courtiſan éveillé, & ne le fait briller davantage que d'avoir pour Protecteur & pour ſon ami intime un Miniſtre de la premiere dignité, & à qui ſon Maître veut bien donner toute ſa confiance & une autorité abſoluë.

Huit mois après, la guerre entre la France & l'Eſpagne ayant été déclarée, le Comte de Guiche fut nommé par le Roi, pour être Maréchal de Camp, avec le Vicomte de Turenne, & ſervir ſous le Cardinal de la Vallette, qui devoit commander une armée pour ſoûtenir le Duc Bernard de Weymar, lequel après la perte de la bataille de Norlingue, étoit pouſſé par les armées Imperiales à tel point, que lorſque celle du Roi le joignit, elle le trouva, retiré preſque ſous Mets; mais ayant été ſoûtenu par un renfort auſſi conſiderable; & Galas qui l'avoit ſuivi, & 1635.

pris en paſſant Kayſerslouter, & attaqué la petite ville des Deux-Ponts, ayant eu avis de la jonction de l'armée de France, il en leva promptement le ſiege pour ſe retirer vers Mayence; ce que le Duc de Weymar jugea impoſſible qu'il pût faire ſans s'expoſer à tout perdre; parce que le ſeul paſſage par lequel il ſe pouvoit retirer, étoit Landſtoul, où il y avoit un Château très-bon, dans lequel il avoit mis une perſonne ſur la capacité & la fidelité de laquelle il comptoit uniquement.

L'armée ſe mit en marche, le Comte de Guiche avoit l'avant-garde avec le Duc de Weymar; & comme on approcha du Château, on reconnut l'infidelité du Commandant par les ſalves de mouſquetades, qui furent faites ſur nos troupes, ce malheureux ayant livré le Château à Galas pour de l'argent, de ſorte que

que l'armée de l'Empereur ſe retira paiſiblement ſans pouvoir être attaquée, ſe voyant à la veille d'être entierement défaite, ſi elle eût été jointe.

Un ſi fâcheux contre-tems obligea forcement de ſonger à prendre un autre chemin pour marcher droit à Mayence, où le Duc de Weymar avoit encore Garniſon ſous le commandement du Colonel Hogkendorff, mais qui ſe trouvoit à bout de toute ſubſiſtance & dans la derniere extremité.

L'armée du Roi eut beaucoup de peine à faire cette marche, c'étoit le commencement de la guerre, tout paroiſſoit difficile aux Soldats, même aux Officiers qui depuis long-tems jouïſſoient du repos; la Cavalerie étoit deſacoûtumée de camper, & le faiſoit avec embaras & avec peine, & en un mot, l'armée regardoit comme un prodige de ſe

pouvoir paſſer quatre ou cinq jours de pain, & de ſouffrir un peu de diſette, ce qui faillit à cauſer un grand deſordre, & une ſédition preſque generale, dans laquelle il fallut que le Comte de Guiche ſe ſervit de beaucoup d'adreſſe, & d'une rhetorique douce & perſuaſive pour remettre dans leur devoir les eſprits qui étoient très-échauffez.

Avant que l'armée arrivât à Mayence, on fit le Siege de la Ville de Binghen, ſur les rivieres de Nave, & du Rhin, qui fut priſe en peu de jours, le Comte de Guiche en l'allant reconnoître avec le Colonel Hebron, & le Vicomte de Turenne, y reçût une Mouſquetade au-deſſus de l'œil qui ne fit que lui emporter la peau ſans lui toucher l'os.

L'armée étant enfin arrivée à Mayence, après beaucoup de peines & de murmures, il fallut encore uſer de perſuaſions plus for-

fortes que les precedentes, pour l'obliger à paſſer le Rhin, & l'on n'en vint à bout, que ſur l'eſpoir qu'on donna de la jonction des troupes du Landgrave de Heſſe, avec leſquelles l'on ſe trouveroit en état de pouſſer l'armée de l'Empereur qui s'étoit aſſez mal retranchée près de Francfort ſur le Mein; le Duc de Weimar laiſſa le Comte de Guiche avec la Cavalerie, dans un Village qui étoit proche du Pont, ſur lequel Galas fit deux belles entrepriſes, l'une, par des bâteaux chargez de feux d'artifices, pour le brûler, & l'autre par des bâteaux chargez de groſſes pierres pour eſſayer de le rompre, jugeant à merveille que ſi le Landgrave ne ſe joignoit pas à l'armée, & toute ſubſiſtance lui étant ôtée, la retraite en France étoit impoſſible de l'inſtant qu'il venoit à bout de rompre le pont qu'on avoit ſur le Rhin; & par conſe-

quent les deux armées de France & de Weimar réduites à ſe rendre la corde au col ſans tirer un coup de piſtolet: mais heureuſement le Comte de Guiche fit échouer Galas dans ſes deux entrepriſes à ſa grande douleur, car c'étoit un coup de partie; mais auſſi à la grande ſatisfaction du Comte de Guiche, qui reçût bien des louanges de toute l'armée.

Il fut enſuite commandé pour allér à la guerre avec deux mille chevaux de la Cavalerie Weimarienne, du côté d'Oppenheim, quatorze Regimens de Cravates qui faiſoient plus de quatre mille chevaux lui tomberent ſur le corps à ſa retraite qu'il fit fierement au pas en combattant toûjours, & faiſant aller ſes eſcadrons à la charge, dans le tems qu'il faiſoit paſſer les autres dans les intervalles: il falloit avoir auſſi la Cavalerie du Duc de

de Weimar pour oſer tenter une manœuvre pareille en preſence d'un ennemi de beaucoup ſuperieur, cette maniere de combattre dura cinq groſſes heures ſans qu'il fût jamais poſſible aux Cravates qui étoient les troupes les plus aguerries qu'eût l'Empereur de l'entamer, & il ſe retira à Mayence glorieuſement ſans perte que de quelques Cavaliers & Officiers entre leſquels le Colonel Roſe fut bleſſé auprès de lui.

L'on tint enſuite Conſeil de guerre, où il fut unanimement réſolu qu'on prendroit le parti de ſe retirer, & l'on fit cette memorable retraite de Mayence, juſques à Metz, ſi connuë de tout le monde, & qui a fait tant de bruit, & Galas ayant ſuivi avec toutes les forces de l'Empire celles du Roi, les armées commandées par le Duc d'Angoulême, & le Maréchal de la

For-

Force ſe joignirent à celles du Duc de Weimar, & du Cardinal de la Vallete, pour s'oppoſer à Galas, & l'empêcher d'entrer dans le Royaume.

Il ne ſe paſſa rien de conſiderable, entre les armées, Galas ayant toûjours été campé avec le Duc de Lorraine à Mezieres, & l'armée du Roi à Donelai: pendant ce tems-là, Galas qui ſouffroit des incommoditez extrêmes, tant pour les vivres, que pour les fourrages, détacha le Marquis de Grane, pour attaquer Saverne qui ſe défendit très-mal, & qui lui étoit de telle conſequence pour ſon paſſage & pour ſa retraite, que s'il ne l'eût pris d'emblée, l'armée de l'Empereur étoit perduë ſans reſſource.

Le Cardinal de la Vallette, & le Duc de Weimar attaquerent Dieuze, où le Comte de Guiche faiſoit ſa charge de Maré-

réchal de Camp: le ſiege n'étoit pas fort conſiderable pour la bonté de la Place, mais très-difficile à cauſe de la rigueur de la ſaiſon, on s'en rendit maître le quinziéme jour: le ſiege fini, le Comte de Guiche s'en alla à la Cour, où il ne reſta que deux fois vingt-quatre heures, le Roi lui ayant ordonné d'aller retrouver le Cardinal de la Vallette, qui étoit à Toul, pour l'obliger à repaſſer les montagnes dans la plus rigoureuſe ſaiſon de l'année, & de porter ſur des chevaux, qui avoient été preparez pour cet effet, des bleds pour le ravitaillement de Colmar, & de Scheleſtat, qui étoient comme bloquez par les quartiers que les troupes de l'Empereur avoient pris.

Il falloit faire cette expedition avec des troupes étrangeres que le Roi avoit, & des gens commandez des Françoiſes: car il eût

eût été impoſſible d'y mener des corps entiers tant ils étoient dégoûtez de l'Allemagne: la marche ſe fit heureuſement, & le Cardinal ſecourut ces deux Places ſans trouver de réſiſtance: mais cela ne ſuffiſoit pas; il en falloit faire autant d'Haguenau qui ſe trouvoit plus avancé & circonvallé, de toutes les troupes imperiales, & où il étoit indiſpenſable de faire entrer des bleds, des poudres, & de l'argent; ce que le Sieur d'Aiguebonne, qui en étoit Gouverneur, demandoit à toute outrance, faute de quoi il étoit neceſſité de ſe rendre, la ſubſiſtance lui manquant entierement.

Cette penible & dangereuſe commiſſion fut donnée au Comte de Guiche qui partit avec mille chevaux pour l'executer: il falloit traiter avec ceux de Strasbourg; & le Sieur de Rantzau, qui étoit depuis peu dans

dans le ſervice du Roi, étoit chargé de la negotiation avec les Bourgmeſtres, deſquels ayant obtenu le conſentement, il en vint donner l'avis au Comte de Guiche qui étoit à Wolshein, & où ſans perdre de tems, il avoit fait embarquer ſur des bâteaux toutes les munitions qu'on lui avoit demandées leſquelles devoient être portées à Druſenheim; & comme l'extrême diligence étoit le moyen de faire réuſſir la choſe, le Comte de Guiche, envoya par pluſieurs perſonnes differentes avertir le Sieur d'Aiguebonne d'envoyer inceſſamment & à jour nommé, des bâteaux à Druſenheim pour décharger ceux qui auroient porté par le Rhin les munitions qu'il demandoit, & que cependant il marcheroit audit Druſenheim pour la ſûreté du convoi.

Or comme il falloit paſſer au mi-

milieu des troupes de l'Empereur, & que même Galas étoit en personne à Saverne, la chose paroissoit épineuse; & si elle n'étoit pas tout-à-fait impossible, elle avoit, au moins, l'air d'être remplie de beaucoup de difficultez: mais les ennemis n'ayant jamais pû s'imaginer qu'un corps aussi peu considerable eût osé entreprendre une pareille action & se commettre à une perte certaine, au lieu de l'empêcher, & croyant que l'armée suivoit le détachement, prirent le parti de se mettre tous ensemble, & donnerent par ce moyen au Comte de Guiche la facilité de faire entrer son convoi dans Haguenau: mais comme il n'y avoit pas un moment de tems à perdre & que le retour eût valu matines, pour peu que la mêche eût été découverte, il marcha jour & nuit pour regagner Benfeld: Galas outré de douleur de se voir

voir pris pour dupe, le ſuivit avec quatre mille chevaux, mais inutilement.

La campagne ſuivante, le Duc de Weimar, qui avoit fort goûté le Comte de Guiche, & qui le trouvoit à ſon point, le demanda au Roi pour commander ſes troupes ſous lui; & ayant marché en grande diligence avec peu de Cavalerie, & laiſſé le Comte de Guiche à Vergaville avec le reſte de ſes troupes, il fit l'entrepriſe du Fort de Saverne, ce qui lui ayant heureuſement réuſſi, il ſongea à attaquer la Place, quoiqu'il y eût dedans douze cens hommes de la meilleure Infanterie, de l'Empereur, & qu'il manquât de canon & de munition: mais la Place (le Fort étant pris) étoit de ſoi ſi mauvaiſe, & le paſſage ſi important, qu'il manda au Comte de Guiche de marcher en toute diligence 1636.

pour en venir former le ſiege.

Le ſoir qu'il arriva le Duc de Weimar, qui avoit envie d'expedier beſogne, fit ouvrir la tranchée; & le troiſiéme jour, le canon ayant fait une breche à la muraille, où l'on ne pouvoit monter qu'avec une échelle, il ſe réſolut, un peu à la maniere Allemande, de faire donner l'aſſaut: le Comte de Guiche ainſi que nombre d'Officiers principaux, jugeant la choſe impraticable, s'y oppoſa autant qu'il pût: mais comme la continuation d'une negative n'eût pas été admiſe chez un General Allemand, qui ne fait pas cas des repliques, lorſqu'il s'eſt déterminé à vouloir quelque choſe: le Comte de Guiche ne pouvant vaincre ſon opiniâtreté, prit le parti de l'obéïſſance & donna les ordres neceſſaires pour l'attaque, à laquelle le Duc de Weimar lui

avoit

avoit défendu de ſe trouver en perſonne.

Cependant comme la choſe le regardoit en quelque façon, d'autant que ſon avis n'avoit pas été d'attaquer, il ſe mit à la tête des Capitaines qui devoient ſoûtenir les gens commandez. Le Sieur Fabert depuis Maréchal de France, qui lui étoit fort attaché, ne le voulut pas quitter, l'aſſaut fut terrible, de même que la défenſe des aſſiegez : cependant on ſe rendit maître de la brêche, & on entra même dans une maiſon de la Ville, laquelle ayant été bien retranchée par les ennemis, & pleuvant du haut de la muraille un nombre infini de grenades & de coups de mouſquets, tous les Offiiciers & la plûpart des ſoldats ayant été tuez ou bleſſez, il fallut abandonner ce qu'on ne pouvoit conſerver, & ſe retirer par le chemin qu'on

avoit fait: le Comte de Guiche y eut tous ſes Gentilshommes tuez à ſes côtez, & y reçut neuf mouſquetades, tant ſur ſes armes que ſur lui : il demeura long tems dans le foſſé ſans autre aſſiſtance que celle du Sieur Fabert; qui, quoique bleſſé de trois coups, le retira néanmoins du foſſé & des morts, au milieu de qui il étoit depuis plus d'une heure.

Le Comte de Hanau qui avoit été à l'aſſaut avec le Comte de Guiche, retourna trouver le Duc de Weimar, qui étoit dans le Fort, d'oû il voyoit l'attaque, pour lui dire que c'étoit une honte d'abandonner ainſi le Comte de Guiche dans l'état où il étoit, & lui propoſa de le faire ſoûtenir, & de le dégager avec un renfort de troupes Allemandes à la tête deſquelles il ſe mettroit; pour cet effet le Duc ordonna les Regimens des

des Colonels Candec, & Sandelants : le Comte de Hanau, qui marchoit à leur tête, fut tué d'abord, & les deux Colonels pareillement: ce qui ayant été rapporté au Duc de Weimar, & que toute ſon Infanterie étoit rebuttée, il ſortit lui-même en perſonne, & après avoir fait deux pas en avant, il reçût une mouſquetade qui lui coupa un doigt de la main: de cet inſtant tout ſe mit en confuſion: & ce fut par un miracle que le Sieur Fabert ſortit le Comte de Guiche du foſſé, & le rejetta dans le Fort. Ce ſiege eſt un des plus memorables qui ſe ſoit fait, tant par ſa durée, que par ſon opiniàtre défenſe. Les ennemis défendirent pied à pied toutes les ruës, & ne ſe rendirent avec capitulation qu'à la derniere. L'on a perdu l'uſage depuis ce temslà de défendre les places de cette façon: le Colonel Hebron y fut

tué, & le Vicomte de Turenne y eut la main caſſée. C'eſt ainſi que finit le ſiege de Saverne.

Bien-tôt après, le Roi de Hongrie, qui depuis fut Empereur, vint à l'armée, & ſe logea en un lieu qui s'appelle Druſenhein, & les armées Françoiſes & Weimariennes en un autre nommé Bront. Il n'y eut pendant leur ſéjour que quelques eſcarmouches aſſez legeres de part & d'autre : mais l'armée Imperiale ne tarda guere à former le deſſein d'entrer en France; elle s'aſſembla toute à Chandelite, & celle du Roi à Monchaugeon.

Le Duc de Weimar piqué au vif, de ce que les Cravates lui avoient battu rudement un parti de cinq cens chevaux de ſa meilleure Cavalerie qu'il avoit envoyé il y avoit peu de jours à une eſcorte de fourrage, pris deux de ſes Pages, & quelques au-

autres gens de ſa livrée que le Colonel des Cravates avoit aſſez maltraitez contre l'uſage de la guerre, reſolut de s'en venger à quelque prix que ce fût & dit au Comte de Guiche, qu'il falloit former quelque entrepriſe ſur les Cravates, à quoi il topa volontiers; Car il leur en vouloit auſſi d'ailleurs: ils étoient campez au deſſous du retranchement de l'Infanterie; le Comte de Guiche prit trois mille chevaux de l'élite de la Cavalerie Weimarienne; & ſachant que les Cravates de leur côté étoient allez à la guerre, il ſe mit ſur leur piſte.

Il n'eut pas fait une lieuë qu'il rencontra leur avantgarde, laquelle il chargea ſi vigoureuſement qu'elle fut entierement défaite, de même que tout ce qui la ſuivoit: beaucoup de gens furent tuez, nombre de priſonniers faits, l'on entra dans

leur quartier, d'où la femme du Colonel Cravate eut grande peine à se sauver: tous leurs bagages furent pris, toutes leurs tentes brûlées: perte considerable pour des gens qui ne couchent jamais dans des maisons!

Mais la plus belle capture, & celle qui fit le plus de plaisir au Comte de Guiche, fut le Singe Favori de Madame la Colonelle, grand comme un homme, & vétu comme un Houssar: il revint chargé de cette dépouille, retrouver le Duc de Weimar, & lui dit qu'il lui avoit donné pleine & entiere satisfaction, & que non seulement il avoit magnifiquement battu tout le corps des Cravates en conformité de ses ordres, mais qu'il amenoit encore de quoi se venger de l'insolence de leur Colonel, eu égard à ses Domestiques, & que c'étoit le Galand de Madame sa fem-

femme qu'il avoit pris fort près d'elle, & qu'il lui amenoit pieds & mains liées.

A l'apparition du gros Singe vêtu en Houssar, le Duc de Weimar faillit à mourir de rire ; & après avoir bien tendrement embrassé le Comte de Guiche du service important qu'il venoit de lui rendre : il fut question de savoir ce qu'on feroit du Singe, on alla aux opinions ; après que tout le monde eût parlé, le Comte de Guiche prit la parole, & dit à Mr. le Duc de Weimar, Monseigneur, le Colonel des Cravates est très-vieux, & ne peut faire les fonctions matrimoniales, il a pris un Substitut pour Madame la Colonelle, faisons-le châtrer tout à l'heure par votre Chirurgien, & renvoyons-le promptement dans un petit brancard par un Trompette à Madame la Colonelle, elle ne se consolera

jamais de voir ſon Amant ſi maltraité, & Votre Alteſſe ſera pleinement vengée du mari & de la femme: l'avis fut trouvé admirable, & le Singe renvoyé de la ſorte au camp des Cravates.

Quelque tems après Galas entra en Bourgogne avec une armée de vingt-deux mille hommes de pied, dix-huit mille chevaux, & quatre vingt pieces de canon: ce n'étoit pas pour y aller de main morte; & il y avoit certainement matiere de craindre des évenemens peu favorables: les armées du Cardinal de la Valette, & celle du Duc de Weimar, quoique jointes, n'étoient pas à beaucoup près ſi fortes que celle de l'Empereur: cependant, nonobſtant l'inferiorité, l'on prit la réſolution de hazarder un combat general plûtot que de ſouffrir que Galas fit aucun progrès en Bourgogne: l'on donna l'avantgarde de

de la Cavalerie au Comte de Guiche, pour côtoyer les ennemis, afin qu'avec un corps aussi leger, il pût, sans s'engager, observer les desseins & la marche de Galas, & en donner avis aussitôt. Le Comte de Guiche s'étant donc avancé à Fontaine Françoise, manda par un Aide de camp au Cardinal de la Valette & au Duc de Weimar que les ennemis passoient la riviere d'Ingene à Mirabeau, & qu'il y avoit apparence qu'ils marchoient vers Dijon, & qu'il marchoit en diligence pour couvrir cette Place avec toute sa Cavalerie, parce qu'il n'y avoit pas de tems à perdre : l'on se tint la nuit en bataille devant l'ennemi, & il fut résolu de passer la riviere de Til à un lieu nommé Sépoix, & de faire défiler par un autre côté les caissons & le canon : cette commission fut donnée au Comte de Guiche, qu'il executa

ta avec tant d'ordre & de ponctualité que toute l'armée se trouva avoir passé la riviere avant la pointe du jour ; ce qui surprit & fàcha extrémement Galas, qui croyant combattre le matin l'armée du Roi avec des forces superieures, la vit en bataille de l'autre côté de la riviere, & en si bonne posture, qu'il n'osa en tenter le passage ; ce qui l'obligea, au lieu de suivre son premier projet de marcher du côté de saint Jean de Laune ; & l'armée du Roi se campa sur la riviere Douche. Le Duc de Lorraine fut détaché pour faire le siege de cette Place, & le Comte de Rantzau, le fut aussi pour la secourir.

Cependant comme l'armée du Roi s'étoit affoiblie par le corps que commandoit le Comte de Rantzau, on crût qu'il y auroit de la temerité de se tenir si proche de l'ennemi, & l'on se reti-

tira, derriere Dijon, en un lieu qui s'appelle le Talan: le Comte de Rantzau ſecourut Saint Jean de Laune, & manda au Cardinal de la Valette & au Duc de Weimar; que les ennemis ſe retiroient avec des incommoditez hors de toute imagination, ayant demeuré onze jours ſans pain; & ne ſachant comment faire pour retirer leurs gros bagages & leur canon dans une ſaiſon ſi avancée, & dans un païs où les ſimples voyageurs ſont bien empêchez de ſortir des bouës, & qu'il alloit marcher avec le corps qu'il commandoit pour rejoindre l'armée: ſur cette nouvelle, on réſolut de laiſſer tout le bagage, & de marcher jour & nuit vers l'ennemi pour tâcher de tomber ſur ſon arriere-regarde.

Galas qui avoit toûjours médité ſa retraite ſur les ordres ſecrets de l'Empereur par leſquels il

il lui défendoit expreſſement de combattre, crainte de hazarder ſes troupes en France, deſquelles il avoit tant de beſoin en Allemagne: à cauſe des armes victorieuſes des Suédois, & des progrès qu'ils y faiſoient, laiſſa une garniſon dans Mirabeau, & continua ſa marche le mieux qui lui fût poſſible. Le Comte de Guiche qui ce jour-là avoit l'avantgarde, eut avis qu'il y avoit quelques Regimens de Cavalerie qui paſſoient la riviere; il n'attendit pas le reſte des troupes qui la ſuivoient, & avec le Régiment de Batilly qui étoit avec lui, il en chargea deux des ennemis dans le paſſage, les défit entierement, & prit pluſieurs priſonniers qu'il envoya au Duc de Weimar, lequel arriva l'inſtant d'après, les priſonniers lui dirent que le Baron de Suits étoit encore dans Mirabeau avec l'arrieregarde, le Comte de

de Guiche lui propoſa de l'aller attaquer, & il eût été défait à plate couture, ſi le Duc eût topé à la propoſition, mais il n'y voulut jamais conſentir, bien que ce ne fut pas ſa coûtume de laiſſer échapper d'auſſi belles occaſions, lorſqu'elles ſe préſentoient; ce qui ſurprit auſſi tout ce qu'il y avoit là d'Officiers principaux, & ſe contenta de donner pour raiſon que ſa Cavalerie étoit extrémement foible; & que tous ſes gens d'ailleurs étant diſperſez, il n'y avoit pas d'apparence de rien hazarder. Le Comte de Guiche lui repreſenta vivement qu'il voyoit preſque toute l'armée ennemie paſſée au delà de la riviere, & que l'arriegarde étoit perduë infailliblement, ſi on vouloit l'attaquer: le Vicomte de Turenne fut auſſi de même ſentiment; mais on ne pût le perſuader.

Cette conteſtation qui dura aſſez

aſſez long-tems, donna moyen au Baron de Suits, de hâter ſon paſſage ; ce qu'il fît avec la diligence d'un homme qui ſe voit perdu, pour peu qu'il attende: l'on ne ceſſa encore de perſecuter le Duc ; les priſonniers qu'on faiſoit à tous momens, lui venoient dire que l'arrieregarde des ennemis étoit dans la derniere confuſion ; ce qui l'obligea enfin de ceſſer d'être opiniâtre ſans raiſon, & d'ordonner à ſes troupes de marcher, mais un peu trop tard ; car la nuit ſurvint, & fit perdre l'avantage qu'on auroit eu ſur les ennemis, ce qui fût une lourde faute pour un auſſi experimenté & auſſi vaillant Capitaiue: on ne laiſſa pourtant pas de prendre ſeize pieces de canon, quarante-cinq chariots de munitions, & plus de deux mille ſoldats qui ſe rendirent ſans combattre ; ce qui prouve que,
quand

quand un General perd un tems à la guerre, il le retrouve ensuite difficilement, & qu'il n'y a presque point de petite faute à ce métier-là, les moindres omissions devenant dans la suite des choses capitales.

L'année suivante, le Comte de Guiche fut commandé, pour servir en Flandres sous le Cardinal de la Valette. L'on ouvrit la campagne par le siege de Landrecy, qui fut pris le treiziéme jour de la tranchée ouverte: L'armée marcha ensuite à Maubeuge, & prit en passant un petit Château nommé Emery: elle resta quelque tems à Maubeuge, après quoi le Cardinal de la Valette, & le Maréchal de la Meilleraye resolurent d'aller faire le siege de la Capelle, & de laisser le Duc de Candalle, qui avoit la Patente de General, pour soutenir le poste de Maubeuge, ayant sous lui le Comte 1637.

de Guiche, & le Vicomte de Turenne, le Cardinal Infant & Picolomini, qui commandoient les troupes auxiliaires de l'Empereur, ne tarderent guere à paroître devant Maubeuge: on ſortit du retranchement avec la Cavalerie: mais l'on ne s'en éloigna que dans la diſtance qui étoit neceſſaire, pour n'être pas forcez à combattre malgré qu'on en eût; l'on crut d'abord que l'intention des ennemis étoit d'attaquer les retranchemens, ayant douze mille chevaux, & vingt cinq mille hommes de pied: mais par la marche qu'ils prirent, on démêla aiſément que leur veritable deſſein étoit d'aller faire lever le ſiege de la Capelle, au Cardinal de la Valette.

Le Comte de Guiche, & le Vicomte de Turenne firent tout ce qu'ils pûrent, pour engager le Duc de Candalle de marcher

au

au ſecours de ſon frere qu'ils voyoient dans un peril éminent: mais il ne leur fût pas poſſible de l'y obliger: heureuſement pour les armes du Roi, & pour la reputation du Cardinal de la Valette, qui alloit être défait ſans reſſource, le Gouverneur de la Capelle capitula, & rendit la place avec tant de lâcheté, & ſi mal à propos que les Eſpagnols lui firent couper le col le quart d'heure d'après qu'il en fut ſorti.

Le Cardinal Infant voyant que par la reddition de la Place il n'étoit plus en état d'attaquer le Cardinal de la Valette, fit une marche forcée, avec toute ſon armée, pour tomber ſur le corps que commandoit le Duc de Candalle ſous Maubeuge, & le vint attaquer par la Ville & par le derriere du camp, qui n'étoit point retranché: les attaques de tous les côtez furent également vigoureuſes, & jamais on

ne vît un feu de canon, & de mousqueterie si terrible; mais elles furent soûtenues par les troupes du Roi, avec tant de valeur, que les ennemis ne pûrent jamais gagner un poûce de terrain. Le Cardinal de la Valette informé de ce qui se passoit à Maubeuge, marcha aussi-tôt vers Landrecy, pour secourir l'armée du Roi qu'il savoit être vivement attaquée: & le Cardinal Infant voyant de son côté que l'attaque qu'il venoit de tenter sur les retranchemens, non seulement avoit été infructueuse, mais qu'il y avoit encore perdu beaucoup de gens; que le Cardinal de la Valette marchoit à lui à tire d'aîles pour le combattre; & que pour peu qu'il restât davantage où il étoit, il s'alloit trouver entre les deux armées Françoises: il leva le piquet dans l'instant, & se vint poster à Pont sur Sambre, lieu extré-

extrémement avantageux pour empêcher la jonction desdites armées; sachant bien d'ailleurs, que celle qui étoit à Maubeuge n'y pouvoit subsister que peu de jours, faute de pain & de fourrage: de sorte que pour tâcher de trouver un remede à un mal si pressant, qui menaçoit les troupes du Roi d'une perte entiere, le Duc de Candalle & le Comte de Guiche prirent la résolution de partir la nuit avec un parti de trois cens chevaux, pour aller conferer avec le Cardinal de la Valette cependant que le Vicomte de Turenne demeureroit dans Maubeuge, attendant que l'on eût bien examiné tous les moyens convenables pour la jonction: enfin après plusieurs propositions faites, comme le Comte de Guiche avoit une grande connoissance de tous les passages qui étoient entre Landrecy & Maubeuge, des postes

que les ennemis occupoient, des lieux où ils faisoient leurs grandes & petites gardes, & des moyens de faire réüssir la chose, l'execution lui en fut commise, & il s'en chargea volontiers, rien ne lui paroissant difficile, lors qu'il s'agissoit de rendre un service essentiel à son Maitre.

Pendant ce tems, le Colonel Gassion, qui étoit venu pour escorter le Duc de Candalle, avec des gens commandez de son Regiment, voulut tenter le passage pour aller rejoindre le Vicomte de Turenne à Maubeuge avec sa même escorte: mais cela lui succeda si mal, qu'étant tombé dans une embuscade de l'ennemi, il fut entierement défait, son Major fut pris prisonnier; & lui contraint, son cheval tué, de se sauver à la nage, & de s'en venir tout nud à Landrecy, porter lui même les nouvelles de son desastre: mais comme il

étoit vaillant au poſſible, & Officier très-experimenté, il retenta peu de jours après ſon paſſage avec moins de troupes, & arriva heureuſement à Maubeuge, où il porta au Vicomte de Turenne le concert de la nuit, de l'heure qu'il devoit partir de Maubeuge & du lieu où le Comte de Guiche, avec l'avantgarde, ſuivi du Cardinal de la Valette, & du Duc de Candalle, le devoient joindre.

La nuit qu'il avoit été réſolu qu'on marcheroit, le Comte de Guiche partit avec cinq cens chevaux, & cinq cens Mouſquetaires commandez, tant des Gardes que des autres Regimens qui étoient dans l'armée: cependant les ennemis étoient parfaitement informez, qu'il falloit qu'on paſſât par un Village, nommé Vaux, où un ruiſſeau faiſoit un défilé, ſur lequel ils tenoient toutes les nuits une

garde d'avis que le Comte de Guiche avoit été reconnoitre plusieurs fois : & comme à la droite de ce Village l'on pouvoit faire des ponts sur le ruisseau qui étoit assez étroit, il fit porter sur des chariots de quoi en construire trois ou quatre, afin que l'armée pût passer diligemment, & avec moins de peine, lorsque les ennemis auroient connoissance de sa marche.

Ayant donc preparé tout ce qui étoit necessaire pour cet effet, il marcha droit au Village de Vaux, où il trouva la garde des ennemis qui, étant foible, fit sa décharge, & se retira aussitôt au camp, où elle donna l'allarme. Cependant le Comte de Guiche fit travailler à force aux ponts ; & s'étant posté sur celui de pierre qui étoit dans le Village de Vaux, il fit avancer son Infanterie au delà du passage dans des hayes où elle ne pouvoit

être

être forcée par la Cavalerie, & ſe mit à la tête de la ſienne pour ſoûtenir ſon Infanterie ; puis donna avis au Cardinal de la Valette, que le paſſage étoit gagné, les ponts faits, & qu'il n'avoit qu'à s'avancer promptement, parce qu'il le pouvoit aſſurer avec certitude que l'armée ennemie lui tomberoit ſur le corps avant qu'il fût peu de tems ; ce qui ne manqua pas d'arriver : car l'inſtant d'après, Dom Jean de Vinero, Lieutenant general de la Cavalerie d'Eſpagne, vint avec mille chevaux, à toute bride, pour entrer dans le Village ; mais trouvant le tout gardé de Cavalerie & d'Infanterie en l'ordre qu'il convenoit ; & qu'au devant de l'endroit où l'on travailloit aux ponts, on avoit fait un petit retranchement, dans lequel il y avoit ſuffiſamment d'Infanterie pour le bien defendre, il ne pût

jamais gagner un poûce de terrain.

Cependant Dom Jean de Vinero maintint toûjours l'escarmouche, bien qu'il eût perdu nombre d'Officiers & de soldats jusques à ce que Picolomini fût arrivé avec tous les Dragons, ausquels il fit mettre pied à terre, & attaquer vivement tous nos postes, mais sans fruit, le Comte de Guiche les ayant toûjours soûtenus; parce que le Cardinal de la Valette les rafraîchissoit de tems en tems par de nouvelle Infanterie, pendant qu'il faisoit passer le reste de ses troupes sur le pont en diligence, ce qui ayant été apperçû par les Espagnols, (car il commençoit déja à faire jour) & voyant d'ailleurs que l'armée qui étoit à Maubeuge sous les ordres du Vicomte de Turenne, marchoit en bataille pour venir se joindre à celle du Cardinal

de

de la Valette. Ils songerent à se retirer très-promptement ; mais le Vicomte de Turenne les serrant de fort près avec sa Cavalerie, & le Comte de Guiche avec la sienne : celle des ennemis laissant ses Dragons postez dans des hayes qui couvroient le pont par où elle devoit se retirer à son camp, se mit en telle confusion, que le pont rompit : & si l'ordre qu'avoit donné le Vicomte de Turenne à son Infanterie, de marcher droit aux hayes que les Dragons des ennemis occupoient, eût été executé ; il est certain que tout ce qui avoit passé de troupes Espagnoles en deça de la riviere, ne pouvoit s'échapper : mais le Vicomte de Turenne n'ayant plus avec lui que sa Cavalerie ; & son Infanterie n'ayant point fait le mouvement qu'il lui avoit ordonné, il ne lui fût pas possible de forcer les hayes, qui en ce pays-là sont ex-

extrémement fortes, & qui étoient défenduës par tout le corps de Dragons des ennemis qui faisoient un feu terrible, duquel sa Cavalerie ne s'accommodoit pas: les Espagnols se retirerent, mais avec perte considerable, tant d'Officiers que de Soldats. Les deux armées du Roi se joignirent, & marcherent ensuite à Landrecy. A la fin de la campagne, Sa Majesté honora le Comte de Guiche, de la Charge de Lieutenant general en la Province de Normandie, avec celle de Gouverneur particulier du Château de Rouen.

1638. L'année suivante, la Cour ayant été informée par le Marêchal de Crequi, qui commandoit l'armée d'Italie, que le Marquis de Leganez avoit attaqué Breme, le Comte de Guiche eût ordre d'aller exercer sous lui sa Charge de Marêchal de Camp, à quoi on ajoûta

ta celle de General de la Cavalerie: cette nouvelle fut bientôt ſuivie de la mort du Marêchal de Crequi, qui fut tué d'un coup de canon, en reconnoiſſant les endroits par où il pourroit ſecourir la Place, ce qui fit prendre la poſte au Comte de Guiche pour diligenter ſa marche.

Etant arrivé, il trouva Cazal hors d'état de pouvoir être attaqué par le Marquis de Leganez: mais ayant eu avis qu'il en vouloit réellement à Pondeſture, qui étoit une des plus mauvaiſes Places qu'il y eût, il ſe jetta dedans avec un corps de troupes aſſez conſiderable, ne voulant pas que le Marquis de Leganez fit aucun progrès juſques à ce que le Cardinal de la Valette, qui avoit été nommé pour remplacer le Marêchal de Crequi, fut arrivé; ce qui lui réüſſit: car Leganez rengaina ſon ardeur militaire, & n'oſa jamais l'attaquer

quer dans Pondesture, quoi qu'il en eût bien envie.

Le Cardinal de la Valette arriva de France avec un nombre de troupes très-considerable. Cependant le Marquis de Leganez ne laissa pas de faire le siege de Verceil, & de le prendre à la vûë du Cardinal, malgré le secours qui avoit été introduit dans la place.

Le Comte de Guiche eut ordre de s'en revenir à la Cour, & le Roi lui donna à son arrivée le Gouvernement de Lorraine; & peu de tems après, la Charge de Mestre de Camp du Regiment des Gardes Françoises, vacante par la mort du Sieur de Rambures, qui avoit été tué au siege de la Capelle. Comme il n'y avoit rien à faire en Lorraine, & qne la guerre ne tournoit point de ce côté-là, le Comte de Guiche supplia le Roi d'y mettre un autre homme

me à ſa place, & de lui permettre qu'il pût continuer à lui rendre ſes fideles ſervices dans ſes armées; ce que le Roi lui accorda volontiers, en lui marquant qu'il lui ſavoit un extrême gré du parti qu'il prenoit, d'autant qu'il étoit tout à fait de ſon goût.

Au commencement de l'année ſuivante, le Roi eut nouvelle que le Marquis de Leganez étoit entré de bonne heure en Campagne, & qu'il avoit marché droit à Turin, où le Cardinal de la Valette s'étoit retiré avec Madame la Ducheſſe de Savoye: le renfort des troupes qu'il attendoit de France, n'étant pas encore paſſé; ce qui l'empêchoit de tenir la campagne, ſe trouvant trop foible pour s'y commettre. Le Comte de Guiche eut ordre de s'y en aller avec la Patente de General, pour commander l'armée *1639.*

en

en l'abſence du Cardinal : & comme le deſſein des ennemis étoit incertain, & qu'ils pouvoient bien ſe tourner du côté de Pignerôl, quoique Malliſſy en fût Gouverneur, & homme de merite, & d'une valeur fort éprouvée : le Roi ordonna néanmoins au Comte de Guiche, de ſe jetter dans la Place, en cas qu'elle fût attaquée, & de la défendre lui-même. Mais les ennemis ne firent ni le ſiege de Turin, ni celui de Pignerol : & l'armée du Roi ayant paſſé en Piémont, on alla attaquer Chivas, qui fut pris en peu de jours, à la vûë du Prince Thomas & du Marquis de Leganés, qui étoient venus pour le ſecourir. Ils firent quelque tentative pour eſſayer de forcer les retranchemens, mais ils furent vigoureuſement repouſſez, & contraints de ſe retirer avec honte & beaucoup de perte.

Le

Le ſiege fini, le Comte de Guiche reçut une Lettre du Roi, par laquelle il lui mandoit de le venir trouver en diligence pour commander les troupes qui devoient le ſuivre dans le voyage qu'il entreprenoit de Picardie à Grenoble, pour y voir Madame la Ducheſſe de Savoye ſa ſœur. Le Comte de Guiche, ſuivant les ordres du Roi, ſe rendit à Mouzon, & enſuite à l'armée, pour y ſervir ſous le Marêchal de Châtillon qui faiſoit le ſiege d'Yvoi, ſa Majeſté s'étant arrêtée exprès à Mouzon juſqu'à ce qu'il fût fini.

La campagne ſuivante, le Roi donna un corps d'armée ſeparée au Comte de Guiche, ſous le Maréchal de la Meilleraye, qui eut ordre d'attaquer Charlemont; & lui, de marcher par Rocroi, & de ſe ſaiſir des Châteaux de Gierges, & d'Agimont, après que ce der- 1640.

nier fut pris. Le Maréchal de la Meilleraye arriva, qui, après avoir bien consideré les grandes difficultez d'assieger Charlemont, tant pour la sûreté des convois, que pour la necessité des fourrages, se crût obligé de mander à la Cour que son sentiment n'étoit point qu'on entreprit ce siege, & qu'il differeroit à le former, jusques à ce qu'il plût au Roi de lui envoyer un nouvel ordre, signé de sa main, en cas que ses raisons ne fussent pas approuvées de sa Majesté & de son Conseil. Toutes choses bien considerées, le Maréchal de la Meilleraye fut loüé du parti sage qu'il avoit pris, & l'on ne songea plus au siege de Charlemont. Le Cardinal de Richelieu manda seulement au Comte de Guiche, de le venir trouver en poste si tôt sa Lettre reçûë, pour conferer avec lui, sur le grand dessein qu'il avoit d'attaquer

quer Arras. Il ne fût pas arrivé auprès de lui, qu'il le renvoya le lendemain au Maréchal de Châtillon pour conferer ensemble touchant l'entreprise. Ce Maréchal commandoit une armée aussi forte que celle du Maréchal de la Meilleraye, & les mesures furent si bien concertées, & prises avec tant d'ordre & de netteté, que les deux Generaux avec leurs armées, arriverent, non seulement le même jour, mais dans le même instant devant Arras, & investirent la Place des deux côtez de la Scarpe.

Pendant ce siege, qui fut un des plus beaux de toute la guerre, la fortune favorisa extrémement le Comte de Guiche: ce fut lui qui emporta cette demilune si valeureusement défenduë par les Officiers reformez Espagnols, à l'attaque du Maréchal de Châtillon, & qui rom-

pit, dans le combat de Bapaume, ce gros & formidable eſcadron du Comte de Buquoi, que la plûpart de nos troupes, n'avoient oſé attaquer: il le chargea avec ſon Regiment, & le perça, ſans neanmoins le défaire. Il y eut beaucoup de gens de tuez à cette premiere charge, où le Comte de Guiche reçût trois coups ſur lui; & comme l'on fut long-tems mêlé les uns avec les autres, il ſe trouva enveloppé & entraîné dans l'eſcadron des ennemis, lorſqu'il faiſoit ſa caracole pour ſe reformer & revenir à la charge: c'eſt là où le Comte de Guiche paya de preſence d'eſprit, & qu'il laiſſa tomber doucement ſon écharpe blanche pour n'être pas reconnu, il ſe mit au premier rang, & revint à la charge à ſon propre Regiment, qui s'étoit reformé de même que celui des ennemis, & Rouville qui le comman-
doit,

doit, l'ayant reconnu, le dégagea d'avec les ennemis, & les battirent enſuite de maniere que tout fut tué ou pris. Cette action eſt peut-être une des plus ſingulieres & des plus heureuſes qu'on ait encore vûë à la guerre.

Quoique le Comte de Guiche fut de l'attaque du Marêchal de Châtillon, il fut néanmoins commandé pour aller occuper le poſte du Maréchal de la Meilleraye qui venoit de le quitter pour aller au devant du convoi qu'on attendoit avec impatience, & ſans lequel on ne pouvoit continuer le ſiege, faute de munitions de guerre & de bouche. Il n'avoit pour le défendre que quatorze eſcadrons, & quatre Regimens d'Infanterie, & ſa ligne fort longue à garder. Comme il ſe doutoit, voyant que les ennemis marchoient de ſon côté, qu'ils ne manqueroient pas de le venir attaquer, le ſachant

le plus foible, vû la quantité de troupes qui étoient ſorties du camp pour aller au devant du convoi, il ne voulut point ſeparer les ſiennes, & les tint toûjours toutes enſemble, ne mettant que des ſentinelles du long de la ligne: il ne donna point auſſi de place à ſon canon, lequel il fit tenir tout attellé derriere lui, pour le pouvoir oppoſer à l'endroit que les ennemis voudroient attaquer.

Le lendemain à la pointe du jour, les ennemis parurent en bataille avec toute l'armée devant ſon poſte, & commencerent à vouloir loger leur canon dans des maſures qui étoient vis-à-vis, mais ils furent ſi rudement ſaluez par celui du Comte de Guiche, qu'ils abandonnerent cette entrepriſe; & après plusieurs allées & venuës & differens Conſeils tenus entre le Cardinal Infant, & le Duc de Lorraine,

raine, ils attaquerent le Fort de Ramſau. Le Comte de Guiche y accourut en toute diligence, & ſe mit à la tête de ſon Regiment de Cavalerie qui étoit derriere une ſeconde ligne, que les ennemis ne purent jamais forcer.

Sur ces entrefaites, les troupes ſorties du camp avec le Maréchal de la Meilleraye y rentrerent, de même que celles du Sieur du Hallier qui conduiſoit le convoi : le reſte du jour, ſe paſſa en canonades de part & d'autre, qui n'aboutirent à rien: & la nuit les ennemis prirent le parti de ſe retirer. Quelques jours après, ils firent une ſeconde tentative pour attaquer les lignes, mais avec auſſi peu de ſuccès qu'à la premiere ; & après un ſiege de quarante-cinq jours de tranchée ouverte, le Cardinal Infant, & le Duc de Lorraine, eurent la douleur de voir perdre une place de l'importance d'Ar-

ras, ſans la pouvoir ſecourir, ayant toûjours été battus.

1641. L'année ſuivante, le Roi réſolut de donner le commandement de ſon armée de Champagne, au Comte de Guiche: mais comme ſa Majeſté & le Cardinal de Richelieu avoient deſſein de faire une campagne en Flandres éclatante, & qui ſurpaſſât en gloire & en progrès toutes celles qui s'étoient faites les années précedentes, que pour cet effet, l'on formoit une puiſſante armée en Picardie, que le Maréchal de la Meilleraye devoit commander. Le Roi & le Cardinal de Richelieu changerent de ſentiment pour le Comte de Guiche; & au lieu de lui donner le commandement de l'armée de Champagne, où ils ſavoient bien qu'il n'y avoit rien à faire, ils prefererent de le faire ſervir de Lieutenant general ſous le Maréchal de la Meilleraye avec cet-

cette diſtinction que le Roi lui donna les mêmes appointemens, le nombre de Gardes, & les Officiers près de ſa perſonne qu'on a coûtume de donner de ceux qui commandent les armées en Chef.

Peu de tems après, le Roi vint voir le Cardinal de Richelieu à Ruel, pour réſoudre avec lui le projet de la campagne, qui étoit ſur le point de s'ouvrir, il n'y aſſiſta dans ce Conſeil particulier, que le Roi, le Cardinal, le Sieur Deſnoyer, Secretaire d'Etat qui avoit le Département de la guerre, le Maréchal de la Meilleraye & le Comte de Guiche, deux ſieges furent propoſez: celui de Cambrai, & celui d'Aire; & après avoir bien examiné le pour, & le contre, auquel des deux on ſe fixeroit: on convint d'attaquer Aire, comme la place à laquelle il paroiſſoit moins de difficulté.

La choſe réſoluë, les troupes eurent ordre de marcher en diligence, & la place fut inveſtie des deux côtez de la Riviere du Lys. Le Maréchal de la Meilleraye donna au Comte de Guiche la moitié de l'armée, & garda l'autre, pour que chacun d'eux eût ſon attaque. Les tranchées de part & d'autre furent ouvertes en même tems, & pouſſées avec une égale vigueur; & la défenſe de la part des ennemis, valeureuſe au poſſible: car l'on ne leur prît pas un poûce de terrain, qui ne fût diſputé à coup d'épée par les Officiers Eſpagnols reformez qui ſe diſtinguerent au delà de ce qu'on peut dire. Toutes les regles de l'art militaire furent obſervées à ce ſiege; & il fallut, après avoir employé quarante jours à prendre les dehors, paſſer le foſſé du corps de la Place avec des difficultez nouvelles, que ceux de

de-

dedans, faiſoient naître, par la quantité de feux d'artifices qu'ils jettoient inceſſamment ſur les ponts, attacher les Mineurs aux baſtions; & après en avoir fait voler les faces, pouſſer les mines, ſous les retranchemens de la gorge, & miner pareillement la courtine, qui étoit entre les deux baſtions: Concluſion, l'on peut dire, ſans s'arrêter à une relation plus étenduë, que jamais Place ne fut mieux attaquée, ni ſi valeureuſement défenduë. Bervouht qui s'étoit trouvé dans toutes les Places que les Hollandois avoient attaquées aux Eſpagnols, y commandoit, & Delliponty ce fameux Ingenieur Italien s'y étoit enfermé, pour le bien ſeconder.

Le ſiege étant fini, & les ennemis ſe preſentans avec une puiſſante armée devant celle du Roi; le Maréchal de la Meilleraye prit le parti de ſe retirer,

après

après avoir demeuré tout un jour en presence de celle de l'ennemi, sans qu'il s'y passât rien de considerable: le Comte de Guiche fut chargé de faire l'arriere-garde ; les ennemis qui avoient passé toute la nuit sous les armes, s'aperçûrent de sa marche à la petite pointe du jour & lui tomberent sur le corps avec toute la diligence imaginable, pour essayer de l'entamer & de tirer les avantages qu'on doit probablement attendre en pareille occasion: mais cette retraite se fit en si bon ordre, & avec tant de précaution, qu'on n'y perdit personne.

L'armée marcha à Terouane, & de là, à Hugueliers où l'on resolut d'attaquer la Bassée: ce fut le Comte de Guiche qui l'investit le matin, avec partie de la Cavalerie: l'armée arriva le soir, & les quartiers furent separez comme à Aire.

Le

Le même Bervouht, qui avoit défendu Aire, trouva encore le moyen d'entrer dans la Place avec quinze cens Espagnols naturels: néanmoins l'attaque du Maréchal de la Meilleraye, & celle du Comte de Guiche furent poussées avec tant de vigueur, qu'en trois jours, nonobstant la resistance & le feu terrible des assiegez, le logement de la contr'escarpe fut fait, le fossé passé, & le Mineur attaché au corps de la Place; ce qui obligea Bervouht à capituler. Ensuite l'on marcha droit à Lille, pour brûler les Fauxbourgs, ce qui fut executé malgré l'opposition des ennemis. De là on alla attaquer Bapaume; & le Maréchal de Brezé ayant eu ordre de revenir à la Cour, on donna au Comte de Guiche le commandement de son armée, lequel la nuit même qu'il le reçut, voyant que l'attaque du Maréchal de Brezé n'é-

n'étoit pas ſi avancé que celle du Maréchal de la Meilleraye, fit le logement de la contr'eſcarpe, coupa les paliſſades du foſſé, & attacha le Mineur au baſtion. La Place ſe rendit, & deux jours après le Maréchal de la Meilleraye lui porta de la part du Roi le Bâton de Maréchal de France, avec le commandement de toutes les armées de Flandres. Le Maréchal de la Meilleraye fort incommodé de la goutte, s'en retourna à la Cour, voyant bien d'ailleurs qu'il eſtoit impoſſible de ſecourir Aire que les ennemis avoient aſſiegé, la ſaiſon étant déja bien avancée, & la diverſion qu'on avoit faite pendant que les ennemis étoient occupez devant cette Place, ayant réüſſi autant bien qu'on le pouvoit deſirer.

Le Maréchal de Guiche ſe trouvant ſeul à la tête des affaires, crut qu'il n'y avoit rien

de

de plus avantageux pour le service du Roi, que de maintenir la Baſſée, étant un poſte entre la Lys & la Scarpe, qui faiſoit contribuer toute la Flandre Walonne, mettoit Lille au deſeſpoir, & donnoit lieu, aux armes du Roi de faire les progrès qu'elles ont fait du depuis au delà de la riviere du Lys. Pour cet effet, il reſolut de fortifier cette Place importante, il y fit travailler toute l'armée, & les païſans des Villages circonvoiſins, & la mit en trois ſemaines en état de défenſe. Pendant le ſéjour qu'il y fit, il eut avis que le Colonel Ludovic avec les Cravates avoit pris des quartiers entre Lille & la Baſſée; il les fit enlever par Gaſſion, qui leur prit leurs étendarts, & leurs timballes.

L'année ſuivante, le Roi & 1642.
le Cardinal de Richelieu ayant pris la reſolution d'attaquer Perpignan, marcherent en perſonnes

nes en Rouſſillon, & donnerent l'armée de Picardie à commander au Comte de Harcourt, & celle de Champagne au Maréchal de Guiche : la premiere avoit quatorze mille hommes de pied & ſix mille chevaux, & l'autre ſe trouvoit inferieure de la moitié. Si-tôt que le Roi & le Cardinal furent partis de Paris, le Maréchal de Guiche s'en alla à Reims, où le Comte de Harcourt lui dépêcha un Gentilhomme pour l'avertir que Dom Franciſco de Melos avec toutes les forces d'Eſpagne, avoit aſſiegé la Baſſée, & qu'il le prioit inſtamment de vouloir s'avancer à Peronne avec ce qu'il pourroit avoir de troupes enſemble : ce que le Maréchal de Guiche fit dans l'inſtant ; & ayant joint le Comte de Harcourt, ils marcherent droit à la Baſſée : mais ayant trouvé que Dom Franciſco de Me-

Melos ne s'étoit point endormi, & qu'il avoit entierement parachevé ſes retranchemens, leſquels il ne leur étoit plus poſſible d'attaquer ſans ſe commettre d'être battus, ils revinrent ſur la frontiere, pour réunir toutes leurs forces, afin de les pouvoir employer enſuite à ce qui ſeroit le plus utile pour le ſervice du Roi.

Toutes les troupes étant jointes, ils marcherent une ſeconde fois vers la Baſſée: mais en arrivant à Arras, ils apprirent que les ennemis s'en étoient rendus maîtres: Sur cela, ils tinrent un Conſeil de guerre; & comme les Ordres qu'ils avoient du Roi, portoient de ne rien entreprendre, & de conſerver ſeulement la Frontiere, il fut arrêté que le Comte de Harcourt ſe camperoit à la tête de la riviere de Canche, & le Maréchal de Guiche ſur l'Eſcaut; l'un pour

pouvoir prêter la main au côté du Boulonnois ; l'autre pour couvrir Guiſe & Saint Quentin, & pour ne pas auſſi s'éloigner tous deux d'Arras, que les ennemis menaçoient, & ſe mettre par ce moyen en état de ſe joindre, en cas que l'armée ennemie qui étoit très-forte, ne ſe ſéparât pas, & voulut attaquer quelque Place. Que ſi Dom Franciſco de Melos marchoit ſeul avec ſes troupes du côté du Boulonnois, le Comte de Harcourt y marcheroit ſeul avec les ſiennes, en cas auſſi que le Baron de Bek marchât du côté de Guiſe, le Maréchal de Guiche feroit la même manœuvre ; & que ſi les ennemis ne ſe ſeparoient pas, & qu'ils marchaſſent tous enſemble, les deux armées du Roi, ſe rejoindroient, & ne perdroient point de vûë celle des ennemis.

Voila ce qui fut reſolu dans ce

ce Conseil : ce qu'il y avoit aussi seul de bon à faire, & ce qui ne fut pas soigneusement observé, & l'on ne sait par quelle fatalité le Comte de Harcourt se détermina à mener son armée en Boulonnois, sans qu'un seul homme de l'ennemi marchât de ce côté-là. Il est vrai qu'il envoya à tems donner avis au Maréchal de Guiche de sa marche, lequel pouvoit aisément, s'il eût voulu, se retirer du côté de la Champagne, & se mettre en sûreté : mais voyant que sa retraite donneroit lieu à Dom Francisco de Melos & au Baron de Bek, qui étoient deux très-experimentez Capitaines d'attaquer telle Place de la Frontiere qu'ils eussent voulu choisir, & particulierement Arras, qui étoit le gros objet. Il jugea plus à propos de rester encore quelques jours dans le camp où il étoit, pour voir le parti que les

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ennemis prendroient. La perte de la Baſſée ne lui ayant déja donné que trop de déplaiſir par celui qu'il ſavoit bien que le Roi, & le Cardinal en recevroient, vû l'importance de cette Place.

Trois jours après qu'il eût un peu retranché ſon camp, dont le poſte étoit très-avantageux, il reçût des avis du Sieur de la Tour Gouverneur d'Arras, que les ennemis s'approchoient de Douay, en reſolution de paſſer la Scarpe: & dans le même tems un autre avis du Sieur d'Auvergne Gouverneur de Bapaume, que Dom Franciſco de Melos, & Bek marchoient vers Cambrai: mais que le Comte de Fontaine étoit détaché avec l'armée qu'il commandoit pour s'oppoſer aux Hollandois.

Le Maréchal de Guiche crût ce dernier avis comme article de foi, n'y ayant rien de plus pro-

probable que cette marche, puiſqu'étant dans la ſaiſon, où les Hollandois ſe mettoient en campagne, il n'y avoit nulle apparence ni raiſon de guerre qui fit que les Eſpagnols ſi prévoyans & ſi ſages, laiſſaſſent leur païs entierement dépourvû, & expoſé à une armée auſſi puiſſante que celle de Hollande, laquelle faiſoit tous les ans des progrès ſi conſiderables en Flandres, qu'on avoit lieu de tout craindre pour les Païs-Bas.

Mais l'évenement fit bientôt voir que les avis du S^r. d'Auvergne étoient faux, & les raiſonnemens du Maréchal de Guiche encore davantage: car le lendemain dès la pointe du jour, ſes Partis lui rapporterent que toutes les armées des ennemis étoient jointes, & qu'elles marchoient droit à lui: partie de la Cavalerie étoit allée au fourrage

ce jour-là ; les chevaux des vivres étoient à S. Quentin; ceux de l'artillerie de même, pour y chercher des munitions, & l'on découvroit déja la tête des premieres colonnes de l'armée ennemie. Alors ce ne fut plus un Conseil d'élection, mais de necessité indispensable, qui fit resoudre le Maréchal de Guiche à ne plus abandonner le poste qu'il occupoit, & à songer uniquement à s'y bien défendre. Il assembla le Conseil de guerre, & tout ce qui le composoit fut d'un même avis, qui étoit d'attendre l'ennemi, parce qu'étant aussi près qu'il l'étoit, il n'étoit plus possible de se retirer devant lui, sans s'exposer à être defait entierement: Et quoiqu'on publiât à Paris & ailleurs, nombre de sotises & de faussetez sur cette action, même que le Comte de Rantzau avoit proposé de se retirer, toute la Cour, toute la Fran-

France l'ont vû ſix ans depuis publier le contraire, & rendre le témoignage qu'il devoit à la verité.

Le Maréchal de Guiche voyant que les ennemis s'approchoient, & qu'ils commençoient déja à ſe former, les alla reconnoître avec le Comte de Rantzau & le Marquis de Lenoncourt tous deux Maréchaux de Camp. Ils démêlerent aiſément que la choſe étoit ſerieuſe, & qu'ils alloient être inceſſamment attaquez; auſſi ne ſongerent-ils plus qu'à ſe mettre promptement en bataille, & à ſe défendre le mieux qu'il leur ſeroit poſſible.

L'Abbaye d'Honecourt eſt ſur le bord de l'Eſcaut dans laquelle le Maréchal de Guiche laiſſa le Regiment d'Infanterie de Battilly qui flanquoit un paſſage où quatre chevaux ne pouvoient paſſer de front, &

qui aboutiſſoit à un petit bois qui couvroit la tête de ſon Camp derriere ce paſſage. Il y laiſſa le Regiment d'Infanterie de Vervins & les Carrabins d'Arnault ; ne pouvant s'imaginer que les ennemis puſſent rien entreprendre du côté d'un poſte ſi difficile, & vûs à revers par un Regiment qui étoit derriere des murailles en forme de parapet. C'eſt auſſi la raiſon qui le determina à ne pas mettre dans ce poſte les troupes en qui il avoit le plus de confiance. Le bois qui couvroit la tête du camp, étoit un taillis fort épais, mais que les ſoldats avoient fort éclairci ; le reſte étoit retranché de façon que l'Infanterie qui bordoit le retranchement étoit ſoûtenuë par deux lignes de Cavalerie.

Le Maréchal de Guiche voyant que les ennemis marchoient à lui de tous côtez, ſe mit

mit à la tête du Regiment de Piémont qui gardoit la grande avenue par où les ennemis venoient en pleine bataille: & après les avoir contenus quelque tems par un feu terrible de mousqueterie & de canon à cartouche, on le vint avertir qu'il y avoit du desordre au poste que gardoit le Regiment de Vervins: il s'y transporta à toute bride, & vit que ce Regiment & les Carrabins l'avoient lâchement abandonné; ce qui l'obligea à prendre son Regiment de Cavalerie, avec lequel il chargea les ennemis si vigoureusement jusques à trois fois, que le poste fut regagné. Cependant comme ils s'opiniâtroient toûjours, & que le combat s'échauffoit de plus en plus de ce côté-là, il fallut tirer les Regimens d'Infanterie qui gardoient les autres postes, pour soûtenir celui qui se trouvoit le plus vivement pres-

preſſé, & cela réüſſit: car les ennemis firent ſix charges de ſuite, où ils furent toûjours battus ſans pouvoir jamais gagner un poûce de terrain, pendant plus de quatre heures de combat ſans relâche. Mais comme ils s'apperçurent que les autres poſtes avoient été dégarnis, qu'ils avoient vingt-ſept mille hommes effectifs, & que le Maréchal de Guiche n'en avoit que dix, ils l'enveloperent par tant d'endroits differens, qu'il falut enfin ceder forcement au plus grand nombre- de ſorte que le Marêchal de Guiche, après s'être ſi ſouvent mêlé parmi eux, & voyant qu'il n'y avoit plus de raliement à eſperer, ſe fit un chemin avec ce qui lui étoit reſté de gens près de ſa perſonne; & par une charge auſſi valeureuſe que ſurprenante, gagna l'Abbaye que les ennemis n'avoient encore oſé attaquer, d'où

d'où il se retira à Saint Quentin, avec cinq ou six escadrons qui ne le quitterent jamais.

Cette bataille, quoique perduë, ne produisit aucune suite desavantageuse au service du Roi par les soins, l'activité, & les ordres que donna le Maréchal de Guiche: mais certes sa reputation fut exposée à toute la medisance que pût inventer la canaille qui haïssoit le Gouvernement, & tout ce qui en dépendoit, bien qu'il ne pût être plus glorieux à la France. Les Faquins & les gens opposez au Ministere, publierent par tout que le Maréchal de Guiche avoit perdu ce combat par ordre du Cardinal de Richelieu, qui par ce moyen se rendroit plus considerable auprès du Roi, connoissant que sa faveur commençoit à baisser; & que pour soûtenir son autorité suprême, il falloit une décadence d'affaires,

res, qui obligeât ſa Majeſté à lui redonner ſa confiance, & à avoir recours à ſon ſavoir faire.

Voilà les diſcours qui ſe tenoient, & dont le Maréchal de Guiche ne s'embarraſſa pas plus que de raiſon, la verité parlant toute en ſa faveur; il ne ſongea qu'à empêcher que les ennemis ne ſe puſſent prévaloir de l'avantage qu'ils venoient de remporter ſur lui, & tira ſatisfaction de lui-même, & des relations qui ſe peuvent encore voir; que Dom Franciſco de Melos & le Baron de Bek ſes propres ennemis avoient faites chacun en leur langue, tant de l'action en general, que des ſiennes particulieres. Pour cet effet il ſe jetta dans Guiſe, avec le Regiment d'Aubeterre, & la Compagnie de Monſieur, Frere du Roi, comme le lieu de la plus facile attaque pour les ennemis, & le plus pro-

proche d'eux, le ſiege de Saint-Quentin, ayant trop de difficultez à ſurmonter tant par ſa ſituation, que par les grands preparatifs, qu'il faut avoir fait d'avance, pour ſonger à l'entreprendre: il fit la revûë des troupes qui l'étoient venus rejoindre; & voyant que ce qui lui manquoit le plus, étoit les armes, que l'Infanterie avoit jettées, il en fit acheter de nouvelles à ſes dépens: il ſepara toute ſa Cavalerie en Champagne, & dans l'Iſle de France, & lui fit donner de l'argent pour la remonter, & tous les rafraichiſſemens qu'il pût, afin qu'elle ſe trouvât en état de ſervir en peu de tems; ce qui réüſſit: car elle fut toute remontée, & l'Infanterie eut des armes.

Les ennemis, quoique victorieux, n'oſerent attaquer Guiſe, & tournerent du côté de Rocroy. Le Maréchal de Guiche les

les prévint, & se jetta dedans pour le défendre, ainsi qu'il avoit fait à Guise, mais ils n'en voulurent pas encore tâter; & voyant à leur grand regret que toutes les Places qu'ils comptoient d'attaquer avec facilité, les croyant dégarnies, ne manquoient ni de munitions, ni de gens pour les bien défendre, & qu'ils trouvoient toûjours le Maréchal de Guiche dans toutes celles où ils se présentoient, ils abandonnerent la Frontiere, & marcherent du côté du Prince d'Orange, qui ne laissoit pas de les intriguer.

Deux mois avant la fin de la campagne, & après une bataille perduë, le Maréchal de Guiche rentra avec son armée dans le païs ennemi, vêcut toûjours à leurs dépens, & les empêcha de se rendre maîtres d'un poûce de terrain appartenant au Roi, Sa Majesté aussi & le Cardinal, bien

bien éloigné de lui ſavoir aucun mauvais gré de ce qui s'étoit paſſé, lui écrivirent des lettres pleines de ſatisfaction, de même que s'il avoit gagné le combat, dans leſquelles il y avoit particulierement, qu'étant bien inſtruits de ſon action, ils n'avoient qu'à la louer, & que c'étoit aſſez dans une bataille d'avoir fait ce qu'on avoit pû & dû pour la gagner, perſonne ne ſe pouvant vanter d'être maître des évenemens, leſquels étoient entre les mains de Dieu ſeul.

Le Maréchal de Guiche ayant mis les choſes dans cette ſituation ſur la frontiere, & très-ſatisfait de la maniere obligeante dont le Roi l'avoit traité, s'en retourna à la Cour pour rendre compte encore lui-même de ſes actions, & détruire par des faits toutes les fauſſetez qui avoient été debitées contre lui. Le Roi le reçut à merveille,

&

& avec toute la diſtinction qu'il pouvoit deſirer : mais ſa ſurpriſe & ſa douleur furent extrêmes, lorſqu'il vît ce grand Cardinal de Richelieu, ſon parent, ſon ami fidelle, & ſon unique protecteur, près de ſa fin, & qui n'avoit pas deux jours à vivre, il faillit à en mourir de douleur. Le Cardinal le fit approcher de ſon lit ; & après l'avoir tendrement embraſſé, il lui dit avec toute la fermeté qui étoit en lui, que ſon heure étoit enfin venuë, & qu'il falloit ſe ſeparer, qu'il perdoit en lui un ſi parfait ami qu'il n'en retrouveroit jamais un pareil ; qu'il l'exhortoit, quoiqu'il pût arriver, d'être toûjours fidele à ſon Maitre, & d'inſpirer les mêmes ſentimens à ſes enfans, puis lui donna ſa benediction, & le fit retirer, en lui diſant que ſa preſence & ſa douleur extrême l'attendriſſoient, & qu'il ne convenoit pas

pas à un homme comme lui de marquer de la foibleſſe dans ce dernier moment, ne l'ayant jamais connuë pendant tout le cours de ſa vie. Le Curé de Saint Euſtache qui l'exhortoit lui demanda s'il ne pardonnoit pas à ſes ennemis: voilà ſa réponſe, allez, Monſieur le Curé, que cela ne vous embaraſſe pas, je n'en ai jamais eu d'autres que ceux de l'Etat & de mon Maître, Il embraſſa le crucifix, & rendit l'eſprit: l'inſtant d'après il ne fut plus queſtion de lui; & cet homme, qui huit jours avant ſa mort étoit le Maître du Monde, ne fut plus que pouſſiere: ce qui doit bien ſervir de leçon aux gens ſages, pour ne ſe pas tant tourmenter des choſes de la vie, qui dans le fonds ne ſont que fumée & que vanité.

Le Roi, dès le même ſoir que mourut le Cardinal de Richelieu, envoya chercher le Maré-

chal de Guiche, & le consolant avec une bonté qui ne se peut exprimer sur la perte qu'il venoit de faire, l'assûra qu'il retrouveroit en sa Personne la même estime, la même amitié, & la même protection que le Cardinal de Richelieu avoit pour lui, & qu'il vouloit commencer à lui en donner une preuve, en le declarant son Lieutenant General dans l'armée qu'il devoit commander en personne la campagne prochaine, si sa santé lui permettoit de la faire. Le Maréchal de Guiche se jetta à ses genoux, & lui témoigna la reconnoissance respectueuse qu'il devoit à tant de bontez.

1643. Peu de tems après, il vint plusieurs avis au Roi, tant d'Espagne que de Flandres, que les ennemis vouloient attaquer Arras, Place dont la prise avoit été si éclatante. Le Roi de qui les for-

forces diminuoient à vûë d'œil, & qui commençoit à se sentir hors d'état de faire la campagne, ainsi qu'il l'avoit projetté, choisit le Maréchal de Guiche sur toute la Cour, pour aller défendre Arras; & lui donna pour cet effet toutes les troupes, l'argent & les munitions necessaires pour la défense d'une Place qui devoit donner une grande reputation à celui auquel sa Majesté en avoit confié la garde: mais les ennemis voyant qu'outre toutes les forces du Maréchal de Guiche qui étoient considerables, il faisoit encore travailler jour & nuit aux fortifications qui dans peu de tems alloient être en état de perfection, qu'un pareil siege tireroit fort en longueur, ils n'oserent executer leur dessein.

Le mois de Mai venu, la maladie du Roi augmenta à un tel point, qu'il n'y eût plus d'espoir

pour ſa vie: ce qui determina le Conſeil de rappeller inceſſamment un homme du poids du Maréchal de Guiche, qui ſe trouvoit Meſtre de Camp du Regiment des Gardes, à la veille d'une minorité, le Dauphin n'ayant que quatre ans & demi; & l'importance de cette Charge rendant celui qui l'a aſſez recommandable pour qu'on ne la confie qu'à une perſonne d'une fidelité inviolable.

Ce fut à ſon arrivée à Saint Germain, qu'avec une extrême douleur il reçut les dernieres & obligeantes paroles de ſon Maître, qui mourut deux jours après, à la grande ſatisfaction de nombre d'indignes Sujets, qui n'aſpiroient qu'à brouiller les cartes & qu'à profiter du deſordre que cauſe ordinairement le changement de Gouvernement.

Il y eut beaucoup de Partis & de cabales: celui de la Reine

Me-

Mere prévalut; & le Cardinal Mazarin, qui depuis long-tems étoit à la Cour, & admis dans les affaires les plus ſecretes, fut choiſi par la Reine, pour être à la tête du Conſeil, ſon premier Miniſtre. Bien qu'il occupât la place d'un des premiers hommes du monde, il ne lui cedoit néanmoins en rien de toutes les grandes qualitez qu'il poſſedoit. Le Cardinal Mazarin avoit un eſprit ſublime, & une intelligence parfaite pour les affaires: Il étoit bon, humain, doux, affable, inſinuant, agreable de ſa perſonne, capable d'amitié, & d'une societé charmante: auſſi l'avons-nous vû venir à bout de toutes les traverſes de la fortune, faire bouquer tous ſes ennemis, dont le nombre étoit grand, conſerver le pouvoir ſuprême juſques au moment de ſa mort, & ſtiler ſon Maître dans l'Art de regner qu'il

faut convenir qu'il a possedé, au-dessus de tous les Rois du monde.

Le Maréchal de Guiche qui avoit connu le Cardinal Mazarin en Italie, s'attacha à lui, & ne tarda gueres à lui plaire : car il y avoit entr'eux une conformité de mœurs gaillardes, & pleines d'agrémens qui concilient bien-tôt l'amitié ; il aima tendrement le Cardinal, & le Cardinal lui rendit le reciproque à un point qu'il ne pouvoit plus se passer de lui, & qu'il lui donna toute sa confiance, laquelle a duré sans discontinuation jusques à la fin de sa vie.

Après la mort du Roi, le Maréchal de Guiche eut ordre de la Reine & du Cardinal Mazarin qui prenoit soin de tout pendant le commencement de la Regence, d'aller servir avec le Duc d'Anguien, qui pour son premier coup d'essai avoit déja ga-

gagné cette fameuſe bataille de Rocroy.

Les Maréchaux de France ont de tout tems obeï aux Princes du Sang; le reſpect qu'ils leur ont porté, étant fondé ſur ce qu'ils peuvent devenir leurs Maîtres. C'eſt cette raiſon qui étant paſſée dans l'eſprit de tous ceux qui compoſent l'Etat, leur en a attiré la veneration. Les Rois, neanmoins en faiſant ſervir les Maréchaux de France ſous les Princes du Sang, leur ont toûjours conſervé le même pouvoir dans leurs armées, que lorſqu'ils les commandent ſeuls.

Le Duc d'Anguien temoigna une extrême joye de ce que l'on lui avoit donné le Maréchal de Guiche, duquel le caractere d'eſprit, & l'humeur enjoûée, ainſi que la haute reputation qu'il s'étoit acquiſe, lui convenoient tout-à-fait; l'intelligence & l'union entr'eux, fut parfaite

d'abord qu'ils ſe connurent, & dura pendant le cours de toutes les campagnes qu'ils ſervirent enſemble ; le Duc d'Anguien ayant toûjours recherché ſon amitié avec empreſſement, dès qu'il vint à la Cour, & dans les campagnes d'Arras & d'Aire, de même qu'à Paris durant l'hyver où il ne bougeoit de chez lui tous les jours à dîner & à ſouper : ce qui raviſſoit le Maréchal de Guiche, qui avoit conçû une amitié tendre pour lui, & toute l'eſtime que ſes grandes & rares qualitez lui attiroient.

1644. L'on ſe mit en campagne ſans avoir un deſſein formé ; l'armée du Roi ſous le Duc d'Orleans ayant attaqué Gravelines, tout l'argent, & les forces du Royaume ſe tournerent de ce côté-là pour en faire réuſſir l'entrepriſe. Mais comme le Duc d'Anguien & le Maréchal de Guiche, furent entrez dans le Luxembourg où

où ils prirent quelques Châteaux de peu de consideration, ils eurent bien-tôt moyen d'employer glorieusement les armes de sa Majesté. Le Cardinal Mazarin leur dépêcha un courrier pour leur donner avis que l'armée de Baviere commandée par Mercy, ayant attaqué Fribourg, il étoit de la derniere importance, que celle du Roi qui étoit dans le Luxembourg, se pût joindre avec celle que commandoit le Maréchal de Turenne en Allemagne; & que ces deux armées rassemblées sous le Duc d'Anguien, en composeroient une assez forte, pour secourir Fribourg, & en faire lever le siege: mais que pour cet effet, il falloit user de grande diligence, & qu'il leur engageoit sa parole, que l'argent & toutes les choses qui leur seroient necessaires pour cette entreprise ne leur manqueroient pas, & pour dire la

verité, elles furent abondamment fourniès; l'on marcha avec l'attirail le plus leger qu'on pût, de vivres & de canon, laissant le gros bagage derriere: Mais comme l'on fut à Benfeld, le Marquis d'Aumont arriva de la part du Maréchal de Turenne, pour porter la nouvelle de la prise de Fribourg, assûrant pourtant que si l'on se hâtoit, on pourroit encore combattre les ennemis, s'ils demeuroient dans leurs postes; ou s'ils les abandonnoient, r'attaquer la Place: ce qui fit prendre la resolution à l'heure même de passer le Rhin à Brisac, où le Maréchal de Turenne se trouva.

Le Duc d'Anguien, les deux Maréchaux, & le Sieur Derlac Gouverneur de cette Place, tinrent sur le champ Conseil de guerre: l'avis du dernier fut de ne point attaquer les ennemis dans leurs retranchemens;

mens; mais par Langhendhentzeling, gagner enſuite le Val de Sanpeter & prendre par ce moyen le derriere des ennemis qui ne pouvoient plus avoir de vivres, & les obliger, ou à perir de faim, ou à donner un combat, qui ne feroit pas ſi avantageux pour eux, que lorſqu'ils l'attendroient retranchez comme ils étoient.

Le Maréchal de Guiche fut aſſez de cet avis qui lui ſembloit juſte, & fondé ſur la raiſon : mais le Maréchal de Turenne aſſûrant qu'il avoit fait reconnoître une Vallée qui n'étoit point retranchée, par où ſes troupes attaqueroient les ennemis, pendant que celles du Duc d'Anguien feroient l'attaque des retranchemens: ce qui les embaraſſeroit fort: l'on ſuivit ſon avis, la marche ſe fit avec grand ordre; & comme il falloit attaquer la nuit, les troupes arriverent préciſement dans le

le tems qu'on s'étoit proposé.

Le commandement du côté du Duc d'Anguien fut donné au Sieur d'Espenan, & le Duc d'Anguien voulut que le Marêchal de Guiche restât auprès de lui. Mais le Maréchal de Guiché s'étant avancé, & voyant que le feu des ennemis donnoit du long du retranchement, & qu'il ne restoit pas fixe en un lieu, il connut dans l'instant que les troupes du Sieur d'Espenan, ne faisoient aucun effet, & vint avertir le Duc d'Anguien, que l'affaire alloit mal; & que puisqu'elle étoit commencée, il n'en falloit pas avoir le dementi, qu'il y avoit là les deux Regimens de Conti & de Mazarin qui étoient bons & très-forts, & qu'il s'alloit mettre à leur tête pour attaquer le retranchement qui étoit devant lui : pour cet effet, il mit pied à terre, & marcha droit au retranchement; ce que

que voyant le Duc d'Anguien, il fit la même chose; & un Gentilhomme du Maréchal l'en voulant empêcher, peu s'en fallut qu'il ne lui donnât de l'épée dans le ventre. Enfin pour abreger la narration, le Duc d'Anguien, & le Maréchal de Guiche marcherent tous deux l'un près de l'autre au retranchement, & l'emporterent avec une audace qui ne se peut concevoir, après avoir essuyé un feu terrible: c'est là où les ennemis perdirent sans exageration plus de trois mille hommes qui furent tuez sur la place, & ausquels l'on ne donna point de quartier, s'étant défendus jusques à la derniere extremité, car c'étoit l'élite de l'Infanterie de l'Empereur.

Cependant le Maréchal de Turenne agissoit fortement de son côté, & attaquoit avec vivacité, mais avec peu de succès;

cès; car les ennemis ne purent jamais être forcez, s'appercevant néanmoins que le retranchement étoit gagné: le General Mercy qui commandoit l'armée de Baviere retira ſes troupes & ſon canon avec un ordre qu'on ne peut aſſez admirer, & ſe poſta la même nuit ſur la Montagne Noire, qui eſt auprès de Fribourg, où n'ayant pas loiſir de ſe retrancher, il y fit dans le peu de tems qu'on lui laiſſa, un grand abatis d'arbres, ne doutant point qu'on ne le vînt attaquer pour la ſeconde fois, en quoi il ne ſe trompa pas: car dès le matin on marcha à lui; & comme on l'avoit forcé la nuit precedente dans un très-bon retranchement, on crut avec quelque vraiſemblance, qu'étant retiré dans un lieu, qu'il n'avoit pas eu le loiſir de fortifier, on en viendroit aiſément à bout.

L'armée de Hesse avoit ce jour-là l'avantgarde; & comme les ennemis pouvoient par un grand espace qui étoit entre la Ville & la Montagne, faire sortir leur Cavalerie, qui étoit nombreuse & aguerrie, & qu'elle pouvoit prendre nos derrieres: Le Maréchal de Guiche se tint avec la sienne dans la peine pour s'opposer en cas de besoin, à celle de l'ennemi, & conjura le Duc d'Anguien, duquel il connoissoit assez l'ardeur, par ce qu'il avoit fait la nuit precedente, de n'engager pas sa personne legerement, & sans qu'il fût necessaire de la commettre.

La seconde attaque resoluë, le commandement fut donné aux Sieurs de Roqueserviere & de Lechelle, Sergens de bataille; & le Sieur d'Espenan ayant d'abord pris une mechante redoute que quelques Dragons gardoient, & qui étoit au bas du pos-

poſte des ennemis, conçût une ſi grande eſperance, qu'il crût qu'il n'y avoit qu'à marcher pour les défaire, mais il ſe trompa très-groſſierement, car ils s'y maintinrent toûjours avec une fermeté ſans égale, & ſans qu'il fût poſſible de les entamer jamais. C'eſt-là où un nombre infini de Soldats & d'Officiers furent tuez, ainſi que les deux Sergens de bataille.

Le Maréchal de Guiche voyant que la Cavalerie ennemie qui étoit en bataille devant la ſienne, ne faiſoit aucun mouvement qui viſât à vouloir combattre, & que le combat qui ſe paſſoit actuellement ſur la crête de la Montagne devenoit furieux, crut indubitablement que le Duc d'Anguien ne manqueroit pas d'y engager ſa perſonne; ce qui le fit reſoudre de quitter ſes armes, & de changer de cheval, & de laiſſer le commandement

mena de la Cavalerie au Comte de Palluau pour s'en aller à l'endroit où ſe paſſoit l'attaque.

Il apprît d'abord par quantité d'Officiers & de ſoldats bleſſez qui revenoient, que le Duc d'Anguien étoit en perſonne à la tête de ſon Infanterie qu'il menoit lui-même à la charge, eſſuyant tout le feu de l'ennemi, ce qui le fit encore diligenter ſa marche pour ſe rendre auprès de lui; en arrivant dans cette vigne de Fribourg ſi renommée, & qui a fait tant de bruit, laquelle n'étoit qu'à vingt pas du poſte des ennemis, ſon cheval fut tué tout roide d'un coup de mouſquet au milieu de la tête qui le porta par terre; & comme on le relevoit, il apperçut le Duc d'Anguien qui ſe retiroit avec aſſez peu de ſes gens, le reſte ayant été tuez à ſes côtez, ayant eu deux chevaux de tuez ſous lui, & pluſieurs

mousquetades dans ses habits.

Le Duc d'Anguien vint en courant embrasser le Marêchal de Guiche, & lui dit qu'un peu trop de chaleur avoit emporté ses troupes, & que l'attaque ne s'étoit point faite de la maniere qu'on l'avoit resoluë; que le Sieur d'Espenan proposoit un autre endroit, par lequel on forceroit certainement les ennemis, puisqu'il restoit encore plusieurs Regimens d'Infanterie qui n'avoient pas combattu.

Il falloit avoir le courage & l'intrepidité du Duc d'Anguien, pour songer à rentamer une affaire de plus belle, après avoir essuyé ce qu'il venoit d'essuyer; & partie de ses troupes tuées & rebuttées; mais il étoit un de ces hommes uniques en leur espece, desquels le courage augmente à proportion que le peril devient plus grand, & il n'en est presque point aussi de ce genre-là.

Le

Le Maréchal de Guiche fut ravi interieurement de l'entendre parler de la ſorte, & admiroit la grandeur d'ame de ce jeune Prince: mais comme il l'aimoit tendrement, & que la choſe qu'il lui propoſoit, ne lui paroiſſoit pas pratiquable, il lui repreſenta avec reſpect & douceur que ce qu'avoit fait la nuit precedente ledit d'Eſpenan, & ce jour-là, ne devoit pas fortifier ſon Alteſſe à croire que le parti qu'on lui propoſoit, en fut un bien ſage, & qu'il étoit très-convaincu, que ce ſeroit tout autant de gens perdus que ceux qu'il expoſeroit à cette attaque; le Duc d'Anguien ſe rendit à cette raiſon.

Dans ce moment on vint avertir le Maréchal de Guiche que la Cavalerie Bavaroiſe s'avançoit, ayant vû le peu de ſuccès de notre Infanterie: ce qui l'obligea de retourner en toute

diligence à la ſienne, qu'il venoit de quitter: en y arrivant il vit que la Cavalerie Bavaroiſe ne s'éloignoit point du tout des murailles de Fribourg, où elle ne pouvoit être attaquée ſans temerité & une folie complete.

Sur ces entrefaites, on ne laiſſa pas de recommencer une nouvelle attaque d'Infanterie à l'inſû du Maréchal de Guiche, ſous le commandement du Sieur de Mauvilliers, Sergent de bataille qui y fut tué d'abord, de même que les precedens: Cette attaque n'eut pas un ſuccès plus favorable que l'autre: ce qui neceſſita le Maréchal de Guiche de quitter ſon poſte pour la ſeconde fois, & de courir à toute bride dans l'endroit où l'action ſe paſſoit; il y trouva l'Infanterie dans un deſordre effroyable qui ne faiſoit plus que parer le ventre aux mouſquetades, dont elle tâchoit de ſe mettre à l'abri

bri en se collant le plus qu'elle pouvoit contre l'abatis d'arbres que les ennemis avoient fait.

Le Maréchal de Guiche voyant cette extremité fâcheuse alla joindre en grande diligence le Duc d'Anguien qui étoit avec le Maréchal de Turenne, soûtenant l'Infanterie avec un assez grand nombre d'Escadrons, & lui fit une peinture au naturel de ce qu'il venoit de voir, & en un mot qu'il y auroit de l'inhumanité de laisser achever de tuer toute une Infanterie qui ne se défendoit plus, & qui au lieu de tirer sur l'ennemi, ne songeoit plus qu'à se mettre à couvert : Le Duc d'Anguien lui répondit qu'il voyoit que tout ce qu'il lui disoit, étoit vrai : mais qu'il craignoit aussi d'un autre côté que s'il faisoit retirer les troupes avant la nuit, la Cavalerie de l'ennemi, sortant & venant à les charger, elle les déferoit tota-

lement, le Maréchal de Guiche l'aſſûra ſur ſa vie du contraire, ayant vû la choſe d'aſſez près, après force mouſquetades eſſuyées à bout-touchant pour être certain que l'abbatis d'arbres empêcheroit la Cavalerie ennemie de pouvoir paſſer de ce côté-là; & que pour celui de la plaine, il s'en chargeoit, & y pourvoiroit de maniere qu'elle n'oſeroit y mordre: on ſe rendit à ſon avis qui étoit le ſeul bon à ſuivre. Et dans l'inſtant l'on donna les ordres pour retirer les troupes; ce qui ſe fit ſans inconvenient: la perte des Officiers & des ſoldats ne ſe peut quaſi nombrer: celle des ennemis ne fut pas moindre; le Baron de Mercy frere du General fut tué, & quantité d'autres Officiers de diſtinction.

On reſta trois jours dans le Camp qui furent employez à faire raporter à Briſac par une par-

partie des charrettes de l'armée, tous les Officiers & les ſoldats qui avoient été bleſſez à ces deux grandes actions: Ce ſéjour fut terrible, car l'on demeura au milieu de tous les corps morts; ce qui cauſa une telle infection, que beaucoup de gens en moururent: mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement, & le mal étoit inévitable.

Les Charrettes qu'on avoit envoyé porter les bleſſez étant revenuës, & les ennemis poſtez au même lieu, on prit le parti qui avoit été rejetté à Briſac, & le Maréchal de Guiche marcha avec l'avantgarde vers Langhendhentzeling.

Cette marche étoit un peu hardie, & ſe faiſoit avec beaucoup de hazard, étant obligé de montrer le flanc de fort près aux ennemis, leſquels neanmoins ne firent aucun mouvement, & laiſſerent paſſer tranquillement les

deux armées: mais comme ils jugerent bien de leur dessein par le chemin qu'elles prenoient, lequel tendoit à leur couper les vivres, ils marcherent en toute diligence droit au Val de Sanpeter; cependant avec assez de difficulté, à cause de la quantité de bagages & de gros canon qu'ils menoient avec eux.

L'on partit le lendemain matin avant le jour, de Langhendhentzeling pour marcher à Sanpeter; le Maréchal de Turenne ayant ce jour-là l'avantgarde, & le Duc d'Anguien y étant, ils trouverent les ennemis au dessus de l'Abbaye dudit Sanpeter, lesquels voyant qu'on venoit à eux, avoient abandonné tous leurs chariots, gros canons, munitions & bagages, qu'ils n'avoient pû emporter sur leurs chevaux qu'ils avoient detellez.

Ce mouvement des ennemis donna d'abord quelque espoir

au

au Duc d'Anguien & au Maréchal de Turenne qu'ils les pourroient charger & engager leur arrieregarde à quelque combat, attendant que le Maréchal de Guiche qui ne pouvoit marcher qu'à la file, les eût joint: mais il en arriva tout autrement qu'ils ne penſoient; car Mercy qui étoit ſans contredit un des plus grands Capitaines du ſiecle, les chargea ſi rudement, qu'ils furent obligez de ſe retirer de devant lui plus vîte que le pas, & fort en deſordre. Il prit au Colonel Roze pluſieurs étendarts, fit nombre de priſonniers, & le battit dos & ventre, & ſans perdre un moment de tems, après s'être fait laiſſer à bonnes enſeignes, voyant que l'armée du Roi arrivoit troupe ſur troupe, & que pour peu qu'il reſtât davantage, il alloit ſe commettre à un combat general qu'il vouloit éviter, il prit ſa marche vers

Philinguen: toutes nos troupes étant arrivées, l'on marcha ensemble pour ne pas retomber en une avanture pareille à celle qui venoit d'arriver: ce qui ayant donné deux heures d'avance à Mercy, il ne fut pas possible de le joindre, quelque diligence qu'on pût faire. On revint camper à l'Abbaye de Sanpeter, où les soldats eurent de quoi se remettre de leurs fatigues passées, trouvant toutes sortes de vivres sur les chariots des ennemis qu'ils pillerent par ordre avec grande satisfaction.

Ce fut en ce lieu qu'on resolut de profiter du desordre où l'on voyoit l'armée de Baviere, qui ayant perdu tout son bagage, & étant d'ailleurs si fort affoiblie par le nombre de gens qu'elle avoit perdu aux deux combats de Fribourg, la rendroit hors d'état de pouvoir agir: ainsi l'on se determina de marcher à Phi-

lis-

lisbourg, le Sieur Derlak promettant du gros canon pour en faire le ſiege, & les munitions de guerre qu'il feroit conduire par le Rhin: & comme l'on étoit aſſûré que ceux de Strasbourg donneroient des bleds pour de l'argent, l'on ſe détermina à marcher, bien que la marche fut longue & penible, étant de plus de douze jours; & par conſequent le rafraichiſſement qu'on eut à Sanpeter, fût mediocre pour des armées qui avoient pati de toute façon depuis qu'elles étoient entrées en campagne, & qui pour dernier relais avoient encore à faire un ſiege de l'importance de celui de Philisbourg. Cependant la gayeté des Generaux, l'affabilité du Prince avec les Officiers & les Soldats, la haute eſtime où il étoit parmi eux, applanirent toutes les difficultez; & il n'y eut perſonne qui témoignât la moindre repugnance

gnance à faire ce qu'on desiroit d'eux.

Le Comte de Bamberg Gouverneur de Philisbourg, étoit peu experimenté, & avoit eu un soin mediocre de sa Place: d"ailleurs il ne s'attendoit point du tout à être attaqué, & sa garnison étoit foible: ce qui fit qu'on se saisit d'abord en arrivant du Fort du Rhin avec peu de resistance. Le premier jour de l'ouverture de la tranchée, les ennemis firent une sortie sur le Regiment de Persan, assez molle & avec peu d'effet, où il y eut neanmoins quelques Officiers & soldats de tuez: ce qui arrive ordinairement en cas pareil, sur tout avec des François, que l'ardeur qu'ils ont de combattre, emporte presque toûjours plus avant qu'il ne faut.

Les Maréchaux de Guiche & de Turenne pousserent leur tranchée avec toute la vivacité possible,

ſible, & ſe rendirent maîtres en peu de tems de tous les dehors: les ennemis ne ſe défendoient quaſi que du canon, dont ils avoient grand nombre dans la Place, lequel ne tuoit preſque perſonne. Enfin le treiziéme jour le mineur étant attaché, le Comte de Bamberg demanda à capituler; grace qu'il obtint ſans peine, & les troupes du Roi entrerent le lendemain dans Philisbourg au grand regret du Gouverneur, & à la parfaite ſatisfaction de toute l'armée de France qui avoit beſoin de repos après tout ce qu'elle avoit ſouffert de dur depuis plus de ſix mois.

Le ſiege fini, le Maréchal de Guiche reçut la nouvelle de la mort du Duc de Gramont ſon pere, & en même tems la grace que ſa Majeſté lui faiſoit, en lui donnant tous les Gouvernemens qu'il poſſedoit. Il revint à la Cour,

Cour, pour temoigner au Roi, & à la Reine sa respectueuse reconnoissance de tous les bienfaits qu'il venoit de recevoir d'eux, & prêter serment entre leurs mains; puis il s'en alla prendre possession de ses Gouvernemens, où il resta peu de tems, ayant ordre de s'en revenir diligemment pour faire la campagne qui s'approchoit, laquelle commença en Allemagne, par la perte que le Maréchal de Turenne fit de la bataille donnée à Mariendal contre le General Mercy: ce mauvais succès obligea leurs Majestez de faire passer le Rhin en diligence au Duc d'Anguien, & au Maréchal de Gramont, pour soûtenir le Maréchal de Turenne, & tâcher de remettre les affaires d'Allemagne qui étoient en très-mauvais état.

1645. Le Maréchal de Turenne s'étoit retiré dans le païs de Hesse, où

où Koniksmarq le joignit avec le Corps de Suédois qu'il commandoit: l'armée conduite par le Duc d'Anguien & le Maréchal de Gramont, le joignit aussi sur la riviere de Neker, en un lieu appellé Nekerhausen: celle de l'Empereur sous le Comte de Gleen, joignit pareillement l'armée de Baviere, que commandoit Mercy.

Si-tôt que nos armées & les troupes de la Landgrave de Hesse furent ensemble, l'on crût ne les pouvoir employer plus utilement, qu'en attaquant Hailbron: pour cet effet l'on y marcha en diligence; mais Gleen & Mercy se doutant de notre dessein, nous previnrent habilement; & comme nous voulions passer le Neker à Nekersoulone, nous trouvâmes toute l'armée ennemie en bataille entre Nekersoulone & Hailbron, & postée si avantageu-

geuſement, qu'on ne jugea pas qu'il fût pratiquable de paſſer la riviere devant elle: ce qui fit changer le deſſein d'aſſieger Hailbron, en celui d'attaquer Wimpfen, petite ville ſur le Neker, & de marcher enſuite vers Schubeſſchal: les ennemis avoient quatre cens Mouſquetaires dans Wimpfen, & leur armée n'en étoit qu'à demie lieüe: mais comme cette Place étoit ſur le Neker de notre côté, & qu'il falloit qu'ils le paſſaſſent pour la ſecourir, ils y trouverent de la difficulté.

Le Maréchal de Gramont fut chargé d'en faire le ſiege; ce qu'il executa avec beaucoup de celerité: car la beſogne n'étoit pas aiſée, d'autant qu'il la falloit mener bruſquement: il mit ſon canon en batterie ſans plate forme, & ſans ouvrir aucune tranchée: mais comme la canonade fut violente & de fort près,

&

& que la muraille de la Place étoit mauvaiſe, la breche devint bien-tôt ſi conſiderable, que les ennemis voyant qu'on leur alloit donner un aſſaut general, demanderent dans le moment à capituler.

Le moment d'après que la capitulation fut ſignée, le Maréchal de Gramont fit paſſer la riviere en diligence aux premieres troupes qu'il trouva ſous ſa main, prenant neanmoins la précaution de laiſſer une aſſez forte garniſon dans Wimpfen: ce qui fut quelque tems après le ſalut de l'armée.

Mais Mercy qui avoit ſi bien démêlé le projet de Hailbron, n'eut pas moins de penetration pour prevenir celui de Schubeſchal ; & quelque diligence qu'on pût faire, il fut avant nous en lieu, d'où il couvroit cette Place: ce qui m'oblige de dire une choſe tout à fait ſingu-

liere, & à l'avantage de ce General; c'eſt que dans tout le cours des deux longues campagnes que le Duc d'Anguien, le Maréchal de Gramont & le Maréchal de Turenne ont fait contre lui, ils n'ont jamais projetté quelque choſe dans leur Conſeil de guerre qui pût être avantageux aux armes du Roi, & par conſequent nuiſible à celles de l'Empereur, que Mercy ne l'ait deviné, & prevenu de même que s'il eût été en quart avec eux, & qu'ils lui euſſent fait confidence de leur deſſein: il faut convenir que la Mere de pareils Generaux eſt morte depuis long tems; & j'en ai connu dont les vûës à la guerre ſont moins étenduës, & l'intelligence plus bornée.

Sur ces entrefaites, ſans aucune raiſon, & par une bruſquerie qui n'eut jamais d'exemple, il prit fantaiſie un beau matin à Ko-

Koniksmarcq ; de nous abandonner ; la maniere fut encore plus desobligeante, que la chose en soi, car sans avoir jamais parlé de son dessein, il envoya dire au Duc d'Anguien par un Ambassadeur qui avoit plus l'air d'un Cuistre, que d'un homme titré, qu'il venoit de la part de Son Excellence vers Son Altesse, pour prendre ses adieux ; l'expression du compliment parût un peu sauvage, & eût donné matiere de rire si l'affaire n'eût été aussi serieuse : le Duc d'Anguien, furieux, & ne sachant que répondre, tira le Maréchal de Gramont à part pour voir ce qu'il y avoit à faire: ils jugerent à la nature du compliment qu'il n'y avoit rien à esperer d'un fol qui avoit pris son parti, & que ce seroit une rhetorique mal employée, de lui vouloir persuader de demeurer, lorsqu'il étoit pleinement déter-

miné au contraire : ainſi le Duc d'Anguien ne lui repondit autre choſe ſinon qu'il recevoit ſes adieux, & qu'il ſe tînt gaillard avec ſes putains.

La Compagnie ſe ſepara de la ſorte : Koniksmarcq partit le jour même pour aller en Weſtphalie prendre de bons Quartiers, d'où il tira des ſommes immenſes pour lui, & laiſſa au Duc d'Anguien le ſoin de démêler les affaires d'Allemagne comme il pourroit, & à ſa fantaiſie.

Le ſoir on tint Conſeil avec le General de la Landgrave de Heſſe, nommé Cheize, qui n'en uſa pas de même que Koniksmarcq, comme on le verra dans la ſuite, & on reſolut de marcher à Rotembourg, étant une Ville aſſez grande, où les armées pourroient trouver de la ſubſiſtance, & qu'en l'aſſiegeant les ennemis viendroient indubita-

tablement la ſecourir ; ce qui attireroit un combat qui étoit ce que, dans la conjoncture préſente des affaires, il y avoit à deſirer : on ne fit pas grand' façon à ce ſiege ; & après que le canon eût tiré vingt-quatre heures, la Place ſe rendit ; & l'on y trouva une ſubſiſtance immenſe, qui fùt d'un grand ſecours à l'armée qui en avoit beſoin.

De là, on marcha pour attaquer Finkespiel ; & le ſoir comme les gens détachez avoient été commandez pour faire l'ouverture de la tranchée, nos Partis rapporterent que les ennemis marchoient à une lieuë de nous : ce qui fit bien-tôt rengainer la réſolution du ſiege en celle de marcher droit à eux ; ce qu'on executa la nuit même : & comme le Duc d'Anguien, les Maréchaux de Gramont & de Turenne étoient à la tête des troupes

qui marchoient par un bois de ſapin, dont le chemin étoit aſſez large pour y tenir deux Eſcadrons de front, le Comte de Glen, Mercy & le Baron de Wert marchoient auſſi de leur côté dans le même bois, ſans avoir nulle nouvelle de nous: ayant appris par leurs Partis qui rencontrerent les nôtres, que toute l'armée de France étoit là, & qu'elle marchoit à eux, ils ſe retirerent promptement pour avoir le tems de poſter la leur.

Comme la nôtre ſortoit du bois, le jour commença à paroître, & l'on découvrit l'armée de l'ennemi; ce qui fit diligenter de mettre la nôtre en bataille: le Maréchal de Gramont s'étant avancé avec quelques eſcadrons pour reconnoître de plus près la ſituation de Mercy, il vit que toute ſon armée n'avoit à la verité aucun retran-

che-

chement devant elle ; mais qu'elle étoit entierement en sûreté par de grands étangs qui la couvroient, lesquels ne permettoient pas qu'on pût marcher à elle que par de petites chaussées où il ne pouvoit passer que deux Cavaliers de front. Il en vint avertir dans le moment le Duc d'Anguien qui voulut voir encore par lui-même de quoi il étoit question, non sans beaucoup de danger pour sa personne, les ennemis faisant un feu continuel & terrible de canon & de mousqueterie sur tout ce qui approchoit de ces chaussées. Enfin après avoir été plus de six heures en presence, sans qu'il fut possible d'aller aux ennemis, ni eux à nous, on se lassa de faire tuer des hommes, & des chevaux inutilement, & on choisit un autre poste, à dessein de marcher vers Norlingue ; & après deux jours de marche,

comme on étoit près de cette Place, on eut nouvelle par des Partis qu'on avoit envoyé à la guerre, que l'armée ennemie marchoit aussi pour en gagner les derrieres, & la mettre par consequent à couvert d'être assiegée; ce qui donna beaucoup de joye, croyant par ce moyen qu'il seroit facile de se replier sur Hailbron, qui étoit le premier point de vûë, en ouvrant la campagne. Marcin fut detaché pour l'aller investir.

Mais comme les Generaux mangeoient, on vit arriver à toute bride, un Reitre Suédois qui venoit donner avis que les ennemis n'étoient qu'à demi-lieuë; ce qui parut si peu possible, & tellement hors de vraisemblance, que la compagnie se mit à rire, & que le Duc d'Anguien, en le plaisantant, lui dit, tu conviendras au moins, mon ami, que nous avons à fai-

faire à gens trop ſages & trop habiles, pour qu'étant auſſi près que tu nous l'aſſûres, ils n'ayent pas mis la riviere de Vernitz entre eux; & nous; ma foi, Monſeigneur, répondit le Cavalier, Vôtre Alteſſe en croira tout ce qu'elle voudra: mais ſi elle veut ſe donner la peine de venir avec moi à cinq cens pas d'ici ſur cette petite hauteur qui eſt là à ſa gauche, je lui ferai voir que je ne ſuis ni aveugle ni poltron, & qu'elle conviendra avec moi que l'armée de Mercy n'eſt ſeparée de la ſienne, que par une plaine unie comme la main.

Le Reitre parla ſi poſitivement & avec tant d'aſſûrance, que l'on commença à craindre qu'il n'accuſât juſte. Le Duc d'Anguien, les deux Maréchaux de France & les Officiers Generaux, monterent à cheval avec quelques eſcadrons pour reconnoître eux-mêmes de quoi il

étoit queſtion, & la verité d'une nouvelle ſi circonſtanciée; & en s'avançant, ils trouverent que les ennemis ſe mettoient en bataille, leſquels ayant la hauteur ſur nous, voyoient tous les mouvemens de notre armée. C'eſt là où Mercy & Gleen firent une lourde faute; car s'ils euſſent detaché un gros Corps de Cavalerie avec des debandez à la tête pour gagner huit ou dix pruniers où le Duc d'Anguien & tous les Generaux s'étoient mis pour obſerver de plus près le mouvement des ennemis, ils ſe trouvoient engagez ſi avant, & tellement éloignez du reſte de leurs troupes, qu'ils euſſent été infailliblement pris ou tuez. Mais comme il n'eſt pas dans l'homme de penſer à tout, cela ne paſſa ni par la tête de Mercy ni par celle de Gleen; & ils ne ſongerent, voyant qu'ils alloient donner une bataille,

qu'à

qu'à prendre un poste tout-à-fait avantageux, à quoi ils réussirent en perfection, car il n'en fut jamais un pareil que celui qu'ils choisirent.

Il y avoit un Village au milieu de la plaine, duquel ils garnirent les maisons, & l'Eglise d'infanterie; & pour le soûtenir, ils leverent une espece de retranchement où ils mirent leur gros Corps d'Infanterie à la droite & à la gauche. Il y avoit deux petites éminences sur chacune desquelles étoit un vieux Château ruiné où leur canon étoit posté: leur premiere aîle de Cavalerie composée des Cuirassiers de l'Empereur, tenoit la droite du Village jusqu'au dessous de l'éminence où étoit le canon: l'aîle gauche composée des troupes de Baviere, s'étendoit jusques sous l'autre éminence; & la seconde ligne étoit dans la distance necessaire. Ces postes si

ſi bien pris n'empêcherent pas la reſolution de les combattre: & comme il ſe faiſoit un peu tard, l'on preſſoit extrémement les troupes de ſe former, jugeant bien que ſi l'on attendoit au lendemain, l'affaire deviendroit plus difficile, d'autant que les ennemis acheveroient de perfectionner leur retranchement qu'ils avoient déja commencé, & qu'alors il ſeroit inattaquable.

Le Maréchal de Gramont avoit l'aîle droite oppoſée à celle de Baviere: & comme l'on crut qu'il étoit impoſſible d'attaquer leur Cavalerie, qui ſe trouvoit flanquée de l'Infanterie du Village, & du canon des deux éminences, qu'auparavant l'on ne ſe rendît maître du Village: on reſolut de l'attaquer, bien que la choſe parut dure, & difficile: Marcin & Caſtelnau furent chargez de cette

ex-

expedition : un Officier de confiance eut ordre avec quelques autres d'aller reconnoître un endroit qui d'un peu loin paroiſſoit un défilé entre l'aîle gauche des ennemis, & notre droite : mais ce paſſage fut mal reconnu par ces Meſſieurs qui rapporterent ſans l'avoir vû, (le peril d'en aprocher de trop près étant manifeſte,) que c'étoit un defilé conſiderable, & par où les eſcadrons ne pouvoient paſſer : ce qui fut cauſe d'un grand malheur ; & peu s'en fallut que le Duc d'Anguien ne les fit mettre au Conſeil de guerre, le cas le meritant tout-à-fait.

Cependant l'attaque du Village devenoit terrible, & le Duc d'Anguien ne ceſſoit de tirer des troupes de l'aîle droite pour ſoûtenir ſon Infanterie qui étoit fort maltraitée, & qui plioit de moment en moment : ce que le Maréchal de Gramont voyant

avec

avec douleur, le fut trouver à toute bride, pour lui representer le grand inconvenient qui en pourroit arriver, puis s'en retournant à son poste, il vit que les ennemis faisoient descendre de l'Infanterie de l'éminence où étoit leur canon, laquelle commençoit déja à endommager beaucoup les escadrons de notre droite; ce à quoi voulant remedier, il fit avancer la seconde ligne, les Regimens de Fabert & de du Wal, Irlandois: dans cette escarmouche qui fut très-vive, il reçut un coup de mousquet au milieu de son casque, dont il fut tellement étourdi qu'il tomba sur le col de son cheval comme mort; mais il revint à lui peu après; & le coup n'ayant point percé, il en fut quitte pour une violente contusion, qui toutefois ne l'empêcha pas d'agir le reste de l'action, & de se porter par tout où sa presence fut necessaire.

Dans

Dans ce même tems, les deux Regimens d'Infanterie de Fabert & de du Wal chasserent celle des ennemis qui incommodoit notre Cavalerie ; mais dans le même moment il parut un commencement de desordre & de confusion dans le Village ; le Baron de Marcin & le Marquis de Castelnau ayant été extrêmement blessez, & contraints de se retirer : le Duc d'Anguien voyant que l'affaire du Village alloit mal, & qu'elle étoit presque sans remede, passa à l'aîle gauche qui étoit composée des troupes de Hesse, que le Maréchal de Turenne commandoit, & trouva en y arrivant que ce General s'ébranloit pour aller à la charge, & c'est là où se firent ces belles charges de Cavalerie qui ont tant fait de bruit, & dont on a tant parlé.

Sur ces entrefaites, l'aîle gauche des Bavarois vint charger notre droite, & passa en bataille

dans

dans l'endroit, qu'on avoit rapporté être un defilé presque impraticable: ce qui causa tant de surprise & d'épouvante à toute notre Cavalerie Françoise qú'elle s'enfuit à deux lieuës de là, sans attendre les ennemis à la portée du pistolet : chose qui n'aura peut-être jamais d'exemple.

Tout ce que pût faire le Maréchal de Gramont, ce fut de se mettre à la tête des deux Regimens de Fabert & du Wal, qui ne branlerent point de leur poste, & qui firent à bout touchant une si furieuse décharge sur la Cavalerie ennemie, qu'elle ouvrit les escadrons qui venoient à la charge ; & le Maréchal de Gramont prit ce tems-là pour entrer dedans avec ce qui lui restoit de gens auprès de lui ; ce qui ne lui servit pas à grand' chose, se trouvant enveloppé de toutes parts, & quatre Cavaliers sur le corps qui l'alloient tuer en dif-

diſputant enſemble à qui l'auroit: ſon Capitaine des Gardes en tua un ; & Hemon ſon Aide-de-camp un autre ; ce qui lui ayant donné un peu de relâche, il ſurvint par bonne fortune pour lui dans le moment, un Capitaine du Regiment de la Pierre nommé Sponheim, lequel entendant nommer le Maréchal de Gramont, rallia deux ou trois Officiers de ſes amis qui ayant écarté la compagnie le tirerent d'intrigue, & lui ſauverent la vie. Le Capitaine de ſes Gardes reſta mort ſur la Place ; le Lieutenant bleſſé & priſonnier avec lui ; le Cornette & le Maréchal des Logis tuez ; & toute la Compagnie de ſes Gardes qui étoit de cent Maîtres, à la reſerve de douze qui furent auſſi pris, quatre Aides-de-Camp tuez, trois de ſes Pages & generalement tous ſes domeſtiques qui l'avoient ſuivi furent

pareillement tuez à ſes côtez: c'eſt ce que produit l'affection pour un Maître qu'on aime.

Il lui arriva encore un accident aſſez extraordinaire, car le Capitaine qui le conduiſoit, le voulant toûjours mener au General Mercy, duquel il ignoroit la deſtinée; ne ſachant pas encore qu'il avoit été tué par les premiers Mouſquetaires commandez à l'attaque du Village, trouva un petit Page Lorrain du Baron de Mercy âgé de quinze ans, lequel entendant dire qu'on menoit priſonnier le General des François, voulut vanger ſur lui la mort de ſon Maître; & comme il n'avoit point de piſtolets, & qu'on menoit le Maréchal de Gramont, les rênes de ſon cheval rabbatuës, il ſauta ſur un des ſiens, & lui tira dans la tête: mais par bonne fortune, ayant été déchargé dans le combat, il ne lui pût faire de mal:

mal : les Allemans voulurent châtier ſeverement une action auſſi noire : mais le Maréchal de Gramont dit que c'étoit un enfant à qui il vouloit qu'on pardonnât, & empêcha qu'il ne fût piſtolé ſur le champ, les Allemands étant ſans miſericorde pour pareils attentats.

Pendant que les choſes ſe paſſoient ainſi du côté de notre aîle droite, il n'en alloit pas de même à celle des ennemis, qui après un furieux combat, fut entierement défaite par le Duc d'Anguien & le Maréchal de Turenne qui étoient à la gauche : le General Gleen qui y commandoit, y fut bleſſé & pris ; & un nombre infini d'Officiers principaux, & de Soldats, beaucoup de canon & d'étendars : Le champ de bataille nous demeura avec toutes les marques de la victoire : ce que voyant Jean de Wert qui commandoit

 l'ar-

l'armée de Baviere, & Mercy mort, il ne ſongea plus qu'à ſe retirer dans le meilleur ordre qu'il pût, ſur une montagne auprès de Donavert, nommée Schellenberg qui étoit déja retranchée dès le tems du Roi de Suede.

Cependant le Maréchal de Gramont fut mené en diligence toute la nuit à Donavert ; & comme la confuſion y étoit grande, à cauſe de la quantité de bagages qui paſſoient le Danube, il reſta juſqu'au lendemain matin, ſous la garde de quelques Dragons, non ſans grand peril de ſa vie, particulierement à cauſe du corps du General Mercy qu'on avoit conduit dans un petit chariot découvert devant le logis où il étoit avec un tel abandon, que ce même homme, qui commandoit les armées Imperiales avec tant d'autorité, & qui étoit ſi re-

redouté dans toute l'Allemagne, il n'y avoit que cinq ou ſix heures, ſe trouvoit expoſé tout nud, le ventre à la lune, dans un miſerable chariot de Vivandier, n'ayant pour toute garde que deux infames putains.

Ce triſte ſpectacle échauffant la canaille qui paſſoit, leur fit à plus d'une repriſe prendre la reſolution d'aller l'aſſaſſiner dans ſon logis, & ces allarmes ne ceſſerent que juſques à ce qu'un Sergent major, & quelques autres Officiers porterent un ordre du Baron de Wert, pour amener le Maréchal de Gramont de Donavert à Ingolſtadt avec les priſonniers qui étoient avec lui, qui conſiſtoient au Colonel Bens, Allemand; au Sieur de Chambor, Commandant le Regiment de Cavalerie du Cardinal Mazarin, & le Lieutenant de ſes gardes.

Ils le firent auſſi ſuivre par le

corps de Mercy; eſcorte un peu ſauvage, & qui ne plaiſoit gueres au Maréchal de Gramont, après ce qu'il venoit d'eſſuyer. Il arriva le même jour à Ingolſtadt, d'où tous les habitans vinrent au devant de lui, & du corps mort de Mercy, qui avoit été Gouverneur de la Place, & fort aimé; les uns touchés de pitié & de compaſſion d'avoir perdu un homme du merite de Mercy; & les autres de curioſité de voir une perſonne de la qualité du Maréchal de Gramont, dont la reputation étoit ſi connuë en Allemagne: mais il en arriva differemment de ce qu'il apprehendoit, craignant toûjours que la triſte viſion du corps mort de Mercy qui marchoit à ſes côtez, ne cauſât quelque émûte parmi le peuple qui retombât enſuite ſur lui: & jamais il ne fut plus étonné ni plus aiſe, que lorſqu'il vît ce même

me peuple l'entourer de toutes parts, lui jetter des fleurs, & lui faire mille careſſes, de même que s'il eût été le General de l'Empereur, qui revint victorieux: le ſoir, le Commandant de la Ville le mit dans une Hôtélerie avec une garde, où il donna à ſouper à tous les Magiſtrats; & après avoir bû avec eux toute la nuit, il devint leur meilleur ami, & fut comblé de preſens de leur part, tant ils étoient charmez de ſes manieres gratieuſes & polies. Le lendemain, on le mit dans le Château avec les Colonels Schmidberg & Roſe, & les Sieurs Dupaſſage, & de Lamet, qui avoient été faits priſonniers à la bataille que perdit le Maréchal de Turenne à Mariendal.

Deux jours après, l'Electeur de Baviere lui dépêcha le Sieur Kittner ſon premier Miniſtre, avec une Lettre très-obligeante,

& un ordre au Commandant d'Ingolſtadt, nonſeulement de le ſortir du Château, mais de le laiſſer dans la ville ſur ſa parole en pleine liberté, & de lui rendre tous les honneurs qui étoient dûs à un homme de ſa naiſſance & de ſon merite ; qu'il accordoit de plus à ſa conſideration, la même liberté à tous les autres priſonniers qui étoient auprès de lui, tant ceux de Norlingue, que de Mariendal.

Ce traitement honnête, & diſtingué de la part de l'Electeur, fut ſuivi d'un grand regal de toutes ſortes de boëttes de vermeil doré pleines de confitures que l'Electrice ſœur de l'Empereur lui envoya avec une écharpe blanche en broderie d'or. Après toutes ces civilitez, Kittner ſupplia le Maréchal de Gramont qu'il pût entrer en matiere avec lui, & lui dit qu'il eſperoit que ſa priſon feroit cour-

courte, puiſque le Duc d'Anguien preſſoit extraordinairement ſon Alteſſe Electorale de l'échanger avec le Comte de Gleen, à quoi ſon Maître ſe portoit volontiers, & avec d'autant plus de raiſon, qu'il ſe trouvoit fort embarraſſé pour le commandement de ſon armée: le Baron de Wert étant bien capable de la conduite de la Cavalerie dont il étoit General: mais que ſes talens, & ſa capacité n'étoient pas ſuffiſans pour commander en Chef une armée comme la ſienne, à la tête de laquelle le Capitaine le plus experimenté n'étoit pas trop bon, que le Baron de Rauſchenberg eût été le plus ſelon le goût de l'Electeur: mais n'étant que General de l'artillerie, grade au deſſous du Baron de Wert, il falloit de neceſſité qu'il lui obéït, & il ne vouloit pas lui donner un pareil déboire.

Quelques jours après, Kittner revint trouver le Maréchal de Gramont, de la part de l'Electeur, & lui porta la bonne nouvelle de son échange avec le Comte de Gleen, & par consequent sa liberté: mais qu'il le supplioit instamment, avant d'aller joindre le Duc d'Anguien, de lui faire l'amitié de venir le voir à Munich; & que pour cet effet il lui envoyoit ses carrosses, & ses Officiers qui l'y conduiroient.

Le Duc d'Anguien qui venoit de prendre Norlingue, & qui ne savoit pas un mot de ce qui se passoit entre l'Electeur & le Maréchal de Gramont son ami intime, crut avec quelque vraisemblance qu'on l'amenoit à Munich pour differer son échange, écrivit aussi-tôt à l'Electeur par un Trompette, & lui manda très-vivement, que s'il ne lui renvoyoit pas sur l'heure le Maré-

réchal de Gramont, il feroit paſſer le Comte de Gleen en France, d'où il ne reviendroit qu'à bonnes enſeignes. Le Maréchal de Gramont ayant appris par l'Electeur ce qui ſe paſſoit à ſon ſujet, lui demanda permiſſion de dépêcher en toute diligence un Gentilhomme au Duc d'Anguien, pour le mettre au fait, & l'avertit que l'intention de l'Electeur n'étoit point du-tout de le retenir contre ſa parole donnée, & qu'il deſiroit ſeulement le voir pour traiter avec lui de quelques affaires très-importantes: ce qui fit autant de plaiſir au Duc d'Anguien, que ce qu'il avoit imaginé vingt-quatre heures avant, lui avoit fait de peine.

Le jour que le Maréchal de Gramont arriva à Munich le Comte de Curts, Miniſtre & Favori de l'Electeur, vint au devant de lui, & le logea dans ſa mai-

maiſon qui étoit ſuperbement meublée, où les Officiers de l'Electeur, le traiterent ſplendidement; le ſouper fut long & gaillard, & on y but tant de ſantez, que tous les Convives & le Maître des ceremonies reſterent tous ſous la table, yvres morts. C'eſt la mode & la galanterie d'Allemagne qu'il faut prendre en bonne part, quand on eſt avec des Allemans, & qu'on a à traiter avec eux.

Le lendemain à dix heures du matin, il eut ſon audience où il fut reçû avec une pompe Royale, & après toutes les civilitez de l'Electeur, qui étoit le Prince du monde le plus poli & le plus civil, il le tira à part dans ſon cabinet, où il n'y avoit que le Comte de Curts en tiers, & lui dit qu'il avoit extrémement deſiré de le voir, ayant conçû pour lui une haute eſtime; & n'ignorant pas la figure qu'il fai-

ſoit à la Cour de France, pour lui temoigner avec confiance le ſenſible déplaiſir qu'il reſſentoit de ſe voir engagé dans une grande guerre, contre un ſi puiſſant ennemi, que le Roi très-Chrétien, laquelle il n'avoit jamais deſiré, ains au contraire toûjours cherché à l'éviter avec ſoin, qu'il ne pouvoit comprendre, pourquoi le Roi de France faiſoit la guerre à l'Allemagne, qu'il n'y avoit que deux raiſons qui l'y puſſent obliger; l'une pour la Religion, à quoi il n'y avoit nulle apparence, puiſqu'il faiſoit la guerre contre de bons Catholiques, & que le Roi profeſſoit cette même Religion, & ne la pouvoit faire comme un Roi de Suede Lutherien, qui venoit pour la détruire; que ſi c'étoit pour avoir raiſon de quelque tort qui lui eût été fait, qu'il le laiſſât agir; qu'il avoit aſſez de credit

au-

auprès de l'Empereur & des Etats de l'Empire, pour lui faire avoir ſatisfaction; mais que d'épancher le ſang Catholique, ſans aucun interêt notable, & faire la guerre contre des gens qui n'étoient point ſes ennemis, il n'y avoit nulle raiſon politique ni Chrétienne, qu'il ſe regardoit déja comme un homme fort avancé en âge, qu'il laiſſoit des enfans très-jeunes auſquels il ne vouloit point donner un ſi peſant fardeau à ſoûtenir, que celui d'une continuation de guerre contre le Roi de France; & par conſequent qu'il n'y avoit rien qu'il ne mît en œuvre pour la terminer; qu'il n'étoit attaché à l'Eſpagne par aucune liaiſon d'interêt ni d'inclination; qu'au contraire c'étoit une Nation rogue & ſuperbe, de laquelle il connoiſſoit aſſez le genie, pour ne pas deſirer d'avoir jamais rien à demêler avec elle; qu'il

qu'il étoit né Prince libre; & que son honneur, le soûtien de la Religion, le repos, & le bien de l'Allemagne, étoit ce qui le faisoit agir, qu'il étoit beau-frere de l'Empereur, pour lequel il devoit avoir de grands sentimens d'amitié, non seulement par la consideration de leur alliance, mais par la connoissance qu'il avoit, que c'étoit un Prince de grande vertu, & qui se porteroit toûjours au bien & à la raison, lorsqu'on lui feroit connoître l'un & l'autre.

Enfin après une conference de cinq heures, dont les particularitez seroient trop longues à déduire: & une seconde où le Maréchal de Gramont prit congé de lui, il fut resolu qu'il écriroit au Cardinal Mazarin, une Lettre de créance pour l'assûrer de ses bonnes & droites intentions; & que le Maréchal lui feroit entendre par quelqu'un de sûr & d'affi-

d'affidé que l'Electeur envoyeroit un ordre positif, signé de sa main à ses Ambassadeurs de Munster, de negocier avec ceux de France, & de se porter à tous les accommodemens qui leur seroient proposez. La suite a pû faire voir du depuis le bon succès du commencement de cette negociation de Munich, dont je n'ai touché ici que des choses generales, laissant le soin des particulieres aux Ministres de France qui traitoient la paix à Munster, que le Maréchal de Gramont leur avoit si dextrement ébauchée, en conciliant les interêts de l'Electeur de Baviere avec la France, qui se trouvoit pour lors le Prince d'Allemagne le plus important à gagner, puisque son armée étoit plus forte que celle de l'Empereur, & qu'il falloit de necessité compter avec lui, pour réussir.

Après l'entrevûë de Munich

le

le Maréchal de Gramont fut conduit à Donavert par le même Kittner, & toûjours traité par les Officiers de l'Electeur. Lorſqu'il fut près de Rain, où le Roi de Suede avoit paſſé le Lech, le General de l'armée de Baviere envoya devers lui le Baron de Fleckenſten, & a une lieuë du Camp, tous les Officiers Generaux ſortirent pour venir à ſa rencontre avec toutes les demonſtrations d'honneur, & de reſpect, qu'ils euſſent rendu à l'Electeur même. Le lendemain l'échange ſe fit avec le Comte de Gleen & lui, à la grande ſatisfaction des deux armées. Il arriva à Dunckespiel, que le Duc d'Anguien aſſiegeoit ; & bien qu'il fut nuit obſcure, le Duc d'Anguien quitta la tranchée pour venir à une lieuë au devant du Maréchal de Gramont qu'il reçut avec des démonſtrations de joye incroya-

bles. Le ſiege ſe pourſuivit, & la brêche faite, les ennemis ne voulûrent point tâter de l'aſſaut & ſe rendirent le cinquiéme jour de la tranchée ouverte; après quoi on réſolut de marcher vers Hailbron.

Mais comme l'on ſe diſpoſoit à partir, le Duc d'Anguien tomba malade d'une fiévre continuë, accompagnée de beaucoup d'accidens qui firent même craindre pour ſa vie. Etant arrivé à Neckerſlilm, il pria inſtamment le Maréchal de Gramont par toute l'amitié qu'il avoit pour lui, de le faire tranſporter à Philisbourg, ſi c'étoit une choſe poſſible. Ce paſſage étoit extrémement difficile, ayant quatorze lieuës d'Allemagne à faire; & toute l'armée de Baviere s'étant poſtée à Schwubiſchgemund.

Le Maréchal qui étoit inconſolable de l'état où ſe trouvoit le

le Duc d'Anguien, & qui l'aimoit tendrement, ne voulut point confier la conduite de sa personne à d'autres qu'à lui. Mais le pas étoit glissant, & il falloit bien deliberer sur la maniere dont on feroit cette marche perilleuse: ce ne pouvoit être ou qu'avec un grand corps de troupes, ce qui laissoit l'armée exposée, qui demeuroit proche de Hailbron, sous le Maréchal de Turenne; ou qu'avec un petit, moyennant quoi, c'étoit hazarder la personne du Duc d'Anguien, dont la conservation étoit si precieuse à l'Etat, à laquelle s'il fût arrivé quelque accident, l'on n'eût pas manqué de charger le Maréchal de Gramont, & de le taxer d'imprudence, d'avoir hazardé ce Prince avec si peu de troupes, puisque la personne du Duc d'Anguien meritoit bien d'être conduite par toute l'armée; ce qui néanmoins ne se

 pou-

pouvoit faire, qu'en la ruinant entierement; & qu'en ôtant tous moyens au Maréchal de Turenne de pouvoir ſubſiſter en Allemagne; ce qui étoit perdre ſans reſſource les affaires du Roi.

Toutes ces raiſons bien examinées & débattuës par les deux Generaux, & les Officiers principaux de l'armée, on conclût unanimement que, puiſque le Maréchal de Gramont vouloit abſolument ſe charger de la conduite du Duc d'Anguien, il le meneroit à Philisbourg, avec un corps ſeulement de mille chevaux; & que marchant jour & nuit, il pourroit faire ce trajet, ſans que les ennemis euſſent connoiſſance de ſa marche; comme en cas pareil tous les inſtans ſont precieux, il fit mettre le Duc d'Anguien dans un Brancard; & quoique le Prince eut de tems en tems le tranſport au cerveau cauſé par

la

la violence de ſa fievre: neanmoins il ne lui donna d'autre relàche pour ſe repoſer pendant la marche, que celui qu'il falloit pour faire repaître la Cavalerie, en pleine campagne; la choſe réüſſit, & le Duc d'Anguien arriva heureuſement à Philisbourg, où on commença à eſperer de ſa vie. Si-tôt que le Maréchal eût remis ce Prince dans le Château, & que le bon ſens lui fût revenu, il l'embraſſa mille fois, & repartit ſur l'heure pour rejoindre l'armée, & ſe doutant bien que les ennemis ayant eu avis de ſa marche, lui tiendroient bonne compagnie à ſon retour, qu'ils avoient même detaché un corps très-conſiderable, pour le combattre, il prit un chemin different que celui où il ſe doutoit bien qu'il étoit attendu, & arriva au camp ſans autre mauvaiſe avanture, que celle d'avoir demonté deux

ou trois cens Cavaliers qui avoient été obligez d'abandonner leurs chevaux par la fatigue & le travail d'une si longue traite.

Dès qu'il fut arrivé, il tint Conseil avec le Maréchal de Turenne, sur ce qu'ils auroient à faire; & après plusieurs sentimens differens, on prit enfin la resolution de marcher dans la Suabe, & de prendre des quartiers en un lieu qu'on appelle Rosengarten, où il y avoit quantité de fourrages, & d'où ils pouvoient tirer leur subsistance de Schwabischhal, après y avoir passé dix ou douze jours, n'ayant des nouvelles qu'assez confuses des ennemis qui étoient assez éloignez. Le Colonel Bens que le Maréchal de Gramont avoit laissé blessé à Ingolstadt, & à qui il avoit fait donner passeport par l'Electeur pour s'en venir joindre notre armée, lorsque

sa

ſa ſanté lui permettroit, vint l'avertir qu'il avoit vû paſſer à Ingolſtadt l'Archiduc & Galas, leſquels certainement venoient joindre Gleen, à tire d'aîles, & que leur deſſein étoit de nous combattre après cette jonction, leurs forces étant de beaucoup ſuperieures aux nôtres.

Sur cet avis qui étoit d'un homme ſûr, le Maréchal de Gramont, le Maréchal de Turenne, & le General Geis qui commandoit les troupes de la Landgrave de Heſſe ne balancerent pas un moment à prendre le parti de ſe retirer en diligence à Philiſbourg: mais les avis furent tout-à-fait contraires à l'égard du chemin que l'armée devoit prendre, les hauts Officiers Allemans opinerent, qu'il falloit abandonner le gros Canon, brûler le bagage, & marcher droit à Mayence, où quoi qu'il n'y eut point de pont, on

ne laisseroit pas de trouver assez de batteaux pour faire passer le Rhin à l'armée ; mais que hazarder la marche à Philisbourg, c'étoit se commettre à un peril manifeste, les ennemis pouvant avec facilité nous gagner les devants ; que de plus, il y avoit trois rivieres à passer, qui étoient le Coquer, le Rats, & le Neker, sur lequel les ennemis avoient le pont de Hailbron ; & qu'outre cela, ils nous pourroient aisément défaire au defilé de ces rivieres : mais le Maréchal de Gramont s'opposa fortement à cet avis, representant que de commencer leur retraite par brûler le bagage, & abandonner le canon, étoit une chose, non seulement honteuse, mais qui mettroit une telle frayeur dans l'esprit de tous les soldats, qu'il ne seroit plus possible de les rassûrer pour peu que l'ennemi parût : de plus que n'y ayant point de pont

pont ſur leRhin à Mayence, il n'y avoit nulle ſûreté à faire paſſer une armée auſſi forte que la leur, ſur une douzaine de mauvais bateaux, qu'on étoit encore fort incertain de trouver, & qu'il valoit mieux, & qu'il étoit plus honorable de ſe commettre à donner un combat. quoiqu'inferieur aux ennemis, lequel ſe pouvoit gagner comme ſe perdre, que de prendre un parti timide, lequel ne mettoit en aucune maniere l'armée à couvert du deſaſtre dont elle étoit menacée.

Le Maréchal de Turenne fut du même avis, & l'on marcha jour & nuit pour paſſer le Neker à Wimpfen, où, comme il a été dit ci deſſus, le Maréchal de Gramont avoit pris la ſage précaution de laiſſer une aſſez forte garniſon. On dépêcha dans l'inſtant deux Aides de Camp & un Officier d'artillerie avec un ordre

dre au Commandant de la Place de faire travailler à un pont ſur des chevalets pour paſſer l'Infanterie, préſuppoſant que la Cavalerie pourroit paſſer à gué; mais les pluyes avoient rendu la riviere ſi rapide, que le pont ne ſe put faire.

Dans le tems que l'armée arrivoit, l'eau, par un bonheur incroyable, baiſſa de trois grands pieds; & deux Reitres Allemans, qui étoient yvres de brandevin, ayant paſſe la riviere, quoiqu'avec aſſez de peine, le Maréchal de Gramont ſe mit à la tête des troupes, & entra dedans le premier pour faire voir que le paſſage n'étoit point auſſi difficile qu'on ſe l'imaginoit; dès l'heure même tous les Regimens qui étoient là preſens, ſe jetterent à l'eau, & le ſuivirent, le bagage & le canon en firent de même, & on ne perdit au paſſage qu'un ſeul chariot,

riot, un Moine, & une Demoiselle de sa connoissance qui se noyerent, l'Infanterie Françoise passa dans quelques petits bâteaux, qui se trouverent là par bonheur, & le Maréchal de Turenne passa aussi de son côté avec les Hessiens un peu au-dessous, en un jour & une nuit.

Cependant les ennemis ne s'endormoient pas; mais comme notre armée étoit assez considerable pour se faire porter quelque respect, ils marcherent toûjours fort serrez, sans oser jamais détacher aucun Corps pour nous venir harceler, & nous arrivâmes enfin à Philisbourg, où le General Geis demanda permission de pouvoir repasser le Rhin sur le pont de bâteaux qui étoit à Spire pour s'en retourner en Hesse, ce qui lui fut accordé avec toute la politesse & les marques d'amitié que meritoit un homme tel que lui, qui

avoit si dignement servi la cause commune, & agi pendant la campagne avec tout le zele possible, & la derniere valeur.

Après cette separation, n'y ayant point de nouvelles que l'Archiduc eût passé Hailbron, M. de Turenne pria le Maréchal de Gramont de vouloir bien que l'armée qu'il commandoit ne passât pas le Rhin, & de prendre ensemble le poste de Groben, qui leur étoit bien connu, & lequel n'étant distant que d'une lieuë de Philisbourg, ils pourroient tirer leurs vivres, & toute leur Cavalerie, les fourrages dont elle auroit besoin, du Marquisat de Durlach, que ce lieu lui étoit d'une extrême consequence, le passage du Rhin lui ôtant les moyens de pouvoir prendre ses quartiers d'hyver en lieu où il lui fut possible de faire subsister ses troupes; que la chose étoit sûre, puisqu'il n'y avoit point

point d'apparence que l'Archiduc s'avançât, ayant retiré toutes les troupes qu'il avoit en Allemagne, & que ce ſeroit l'expoſer par ce moyen à tout ce que l'armée Suedoiſe voudroit entreprendre; qu'en tout cas, s'il prenoit fantaiſie à l'Archiduc de les vouloir pouſſer: ils avoient leur retraite aſſûrée à Philisbourg, & le Rhin derriere eux pour le paſſer, s'ils étoient preſſer; qu'a la verité, il étoit aſſez difficile de faire remonter tout le pont de bâteaux qu'on avoit à Spire, dont la plûpart ſe trouvoient en mechant état, mais qu'il en feroit venir cinq ou ſix des plus grands, & des meilleurs, avec leſquels on ne laiſſeroit pas de faire paſſer l'armée avec facilité, & ſans qu'il arrivât d'inconvenient.

Le Maréchal de Gramont conſentit à cette propoſition, & l'on marcha le même jour audit lieu

lieu de Groben: le lendemain les Partis que le Maréchal de Turenne avoit laiſſez dans Eringen & Epingen, lui rapporterent qu'il n'y avoit qu'un grand parti de trois mille chevaux commandé par Jean de Wert, qui eût repaſſé le Neker, & que l'Archiduc étoit reſté à Hailbron: Mais le ſoir comme le Maréchal de Gramont revenoit de faire accommoder certains paſſages entre le Camp & Philisbourg, ſe doutant bien que l'ennemi pourroit faire ce qu'il fit, le Maréchal de Turenne lui amena un ſoldat du Regiment de Nettancourt qui avoit été pris priſonnier à Mariendal, & qui ne faiſoit que de ſe ſauver des priſons, lequel leur porta la nouvelle, & les aſſûra que toute l'armée de l'ennemi n'étoit qu'à une lieuë d'eux, & qu'elle marchoit avec tant de precaution qu'il n'y avoit pas un ſeul Cava-

lier

lier qui se debandât, ni un parti détaché, crainte de donner connoissance de leur marche & du dessein qu'ils avoient de nous attaquer, & de se poster même cette nuit, entre nôtre camp & Philisbourg pour nous ôter tout moyen de nous retirer.

Ce Soldat parla avec tant de sens & de connoissance, qu'on ajoûta foi à son discours, bien que très-different des precedens avis qu'on venoit de recevoir. Les deux Generaux firent aussitôt charger le bagage, atteler le canon, & sans toucher boute-selle ni battre la Generale, marcherent à Philisbourg en toute diligence; Dieu les assista bien de ne pas perdre de tems à raisonner sur ce qu'il y avoit à faire: car comme leurs dernieres troupes arrivoient près de Philisbourg vers la petite pointe du jour, l'avantgarde de l'Archiduc parut dans la plaine à la portée du

du canon, elle voulut s'avancer pour nous charger : mais nôtre poste étant déja pris entre la Ville, & le Fort du Rhin, il leur parut inattaquable ; & comme tout le canon de Philisbourg tiroit incessamment sur leur armée, & qu'il leur tuoit beaucoup de gens, l'Archiduc voyant qu'il avoit manqué son coup à une heure près, & qu'il ne pouvoit plus rien tenter sans temerité, prit enfin le parti de se retirer à son grand regret.

Cela fait, il fallut songer à passer le Rhin ; & n'ayant que six bâteaux, il étoit besoin d'un grand ordre, & de beaucoup de diligence, l'armée patissant extrémement, & les chevaux n'ayant rien à manger dans un poste aussi serré que celui qu'elle occupoit : cependant à mesure que nos troupes passoient, l'Archiduc qui ne s'étoit pas encore éloigné de beaucoup, ne laissoit pas de concevoir

cevoir de nouvelles eſperances, de pouvoir entamer notre arriere-regarde, voyant bien que ce qui reſtoit, s'affoibliſſoit de plus en plus: Mais quoiqu'il fit par diverſes fois avancer de grands Corps de Dragons, ſoûtenus d'un grand nombre d'Eſcadrons, il ne put jamais nous engager à ſortir du poſte que nous occupions; & les endroits pour nous attaquer étant inacceſſibles, & les ſalves du canon de Philiſbourg preſque continuelles, il eut le déplaiſir de nous voir deux jours & deux nuits paſſer le Rhin à ſa vûë ſans nous pouvoir faire aucun mal, pendant que notre canonade lui tua aſſez de monde, & qu'il perdit beaucoup de ſa Cavalerie qui avoit demeuré cinq jours entiers ſans trouver de fourrage de quoi nourrir un cheval.

Après avoir paſſé le Rhin, on prit le poſte de Landau, où le

Maréchal de Gramont reçût les ordres du Roi, pour ramener en France, l'armée qu'il commandoit, & lui donner des quartiers d'hyver dont elle avoit grand besoin.

1646. L'année suivante la Cour prit resolution de faire un grand effort en Flandres, le Roi tenoit Armentieres & Menin, sur le Lis: & pour pousser ses conquêtes de ce côté-là, & porter la guerre en la partie la plus sensible des Espagnols; l'on crut qu'il n'y avoit rien de plus utile à entreprendre que le siege de Courtray, grande Ville sur la même riviere, & dont la prise n'étoit pas seulement importante pour mettre à contribution toute la partie de Flandres la plus riche & la plus abondante, mais donnoit encore la main aux Hollandois, & resserroit tellement les ennemis qu'ils ne savoient plus où mettre leurs troupes en quar-

quartier d'hyver, le Brabant étant un païs de contribution, la Baſſée donnant l'entrée dans la Flandre Wallonne, les plus conſiderables Places de l'Artois conquiſes, le païs de Luxembourg & le Comté de Namur fort ſterils. Ayant donc un ſi grand pied dans la Flandres, qui eſt entre la Lys & la Mer, il y avoit apparence que ces Etats qui étoient demeurez ſi fermes dans l'obéïſſance d'Eſpagne, ſe laſſeroient enfin d'une domination qui ne les pouvoit garantir de leur ruine totale.

L'armée du Duc d'Orleans, & celle que commandoit le Duc d'Anguien, avec lequel le Maréchal de Gramont eut ordre de continuer à ſervir, devoient enſemble faire le ſiege de Courtrai; celle du Duc d'Anguien prit ſa marche vers le Hainaut pour ôter aux ennemis la connoiſſance du deſſein qui avoit

été formé, & tout d'un coup marcha des environs de Landrecy au Catelet, & se rendit près de Courtray le même jour que lui avoit marqué le Duc d'Orleans: Mais étant à une lieuë de Courtray, avant la jonction faite avec ledit Duc, les Partis qu'on avoit envoyez à la guerre, rapporterent que le Duc de Lorraine, Picolomini & toute l'armée d'Espagne étoient fort proches de la leur, ce qui les obligea sans s'avancer davantage, à retrancher promptement le poste où ils se trouvoient, jusques à ce qu'ils eussent de plus certaines nouvelles de l'armée des ennemis, & de celle du Duc d'Orleans.

A l'entrée de la nuit, le Maréchal de Gramont prit une legere escorte pour aller trouver le Duc d'Orleans, & resoudre avec lui des postes, & des quartiers que le Duc d'Anguien prendroit;

droit ; ils convinrent enſemble que ce ſeroit en deça de la riviere du Lys : Cela fait, il s'en retourna trouver le Duc d'Anguien, & fit marcher l'armée la même nuit : Le lendemain comme elle prenoit ſes poſtes, & qu'on avoit donné permiſſion aux ſoldats d'aller chercher de quoi ſe hutter, le Maréchal de Gaſſion donna avis que toute l'armée d'Eſpagne étoit devant ſon quartier : le Duc d'Anguien & le Maréchal de Gramont firent incontinent marcher la leur pour le ſoûtenir ; & ce fut un grand bonheur pour l'armée du Roi que celle d'Eſpagne ne prit point ce jour-là le parti de l'attaquer, n'y ayant pas encore aucun poſte de reconnu, les troupes ne faiſant que d'arriver, & les ponts de communication avec le Duc d'Orleans n'étant pas achevez, il y a grande apparence que nous euſſions fort mal

paſſé le tems: Mais Dieu permit que les Eſpagnols paſſerent toute cette journée à diſputer de ce qu'ils auroient à faire; & les avis étant partagez, bien que ſelon toutes les raiſons de guerre, il n'y en eut point d'autre que celui de nous combattre, ils ſe contenterent de quelques legeres & infructueuſes eſcarmouches; & cependant, on ne perdit pas de tems de notre côté à travailler jour & nuit à ſe retrancher, de maniere que le lendemain vers le midi, les ennemis eurent beaucoup moins d'envie de nous attaquer que le jour precedent, & paſſerent la riviere pour prendre le poſte de Kurne hors la portée du canon du quartier du Duc d'Orleans, qu'ils ne trouverent pas moins bien retranché que le nôtre; & comme ils demeuroient devant nous ſans faire autre choſe que nous regarder: nos Lignes ſe trou-

trouvant en très-bon état, l'on prit le parti d'ouvrir la tranchée du côté du Duc d'Orleans, & de celui du Duc d'Anguien : le Maréchal de Gramont commandoit à celle-ci ; & les Maréchaux de Rantzau & de Gaſſion à l'autre.

Après quatorze jours de tranchée ouverte Delliponty, ce fameux Ingenieur Italien, voyant ſes demi-lunes priſes, & le Corps de la Place ne valant rien du tout, fit battre la chamade, & demanda à capituler, ce qui lui fût accordé avec grande courtoiſie. L'on peut dire avec verité que jamais une grande armée qui étoit de trente mille hommes effectifs, commandée par pluſieurs Chefs de reputation, n'agît avec tant d'incertitude & de moleſſe, que fit celle d'Eſpagne en cette rencontre, n'ayant fait que changer de poſte, & regarder nos Lignes, ſans que cela produi-

fît d'autre effet que deux miſerables tentatives qui ne peuvent pas ſe nommer attaques ; l'une au quartier du Maréchal de Gaſſion ; & l'autre, vis à vis l'Egliſe de Kurne, en quoi ils ne furent pas peu obligeans, puiſque ſans nous flater, on peut dire que quelqu'autre parti qu'ils euſſent voulu prendre, ils nous auroient fort embaraſſez.

Celui d'attaquer Menin dont ils s'emparerent peu de tems après ſans nulle reſiſtance, étoit un coup ſûr pour nous faire lever le ſiege, puiſque c'étoit de ce lieu-là que nous tirions toutes nos munitions de guerre & de bouche, leſquelles ne furent pas trop abondantes pendant tout le ſiege : & lorſque le Duc d'Orleans fit la capitulation, un des Otages tirant à part le Maréchal de Gramont pour lui dire en grand ſecret que la raiſon qui les avoit forcez à ſe rendre, étoit

étoit qu'ils n'avoient plus du tout de poudre, obligea le Maréchal de Gramont de lui communiquer avec toute la franchise dont il faisoit profession, que ce qui avoit uniquement determiné le Duc d'Orleans à ne les pas prendre prisonniers de guerre, & à leur accorder promptement la capitulation qu'ils demandoient, étoit qu'il n'avoit plus dans le camp ni poudre ni boulets, ni moyen d'en faire venir: ce qui surprit de telle sorte Mr. l'Otage, qu'il s'en retourna penaut sans mot dire, & donna fort à rire à ceux qui se trouverent témoins des deux confidences.

La perte que l'armée du Roi fit à ce siege, fut des plus mediocres, & ne doit presque pas être comptée: on n'y perdit que quelques Officiers subalternes; & le Sr de Larmont qui avoit autrefois défendu Leucate, & qui fut tué

comme un ſot, dans une maiſon à la queuë de la tranchée, regardant par la fenêtre.

On agiſſoit cependant avec beaucoup de vivacité auprès du Prince d'Orange, pour lui faire entreprendre quelque choſe de conſiderable, & l'on ne propoſoit rien moins que le ſiege d'Anvers; il demandoit pour cet effet qu'on détachât un Corps d'armée, pour ſe joindre à lui; ce qui lui fut accordé, & on choiſit le Maréchal de Gramont pour le commander, il reſtoit à voir la maniere dont la jonction ſe pourroit faire: car l'armée d'Eſpagne ſe doutoit bien par le poſte du Sas de Gand, qu'avoit pris le Prince d'Orange, que notre deſſein étoit de ſe joindre à lui; & s'étoit poſtée pour cet effet en lieu où il étoit impoſſible que cette jonction ſe pût faire ſans combattre: ce qui fit prendre la réſolution au Duc d'Or-

d'Orleans & au Duc d'Anguien de marcher avec toutes les troupes jusques sur le canal de Bruges où le Prince Guillaume se devoit trouver avec la Cavalerie Hollandoise pour recevoir le Maréchal de Gramont.

Dès l'instant que nos armées marcherent, celle d'Espagne fit de même; & comme les premieres troupes de l'avantgarde du Duc d'Anguien & du Maréchal de Gramont vouloient sortir des défilez, pour entrer dans la Bruyere, qui va au Canal de Bruges, laquelle est fort spacieuse, ils y trouverent toute l'armée d'Espagne en bataille, de sorte qu'au lieu d'y entrer, ce qui ne se pouvoit faire que troupes sur troupes; & par consequent se vouloir faire battre à plaisir, ils posterent leurs troupes derriere des hayes & des Watergands qui leur étoient très-favorables, attendant que le Corps de bataille

&

& l'arrieregarde composées des troupes du Duc d'Orleans les pussent joindre; mais les ennemis croyant qu'on vouloit attaquer Bruges, ou ne voulant peut-être pas hazarder un combat general, bien qu'il parût devoir être avantageux pour eux, nous laisserent la plaine & le passage libres, & se camperent sous Bruges. Toute l'armée ayant passé, le Prince Guillaume la vint joindre avec sa Cavalerie; & sans perdre de tems, le Maréchal de Gramont & lui marcherent en diligence au Sas de Gand, où étoit le Prince d'Orange.

Ce fut dans cette favorable conjoncture, que si le Prince d'Orange eût voulu passer l'Escaut vers Dendermonde, il le pouvoit faire sans aucun obstacle: car par la retraite des ennemis à Bruges, il n'avoit plus un seul homme opposé à lui, & le Maréchal de Gramont & le Prin-

Prince Guillaume marchant dans le païs de Waes, vers le Fort de Burg, Anvers étoit investi des deux côtez de l'Escaut, & les ponts au dessus & au dessous, étant faits: ce qui ne se pouvoit empêcher, puisque le Prince d'Orange en avoit un avec lui, & que l'Amiral de Zelande étoit au Fort de Lilo avec tout ce qui étoit necessaire pour faire l'autre. Il y avoit de l'apparence que cette place si regardée de l'Univers, & que ce même Prince d'Orange avoit dit tant de fois ne se pas soucier de mourir une heure après l'avoir prise, étoit certainement entre ses mains: Mais Dieu en ordonna autrement, & fit qu'en un instant la tête tourna au plus sage de tous les hommes, & à un des plus experimentez Capitaines du siecle: car ce Prince d'Orange en question l'emportoit encore sur tous ses ancêtres.

Le

Le Maréchal de Gramont l'alla trouver dans ſon Camp, pour conferer avec lui de tout ce qu'il y avoit à faire pour une entrepriſe de cette importance: mais il ne fût jamais ſi ſurpris que, lorſque voulant entrer en matiere & recevoir ſes Ordres, il le prit par la main; & après avoir fait deux tours de chambre aſſez vîte, ſans proferer une parole, il lui demanda, s'il vouloit danſer une courante à l'Allemande avec lui, & que c'étoit le tems de le faire ou jamais, le Maréchal de Gramont s'apperçût bien-tôt de quoi il étoit queſtion, danſa la courante du mieux qu'il pût, puis fit promptement la reverence, & alla trouver le Prince ſon fils pour lui dire qu'il ne s'attendit plus à rien de ſolide & de ſenſé de la part de ſon pere, parce qu'il étoit devenu radicalement fol; ce qui ne ſe trouva que trop vrai dans

dans la ſuite : c'eſt ce qui fut cauſe qu'on manqua de prendre Anvers, que les Eſpagnols ne pouvoient plus ſauver ; leſquels ayant reconnu l'extrême peril où cette importante Place avoit été, retournerent auſſi-tôt avec toutes leurs forces ſur l'Eſcaut, & ſe poſterent à Dendermonde, n'oppoſant jamais au Duc d'Orleans & au Duc d'Anguien, qui attaquerent Mardik, & enſuite Dunkerque, que le ſeul Marquis de Caracene avec un corps de cinq ou ſix mille hommes : tout le reſte de leur armée ſous le commandement du Duc de Lorraine, de Picolomini & de Bek, ſe tenant toûjours en preſence des Armées de France & de Hollande.

Alors le Maréchal de Gramont voyant bien qu'il n'y avoit plus rien de conſiderable à faire, tant pour l'occaſion du ſiege d'Anvers qu'on venoit de perdre, que

que par l'égarement d'eſprit de ce pauvre Prince, qui d'ailleurs étoit fortement preſſé par ſa femme & les Etats Generaux, qui vouloient la paix avec l'Eſpagne à quelque prix que ce fût, ne ſongea plus qu'à faire demeurer le Prince d'Orange dans le païs de Waes, afin que de ſon ſéjour, & de la jalouſie qu'en concevroient les ennemis, les Ducs d'Orleans & d'Anguien puſſent réüſſir en tout ce qu'ils voudroient entreprendre, & particulierement le Duc d'Anguien qui lui avoit mandé en chiffre le deſſein qu'il avoit d'aſſieger Dunkerque, étant reſté ſeul à la tête de l'armée. Son Alteſſe Royale ayant pris le parti de s'en retourner à la Cour.

Ce fut en ce tems-là que le Marêchal de Gramont lia une étroite amitié avec le Prince Guillaume, qui étoit doué de toutes les grandes qualitez qu'on

qu'on pouvoit desirer à un Prince de sa naissance, & dont la gloire & la reputation n'eussent pas été moindres que celle de ses peres, si la mort à l'âge de vingt-deux ans ne l'eût ravi au milieu de tant de belles esperances qu'on concevoit de lui avec grande raison.

Ils firent donc ensorte que le Prince d'Orange se resolut enfin d'aller camper à Locren, sur la riviere de Durme, ce qui fortifioit le soupçon que les ennemis avoient, qu'il vouloit tenter le passage de l'Escaut, & après lui avoir representé que toute l'Europe le regardant comme un des plus grands & des plus experimentez Capitaines du siecle, il y alloit de sa reputation de laisser une armée de vingt-cinq mille hommes de pied & de sept mille chevaux, telle qu'étoit la sienne, sans rien entreprendre, & que c'étoit en

vain qu'il avoit fait paſſer l'armée du Roi pour ſe joindre à la ſienne, s'il n'avoit pas deſſein de la mettre à quelque uſage, que ſa Majeſté le trouveroit très mauvais, & que cela lui cauſeroit indubitablement quelque chagrin.

Enfin on le détermina quoiqu'avec peine d'aller attaquer les Forts de Calo, & de Sainte-Marie, où il y avoit quelques années qu'il avoit été bien battu; il fut réſolu que le Maréchal de Gramont marcheroit vis à vis de Dendermonde, & feroit ſemblant de vouloir paſſer l'Eſcaut pour amuſer les ennemis, & qu'en même tems quatre mille Mouſquetaires commandez, & ſuivis de tout le reſte de l'armée, marcheroient vers leſdits Forts pour les attaquer, qu'ils ſeroient épaulez par l'Amiral de Zelande, lequel cependant attaqueroit un petit Fortin proche des deux

deux autres, ce que ledit Amiral executa ponctuellement, ainſi que le Maréchal de Gramont pour ce qui lui avoit été ordonné; enſorte que les ennemis ne douterent plus qu'on vouloit paſſer l'Eſcaut; & après avoir maintenu une longue eſcarmouche, & tiré le canon de part & d'autre, la riviere entre deux, le Maréchal de Gramont retourna en diligence vers le Prince d'Orange, ſelon le projet qui en avoit été fait: mais l'ayant joint, il trouva qu'il venoit de changer tous les premiers ordres donnez; & qu'au lieu d'aller attaquer les Forts dont on étoit convenu, & dont la priſe eût été funeſte aux Eſpagnols, il ſe fixa à faire le ſiege d'un Château nommé Tamiſe, qui avoit plus de l'air d'un pigeonnier, que d'une Place remparée: & c'eſt à cette belle expedition, qu'il propoſa encore

dans sa chambre une seconde courante Allemande au Maréchal de Gramont, qui outré de douleur alla dans l'instant rendre compte au Prince Guillaume, de ce qu'il venoit de voir & d'entendre, lequel pour toute réponse, ne fit que lever les épaules, & temoigner un regret extrême de l'état pitoyable où étoit son pere: ce jeune Prince étant si bien né, qu'il ne se démentit jamais du respect qu'il lui devoit; & ayant pour lui dans sa folie la même veneration que s'il eût été dans son bon sens; quoique son pere eut conçû pour lui une telle jalousie, qu'il ne le pouvoit souffrir ni l'admettre dans aucune affaire de quelque nature qu'elle pût être.

Enfin il fallut malgré qu'on en eut, achever ce fameux siege de Tamise qui dura deux fois vingt quatre heures, & ne plus songer à l'entreprise de Calo:

Mais comme le Maréchal de Gramont demeuroit toûjours ferme dans la resolution d'empêcher le Prince d'Orange de sortir encore de quelque tems du païs de Waes, afin que le Duc d'Anguien n'ayant point d'ennemis sur les bras, pût venir à bout du sieges de Dunkerque qui n'étoit pas une besogne aisée, non seulement vû l'arriere-saison, & la garnison d'Espagnols naturels qui étoit dans la Place, mais encore par rapport au Marquis de Leyde qui y commandoit.

Le Maréchal de Gramont ne cessoit de travailler avec le Prince Guillaume pour venir à bout de son dessein, & ils se servirent l'un & l'autre de tant de moyens qu'ils retinrent plus de quinze jours le Prince d'Orange malgré lui & ses égaremens d'esprit, en un lieu nommé Saint Gilles.

Ce fut pendant ce tems que les Deputez des Etats Gene-

raux vinrent plusieurs fois trouver le Maréchal de Gramont pour lui representer qu'il ne leur étoit plus possible de pouvoir soûtenir l'effroyable dépense, que leur causoit le séjour des armées dans le païs de Waes, payant tous les jours deux mille cinq cens pistoles, pour le seul louage des bâteaux : le Maréchal de Gramont éludoit autant qu'il lui étoit possible toutes ces plaintes, & cherchoit à gagner du tems; mais se trouvant enfin poussé à bout, il proposa aux Deputez des Etats, & au Prince d'Orange, que puisqu'ils avoient tant d'envie de sortir du païs de Waes, qu'il les conjuroit, au moins pour le bien de la cause commune, qu'on songeât à faire quelque entreprise dans le Brabant ou dans la Gueldre; que l'armée des Etats étant aussi forte en Infanterie qu'elle l'étoit, il pouvoit aisément renvoyer la sien-

ne

ne par mer au Duc d'Anguien qui en avoit grand besoin pour le siege de Dunkerque, & que pour lui, il demeureroit joint au Prince d'Orange avec sa Cavalerie qui étoit la meilleure & la plus aguerrie qu'il y eût en France, de laquelle il voyoit bien qu'on ne se pouvoit passer, celle des Etats ne vallant pas grand' chose.

Après beaucoup de contestations, le siege de Liere fut résolu, & toute l'armée s'embarqua au Poldre de Name pour passer à Bergopsom; on ne vît jamais un si bel embarquement ni fait avec tant d'ordre & de diligence: car toute l'armée, le bagage & le canon passerent le bras de mer, & arriverent le troisiéme jour à Bergopsom, chose qu'on ne peut croire, à moins de l'avoir vûë: C'est là où la Princesse d'Orange vint trouver son Mari, & en

fort peu de tems lui renverſa le peu de cervelle qui lui reſtoit, & lui fit changer la reſolution d'attaquer Liere : jamais on ne vit une meilleure Eſpagnolle ni une perſonne plus contraire à la France, ne s'étant relâchée ni de ſon amitié pour l'une, ni de ſa haine inveterée pour l'autre, juſques à ce que ce beau Traité de paix entre l'Eſpagne & la Hollande ait été conclu.

Le Maréchal de Gramont voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire avec le Prince d'Orange, qui étoit devenu tout-à-fait imbecille, ſongea à repaſſer en France : mais le retour par terre paroiſſoit impoſſible. Cette belle armée du Roi qui étoit entrée en Hollande la premiere année de la guerre, ne l'ayant oſé tenter, tant il y avoit d'obſtacles qui paroiſſoient invincibles.

Le Maréchal de Gramont avoit déja reçû les ordres de la Cour,

Cour, & l'argent pour embarquer ſa Cavalerie : mais tous les Officiers lui ayant remontré qu'ils avoient fait ce voyage avec joye à ſa ſeule conſideration, & que les renvoyant par mer, leurs Regimens ſeroient abſolument détruits, cela le toucha, & avec raiſon ; & comme il ſe confioit entierement à cette Cavalerie qu'il connoiſſoit pour être la meilleure & la plus aguerrie qu'il y eût dans l'Europe, il ſe determina enfin à tenter ſon paſſage par terre.

Mais comme il falloit paſſer tout le trajet qu'il y a entre Bergopſom & Maſtricht, dans de grandes plaines raſes & montrer le flanc à Anvers, Liere & Crendals, derriere leſquelles Places, étoit le Prince de Ligne avec un Corps conſiderable de troupes : le Maréchal de Gramont, pour parvenir ſûrement à ſes fins, s'aviſa de faire

une nouvelle propoſition au Prince d'Orange, qui étoit d'aſſieger Venlo, à quoi le Prince conſentit. Il lui fit voir auſſi, étant de concert de tout avec ſon fils le Prince Guillaume, qu'en lui donnant deux mille chevaux pour l'eſcorter juſques à Maſtricht, cette même Cavalerie inveſtiroit Venlo, pendant que la ſienne repaſſeroit en France. Le Prince d'Orange ravi d'être défait d'un diable d'homme, qui tous les jours lui faiſoit de nouvelles propoſitions d'agir lorſqu'il n'en avoit nulle envie, lui accorda avec plaiſir les deux mille chevaux qu'il lui demandoit, & en donna le commandement au Comte Maurice de Naſſau, & par ce moyen il arriva heureuſement à Maſtricht.

Les ennemis ne ſachant encore à quoi ſe reſoudre, & ne pouvant penetrer notre deſſein, n'avoient juſques là pris aucun

par-

parti. Dès que le Maréchal de Gramont fut à Maſtricht, il fit paſſer la Meuſe à ſa Cavalerie ſur un pont de bâteaux qu'on conſtruiſit hors de la Ville; & comme il n'avoit point d'Infanterie, & qu'il devoit traverſer les Ardennes, il tira du Gouverneur de Maſtricht, qui avoit ordre de lui obéïr, cinq cens Mouſquetaires de ſa garniſon, mais plûtôt avec deſſein de faire ſavoir aux ennemis qu'il avoit de l'infanterie, pour faciliter ſon paſſage, qu'avec reſolution de s'en ſervir, puiſque cela eût retardé ſa marche, & que ſon ſalut dépendoit de la ſeule diligence: Il les renvoya donc après avoir marché deux lieuës avec lui, & dépêcha le Sieur de Chambor à Liege, pour avertir les Bourguemeſtres du paſſage des troupes du Roi ſur leurs Terres, lequel il feroit avec tous les égards & la moderation poſſible.

Un

Un Chanoine de Saint Lambert, un Gentilhomme, & un Magiſtrat furent deputez vers lui pour le complimenter : il marcha avec une telle diligence & tant d'ordre, qu'en neuf jours il arriva avec toute ſa Cavalerie de Bergopſom à Sedan, paſſant les bois de Saint Hubert qui ſont de telle nature que cent Mouſquetaires ſeroient capables d'arrêter trois mille chevaux, & de les défaire : ſon arriere-garde fut attaquée par quelques troupes Eſpagnolles ; mais y ayant laiſſé le Sieur Dubois d'Avaucour, Sergent de bataille, la choſe ſe paſſa ſi heureuſement qu'il n'y eût qu'un Capitaine de Streiff de tué, & huit ou dix Cavaliers, les ennemis ayant été trompez ſur la route qu'il devoit tenir & l'attendant d'un autre côté.

Lorſqu'il fut arrivé à Sedan, il fit paſſer la riviere à ſes troupes, & les envoya à tire-d'aile, au

au Duc d'Anguien qui aſſiegeoit Dunkerque ; pour lui, il s'en retourna à Paris, où le Roi lui avoit ordonné de ſe rendre inceſſamment près de ſa perſonne.

Le mauvais ſuccès qu'eurent les armes du Roi l'année ſuivante en Catalogne, où le Marquis de Leganez, fit lever le ſiege de Lerida au Comte d'Harcourt, forçant ſon retranchement avec beaucoup de perte de ſes troupes & de ſon canon, & l'obligeant de ſe retirer à Balaguier, fit que ſa Majeſté réſolut d'envoyer le Prince de Condé & le Maréchal de Gramont, pour commander ſon armée dans cette Province : on prépara toutes les choſes neceſſaires pour pouvoir agir avec vigueur, & faire quelque entrepriſe conſiderable qui pût reparer ce qui s'étoit paſſé, & remettre les eſprits des Catalans, qui paroiſſoient dégoûtez & abbatus.

On

1647. On partit de Paris dès le mois de Mars, & le Prince de Condé qui changea le nom de Duc d'Anguien par la mort de ſon pere, arriva à Barcelone quinze jours avant le Maréchal de Gramont, lequel étant à Gironne, reçut un courrier du Prince, par lequel il lui mandoit de le venir trouver en diligence pour convenir enſemble de ce qu'il y avoit à faire, le Duc de Richelieu étant arrivé avec les Galeres, parce qu'il falloit ſe déterminer, ſans perdre de tems, ſur le ſiege de Tarragone, ou ſur celui de Lerida. Le Maréchal de Gramont ſe rendit auſſi-tôt à Barcelone, où d'abord qu'il y fut arrivé, on tint Conſeil, pour reſoudre auquel des deux ſieges on s'attacheroit. Quant au premier, le Commandeur de Goute, & Vinceguerre, qui commandoient l'armée navalle ſous le Duc

Duc de Richelieu y firent voir tant de difficultez, ſoit qu'elles fuſſent réelles ou non, que l'on s'attacha au dernier, & cette réſolution priſe, le Duc de Richelieu, le Commandeur, & Vinceguerre, ramenerent les Galeres à Toulon, faute de bon appareil ou autrement: ce qui fut un contre-tems diabolique & qui attira des ſuites funeſtes.

On marcha donc à Lerida avec le plus de diligence qu'on pût, & les deux grands quartiers furent pris par le Prince de Condé & le Maréchal de Gramont, au delà de la riviere de Segre: on en fit un troiſieme dont le commandement fut donné au Baron de Marcin.

Les commencemens de ce ſiege faiſoient eſperer un ſuccès heureux; car l'on trouva toutes les anciennes lignes de circonvallation du Comte d'Harcourt que la negligence des Eſpagnols avoit

avoit presque laissez en leur entier, & en état de défense: ce qui abregea beaucoup de tems, & ne donna nulle fatigue aux troupes pour le travail: de plus la Place ayant été bien reconnuë, ne parut ni bonne ni difficile à prendre.

L'Armée d'Espagne toûjours lente dans ses operations, n'étoit point encore en état de se mettre en campagne: ce qui donna tout le tems necessaire pour faire entrer dans le Camp le canon, les vivres & les munitions de guerre qu'il falloit pour achever tranquillement le siege: outre cela, le Chevalier de la Valiere, qui avoit conduit nos attaques dans les grands sieges de Flandre, en avoit été Gouverneur, & assûroit Mathematiquement que la Place ne valoit rien du tout: ce qui fortifioit encore les esperances qu'on avoit conçûës, puisqu'ayant con-

connoiſſance des fortifications, de l'experience dans les ſieges, & qu'il avoit commandé dans la Place, il en devoit avoir une parfaite connoiſſance, & en ſavoir le fort & le foible.

Mais l'évenement nous fit bien-tôt voir que ceux qui ſe croyent les plus habiles, ne ſont que des ignorans, qui ne ſuivent la plûpart du tems que leur caprice & leur entêtement, & il eût été bien à deſirer, que l'on eût eu moins de confiance pour les avis d'un homme que l'on croyoit ſenſé, & qui cependant ne l'étoit pas: car on fit les attaques, où il les propoſa, & n'y ayant trouvé que le roc vif, on fut bien-tôt contraint de les abandonner, pour ſe rejetter ailleurs.

Il y avoit dans la Place trois mille Eſpagnols naturels, & pour Gouverneur, Dom Antonio Brit, Portugais, homme

d'autant d'experience que de valeur, d'une politeſſe achevée, envoyant tous les matins des glaces & de la limonade au Prince de Condé pour le rafraichir, & du reſte, fier & intrepide, dans la maniere de défendre ſa Place, ſur laquelle on ne put jamais gagner un poûce de terrain, qu'à coup d'épée, & ſans être toûjours repouſſé.

Enfin l'on fit deux attaques, l'une du côté du Prince de Condé, l'autre de celui du Maréchal de Gramont, elles furent pouſſées aſſez vivement juſques au pied de quelques ouvrages que Brit avoit fait à mi-côte. Mais comme l'on voulut attacher le Mineur pour les faire ſauter, on trouva un roc ſi dur qu'on n'en pût venir à bout; & quelque diligence qu'on pût apporter, les nuits ſe paſſoient ſans que le travail s'avançât: ce qui déſoloit les Generaux, les Officiers,

ciers, & les ſoldats. D'ailleurs le feu étoit terrible, continuel, & la mortalité très-grande. Le Gouverneur fit deux ſorties conſiderables, toutes deux ſur la tranchée du Prince de Condé; à la premiére, les Suiſſes qui y étoient de garde, furent ſi rudement menez qu'ils l'abandonnerent entierement, & ne ſe purent jamais rallier; de ſorte qu'il falut que le Prince de Condé, & le Maréchal de Gramont vinſſent du camp pour la regagner, & reprendre tous les poſtes qui avoient été abandonnez: ce qui ſe fit avec un peril extrême: car les ennemis, ayant été aſſez de tems maîtres de nos travaux qu'ils avoient preſque tous comblez, il falut en plein jour, ſous le feu prodigieux de toute la Place, regagner à découvert les poſtes perdus, & replacer les gardes où elles étoient en premier lieu; auſſi la pilulle fut-

elle des plus dures à digerer.

L'autre ſortie fut encore ſur la même attaque du Prince, le Regiment qui avoit la garde, ne l'abandonna pas tout-à-fait, car il fut ſoûtenu par celui de Perſan qui étoit dans la tranchée du Maréchal de Gramont, les ennemis ne laiſſerent pourtant pas d'y tuer grand nombre d'Officiers & de ſoldats, & generalement, tous les Mineurs, deſquels ils ruinerent totalement le travail : après quoi le Gouverneur ne manquoit jamais d'envoyer ſes deux petits mulets au Prince de Condé, chargez de glace & d'eau de canelle pour le rafraîchir de la fatigue du jour.

A ces mauvais ſuccès, ſe joignit encore la déſertion des troupes juſqu'au nombre de plus de quatre mille hommes, qui s'allerent rendre aux ennemis : ce qui affoiblit tellement l'ar-

mée que les gardes des tranchées qui étoient ordinairement de douze cens hommes, ne furent plus que de trois cens, & presque toute la ligne de circonvallation abandonnée. Toutes ces circonstances étant bien considerées par le Prince de Condé, il envoya chercher un matin à la pointe du jour, le Maréchal de Gramont, pour lui dire la résolution qu'il avoit prise de lever le siege, voyant bien que la difficulté du roc étoit insurmontable, que tous les Mineurs avoient été tuez, & que nos troupes affoiblies, au point où elles l'étoient, & celles des ennemis en état de marcher, l'on se trouvoit exposé à la même fâcheuse avanture, qu'avoit essuyé le Comte d'Harcourt; chose qu'il vouloit éviter, s'il étoit possible.

La surprise du Maréchal de Gramont fut extrême, d'enten-

dre parler le Prince de Condé de la ſorte, ne le croyant pas capable de prendre ce parti-là, connoiſſant comme il faiſoit, ſon humeur haute & fiere, mais bien de s'opiniâtrer devant cette Place, & d'y perir avec le dernier homme de l'armée; ſon naturel, & les bons ſuccès qu'il avoit toûjours eu pendant le cours de toutes ſes campagnes, le portant à une ſemblable reſolution: le Maréchal de Gramont loua & approuva le parti que le Prince avoit pris, auſſi étoit-ce le plus ſage qu'on pût prendre.

Cependant il ſupplia inſtamment ſon Alteſſe avant de ſe déterminer tout-à-fait, d'envoyer encore chercher le Baron de Marcin, & le Duc de Châtillon tous deux Lieutenans Generaux, pour prendre leurs avis ſur un fait auſſi grave, & auſſi important que celui dont il s'agiſ-

gissoit. Si-tôt qu'ils furent arrivez, le Prince leur exposa les mêmes raisons qu'il avoit alleguées au Maréchal de Gramont: à quoi ils ne répondirent autre chose, si ce n'est qu'ils louoient Dieu de tout leur cœur de le voir dans les sentimens où il étoit, & qu'ils avouoient n'avoir jamais osé lui faire la proposition de lever le siege, bien qu'ils en connussent mieux que personne la necessité indispensable de le faire.

Dès le lendemain, on rejoignit les deux quartiers du Prince & du Maréchal, & l'on repassa la Segre, où l'armée resta campée dix ou douze jours pour donner lieu de retirer tout le Canon, & de renvoyer les munitions de Guerre & les vivres qui étoient encore en grande abondance dans le camp, ce tems étant absolument necessaire, à cause du peu de mules qui res-

toient pour faire le transport.

Les chaleurs étant devenuës excessives, & les troupes ayant fort pati, on les mit en quartier de rafraichissement pendant les mois de Juillet & d'Août, & on s'occupa à faire fortifier les postes de Constantin & de Salo, dont on donna le commandement au Comte de Broglio: ils étoient tellement necessaires, que si on les eût conservez, la prise de Tarragone étoit infaillible.

Comme dans les mois de Juillet & d'Août les chaleurs sont insupportables en Catalogne, & qu'il n'est pas possible d'y faire agir une armée sans la détruire en huit jours, on attendit le mois de Septembre pour attaquer Ager, petite ville dans les montagnes, qui ne laissoit pas d'être importante: le Prince de Condé & le Maréchal de Gramont se posterent à Castillon de

Far-

Farfaigne pour faire tête aux ennemis qui étoient aſſemblez, & detacherent un corps commandé par le Sieur Arnauld qui fit le ſiege de ladite Place, laquelle fut emportée d'aſſaut le troiſiéme jour.

Dans ce tems il vint des nouvelles que le Marquis d'Aytonne avoit fait attaquer Conſtantin par le Baron de Touteville, & que ſou deſſein étoit, ſi toute l'armée de France y marchoit, d'entrer avec la ſienne bien avant en Catalogne, pour tacher d'y faire naître quelque revolution, l'inconſtance & la legereté des Catalans ne lui étant pas inconnues: ce qui determina le Prince de Condé à détacher le Maréchal de Gramont avec un petit corps, pour aller combattre Touteville, ou lui faire lever le ſiege de Conſtantin, pendant qu'il prendroit le poſte de Targa, qui eſt extremement avan-

tageux pour couvrir la Catalogne: le Maréchal de Gramont marcha ſi diligemment que les ennemis n'eurent nouvelle de ſa marche que trois heures avant qu'il arrivât à Conſtantin: mais n'y ayant qu'une demi-lieuë juſques à Tarragone, ils eurent le tems de lever le ſiege, & de mettre leurs troupes en ſûreté.

Le Maréchal de Gramont ſe doutant bien que le Marquis d'Aytonne profiteroit de l'occaſion, & qu'il marcheroit droit au Prince de Condé le voyant ſeparé de lui, marcha jour & nuit pour le rejoindre, après avoir muni Conſtantin de toutes les choſes neceſſaires. En arrivant, il eut avis que le Marquis d'Aytonne s'étoit déja emparé du poſte de Las Borgias, & qu'il marchoit à eux; mais pour lui abreger le chemin, & ne lui pas donner tant de peine, ils allerent au devant de lui, & ſe camperent

perent ce jour-là à Belputh; ce qui ayant été rapporté au Marquis d'Aytonne par ſes Partis, il prit une reſolution bien differente de celle qu'il avoit ſi hautement publiée; & au lieu d'entrer en Catalogne, au ſeul bruit de notre approche, il retourna vers Lerida.

Le matin dès l'aube du jour le Prince de Condé, le Maréchal de Gramont & le Baron de Marcin prirent avec eux les Regimens de Baltaſar, Allemand, & de Dom Joſeph Dardenne, Catalan, pour reconnoître la contenance des ennemis: cependant ils ordonnerent que toute l'armée ſe mit en bataille prête à marcher au premier ordre; & comme ils s'approcherent d'un Château, nommé Arbec, le Gouverneur par le commandement qu'il en avoit reçû, tira deux coups de canon, qui étoit le ſignal concerté, en cas que les en-

ennemis ſe retiraſſent vers Lerida; ce qu'entendant le Prince de Condé, il envoya promptement ordre au Sieur Arnauld & au Comte de Broglio, Maréchaux de Camp, qu'il avoit laiſſez à l'armée, de la faire marcher en diligence, pendant qu'avec ces deux Regimens, il tâcheroit en harcelant l'arriere-garde des ennemis de retarder leur marche, & donner loiſir à notre armée de le pouvoir joindre: mais Meſſieurs les Maréchaux de Camp s'étant mal entendus ſur le chemin qu'ils devoient prendre, ne vinrent point dans le tems qu'on avoit lieu d'eſperer.

Le Prince de Condé & le Maréchal de Gramont ne pouvant comprendre la cauſe de ce retardement dépêcherent Aide de Camp ſur Aide de Camp avec ordre de faire venir au grand trot la premiere aîle de Ca-

Cavalerie, laquelle ne put néanmoins arriver qu'une heure avant la nuit, les ennemis étant déja fort proche de Lerida, au deſſous du poſte où le Maréchal de la Motte avoit perdu la bataille contre Dom Philippe de Silva.

Le Maréchal de Gramont qui connoiſſoit parfaitement bien l'avantage de ce poſte, dit au Prince de Condé qu'il étoit important avant que les ennemis l'euſſent gagné, d'engager leur arrieregarde au combat avec notre premiere aîle de Cavalerie; parce qu'ils étoient ſi reſſerrez dans le poſte qu'ils occupoient, qu'il ne leur ſeroit pas facile de ſecourir leur arrieregarde, ſur quoi ils avoient ſi bien compté qu'ils l'avoient renforcée conſiderablement.

Il fut donc reſolu que le Prince de Condé ſe mettroit à la droite pour gagner l'éminence,

&

& que le Maréchal de Gramont chargeroit par le Valon : mais au lieu que les ennemis, ſuivant l'apparence, devoient gagner l'éminence, ils ſe reſſerrerent tous dans le Valon ; & s'appercevant que la plûpart de nos troupes ſe poſtoient avec précipitation ſur la hauteur ; & qu'il ne reſtoit au Maréchal de Gramont que cinq eſquadrons dans la plaine ; le Marquis d'Aytonne à la tête de vingt-deux, vint le grand trot à la charge contre lui.

Le Maréchal de Gramont n'ayant point de parti à prendre que celui de les combattre, avec le peu de gens qu'il avoit, fit ſonner la charge, & marcha droit à eux : car de ſonger à ſe retirer dans une plaine raſe ; l'ennemi ſi proche ; c'étoit ſe commettre à être infailliblement battu, de faire auſſi un quart de converſion pour aller join-

joindre le Prince de Condé, n'étoit pas un parti plus sûr, & comme ils furent à cent pas les uns des autres, le Marquis d'Aytonne s'arrêta tout court; ce qui donna une extrême joye au Maréchal de Gramont, lequel fit halte pareillement de son côté, & la meilleure mine qui lui fut possible, avec quatre petites pieces de canon qui venoient de lui arriver, qu'il fit tirer aussitôt sur le Marquis d'Aytonne, ce qui le contint encore davantage.

Le Prince de Condé voyant de la hauteur où il étoit, le peril éminent où se trouvoit le Maréchal de Gramont, fit une chose digne de son bon cœur, & de son grand courage, il partit seul avec un page de la tête de son armée, & vint à toute bride, joindre le Maréchal de Gramont, & lui dit en l'embrassant tendrement, qu'il vouloit combat-

battre à ses côtez, & avoir la même part que lui au peril qu'il étoit à la veille d'essuyer. Cette action est celle d'un Heros, tel que l'étoit le Prince de Condé; & comme en partant de la hauteur, il avoit donné ordre à Marcin d'attaquer les ennemis par leur flanc, en cas qu'il vît pousser le Maréchal de Gramont: ce fut là, je crois, la veritable raison qui empêcha le Marquis d'Aytonne de le charger, quoique très-sûr de le battre par la grande superiorité qu'il avoit sur lui, & encore parce qu'il reconnut bien que les troupes qu'il voyoit descendre de la hauteur le prenant par le flanc, il couroit risque à son tour d'être battu à plate coûture: Dans ce tems la nuit survint, & toute notre Infanterie arriva; mais le Marquis d'Aytonne continua sa marche qui n'étoit pas fort longue, & gagna un lieu nom-

nommé Lorto de Lerida, à un quart de lieuë de la Place.

Le lendemain à la pointe du jour, on marcha à lui, mais on le trouva si avantageusement posté avec son Infanterie & son canon, qu'il fallut rengainer la resolution qu'on avoit prise de le combattre: les armées se canonerent durant une heure assez vivement; & le Prince de Condé, le Maréchal de Gramont & Marcin parlant ensemble, faillirent à être emportez tous trois d'un coup de canon qui les couvrit de terre.

Cela fait, l'armée Espagnole repassa la Segre, & se retira en son païs, celle du Roi en Catalogne, d'où peu de jours après le Prince de Condé eût ordre d'aller à la Cour, & le Maréchal de Gramont pareillement, si-tôt qu'il auroit reglé & établi les quartiers d'hyver.

L'année mil six cens quaran- 1648.

te-huit, se peut dire avec raison une des plus heureuses & des plus funestes tout ensemble, que la France ait eu depuis trois siecles: car si l'on considere les progrès que les armes du Roi y ont fait, l'on ne trouvera rien de plus signalé, ni de plus remarquable; & si l'on en examine la fin, on y verra des commencemens de troubles & d'affaires si épineuses, qu'il s'en est peu fallu qu'elles n'ayent culbuté l'Etat de fond en comble: mais comme je n'ai intention de parler que des actions où le Maréchal de Gramont s'est trouvé, je dirai seulement qu'après qu'il eût donné ordre aux quartiers d'hyver de Catalogne, & qu'il fût revenu près du Roi, le Cardinal Mazarin, ayant jugé qu'il falloit porter un coup aux ennemis en Flandre dans une partie si sensible, qui pût produire un effet plus avanta-
geux

geux que ceux de toutes les années precedentes, conclut avec le Prince de Condé, auquel le Roi avoit donné le commandement general de ses armées, & le Maréchal de Gramont qui le devoit avoir sous lui, qu'il falloit joindre les conquêtes de la riviere du Lys à celles de la mer.

La ville d'Ypres se trouvoit la seule au milieu, & par consequent pouvoit faire ou empêcher cette liaison. On resolut donc de l'attaquer : toutes les difficultez de ce siege étoient connuës ; & personne n'ignoroit qu'il ne fut bien mal aisé de donner le change aux Espagnols, pour leur faire croire qu'on en voulût à quelque autre Place.

La marche de l'armée y faisoit naître d'extrêmes difficultez, parce qu'il falloit qu'elle marchât depuis la Bassée jusqu'à Ypres par une seule route environnée de Watergans, à droit

& à gauche, laquelle il faut suivre de necessité, & qu'on peut par consequent nommer un défilé perpetuel, pendant lequel il falloit passer la riviere à Eterre, & montrer le flanc aux ennemis qui avoient les passages du Lys à Armentiere & à Menin, & maîtres de choisir à leur gré de combattre notre avantgarde ou notre arrieregarde, selon ce qu'il leur conviendroit le mieux, avec cette commodité de plus de les trouver separées l'une de l'autre par une quantité prodigieuse de bagage, gros canon, & pontons, que l'on étoit indispensablement obligé de mener avec soi, & qu'il falloit faire passer sur un même pont, ce qu'il eût été impossible d'executer, si les ennemis, par je ne sai quel égarement d'esprit ou fatalité pendant tout le cours de cette guerre, ne se fussent laissez prévenir, en ne mettant leurs armées en cam-

campagne que bien tard après les nôtres: ſeule & unique raiſon qui nous a donné les avantages que nous avons remporté ſur eux.

Le Maréchal de Rantzau ayant un Corps aſſez conſiderable du côté de la mer, & le Comte de Paluau une forte & bonne garniſon dans Courtray, l'on pretendoit que ce dernier de ſon côté, & le Maréchal de Rantzau, de celui de Furnes, inveſtiroient la Place, enſorte qu'ils empêcheroient les petits ſecours que les ennemis y voudroient jetter, qui ne ſe douteroient jamais d'une pareille entrepriſe, & que par ce moyen ils donneroient lieu à la grande armée d'arriver, & de prendre & retrancher les poſtes devant cette Place avant que l'ennemi ſe pût mettre enſemble pour s'y oppoſer : rien ne fut omis du côté de la Cour pour venir à

bout d'un ſi grand deſſein, ſoit pour le nombre des troupes que pour les munitions de guerre & de bouche, dont on avoit fait de grands magaſins à Arras, & à Dunkerque.

Toutes ces choſes bien ordonnées, l'on ſe determina entierement au ſiege d'Ypres. Le Maréchal de Gramont partit de Paris à la fin de Février pour aller viſiter les Places Frontieres de Flandres & de Champagne, & les pourvoir de ce qu'elles auroient beſoin: précaution bieu neceſſaire pour empêcher que les ennemis prenant le parti de la diverſion ne nous euſſent fait plus de mal en ſe rendant maîtres de quelqu'une de nos Places de France qu'ils n'en euſſent reçû, perdant Ypres.

Le Prince de Condé ſe rendit peu de tems après à Arras; & ayant ſon rendez - vous à Amiens, il manda au Maréchal

de Gramont qui avoit le ſien à Marle de venir à Roye, afin qu'avant de ſe mettre en campagne ils puſſent conferer enſemble, tant ſur l'état de leurs troupes, à quoi il ne falloit pas ſe mécompter, que ſur toutes les autres choſes neceſſaires pour leur entrepriſe.

Le tout bien concerté, l'armée s'aſſembla le huit de Mai, & paſſa la riviere de Somme. Le Prince de Condé vint camper à Clery, & le Maréchal de Gramont à Molins, tous deux à une lieuë de Peronne.

Ce fut là où un nommé Fortileſſe les vint trouver de la part du Comte de Paluau, qui conjointement avec le Maréchal de Rantzau, avoit eu ordre de ſe trouver devant Ypres, & de l'inveſtir, comme il a été dit ci-deſſus, pour leur repreſenter qu'il ſeroit à propos de paſſer la riviere du Lys à Courtray, au

lieu de la paſſer à Eterre, afin d'y remplacer les troupes qu'il en avoit fait ſortir pour inveſtir la ville d'Ypres; parce que ne le faiſant pas, l'on pourroit bien prendre Ypres; mais auſſi que l'on perdroit indubitablement Courtray: circonſtance qu'on ne doit pas omettre, pour rendre témoignage à la verité, & décharger le Comte de Paluau du blâme que ſes ennemis, lui ont voulu donner, d'avoir hazardé, & perdu une Place de l'importance de Courtray, dont la garde lui avoit été confiée, ſans ſe trouver dedans pour la défendre. Mais à ne rien déguiſer, il en avoit les ordres exprès de la Cour, à laquelle il avoit fortement repreſenté les mêmes inconveniens: mais comme dans ce païs-là l'on ne demord pas facilement de ce qu'on y a une fois reſolu; que de plus on n'avoit en tête que la priſe d'Ypres, toutes

les bonnes raiſons du Sieur de Fortileſſe, ne firent que blanchir. Et le Prince de Condé & le Maréchal de Gramont, reçûrent un ordre du Cardinal Mazarin de ſuivre le projet du ſiege d'Ypres, & de ne pas s'embaraſſer du reſte.

Le neuf, le Prince de Condé vint à Loyette, près d'Arras, & le Maréchal de Gramont à Vivieres. Le dix, l'on paſſa l'Eſcarpe, ſur des ponts au deſſus d'Arras, où l'on prit du pain pour ſix jours, & l'on campa à Souches & Lievin, ſur le ruiſſeau de Lens, l'armée fut ſeparée en deux Corps dont le Prince de Condé prit le premier, & le Maréchal de Gramont, l'autre, au milieu deſquels l'on mit tout le bagage, gros canon, vivres, ponts de bâteaux, & munitions de guerre; & en cet ordre, l'on paſſa la riviere à Eterre.

Le Maréchal de Gramont,

pendant ce long defilé, demeura en bataille entre la Baſſée & Eterre, ayant envoyé un parti de deux mille chevaux vers Armentieres pour faire croire aux ennemis qu'on vouloit inveſtir cette Place. Si-tôt qu'il ſût que tout avoit paſſé la riviere, il en donna avis au Prince de Condé qui étoit poſté aſſez près d'Armentieres; & pour ſe débaraſſer & abreger la marche, il fit prendre à tout le bagage & au canon un autre chemin ſur la gauche, dont il donna la conduite au Sieur Arnaud, & ne bougea de devant Armentieres, juſques à ce qu'il eût appris que le bagage fût arrivé heureuſement; & que le Prince de Condé avec l'avantgarde eût joint le Maréchal de Rantzau, & le Comte de Paluau qui ſe trouverent ponctuellement & à jour nommé devant Ypres.

Tout étant ainſi diſpoſé, le Maré-

réchal de Gramont marcha vers Ypres, & la Ville fut investie le 13 du mois; on separa les quartiers de cette sorte: le Prince de Condé prit les avenuës de Menin & de Commines: Le Maréchal de Gramont, celles d'Armentieres & de Warneton: Le Maréchal de Rantzau, celles d'Ayre & de Saint-Omer, avec la garde des postes qui sont sur le canal de Furnes, pour la facilité des convois; & le Comte de Paluau, les avenuës de Bruges & de Dixmude. L'on travailla à la circonvallation, laquelle quoique longue de cinq ou six lieuës, ne laissa pas de se trouver en défense le 19. Mais l'on peut bien juger qu'un si grand ouvrage ne pouvoit être en sa perfection en si peu de tems.

Ce même jour le Prince de Condé, & le Maréchal de Gramont étant allez reconnoître les endroits par où l'on ouvriroit

roit la tranchée : quelques Mousquetaires commandez de la garnison, & trois escadrons, s'avancerent à la faveur de quatre ou cinq moulins, sur une hauteur, par où l'on avoit dessein de conduire les attaques. Le Prince de Condé les fit pousser par les Regimens de la Meilleraye, de Bussy, les Compagnies de Gens-d'armes, & de Chevaux Legers de la Garde du Roi jusques dans leur contr'escarpe : on y perdit quelques Officiers, & Persan eut son cheval tué d'un coup de canon.

Le soir même, on ouvrit la tranchée en deux endroits assez proches l'un de l'autre : le front qu'on attaquoit étoit grand ; le fossé très-large, profond & plein d'eau, & une contr'escarpe toute des plus belles & des mieux palissadées. Les Gardes Françoises monterent la garde aux deux attaques, & pousserent leur travail

vail jusques à deux cens pas de la pointe des angles de la contr'escarpe.

Le neuviéme jour de la tranchée ouverte, les Polonois, à l'attaque du Maréchal de Gramont, passerent le fossé de la demi-lune à la nage; & après avoir coupé à coups de haches les palissades de la gorge, ils entrerent dedans; & ayant tué tout ce qui y étoit, ils firent un très-beau logement sur la pointe. Cette action se fit en plein jour, & fut une des plus hardies qu'on puisse voir: le Mineur fut attaché à la demi-lune du côté de l'attaque du Prince de Condé; après quoi les ennemis battirent la chamade avec l'avantage de s'être très-mal défendus. Celui qu'ils envoyerent pour capituler, étoit un Lieutenant Colonel Walon, personnage des plus ridicules qu'on puisse voir; il nous assûra toujours avec les expressions

les plus fortes que les ſoldats & les Officiers mouroient d'envie de ſe rendre : mais que cette Canaille de Bourgeois, n'entendoit point ſur cela raiſon ; & que depuis le premier juſques au dernier, il n'y en avoit aucun qui ne preſſât vivement de ſe défendre juſques à la derniere extremité, mais que toute la garniſon à force de prieres, étoit enfin venuë à bout d'eux. Cette comedie finie, l'on accorda au Comte de la Moterye, Gouverneur de la Place, la capitulation ordinaire ; & le Marquis de la Mouſſaye, Maréchal de Camp, eut ordre de ſe ſaiſir d'une des portes de la ville, & des deux demi-lunes, dont l'une étoit priſe, & l'autre qui ne l'étoit pas. Le lendemain ſur les dix heures du matin, la garniſon ſortit au nombre de douze cens hommes de pied, ſans compter les bleſſez & les malades, & trois cens cinquante chevaux. On

On commença, & l'on finit le ſiege d'Ypres en preſence des ennemis, leſquels pendant tout le tems qu'on y employa, furent devant nos lignes, faiſant toûjours mine de vouloir attaquer quelques-uns de nos quartiers: mais après quelques tentatives infructueuſes, ils furent aſſieger Courtray. Ce fut une entrepriſe qui leur réüſſit contre toute ſorte de raiſon de guerre; car ſi la tête n'avoit pas abſolument tourné à ceux qui étoient dedans, & qu'ils euſſent bien voulu prendre le parti ou de défendre la Ville, ou de l'abandonner, & de ſe retirer dans la Citadelle, il n'y a pas à douter, qu'après avoir pris Ypres, l'on n'eût encore eu le tems de ſecourir Courtray: mais quoique le Sieur le Rale qui commandoit dedans, fut ſoldat de valeur & d'experience, il ſe laiſſa emporter d'inſulte, ſans correſpondre à la bonne opinion qu'on

qu'on avoit de lui, de la maniere du monde la plus ſurprenante, particulierement dans la Citadelle, dont les baſtions étoient en leur entier, bien fraiſez & paliſſadez ; les ennemis l'ayant emporté en plein midi ſans nulle reſiſtance de ſa part, ni perte de la leur: leſquels après cette expedition s'approcherent une ſeconde fois de nos lignes, ſans ſe commettre neanmoins à les attaquer; puis ſe retirerent à Warneton, où ils ſe retrancherent.

Ypres pris, & la garniſon établie, avec le Comte de Paluau pour y commander, le Maréchal de Rantzau reveilla une propoſition qu'il avoit déja faite à la Cour; elle étoit décrite à merveilles ſur le papier ; mais toute des plus chimeriques dans l'execution: C'étoit une entrepriſe ſur Oſtende, qui fut reçûë avec applaudiſſement à la Cour, où les choſes qui plaiſent, & dont

dont on a envie, paroiſſent toûjours faciles : mais ayant communiqué ſon projet au Prince de Condé & au Maréchal de Gramont, ils le trouverent douteux, & très-ſujet à caution. Neanmoins pour qu'on ne pût pas leur imputer d'avoir porté quelque obſtacle à une entrepriſe de pareille importance, ſur tout la Cour l'ayant extrêmement approuvée, ils donnerent au Maréchal de Rantzau le choix des troupes, & des Officiers qu'il demanda pour cette expedition : cependant ce ne fut pas ſans douleur qu'ils virent partir le detachement, prévoyant bien que les ſuites en ſeroient fâcheuſes Le Prince de Condé voulant faciliter l'entrepriſe autant qu'il lui ſeroit poſſible, afin de n'avoir rien à ſe reprocher, s'avança avec un gros Corps de troupes vers Dixmude pour faire ſemblant de l'attaquer,

quer, & donner lieu par ce moyen au Maréchal de Rantzau d'executer ſon deſſein, dont le réſultat fut que tous les Officiers & les Soldats qu'on lui avoit donnez entre leſquels étoient les Sergens de bataille, Chambon, Eſcars & S. Martin furent tous tuez ou faits priſonniers; quant à lui, il eut grande peine à ſe ſauver, & l'on le jetta comme par miracle dans ſa barque. La priſe d'Oſtende étoit ſi facile, & fondée ſur tant de raiſons qu'elle ne conſiſtoit qu'à une petite bagatelle, qui étoit de remplir un foſſé avec des faſcines, dans lequel les gros Vaiſſeaux entroient à pleines voiles: C'eſt ce qu'on ſût après par les Officiers Eſpagnols qui étoient dans la Place, & que l'on prit à la bataille de Lens.

L'armée du Roi attendant l'évenement de cette belle & rare entrepriſe d'Oſtende, étoit cam-

campée proche de Bethune en deux petits villages appellez Inge & Ingette; ce fut là qu'on reçut la nouvelle par un neveu du Maréchal de Rantzau, que le Comte de Fuenſaldagne s'étoit rendu maître de Furnes en peu de jours; & qu'ayant rejoint l'Archiduc, ils marchoient à Eterre pour en faire le ſiege: que l'Archiduc & le General Bek s'étoient poſtez en deça de la riviere du Lys, & Fuenſaldagne de l'autre côté; ce que le Prince de Condé ayant encore appris par des Partis qu'il avoit envoyé aux nouvelles, il fit battre la Generalle, & marcha avec ſon armée pour s'y oppoſer; mais s'étant avancé pour reconnoître par lui-même la ſituation des ennemis, il vit qu'ils avoient déja occupé le poſte de la Gorgue, qui rendoit le ſecours de la Place impoſſible de ce côté-là: ce qui l'obligea à ſe metre en ba-

taille devant eux, & à détacher le Maréchal de Gramont pour essayer de gagner le poste de Marville, qu'il jugeoit bien que l'Archiduc voudroit occuper le premier, pour empêcher le passage de la riviere du Lys; & par consequent nous ôter toute esperance de secourir la Place.

Le Maréchal de Gramont marcha avec le premier bataillon des Gardes Françoises & celui des Suisses, & passa la riviere sans nulle opposition, & avança ses Gardes de Cavalerie jusques à un village appellé Hieubrequin, à moitié chemin de Marville à Eterre: cependant le Prince de Condé demeuroit posté devant le General Bek, & faisoit défiler par derriere lui son gros canon, ses vivres, & le bagage qui lui restoit. Ensuite il passa la riviere avec toute l'armée, dans le dessein de secourir la Place: mais la moitié des trou-

troupes n'étoit pas encore passée, qu'il apprit qu'elle avoit déja capitulé : ce qui l'obligea de camper à Marville pour voir quel parti les ennemis prendroient.

Le lendemain les ennemis vinrent camper à la Gorgue & à Estrain, deux Villages sur la riviere de Bethune, où ayant raccommodé les ponts, ils la passerent. Le Prince de Condé en étant averti, envoya ordre au Maréchal de Gramont de repasser promptement la riviere du Lys avec les troupes qu'il avoit, & de le venir joindre, ce qu'il fit: après quoi ils marcherent ensemble aux ennemis pour les chasser des postes qu'ils occupoient: & c'est-là où il se passa une très-vive & très-grosse escarmouche, cependant tout-à fait à notre avantage. L'Archiduc & Bek ayant été contraints d'abandonner leurs postes.

Le Prince de Condé qui ne ſe contentoit pas de mediocrité en fait d'action, crut qu'il falloit s'attacher au gros de l'affaire, & qu'il n'y avoit rien de plus eſſentiel pour y parvenir, que la jonction des troupes du Lieutenant General d'Erlack qui étoit déja arrivé à Arras; mais comme cela ne ſe pouvoit faire ſans s'en approcher, & que de l'autre côté les ennemis ne ſe déterminant point ſur ce qu'ils avoient à faire, il étoit dangereux d'abandonner la riviere du Lys qu'ils pouvoient repaſſer & marcher à Ypres, ou du côté de la mer. On réſolut de ſe ſeparer en deux, & de laiſſer Vilquier au delà de la riviere du Lys à Marville; le Prince de Condé & le Maréchal de Gramont entre Bethune & les ennemis; mais néanmoins poſtez de maniere que les ennemis ne pouvoient pas attaquer l'un de deux Corps ſans que l'au-

l'autre le ſecourut: dans ce même tems Vaubecourt eut ordre d'aller à Souche joindre le General d'Erlack, & ils arriverent le ſeize à Bethune, où le Prince de Condé étant allez au devant d'eux, il fut averti par le Maréchal de Gramont, qui étoit demeuré au Camp, que les ennemis avoient décampé.

L'incertitude du lieu auquel ils marchoient, obligea le Prince de Condé de mander à Vilquier de l'informer exactement s'ils ne paſſoient pas le Lys: quant au Maréchal de Gramont, il reſta fixe dans ſon poſte, cependant tout prêt à marcher du côté qu'ils iroient, & le Prince de Condé avec la Cavalerie d'Erlack & de Vaubecourt, s'avança pour voir s'ils n'attaquoient pas la Baſſée. Dès qu'il fut dans la plaine, il entendit tirer force coups de canon de la Baſſée: ce qui le determina entierement à croire

que l'armée ennemie y marchoit par la grande route d'Eterre: mais ne voyant point de troupes en deça du neuf fossé, pour investir la Place, il vit clairement que le siege de la Bassée n'étoit plus l'objet de l'Archiduc.

Divers avis venans de toutes parts que l'ennemi vouloit entrer en France, le Vidame d'Amiens qui étoit resté à Arras avec un corps de troupes, eut ordre d'aller sur la Frontiere du côté de Guise & de Rocroy; & pour s'assûrer encore du côté de la mer, Vaubecourt avec un autre corps de Cavalerie & d'Infanterie, alla joindre le Maréchal de Rantzau.

L'on ne voulut pas que les ennemis jouïssent long tems de leur conquête du Château d'Eterre, car dès le soir l'on mit le canon en batterie devant, & le lendemain il fut emporté d'assaut.

Dans

Dans le même instant le Plessis Belliere, Gouverneur de la Bassée manda au Prince de Condé que les ennemis marchoient au Pont-Aventin, qu'ils gagnoient la plaine, & faisoient mine de vouloir attaquer Lens: ce qui le détermina dans le moment, & sans perdre de tems de marcher droit à eux; les troupes qui étoient en deça de la riviere du Lys, arriverent avant la nuit à la Bassée; & celles de Vilquier & d'Erlack aussi en même tems: le Prince de Condé alla reconnoître les ennemis qui parurent avec quarante escadrons sur la hauteur de Lens, & prirent cette Place d'emblée, & sans essuyer cent coups de mousquet: ce qui toutefois ne changea rien à la resolution prise de les combattre en quelque lieu qu'ils pussent être.

Le soir on arrêta l'ordre de bataille, & sur toutes choses, on

en recommanda trois à toutes les troupes: La premiere de se regarder marcher, afin que la Cavalerie & l'Infanterie fussent sur la même ligne, & pût bien observer ses distances & ses intervalles. La seconde de n'aller à la charge qu'au pas: Et la troisiéme de laisser tirer les ennemis les premiers: Voici quelle fut la disposition de l'armée: le Prince de Condé prit l'aîle droite de Cavalerie qui consistoit en neuf escadrons, savoir un de ses Gardes, deux de son Altesse Royale; un du Grand-Maître, un de Saint Simon, un de Bussy, un de Streiff, un de Harcourt, le Vieux, & un de Beau-Jeu, Vilquier Lieutenant General sous lui; & pour Maréchaux de camp, Noirmoutier & la Moussaye, le Marquis de Fort, Sergent de bataille, & Beau-Jeu Commandant la Cavalerie de cette Brigade.

L'aîle gauche étoit commandée par le Maréchal de Gramont avec pareil nombre d'escadrons, savoir, un des Carabins, celui de ses Gardes, deux de la Ferté Seneterre, deux de Mazarin, deux de Gramont, & un des Gardes de la Ferté; la Ferté, Lieutenant General; Saint-Maigrin, Maréchal de camp; Linville, Maréchal de bataille; & le Comte de Lilebonne, Commandant la Cavalerie de cette Brigade. La premiere ligne de l'Infanterie entre ces deux aîles étoit composée de deux bataillons des Gardes Françoises, des Gardes Suisses & Ecossoises, & des Regimens de Picardie & de son Altesse Royale, de ceux de Persan & d'Erlack; le canon marchoit à la tête de l'Infanterie.

Six escadrons des Gensdarmes, un des Compagnies du Roi, un de la Reine, un du Prin-

Prince de Condé, un du Duc de Longueville, un du Prince de Conty, un des Chevaux-Legers de son Altesse Royale, & un du Duc d'Anguien, soûtenoient l'Infanterie; & ce corps avec la premiere ligne, étoit sous les ordres de Châtillon, Lieutenant General; & pour Sergens de bataille, Villemesle, & Beauregard.

La seconde ligne de Cavalerie commandée par Arnaud, Maréchal de camp, étoit composée de huit escadrons, un d'Arnaud, deux de Chappes, un de Coudray, un de Salbrich, un du Vidame, deux de Villette.

La seconde ligne de l'aîle gauche étoit commandée par le Plessis-Belliere, Maréchal de camp, & composée de sept escadrons, un de Roquelaure, un de Gesvre, un de Lilebone, deux de Noirlieu, un de Meille, & un de Chemerau.

La

La ſeconde ligne d'Infanterie étoit compoſée de cinq bataillons, un de la Reine avec trois cens hommes commandez de la garniſon de la Baſſée, un d'Erlack François, & Raſilly, un de Mazarin Italien, un de Condé, & un de Conty: le corps de reſerve étoit compoſé de ſix eſcadrons, un de Ruvigny, un de Sirot, trois d'Erlack, & un de Fabry, & commandé par d'Erlack, Lieutenant General, & Raſilly, Maréchal de camp.

L'on marcha le 19 à la pointe du jour dans ce même ordre, penſant rencontrer les ennemis dans le poſte où le jour auparavant ils s'étoient laiſſé voir avec quarante eſcadrons; mais la ſurpriſe fut extrême, lorſqu'ayant paſſé au-delà dudit poſte, l'on vit toute l'armée ennemie en bataille, poſtée de la ſorte; ſavoir, l'aîle droite compoſée des troupes Eſpagnoles ſous Lens,

dont

dont ils s'étoient rendus maîtres la nuit precedente, ayant devant eux, nombre de ravines & de chemins creux; l'Infanterie dans de petits taillis qui ſont comme naturellement retranchez; & l'aîle gauche composée de la Cavalerie du Duc de Lorraine, ſur une hauteur, devant laquelle il y avoit auſſi quantité de defilez.

L'armée du Roi, s'étant preſentée devant celle des ennemis; & le Prince de Condé ayant reconnu qu'à moins de vouloir ſe faire battre de gayeté de cœur, il n'étoit pas poſſible de ſonger à l'attaquer dans le poſte avantageux qu'elle occupoit, il ſe contenta de ſe placer devant elle; & tout le jour ſe paſſa en de legeres eſcarmouches, & nombre de coups de canon qui furent tirez de part & d'autre.

Le lendemain, le Prince voyant

voyant que dans le lieu où il étoit, il n'y avoit ni fourrage ni eau, il prit le parti de marcher à Neus, village à deux lieuës de l'endroit où il étoit campé, afin de pouvoir tirer ſes vivres de Bethune, & ſe trouver par ce moyen en état de ſuivre les ennemis en quelque lieu qu'ils allaſſent: & comme il vouloit leur faire voir, le deſir qu'il avoit de les combattre, & qu'il ne les craignoit pas, il ne decampa de devant eux qu'en plein jour.

Le corps de reſerve commença la marche, l'avantgarde après lui: la ſeconde ligne ſuivie de la premiere dans le même ordre & la diſtance qu'on avoit obſervé la veille: Mais comme le Prince de Condé laiſſa dix eſcadrons pour l'arrieregarde, un peu trop éloignez de ſa ligne, à la tête deſquels étoient Vilquier & Noirmoutier, le General

ral Bek profita du tems en habile Capitaine qu'il étoit, & les chargea si vivement avec la cavalerie de Lorraine, qu'il les fit plier plus vîte que le pas, & les mit en grand desordre; Brancas, Mestre de camp, y eut le bras cassé, & fut fait prisonnier, ainsi que nombre d'Officiers subalternes, & de Cavaliers qui furent tuez & pris, & le Prince de Condé courut grande fortune de l'être: car voulant remedier par sa presence au desordre qu'il voyoit, il ne fut pas en son pouvoir de l'empêcher, tant l'épouvante de ses troupes étoit grande; & on le poursuivit assez long tems, l'épée dans les reins, & bien lui prit d'avoir un bon cheval, sans quoi il eut essuyé le même sort de son Page, qui fut blessé, & pris derriere lui.

Le General Beck enflé de ce petit succès, & l'orgueil naturel qu'il avoit, s'augmentant par l'a-

l'avantage qu'il venoit de remporter, joint à la fanfaronade Allemande, qui le faiſoit mepriſer nos troupes, manda à l'Archiduc & au Comte de Fuenſaldagne qu'ils n'avoient qu'à marcher en toute diligence, & qu'il leur donnoit ſa parole, qu'il n'y auroit point de difference entre combattre & défaire notre armée.

Dans le tems que nos troupes plioient à la debandade, le Capitaine des Gardes du Maréchal de Gramont, le vint avertir qu'il voyoit l'aîle du Prince de Condé en grande confuſion, & faire un mouvement qui ne promettoit rien de bon: ce qui obligea le Maréchal à faire faire volteface à toutes ſes troupes qu'il faiſoit marcher en bataille, ne laiſſant derriere les eſcadrons qui marchoient à côté des bataillons, que de petites troupes de trente Maîtres pour eſcar-

moucher, en cas que les ennemis le voulussent suivre: Cela fait, il s'en alla à toute bride à l'aîle du Prince de Condé, qui lui dit penetré de douleur en l'embrassant, que son propre Régiment, à la tête duquel il étoit, l'avoit abandonné honteusement, & que peu s'en étoit fallu qu'il ne fut resté mort ou pris: la conversation qu'ils eurent ensemble fut toute des plus courtes: car voyant que les ennemis se mettoient ensemble, & qu'ils postoient déja leur infanterie & leur canon, ils resolurent sur le champ de donner bataille, connoissant à merveilles qu'en telles occasions il n'est ni prudent ni sage de barguigner: le Prince de Condé dit seulement au Maréchal de Gramont, qu'il le conjuroit de lui donner le tems de faire passer sa seconde ligne au poste de la premiere; parce qu'il la trouvoit si ef-

effrayée qu'elle feroit certainement battue s'il la ramenoit une feconde fois à la charge, & ce fut un effet de fa prefence d'efprit & de cette connoiffance parfaite qu'il avoit des hommes & qui le mettoit toûjours au-deffus des autres dans les plus perilleufes, & les plus grandes occafions: car tout ce qu'il y avoit à faire fe prefentoit à lui dans l'inftant; ce font de ces genies rares pour la guerre, dont entre cent mille il s'en rencontre un de pareille efpece.

Le Maréchal de Gramont quitta M. le Prince de Condé, pour s'en retourner à fon aîle, & paffant à la tête des troupes il leur dit que la bataille venoit d'être refoluë, qu'il les conjuroit de fe reffouvenir de leur ancienue valeur, & de ce qu'ils devoient au Roi, comme auffi de bien obferver les ordres qu'on leur avoit donnez, que l'action

dont il s'agiſſoit, étoit de telle importance, vû la ſituation preſente des affaires, qu'il falloit vaincre ou mourir, & qu'il alloit leur montrer l'exemple en entrant le premier dans l'eſcadron des ennemis qui ſeroit oppoſé au ſien. Ce diſcours court & pathetique plût infiniment aux ſoldats; toute l'Infanterie jetta des cris de joye, & leurs chapeaux en l'air: la Cavalerie mit l'épée à la main, & toutes les trompettes ſonnerent des fanfares avec une joye qui ne ſe peut exprimer: le Prince de Condé & le Maréchal de Gramont s'embraſſerent tendrement, & chacun ſongea à ſon affaire.

Il y avoit proche de l'aîle que commandoit le Maréchal de Gramont, un petit Village qui lui rompoit preſque tout ſon ordre: ce qui l'obligea par trois fois, pour donner lieu à celle du Prince de Condé, de ſe mettre

en

en bataille, de ſe retirer un peu ſur la gauche, & de faire faire un quart de converſion à ſes troupes, puis de marcher par la hauteur; après quoi il tournoit à droit, & ſe remettoit en bataille. Cette manœuvre étoit incommode, & toute des plus dangereuſes en preſence d'un ennemi alerte: mais il n'y avoit pas moyen de faire autrement. Enfin comme il vit qu'il avoit ſuffiſamment de terrein, il marcha droit aux ennemis au petit pas avec un tel ſilence, choſe peu ordinaire aux François, que dans toute ſon aîle, l'on n'entendoit parler que lui.

Le Maréchal de Gramont avoit les troupes d'Eſpagne à combattre; car comme elles avoient la droite, & lui la gauche, elles lui étoient oppoſées: le Comte de Buquoi étoit à la tête de la premiere ligne, & le Prince de Lignes à la ſeconde;

elles étoient poſtées ſur une petite éminence, & l'on peut dire que c'étoit un duel plûtôt qu'une bataille, puiſque chaque eſcadron, & bataillon avoit le ſien en tête.

Les ennemis demeuroient fermes dans l'avantage de leur hauteur, ſe tenant cinq ou ſix pas en arriere, afin que nos eſcadrons allant à la charge, ils ſe puſſent embarraſſer; & les leurs nous charger en ordre: ils n'avoient point l'épée à la main; mais comme tous les cuiraſſiers Eſpagnols portent en Flandres des mouſquetons, ils les tenoient en arrêt ſur la cuiſſe, de même qui ſi c'eût été des lances: à vingt pas d'eux, le Maréchal de Gramont fit ſonner la charge & avertir les troupes qu'elles avoient à ſouffrir une furieuſe décharge; mais qu'après cela, il leur promettoit qu'ils auroient bon marché de leurs ene-

nemis: elle fut faite de si près & si terrible, qu'on eût dit que les enfers s'ouvroient; aussi n'y eût-il gueres d'Officiers à la tête des Corps qu'ils commandoient qui n'y demeurassent morts ou blessez: mais l'on peut dire aussi que le retour valût matines; car nos escadrons entrant dans les leurs la resistance fut quasi nulle, on fit peu de quartier, & il y eut beaucoup de monde tué.

La seconde ligne vint pour soûtenir la premiere; mais se trouvant rudement chargée par la nôtre, elle ne tint presque point & fut rompuë: notre Infanterie eut le même avantage sur la leur, & nous perdîmes peu de gens, excepté dans le Regiment des Gardes, qui ayant été chargé en flanc par quelques escadrons eut six Capitaines de tuez, & beaucoup d'Officiers.

Le Corps de reserve commandé par d'Erlack soûtint à mer-

merveille l'aîle du Prince de Condé, qui battit de ſon côté la premiere & la ſeconde ligne des ennemis, après avoir chargé dix fois en perſonne, & fait des actions dignes de cette valeur, & de cette capacité ſi connuës de l'Univers.

Jamais l'on ne vit une victoire plus complette, le General Beck y fut bleſſé à mort, & pris priſonnier. Le Prince de Ligne, General de la Cavalerie, tous les principaux Officiers Allemans, tous les Meſtres de Camp Eſpagnols & Italiens, trente-huit pieces de canon, leurs ponts de bateaux, & tout le bagage.

La bataille pleinement gagnée comme le Maréchal de Gramont faiſoit reformer ſes eſcadrons, qui ayant chargé pluſieurs fois, ſe trouvoient un peu en deſordre: un de ceux des ennemis qui s'enfuyoit à tire d'aîle, lui tomba ſur le corps au moment

ment qu'il s'y attendoit le moins & il eût été pris ou tué, s'ils n'avoient pas perdu la tramontane; car il ſe trouva au milieu d'eux, il ne laiſſa pourtant pas d'en eſſuyer toute la décharge à la paſſade, dont un de ſes Aides de camp fut tué à ſes côtez: Avanture qui ne laiſſe pas d'avoir ſa ſingularité.

Les deux aîles pourſuivant la victoire, le Prince & le Maréchal ſe joignirent au delà du défilé de Lens, & ayant encore l'épée à la main, le Prince vint au Maréchal pour l'embraſſer, & le feliciter ſur ce qu'il avoit fait: mais il ſe fit une ſi furieuſe guerre entre leurs deux chevaux qui auparavant étoient doux comme des mules, qu'ils faillirent à ſe manger, & il s'en fallut peu qu'ils ne fiſſent courre à leurs Maîtres plus de riſque de leurs vies, que pendant le combat.

Le nombre des priſonniers ſe

monta à cinq mille, & comme il falloit les envoyer en France sous une escorte qui fut suffisante, pour conduire un si grand corps, on en donna l'ordre à Villequier avec deux Regimens de Cavalerie & un d'Infanterie: ce qui fit sejourner l'armée près du champ de bataille, sept à huit jours, attendant le retour de ces troupes, & que nos chevaux d'artillerie pussent à diverses fois conduire dans Arras & la Bassée, ce grand attirail qui avoit été pris.

Après que l'armée en fut debarrassée, elle repassa la riviere du Lys à Eterre; & le Prince de Condé envoya ordre au Maréchal de Rantzau de profiter de la conjoncture favorable & d'attaquer Furnes qui étoit d'une extrême importance pour la communication d'Ypres & de Dunkerque: Mais ce Maréchal, bien qu'il eût suffisamment de trou-

troupes pour ce ſiege, faiſoit naître à tous momens tant de difficultez, que le Prince fatigué de la negative continuelle de l'Alleman, ſe reſolut d'y aller lui-même; & laiſſant le Maréchal de Gramont poſté à Eterre, il acheva le ſiege de Furnes en peu de jours, où il reçût une mouſquetade dans les reins, qui lui perça ſon buffle ſans lui faire autre mal qu'une très-groſſe contuſion.

Les étonnantes & imprevûes revolutions de Paris, l'obligerent d'aller à la Cour, & le Maréchal de Gramont de repaſſer la riviere, & de ſe venir camper proche de Bethune, où il reçut un courier du Cardinal Mazarin, par lequel il lui mandoit de revenir trouver le Roi en diligence, & de ramener avec lui les Gardes Françoiſes & Suiſſes, & les Compagnies de Gensdarmes & de Chevaux Legers de la

la Garde; il laiſſa l'armée ſous les Lieutenans Generaux en des quartiers de rafraichiſſement, & arriva à Saint Germain trois jours avant que le Roi accordât cette Declaration de mil ſix cens quarante huit, laquelle à donné tant de ſujet de parler, non ſeulement à la France, mais à toute l'Europe, & qui a été auſſi mal gardée, qu'elle avoit été injurieuſement demandée, &, ſi on l'oſe, dire foiblement accordée.

Je ne parlerai point ici, pour ne pas ſortir du ſujet que je me ſuis propoſé ni des barricades de Paris, ni du parti de la fronde, ni de l'évaſion des Princes, ni de tout ce qui s'eſt paſſé dans le Royaume capable de le culbuter depuis l'année quarante neuf, juſques en cinquante quatre; je dirai ſeulement pour en revenir au Maréchal de Gramont, que le Cardinal Mazarin, qui étoit ſon ami intime, & qui con-

connoiſſoit de tout tems ſon zele & ſon attachement fidele à l'Etat & à la perſonne de ſon Maître, lui confia celle du Roi, lorſqu'il fut queſtion, le jour des Rois après le feſtin donné à l'Hôtel de Gramont, de le faire 1649.
ſortir à minuit du Palais Royal avec la Reine & Monſieur ſon frere pour les mettre en ſûreté dans le Château de Saint-Germain: ce qui s'executa avec autant de ſecret que d'ordre, & que le même Cardinal voulut toûjours du depuis, la plûpart des plus grands Seigneurs de la Cour ayant pris un parti contraire à leur devoir, que le Maréchal de Gramont reſtât continuellement auprès de leurs Majeſtez, comme le ſeul homme de confiance pour elles, & incapable de rien faire contre ſon honneur, & le ſervice du Roi: ce qu'il fit aſſez connoître dans la ſuite de ſa conduite avec le

le Prince de Condé, avec lequel il rompit tout commerce, dès qu'il le vit engagé malheureusement dans un parti contraire à son devoir, & retiré en Guienne avec l'armée d'Espagne que commandoit Batteville.

Le Prince de Condé, & tous ceux de la caballe, le sollicita plusieurs fois de ne le pas abandonner, vû l'étroite amitié qui étoit entre eux depuis tant d'années, & qu'il n'y avoit rien à quoi il ne pût prétendre & attendre de lui, s'il vouloit suivre son parti, en faisant suivre à Bayonne & au Bearn l'exemple de la Guienne.

Le Maréchal de Gramont refusa ces propositions avec la hauteur qu'il convenoit, & fit voir au Cardinal l'importance dont il étoit pour le service du Roi, qu'il quittât la Cour pour un tems, pour s'en aller dans ses Gouvernemens, où sa presence de-

devenoit abſolument neceſſaire pour empêcher qu'ils ne ſuiviſſent le mauvais exemple de Bordeaux, & de la Guienne; parce qu'une fois ſi Bayonne & Saint Jean de pied de port étoient pris, les forces d'Eſpagne pouvant communiquer par terre, avec Monſieur le Prince qui étoit déja maître de la Guienne, le Roi pourroit courir riſque de perdre toute la France. Ce qu'il diſoit étoit bien veritable; l'on peut dire auſſi que le Cardinal, dont les vûës étoient fort étenduës, n'eût pas de peine à ſe le perſuader, & connoiſſant toute la conſequence, & le peril éminent où l'Etat ſe trouvoit, il conjura le Maréchal de Gramont de prendre la poſte, & de ſe rendre à Bayonne en toute diligence, puiſque c'étoit la clef du Royaume, & que de là ſeul dépendoit le ſalut de la Monarchie & de la Majeſté Royale.

Le

Le Prince de Condé, le Prince de Conty, Madame de Longueville, Batteville, General des Espagnols & tous les Sectateurs de la Ligue étoient à Bordeaux, & ayant eu des avis certains que le Maréchal de Gramont devoit y passer pour se jetter dans Bayonne, & qu'il étoit resté inflexible sur les propositions qui lui avoient été faites de la part du Prince de Condé, tinrent Conseil dans l'Hôtel de Ville; & après maintes deliberations sur ce qu'il y avoit à faire touchant le passage du Maréchal de Gramont, on conclut qu'il falloit s'en défaire, & le jetter dans la Garonne, cela parut horrible à Monsieur le Prince, & il ne voulut point y consentir. Cependant la Ligue ne laissa pas de persister absolument, à l'insû de Monsieur le Prince, dans le premier avis qui avoit été projetté de s'en défaire; & la chose eut été executée, si un Con-

Conseiller du Parlement de Bordeaux, nommé la Chaise, attaché à lui de pere en fils, ayant été averti le soir de ce qui avoit été résolu à l'Hôtel de Ville contre le Maréchal de Gramont, n'eût pris une chaloupe pour s'en aller à Blaye, où il arriva en trois heures avec vent & marée sur le point que le Maréchal étoit prêt à s'embarquer pour venir à Bordeaux; il lui dit tout ce qui s'étoit passé dans le Conseil de l'Hôtel de Ville, & qu'il étoit mort sans ressource, s'il n'évitoit Bordeaux. Le Maréchal profita sagement de l'avis, & gagna Langon, sans entrer dans Bordeaux, d'où ensuite par les Landes il passa heureusement à Bayonne.

Si-tôt qu'il y fût arrivé, il rassûra toute la frontiere qui étoit fort ébranlée, & contint la Noblesse du Bearn, les peuples de cette Province, les Bayonnois,

& les Basques dans la fidelité qu'ils devoient au Roi: ce qui dérangea tout à fait les projets que Mr. le Prince avoit concertez avec les Espagnols, lesquels ne le pouvant plus secourir par terre, toute communication leur ayant été ôtée, Bayonne & le Bearn, restant fideles, n'avoient plus que la voye de la mer pour venir à Bordeaux qui en étoit une très-incertaine, & d'une dépense immense pour eux, aussi s'en lasserent-ils bientôt; & le Comte d'Harcourt étant venu en Guienne avec une armée, il défit plusieurs fois les troupes de Monsieur le Prince, & le contraignit enfin de revenir à Paris, d'où après le combat de Saint Antoine, il repassa en Flandre, & fit son traité avec le Roi d'Espagne.

Les troubles de Guienne appaisez, & Bordeaux remis dans l'obéïssance, le Maréchal de Gra-

Gramont eut ordre de s'en revenir à la Cour, où il resta toûjours près de la personne du Roi & du Cardinal ; lequel enfin après toutes les disgraces qui lui étoient arrivées, ayant été forcé de sortir de France, revint triomphant de ses ennemis, & avec plus d'autorité dans l'Etat, que n'en eût jamais son prédecesseur le Cardinal de Richelieu, & qu'il a conservée jusques au moment de sa mort.

Le Maréchal qui avoit toûjours servi le Cardinal avec chaleur pendant son exil, resta son ami fidele, aussi en fut-il bien recompensé, car la reconnoissance du Cardinal envers lui fut parfaite, & il n'est distinction qu'il n'eut pour lui, & graces qu'il ne lui ait faites pendant sa vie.

Les barricades de Paris finies, les Frondeurs entierement terrassez, & le dedans du Royau-

me commençant à joüir de la paix, le Cardinal Mazarin s'appliqua uniquement aux moyens de pouvoir terminer glorieusement pour le Roi, la guerre de Flandre & d'Italie qui duroit depuis tant d'années.

Fin du premier Tome.

TA-

TABLE
DES MATIERES,
Contenues dans le premier Volume.

NAiſſance du Comte de Guiche. *Page* 3
Le Duc de Gramont ſon pere l'envoye à Paris pour faire ſes exercices. 3, 4
Mediocrité de la penſion que le Duc ſon pere lui donnoit. 4
Le Comte de Guiche va à la Cour, & y eſt fort bien reçû. 5
Il jouë, & la fortune le favoriſe. 6
Le Roi Louis XIII. fait les ſieges de Montpellier, & de Saint Antonin, où le Comte de Guiche ſe diſtingue. 7
Paix faite avec les Huguenots. *ibid.*
Le Comte de Guiche prend congé du Roi pour paſſer en Hollande, qui étoit pour lors le Theatre de la guerre. 7, 8
Entre dans Breda pardeſſus les retranchemens. 8
Siege de Breda par les Eſpagnols. *ibid.*
Ordre du Roi d'Eſpagne de le prendre. 10
Le Comte de Guiche ſe diſtingue à ce fameux ſiege. *ibid.*
Après la priſe de Breda, il revient en France 11
Paſſe auſſi-tôt en Piémont pour ſervir ſous le Maréchal de Crequi. *ibid.*
Revient en France. *ibid.*

Se bat en duel contre Hoquincourt. *ibid.*
Sort du Royaume, & se rend à l'armée du Comte de Tilly. 11, 12
Le Comte de Guiche d'abord conçoit peu d'estime du Comte de Tilly. 12
Est detrompé sur le champ. 13
Grandes qualitez du Comte de Tilly. *ibid.*
Le Comte de Guiche se trouve au passage de la riviere d'Elbe. 14
Tilly bat l'armée du Roi de Dannemark. *ibid.*
Portrait de Walstein. 15
Walstein offre de l'Emploi au Comte de Guiche, qui le refuse. 16, 17
Le Comte de Guiche quitte l'armée de l'Empereur, & passe à Mantouë. 17
Siege de Casal. *ibid.*
Le Duc de Mantouë lui donne la Commission de Lieutenant General dans le Montferrat. *ibid.*
Se rend à Nice de la Paille. 18
Y est assiegé. *ibid.*
Est obligé de se rendre, & de sortir du Montferrat. 19
Le Comte de Guiche retourne à Mantouë & est fait Capitaine des Gardes du Duc. 20
Mantouë assiegé par l'armée Imperiale. 21
Poltronnerie d'un Officier Italien. 22
Levée du siege de Mantouë. 23
Les ennemis paroissent une seconde fois devant Mantouë. 24
Le Comte de Guiche avec la Cavalerie leur livre combat. 25
Lâcheté de l'Infanterie. *ibid.*
Le Comte de Guiche est battu, blessé, & pris prisonnier. 26
Ne veut pas souffrir qu'on le guerisse par des paroles superstitieuses. 27
Le Comte de Galas, un des Generaux de l'ar-

mée

mée de l'Empereur, lui envoye son carrosse pour le porter à Gazuol. 28
Le Prince de Bozolo en prend un soin particulier. 29
Pietro Ferrari, Corse de nation, les reclame comme son prisonnier. *ibid.*
Est conduit au Château de Goette, dont Ferrari étoit Gouverneur. *ibid.*
Mauvais traitement qu'il reçoit de Pietro Ferrari. *ibid.*
Remontrance des Officiers de la garnison à Pietro Ferrari, au sujet du Comte de Guiche. 30
Dure réponse de Pietro Ferrari à cette remontrance. *ibid.*
Pietro Ferrari semble s'humaniser en faveur du Comte de Guiche. 31
Mort de Pietro Ferrari. 32
Le Prince de Bozolo le tire du Château de Goete. 33
Par le Traité de Chierasco, il est élargi sans rançon. *ibid.*
Les amis du Comte de Guiche obtiennent sa grace du Roi, & il revient à la Cour. *ibid.*
Est bien reçû du Roi. 34
Le Cardinal de Richelieu le traite avec distinction. *ibid.*
Lui donne une de ses nieces en mariage. 35
Le Comte de Guiche a ordre de se jetter dans Calais pour le defendre contre le Cardinal Infant. 36
Le Comte de Guiche revient à la Cour. *ibid.*
La guerre se declare entre la France & l'Espagne. 37
Est nommé par le Roi Maréchal de Camp, pour servir sous le Cardinal de la Valette. *ibid.*
Le Gouverneur du Château de Landstoul le li-

livre aux ennemis; ce qui ſauve l'armée de l'Empereur. 38
L'armée du Roi marche à Mayence. 39
Fait en chemin le ſiege de Binghen, où le Comte de Guiche eſt bleſſé. 40
L'armée refuſe de paſſer le Rhin. 41
Le Comte de Guiche fait échoüer les entrepriſes de Galas. 42
Action vigoureuſe du Comte de Guiche. 42. 43
Le Colonel Roſe bleſſé. 43
Retraite memorable de Mayence. *ibid.*
Priſe de Saverne par l'armée de l'Empereur. 44
Priſe de Dieuze par l'armée du Roi. 45
Le Comte de Guiche revient à la Cour, & retourne auſſi-tôt à l'armée. *ibid.*
Le Cardinal de la Valette ſecourt Colmar, & Scheleſtat. *ibid.*
Le Comte de Guiche eſt chargé du Ravitaillement de Haguenau, & l'execute. 46. *& ſuiv.*
Le Duc de Weymar le demande au Roi, pour commander ſes troupes. 49
Le Duc de Weymar prend le fort de Saverne. *ibid.*
Fait le ſiege de la Ville. 50
Le Duc fait donner un aſſaut contre le ſentiment du Comte de Guiche. *ibid.*
Mauvaiſe réuſſite de cet aſſaut. 51 & 52
Le Comte de Guiche y eſt bleſſé, & retiré d'entre les morts par le Sieur Fabert. 52
Le Comte de Hanau, & les Colonels Candel & Sandelands tuez en voulant ſecourir le Comte de Guiche. 53
Le Duc de Weymar y va, & eſt bleſſé. *ibid.*
Belle défenſe des aſſiegez. *ibid.*
Priſe de Saverne. *ibid.*
Le Vicomte de Turenne a la main caſſée à ce ſiege. 54
Le Duc de Weymar veut ſe vanger du Colonel

nel des Cravates, & en charge le Comte de Guiche. 54, 55
Le Comte de Guiche les bat à plate coûture; entre dans leur Quartier; prend leurs bagages, & brûle leurs tentes. 55
Prise du Singe de la femme du Colonel des Cravates, vêtu en Houssard. 56
Malheureuse operation faite sur lui, & renvoyé à la Colonelle. 58
Les ennemis entrent en Bourgogne. *ibid.*
Les armées du Cardinal de la Valette & du Duc de Weymar, inferieures à celle de l'Empereur. *ibid.*
Le Comte de Guiche avec l'avantgarde de la Cavalerie, a ordre de côtoyer les ennemis. 59
Est chargé de faire passer la riviere de Til à l'armée, ce qu'il executa heureusement. *ibid.*
Le Duc de Lorraine marche à saint Jean de Laune. 60
Le Comte de Rantzau a ordre de se jetter dedans pour les défendre. *ibid.*
L'armée de l'Empereur se retire de France avec des incommoditez extraordinaires. 61
Galas pour favoriser sa retraite, laisse une garnison dans Mirabeau. 62
Le Comte de Guiche avec le seul Regiment de Batilly, défait deux Regimens de Cavalerie. *ibid.*
Le Baron de Suits qui commandoit l'arrieregarde, reste dans Mirabeau pour favoriser la retraite de Galas. *ibid.*
Le Comte de Guiche proposa au Duc de Weymar de le forcer, & veut se charger de le faire. 63
Le Duc s'y oppose au grand étonnement de tous les Officiers. *ibid.*
Le Baron de Suits profite de cette favorable opi-

opiniâtreté du General, & passe la riviere, mais fort en desordre. 64
Le Duc de Weymar ordonne aux troupes de marcher, mais trop tard. *ibid.*
On fait deux mille prisonniers, & l'on prend seize pieces de çanon, & plusieurs chariots de munitions. *ibid.*
Siege & prise de Landrécy, & du Château d'Emery. 65
Siege de la Capelle par le Cardinal de la Valette. *ibid.*
Le Cardinal Infant marche pour le secourir. 66
Prise de la Capelle. 67
Les Espagnols font couper la tête au Gouverneur pour l'avoir lâchement renduë. *ibid.*
Le Cardinal Infant vient attaquer le Duc de Candalle sous Maubeuge. *ibid.*
Est repoussé vigoureusement. *ibid.*
Le Cardinal de la Valette marche au secours du Duc de Candalle. 68
Au bruit de sa marche, le Cardinal Infant se retire. *ibid.*
Le Duc de Candalle & le Comte de Guiche vont trouver le Cardinal de la Valette pour conferer sur la jonction des troupes. 69
Le Comte de Guiche est chargé du soin de faire la jonction. 70
Le Colonel Gassion, retournant à Maubeuge, est défait par un parti ennemi, & revient à Landrecy. *ibid.*
Le Colonel Gassion porte au Vicomte de Turenne l'ordre qui avoit été arrêté pour la jonction des troupes. 71
Le Comte de Guiche se met en marche pour la jonction des troupes. *ibid.*
S'empare du Village de Vaux. 72
Fait construire des ponts sur le ruisseau du Village. *ibid.*
Don-

Donne avis au Cardinal de la Vallette que le passage est gagné, & qu'il ait à s'avancer promptement. 73
Dom Jean de Vinero, General de la Cavalerie d'Espagne vient pour s'emparer du Village de Vaux, mais il le trouve occupé par nos troupes. *ibid.*
Dom Juan de Vinero tente inutilement l'attaque du Village. *ibid.*
Picolomini arrive avec tous les Dragons de l'armée, & fait attaquer tous les postes, où il est toûjours repoussé. 74
Picolomini obligé de se retirer fort en désordre. 75
Jonction des deux armées du Roi. 76
Le Roi donne au Comte de Guiche la Lieutenance Generale de Normandie, & le Gouvernement du Château de Rouen *ibid.*
Le Marquis de Leganez attaque Breme. *ibid.*
Le Comte de Guiche est envoyé en Italie pour servir sous le Maréchal de Crequy, avec la qualité de General de la Cavalerie. *ib.*
Le Maréchal de Crequy tué d'un coup de canon, en reconnoissant les endroits pour secourir Breme. 77
Arrivée du Comte de Guiche à Casal. *ibid.*
Se jette dans Pondesture, ce qui ôte à Leganez l'envie de l'assieger. *ibid.*
Le Cardinal de la Valette arrive en Italie pour commander l'armée. 78
Le Marquis de Leganez fait le siege de Verceil, & le prend. *ibid.*
Le Comte de Guiche revient à la Cour. *ibid.*
Le Roi lui donne le Gouvernement de Lorraine. *ibid.*
Peu après, il est pourvû de la Charge de Mestre de Camp des Gardes Françoises. *ibid.*
Le Comte de Guiche supplie le Roi de ne point le laisser en Lorraine, & qu'il pût ser-

servir dans quelqu'une des armées. *ibid.*
Le Roi l'envoye en Italie avec la Patente de General. 79
A ordre de se jetter dans Pignerol. 80
L'armée du Roi passe en Piedmont, & fait le siege de Chivas, & le prend à la vûë des ennemis. *ibid.*
Le Comte de Guiche revient trouver le Roi à Mouzon. 81
Se trouve au siege d'Yvoi. *ibid.*
Prise d'Yvoi. *ibid.*
Le Comte de Guiche commande un Corps d'armée separé. *ibid.*
Prend les Châteaux de Gierges & d'Agimont. *ibid.*
Difficultez du siege de Charlemont. 82
Qui en empêche l'execution. *ibid.*
Le Cardinal de Richelieu mande au Comte de Guiche de revenir à la Cour. *ibid.*
Le Cardinal le renvoye aussi-tôt au Maréchal de Châtillon pour conferer avec lui sur le siege d'Arras. 83
Mesures prises justes pour l'execution de ce siege. *ibid.*
Le Comte de Guiche s'y distingue extremement. *ibid.*
Combat de Bapaume où le Comte de Guiche rompt l'escadron du Comte de Buquoi. 84
Est coupé & entraîné dans l'escadron des ennemis. *ibid.*
Laisse tomber son écharpe, & revient à la charge avec les ennemis. *ibid.*
Rouville le reconnoît, le dégage, & l'escadron du Comte de Buquoy est entierement défait. *ibid.*
Le Comte de Guiche commande à la place du Maréchal de la Meilleraye. 85
Les ennemis se presentent devant son poste, & se retirent aussi-tôt. 86

Les

Les ennemis attaquent le Fort de Ramſau, & le Comte de Guiche le ſecourt. 87
Arrivée du Convoy ſous l'eſcorte du Maréchal de la Meilleraye. *ibid.*
Priſe d'Arras. *ibid.*
Le Comte de Guiche eſt fait Lieutenant General ſous le Maréchal de la Meilleraye. 88
Le Roi vient voir le Cardinal de Richelieu à Ruel. 89
Conſeil tenu à Ruel où le Comte de Guiche eſt admis. *ibid.*
Les ſieges de Cambray & d'Aire ſont propoſez, on s'en tient à celui d'Aire. *ibid.*
Aire inveſti des deux côtez de la Scarpe. 90
Le Maréchal de la Meilleraye donne la moitié de l'armée à commander au Comte de Guiche pour avoir chacun leur attaque. *ibid.*
Les aſſiegez ſe défendent avec la derniere valeur. 90, 91
Priſe d'Aire. 91
L'armée marche à Teroüane. 92
Siege de la Baſſée. *ibid.*
Bervouht ſe jette dedans pour la défendre. 93
Eſt obligé de capituler au bout de trois jours. *ibid.*
L'armée brûle les Fauxbourgs de Lille. *ibid.*
L'armée attaque Bapaume. *ibid.*
Le Maréchal de Brezé s'en retourne à la Cour, & le Commandement de ſon armée eſt donné au Comte de Guiche. *ibid.*
Priſe de Bapaume où le Maréchal de la Meilleraye donne au Comte de Guiche, de la part du Roi, le Bâton de Maréchal de France. 94
Le Maréchal de la Meilleraye s'en retourne à la Cour, & remet au Maréchal de Guiche le Commandement des armées de Flandres. *ibid.*

On

On donne au Comte d'Harcourt le Commandement de l'armée de Picardie. 96
Le Roi & le Cardinal de Richelieu vont en Roussillon pour faire le siege de Perpignan. *ibid.*
Le Maréchal de Guiche se rend à Reims pour commander l'armée de Champagne. *ibid.*
Les ennemis assiegent la Bassée. *ibid.*
Le Maréchal de Guiche avec un détachement de l'armée joint le Comte d'Harcourt pour la secourir. *ibid.*
Les deux Generaux trouvent les ennemis trop bien retranchez pour en tenter le secours. *ibid.*
Les deux Generaux reviennent sur la Frontiere, & joignent les deux armées. 97
Les deux armées marchent ensemble au secours de la Bassée. *ibid.*
Les deux Generaux à leur arrivée à Arras apprennent la prise de la Bassée. *ibid.*
Tiennent un Conseil de guerre. *ibid.*
Les deux armées se separent, & retournent chacune de leur côté sur la Frontiere, pour observer les ennemis & être à portée de se rejoindre. 97, 98
Mesures prises dans le Conseil de guerre mal executées. 99
Faux avis donnez au Maréchal de Guiche sur la marche des ennemis. 100
Les armées ennemies marchent à celle du Maréchal de Guiche. 101
Le Maréchal tient Conseil de Guerre, où il est resolu d'attendre les ennemis, la retraite étant devenuë impossible. 102
Le Maréchal va reconnoître les ennemis avec le Comte de Rantzau, & le Marquis de Lenoncourt. 103
La Maréchal poste ses troupes dans les endroits qui lui paroissent les plus avantageux,

geux. 103, 104

Le Maréchal à la tête du Regiment de Piedmont soutient la premiere attaque des ennemis. 105

Est averti que le Regiment de Vervins a abandonné lâchement son poste. ibid.

Il prend son Regiment de Cavalerie, & regagne le poste que le Regiment de Vervins avoit abandonné. ibid.

Les ennemis le voulant regagner, viennent six fois à la charge, & sont toûjours repoussez. 105, 106

Pour le conserver, il est obligé de dégarnir les autres postes. ibid.

Le Maréchal qui n'avoit que dix mille hommes, & les ennemis vingt-sept mille, est enveloppé de toutes parts. 106

Toutes ses troupes se dispersent. ibid.

Le Maréchal avec une intrepidité étonnante, perce ce qui s'oppose à son passage, & se retire à Saint-Quentin. 106, 107

Les ennemis du Cardinal de Richelieu sement de mauvais bruits sur la perte de cette bataille. 107

Le Maréchal s'en met peu en peine, & ne songe qu'à reparer ce qui venoit d'arriver. 108

Il se jette dans Guise, craignant que les ennemis n'en fassent le siege. ibid.

La plûpart de ses troupes l'y viennent rejoindre, & il en fait la revûë. 109

L'Infanterie avoit jetté ses armes, il en fait acheter à ses dépens. ibid.

Il met sa Cavalerie en Quartiers de rafraîchissement en Champagne, & dans l'Isle de France. ibid.

Les ennemis marchent du côté de Rocroi. ibid.

Le Maréchal se jette dedans. 110

N'osent en faire le siege, ni d'aucunes autres

Places, les trouvant toutes trop bien garnies; & le Maréchal par tout. *ibid.*
Les ennemis ſe retirent des Frontieres de France, & marchent du côté du Prince d'Orange. *ibid.*
Le Maréchal de Guiche rétablit ſon armée, & rentre dans le païs ennemi. *ibid.*
Reçoit des lettres du Roi, & du Cardinal de Richelieu toutes favorables. 111
Revient à la Cour. *ibid.*
Trouve le Cardinal de Richelieu prêt de mourir. 112
Le Cardinal l'exhorte d'être toûjours fidele au Roi, & d'inſpirer les mêmes ſentimens à ſes enfans. *ibid.*
Lui donne ſa benediction. *ibid.*
Mort du Cardinal de Richelieu. 113
Le Roi conſole le Maréchal de Guiche, & l'aſſure de ſa protection. 114
Les ennemis forment le deſſein d'attaquer Arras. *ibid.*
Le Maréchal a ordre d'aller le défendre. 115
Les ennemis n'oſent l'attaquer. *ibid.*
Le Maréchal eſt rappellé à la Cour. *ibid.*
Trouve le Roi à l'extremité. *ibid.*
La Regence eſt donnée à la Reine. 116
Le Cardinal Mazarin eſt choiſi par la Reine pour premier Miniſtre. *ibid.*
Grandes qualitez du Cardinal Mazarin. *ibid.*
Le Maréchal de Guiche devient intime ami du Cardinal. 118
Le Marechal eſt nommé pour ſervir ſous le Duc d'Anguien. *ibid.*
Le Duc d'Anguien eſt fort content de cette nomination. 119
Le Duc d'Orleans fait le ſiege de Gravelines. 120
L'armée du Duc d'Anguien entre dans le Luxembourg. *ibid.*

Le Duc d'Anguien a ordre de joindre l'armée du Maréchal de Turenne, pour marcher ensemble au secours de Fribourg. 121
Le Duc d'Anguien pendant sa marche apprend la prise de Fribourg. 122
Le Duc d'Anguien & le Maréchal de Guiche joignent le Maréchal de Turenne à Brisac. *ib.*
Tiennent Conseil de Guerre sur le champ, où il est resolu d'attaquer les ennemis dans leurs retranchemens. 122, 123
Combat de Fribourg. 123, 124
Le Duc d'Anguien & le Maréchal de Guiche forcent les retranchemens des ennemis. 125
Le Baron de Mercy, General des troupes de Baviere, se retire en bon ordre sur la montagne noire, & s'y retranche. 126
Est attaqué une seconde fois dans son retranchement. *ibid.*
Vigoureuse resistance des ennemis. 128
On ne peut les forcer, & l'on y fait une perte considerable d'Officiers & de soldats. *ibid.*
Le Duc d'Anguien se trouve par tout à la tête des troupes. 129
Le Maréchal de Guiche allant pour joindre le Prince, a son cheval tué sous lui. *ibid.*
Le Duc d'Anguien obligé de se retirer. *ibid.*
Joint le Maréchal de Guiche, & lui propose de retourner aux ennemis. 130
Grandes qualitez du Duc d'Anguien. *ibid.*
Le Maréchal de Guiche represente au Prince le danger qu'il y a de retourner aux ennemis. 131
Le Prince se rend aux raisons du Maréchal de Guiche. *ibid.*
L'Infanterie recommence un nouveau combat sous les ordres de Mauvilliers qui est tué d'abord. 132
Est fort maltraitée. *ibid.*
Le Maréchal de Guiche propose au Prince, &

au Maréchal de Turenne de la ſecourir. 133
Ils s'y oppoſent d'abord, mais enſuite ils y conſentent. 133, 134
L'Infanterie eſt ſecouruë, & la perte eſt très-conſiderable de part & d'autre. 134
Les armées décampent, & marchent à Sanpeter. 136
Les ennemis qui étoient au deſſus de l'Abbaye, abandonnent toutes leurs munitions, leurs proviſions & tous leurs équipages de guerre. *ibid.*
Le General Mercy attaqué par nos troupes, les oblige de ſe retirer. 137
Toutes nos troupes étant jointes, Mercy eſt obligé de ſe retirer vers Philinguen. 138
Nos troupes le ſuivent, & ne le peuvent joindre. *ibid.*
Reviennent camper à Sanpeter dans le camp des ennemis où elles trouvent des proviſions en abondance. *ibid.*
Les armées marchent à Philisbourg pour en faire le ſiege. 138 & 139
Siege de Philisbourg. 140
Priſe de Philisbourg. 141
Le Maréchal de Guiche reçoit à Philisbourg la nouvelle de la mort de ſon pere, & que le Roi lui avoit donné les Gouvernemens qu'il poſſedoit. *ibid.*
Il revient à la Cour pour en remercier le Roi & la Reine Regente. *ibid.* & 142
Il va prendre poſſeſſion de ſes Gouvernemens. 142
Le Maréchal de Turenne perd la bataille de Mariendal. *ibid.*
Le Roi ordonne au Duc d'Anguien & au Maréchal de Gramont de paſſer le Rhin. *ibid.*
L'armée Suédoiſe joint celle du Maréchal de Turenne. 143
L'armée du Duc d'Anguien les joignit à Ne-

ker-

Il donne à manger aux Magiſtrats d'Ingolſtadt. *ibid.*
Eſt mis dans le Château. *ibid.*
L'Electeur de Baviere lui écrit très-obligeamment, & lui dépêche Kittner ſon premier Miniſtre, & au Gouverneur d'Ingolſtadt, de le laiſſer dans la Ville ſur ſa parole. *ibid.* & 168
L'Electeur de Baviere accorde la même grace aux autres priſonniers à ſa conſideration. 168
L'Electrice de Baviere lui envoye toutes ſortes de confitures dans des boëttes de Vermeil doré. *ibid.*
Kittner l'aſſure que ſa priſon ne ſera pas longue, le Duc d'Anguien preſſant fortement ſon échange avec le Comte de Gleen. 169
Kittner vient annoncer au Maréchal de la part de l'Electeur de Baviere, ſon échange avec le Comte de Gleen. 170
L'Electeur le fait prier par Kittner de le venir voir à Munik. *ibid.*
Le Duc d'Anguien ignorant ce qui ſe paſſoit, croit qu'on ne veut pas tenir l'échange. *ib.*
L'Electeur avertit le Maréchal de Gramont des craintes du Duc d'Anguien. 171
Le Maréchal demande la permiſſion à l'Electeur d'informer le Prince du ſujet de ſon voyage. *ibid.*
Le Prince ayant reçû ſa lettre, en temoigne beaucoup de joye. *ibid.*
Le Maréchal loge chez le Comte de Curts, Favory de l'Electeur. *ibid.*
Le Maréchal eſt conduit à l'audience de l'Electeur. 172
L'Electeur par ſon diſcours témoigne une grande confiance au Maréchal. *ibid.*
L'Electeur lui donne une ſeconde audience, dans laquelle il prend congé de ſon Alteſſe 175
Heureux ſuccès de cette negociation. 176

Le Maréchal part de Munik. 177
A une lieuë de l'armée de Baviere, tous les Generaux viennent au devant de lui. *ibid.*
Est échangé avec le Comte de Gleen. *ibid.*
Arrive à l'armée du Duc d'Anguien, qui faisoit le siege de Dunkespiel. *ibid.*
Prise de Dunkespiel. 178
Le Duc d'Anguien tombe dangereusement malade. *ibid.*
Le Prince prie instamment le Maréchal de Gramont de le faire porter à Philisbourg. *ibid.*
Difficulté de le pouvoir faire, sans exposer la personne du Prince. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont se charge de le conduire à Philisbourg, ne voulant point s'en reposer sur d'autre que lui, malgré tous les risques qu'il avoit à courir. 179
Le Maréchal arrive heureusement à Philisbourg, le Prince commençant à se porter un peu mieux. 181
Le Maréchal prend congé du Prince, & se rend à l'armée par un autre chemin, les ennemis l'attendant par celui qu'il étoit venu. 181, 182
Les Generaux apprennent par le Colonel Bens que l'armée Imperiale marche à eux, ce qui leur fait prendre le parti de se retirer à Philisbourg. 182 & 183
Les principaux Officiers de la Landgrave de Hesse, sont d'avis contraire, & opinent d'abandonner le canon, de brûler le bagage & de se retirer à Mayence. 183
Les Maréchaux de Gramont & de Turenne s'opposent à cette honteuse proposition, & les armées marchent à Philisbourg. 184 & 185
Evenemens extraordinaires. 186
Le Maréchal de Gramont, pour encourager les troupes à passer la riviere, y entre le premier.

kerhausen. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont est chargé de faire le siege de Wimpfen. 144
Prise de Wimpfen. 145
Les armées marchent à Schubeschal pour en faire le siege. *ibid.*
Le General Mercy fait échouer cette entreprise. *ibid.*
Grande penetration du General Mercy. *ib.* & 146
Le Comte de Konismarq General de l'armée Suédoise, quitte nos armées. 147
Compliment extravagant que Konismarq envoye faire au Duc d'Anguien. *ibid.*
Réponse brusque du Prince à ce compliment. 148
Les armées marchent à Rottembourg. *ibid.*
Prise de Rottembourg. 149
Les armées marchent à Finkespiel, pour en faire le siege. *ibid.*
Les Generaux apprennent que les ennemis sont près d'eux, & changent de dessein pour marcher droit aux ennemis. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont va reconnoître la situation des ennemis, 150.
Les trouve campez trop avantageusement pour les attaquer. 151
Le Duc d'Anguien veut les reconnoître lui-même, & est de même sentiment. *ibid.*
Les armées décampent, & marchent à Norlingue pour en faire le siege. *ibid.*
Les armées ennemies marchent pour le couvrir. 152
Les ennemis viennent camper à demi-lieuë de nos armées. *ibid.*
Les ennemis se mettent en bataille. 154
Lourde faute des Generaux ennemis. *ibid.*
Postes avantageux des ennemis. 155
Bataille de Norlingue. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont a le Commande-

 ment

ment de l'aîle droite. 156
Le Maréchal de Gramont reçoit un coup de mousquet dans son casque. 158
Ce coup le fait tomber tout étourdi sur le col de son cheval. *ibid.*
Il revient de son étourdissement, & se trouve par tout où il est necessaire pendant le reste de l'action. *ibid.*
Marcin & Castelnau blessez, & obligez de se retirer. 159
Le Duc d'Anguien se met à la tête de l'aîle gauche, que commandoit le Maréchal de Turenne. *ibid.*
Fait ces belles charges de Cavalerie tant renommées. *ibid.*
L'aîle gauche des ennemis marche à nous en bataille. *ibid.*
Notre cavalerie en prend l'épouvante, & s'enfuit à toute bride à deux lieuës de là. 160
Le Maréchal de Gramont se met à la tête des deux Regimens de Fabert & de du Wal, Irlandois ; ces deux Regimens font une décharge si furieuse, qu'elle ouvre les escadrons ennemis. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont entre dans les escadrons ennemis. *ibid.*
Est enveloppé de toutes parts, & pris prisonnier. 161
Un Page du General Mercy, pour venger la mort de son Maitre, veut le tuer. 162
Le Duc d'Anguien défait entierement l'aîle droite des ennemis. 163
Le General de l'armée Imperiale est pris prisonnier. *ibid.*
Le Duc d'Anguien gagne la bataille. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont est mené à Ingolstadt par ordre de Jean de Wert. 165
Les Bourgeois d'Ingolstadt lui rendent tous les honneurs possibles. 167

Le Prince Guillaume, & le Maréchal de Gramont determinent le Prince d'Orange à attaquer les Forts de Calo & de Sainte Marie. 210
Le Prince d'Orange change d'avis, & fait le ſiege du Château de Tamiſe. 211
Le Prince d'Orange propoſe une ſeconde fois au Maréchal de danſer une courante. 212
Les Hollandois rebuttez de la dépenſe que leur cauſoit le ſéjour des armées dans le Pays de Waes. 214
La Princeſſe d'Orange vient trouver le Prince ſon époux à Bergopſom, & le ſollicite fort à faire ſa paix avec l'Eſpagne. 215, 216
Le Maréchal de Gramont reçoit des Ordres de la Cour de ramener ſes troupes en France. 216
Le Maréchal tente ſon retour par terre, & arrive heureuſement à Maſtricht. 218
Traverſe les Ardennes ſans aucune oppoſition. 219
Paſſe ſur les Terres de Liege, où il eſt complimenté par des Deputez du Chapitre. 220
Son arrieregarde eſt attaquée dans les bois de Saint Aubert. *ibid.*
Arrive à Sedan, d'où il envoye ſes troupes au Duc d'Anguien qui faiſoit le ſiege de Dunkerque. *ibid.*
Le Roi lui ordonne de revenir à la Cour. 221
Levée du ſiege de Lerida. *ibid.*
Le Roi donne au Duc d'Anguien, & au Maréchal de Gramont, le commandement de l'armée de Catalogne. *ibid.*
Conſeil de guerre tenu ſur les ſieges de Tarragone ou de Lerida. 222
Celui de Lerida eſt reſolu. 223
Difficultez inſurmontables qni obligent de le lever. 229 *& ſuiv.*

Les troupes mises en quartier de rafraîchissement. 232
Les troupes font le siege d'Ager. *ibid.*
Prise d'Ager. 233
Le Maréchal de Gramont oblige les ennemis de lever le siege de Constantin. 234
Le Maréchal rejoint le Prince de Condé. *ibid.*
Le Prince de Condé & le Maréchal, après avoir donné ordre aux Maréchaux de Camp de faire marcher les troupes, vont reconnoître les ennemis. 235
Le Prince de Condé harcelle l'arrieregarde des ennemis. 236
Méprise des Maréchaux de Camp. *ibid.*
Qui donne lieu aux ennemis de se poster avantageusement. 237
Le Marquis d'Aytonne avec vingt-deux escadrons, n'osent attaquer le Maréchal de Gramont qui n'en avoit que cinq. 239
Action Heroïque du Prince de Condé. *ibid.*
Le Prince de Condé, le Maréchal, & le Comte de Marcin manquent d'être tuez. 241
Le Maréchal de Gramont revient à la Cour. 242
Le siege d'Ypres est resolu. 243
Le Maréchal de Rantzau, & le Comte de Palluau ont ordre de l'investir. 245
Siege d'Ypres. 251
Prise d'Ypres en presence des ennemis 253
Les ennemis s'emparent de Courtray. 255
Le Maréchal de Rantzau propose une entreprise sur Ostende. 256
Mauvaise réussite de cette entreprise. 258
Les ennemis s'emparent de Furnes. 259
Les ennemis marchent à Eterre, & le prennent. 260, 261
Le Prince de Condé, & le Maréchal de Gramont marchent aux ennemis, & les obligent

mier. *ibid.*
On ne perd à ce passage, qu'un moine, une Demoiselle, & un chariot. *ibid.*
Les armées arrivent à Philisbourg. 187
L'armée de la Landgrave de Hesse se retire en son païs. *ibid.*
Les armées de France vont camper à Groben. 188
Un soldat qui s'étoit sauvé des prisons des ennemis, vient avertir les deux Generaux, que l'armée de l'Empereur n'étoit qu'à une lieuë des armées de France. 190
Les Maréchaux de Gramont & de Turenne, sur cet avis qui leur parût sûr, se retirent en diligence avec les troupes, & les équipages sous Philisbourg. 191
L'Archiduc ne se peut consoler d'avoir manqué son coup. 192
Les armées de France passent le Rhin en presence de celle de l'Archiduc, & se rendent à Landau. 193
Le Maréchal de Gramont reçoit ordre du Roi de revenir en France avec son armée & de la mettre en quartier d'hyver. 194
Le Roi forme le dessein d'assieger Courtray. *ibid.*
L'armée commandée par le Duc d'Anguien, & le Maréchal de Gramont arrive près de Courtray. 195, 196
Les Partis du Duc d'Anguien lui rapportent que les ennemis sont fort près de son armée. 196
Le Maréchal de Gramont passe à l'armée du Duc d'Orleans pour prendre des mesures justes sur cette occurrence. *ibid.*
Le Maréchal revient à l'armée du Duc d'Anguien. 197
Les armées se joignent, & marchent à Courtray. *ibid.*

La tranchée eſt ouverte en preſence des ennemis. 199
Priſe de Courtray en preſence des armées de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne. *ibid.*
Confidence ingenuë d'un des Otages de Courtray. 200
Réponſe maligne du Maréchal de Gramont 201
Le Maréchal de Gramont eſt choiſi pour commander l'armée qui doit joindre le Prince d'Orange. 202
Les Armées du Duc d'Orleans, & du Duc d'Anguien, marchent du côté du Sas de Gand, pour joindre le Prince d'Orange. *ibid.*
L'armée d'Eſpagne leur barre le chemin. *ibid.*
Le Duc d'Anguien qui étoit à l'avantgarde, poſte ſes troupes avantageuſement, attendant que le Corps de bataille, & l'arrieregarde arrivent. 203
Les ennemis ſe retirent ſous Bruges. 204
Le Prince Guillaume vient joindre les armées avec toute ſa Cavalerie. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont marche en diligence au Sas de Gand, où étoit le Prince d'Orange pere du Prince Guillaume. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont voulant conferer avec le Prince d'Orange, ſur le ſiege d'Anvers, trouve que la tête lui a tourné. 205
Le Prince d'Orange propoſe au Maréchal de danſer une courante. 206
La maladie du Prince d'Orange fait manquer la priſe d'Anvers. 207
Le Maréchal de Gramont, pour faciliter au Duc d'Anguien la priſe de Dunkerque, oblige le Prince d'Orange de reſter dans les pays de Waes. 208
Grandes qualitez du Prince Guillaume. *ibid.*

Le

gent d'abandonner leurs poſtes. 261
Jonction des troupes du Prince de Condé, & du General d'Erlak. 262
Nos troupes reprennent Eterre. 264
Les ennemis ſe rendent Maîtres de Lens. 265
Bataille de Lens. *ibid.*
Ordre de la bataille. 266
Bataille de Lens pleinement gagnée. 280
Priſe de Furnes par le Prince de Condé. 283
Troubles de Paris. *ibid.*
Le Cardinal Mazarin, de la part du Roi, donne ordre au Maréchal de Gramont de ramener en diligence les troupes de ſa Maiſon. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont eſt chargé de ſortir le Roi de Paris, & de le conduire à Saint Germain. 285
Le Prince de Condé ſe jette dans le parti d'Eſpagne. 286
Le Prince de Condé fait ſolliciter inutilement le Maréchal d'entrer dans ſon Parti. *ibid.*
Le Maréchal part de la Cour, pour ſe rendre dans ſes Gouvernemens. 287
Reſolution priſe par les Princes de ſe défaire du Maréchal à ſon paſſage à Bordeaux. 288
Le Maréchal en eſt averti, & évite d'y paſſer 289
Arrivée du Maréchal à Bayonne. *ibid.*
Derange par ſa préſence les projets du Prince de Condé. 290
Le Comte d'Harcourt vient en Guienne avec une armée, & oblige le Prince de Condé à ſortir de cette Province. *ibid.*
Bataille de Saint Anthoine. *ibid.*
Le Prince de Condé obligé de ſe retirer en Flandres. *ibid.*

Le Maréchal revient à la Cour. 291
A ordre de rester auprès de la personne du Roi. *ibid.*
Troubles de Paris appaisez. 292

Fin de la Table du premier Volume.

MEMOIRES
DU MARECHAL
DE GRAMONT,
DUC ET PAIR
DE FRANCE,

COMMANDEUR DES ORDRES DU ROI, GOUVERNEUR DE NAVARRE ET DE BEARN.

Donnez au Public par le Duc DE GRAMONT *son Fils, Pair de France.*

TOME SECOND.

Seconde Edition, revuë & corrigée.

A AMSTERDAM,
Aux dépens de la COMPAGNIE.

MDCCXVII.

LES MEMOIRES
DE MESSIRE
ANTOINE
DE GRAMONT,
DUC, PAIR, & MARECHAL DE FRANCE,
Commandeur des Ordres du Roi, Gouverneur de Navarre & de Bearn.

JE commencerai par les motifs qui obligerent le Cardinal Mazarin en l'année 1657. de conseiller au Roi d'envoyer dans la conjoncture de la Diete Electorale de Francfort, convoquée par l'Electeur de Mayence comme Archichancelier de l'Empire, pour l'Election d'un nou- 1657.

vel Empereur, après la mort de Ferdinand III. une celebre Ambaſſade en Allemagne, & je dirai en peu de mots, que la profonde penetration & la vivacité d'eſprit de ce grand Miniſtre, lui faiſant voir clairement qu'il étoit impoſſible de parvenir à une bonne paix, ou de pouſſer bien loin les progrès des armes du Roi dans les Païs Bas, ſi l'Empereur avoit la liberté de ſecourir ces Provinces, lorſqu'il lui prendroit envie de le faire. Il falloit donc eſſayer de detourner ce coup, qui pendant le cours des campagnes paſſées nous avoit été ſi mortel; & comme il connoiſſoit à merveilles l'humeur des Allemands fort differente de l'ancienne candeur de leurs peres, il ſe réſolut d'attaquer ceux dont il avoit beſoin, par le motif le plus puiſſant qui faſſe agir les hommes, & particulierement cette Nation qui eſt leur interêt propre.

pre. Il fut enſuite queſtion d'un Ambaſſadeur capable de manier une affaire auſſi délicate que celle dont il s'agiſſoit, & d'un caractere d'eſprit qui pût concilier les cœurs d'une Nation naturellement dure & farouche, & qui ne faiſoit pas grand cas de la nôtre.

Après avoir repaſſé dans ſon eſprit tout ce qu'il y avoit de gens de diſtinction à la Cour, propres à un tel emploi, il ne trouva que le ſeul Maréchal de Gramont qui eût toutes les qualitez requiſes pour venir à bout d'une negociation auſſi difficile, il l'envoya chercher ſur l'heure, & lui dit qu'il l'avoit choiſi pour l'affaire la plus importante qu'eût le Roi, qui étoit l'Ambaſſade d'Allemagne, & qu'il lui donnoit pour Collegue Mr. de Lionne, qui peu de tems auparavant avoit été envoyé Ambaſſadeur extraordinaire vers

les Princes d'Italie, & ſecretement l'année precedente en Eſpagne pour y traiter la paix.

Le Maréchal de Gramont fit tout ce qu'il pût pour s'excuſer, & repreſenta vivement au Cardinal, qu'une pareille Ambaſſade ne lui convenoit pas, par deux raiſons très-fortes; la premiere, parce qu'ayant paſſé vingt-huit ans de ſuite dans les armées ſans connoiſſance quelconque de negociation, ni d'affaires étrangeres, il tomberoit des nuës lorſqu'il ſeroit queſtion d'agir, & que ce n'étoit pas le moyen de faire un bon Ambaſſadeur, ni capable de tenir tête aux Miniſtres de la Cour de Vienne, & particulierement au Comte de Peneranda, qui étoit ſans contredit l'homme le plus éclairé de toute l'Eſpagne. La ſeconde, que connoiſſant de jeuneſſe les Allemans, avec leſquels il avoit ſervi longtems, il ſavoit

voit de reſte qu'on ne ſe mettoit à la mode chez eux, & qu'on ne leur plaiſoit qu'à force de bombances, de feſtins continuels, & de largeſſes: ce qui ne ſe pouvoit faire, ſans qu'il en coûtât infiniment, & que ſes affaires n'étant pas bien aiſées, ce ſeroit le ſecret d'aller le grand galop à l'hôpital, & de culbuter ſa Maiſon de fonds en comble; qu'ainſi il ſupplioit très-humblement ſon Eminence par toute l'amitié qu'elle avoit pour lui, de vouloir bien jetter les yeux ſur un autre Sujet.

Le Cardinal l'écouta tranquillement, & lui dit qu'il avoit goûté ſes raiſons, mais qu'il en avoit une plus forte que les deux qu'il venoit de lui alleguer, qui étoit qu'il vouloit abſolument qu'il marchât, que c'étoit ſon Ambaſſade, & point la ſienne, que du reſte il le laiſſât faire, & qu'il ne ſe mît en peine de rien,

qu'il l'aimoit trop cherement pour l'embarquer dans une affaire de laquelle il ne le fit pas ſortir à ſon honneur & gloire, & ſans ébrécher ſes fonds de terre de Gaſcogne. Alors le Maréchal qui n'ignoroit pas à qui il avoit à faire, vit bien qu'il n'avoit de parti à prendre que celui d'une entiere complaiſance pour les volontez d'un Miniſtre auſſi accredité & autant de ſes amis: il lui dit donc qu'il obéïſſoit aveuglément aux ordres du Roi: le Cardinal l'envoya ſur le champ remercier ſa Majeſté qui étoit déja preparée, & qui ordonna qu'on fit au Maréchal le même traitement, tant pour ſon ameublement, que pour ſa dépenſe par mois, qu'on avoit fait au Duc de Longueville, lorſqu'il étoit à Munſter, & qu'on en uſât pour Mr. de Lionne, ainſi qu'on avoit fait pour Meſſieurs d'Avaux & de Servien, lorſqu'ils fu-

furent Collegues de ce Duc.

Le bruit s'étant répandu à la Cour de l'Ambaſſade d'Allemagne, il y eut peu de perſonnes qui ne la tournaſſent en ridicule; & ce qui eſt d'étonnant, c'eſt que ce ne fut ſeulement pas le vulgaire, dont les raiſonnemens le plus ſouvent ſe font à gauche: mais les perſonnes qui paroiſſoient avoir le plus de ſens, ne comprenoient pas aiſément que Meſſieurs les Plenipotentiaires nommez puſſent rien obtenir de tout ce que le caprice & la volubilité des langues des François leur faiſoit publier qu'on avoit à demander ; & ils ne voyoient point d'apparence que les Allemans ſi jaloux de leur autorité, vouluſſent ſouffrir que les François ſe mêlaſſent des affaires de l'Empire.

Il y en avoit qui ne feignoient pas même de dire que les Ambaſſadeurs du grand Roi Fran-

çois I. n'ayant point été reçûs dans Francfort à la Diete Electorale qui s'y tint, lorſque Charles V. fut élû Empereur, il n'y avoit gueres d'apparence que ceux de Louïs XIV. y fuſſent admis, & qu'il n'étoit pas plus hors du ſens commun de pretendre qu'on feroit ſortir l'Empire de la Maiſon d'Aûtriche, que d'empêcher celui qui ſeroit élevé de la même Maiſon à la dignité Imperiale, de ſecourir le Roi d'Eſpagne: à la verité cela paroiſſoit auſſi peu difficile, le credit & l'autorité Eſpagnole ayant pris de trop profondes racines dans l'Empire, où depuis un aſſez long-tems, l'on n'avoit point vû de Miniſtres François qui n'en fuſſent revenus fort mecontens, par le peu de conſideration que l'on y avoit eu pour eux.

Cependant le ſuccès ne parut pas tout-à-fait impoſſible au Maréchal de Gramont, lorſqu'après avoir

avoir raiſonné ſur cette matiere avec le Cardinal Mazarin, & lui avoir repreſenté les embarras & les difficultez qui pouvoient tomber ſous ſes ſens: le Cardinal lui donna une parole de laquelle il a toûjours été eſclave juſqu'à la fin, qui étoit qu'il l'aſſiſteroit de toutes les manieres imaginables, & qu'enfin il devoit être perſuadé qu'étant ſon ami auſſi effectif & auſſi tendre qu'il l'étoit, il ſe garderoit bien de l'embarquer dans une affaire où il pourroit enviſager qu'il ne réüſſiroit pas; mais qu'il l'aſſûroit au contraire qu'il ſortiroit avec honneur & reputation de la negociation que le Roi lui confioit.

Il n'en fallut pas davantage au Maréchal de Gramont, qui dès l'heure même ferma l'oreille à tous les diſcours qui pouvoient l'empêcher d'accepter cet emploi.

L'équipage qu'il fit pour ce voya-

voyage, & qu'il maintint pendant quinze mois, fut des plus ſuperbes ; il a fait même aſſez de bruit par tout, pour que je le paſſe ici ſous ſilence, & que je ne tombe point dans une repetition qui viſeroit peut-être au Gaſconiſme : choſe qu'il eſt bon d'éviter, lorſqu'on parle de ce qui nous appartient : mais je n'omettrai pas de dire qu'il eut un ſoin extrême d'avoir près de ſa perſonne, des gens dont la fidelité & le cœur lui fuſſent également connus, prévoyant des choſes, (quoique non arrivées) qui n'ont pas laiſſé de ſurpaſſer ſon attente, n'étant pas vrai-ſemblable, que dans une Ville d'Allemagne où le Roi de Hongrie, l'Archiduc Leopold, les Ambaſſadeurs d'Eſpagne, & tous leurs partiſans ſe devoient trouver, il n'y dût arriver quelque conteſtation pour les rangs ; & ayant pris la reſolution de main-
te-

tenir au peril de ſa vie, celui du Roi dont il avoit l'honneur de repreſenter la perſonne, il ſe ſervit de toutes les précautions neceſſaires pour cet effet, dont il ſera fait mention en ſon lieu.

Je commencerai par ſa marche depuis Paris juſques à Franc-fort. Pour la ſûreté de ſa perſonne & de ſes équipages, il eut des paſſeports de Dom Juan d'Aûtriche qui furent aiſez à obtenir, d'autant plus facilement, que le Comte de Peneranda en demandoit au Roi, pour ſe trouver pareillement à la Diete.

Le Maréchal de Gramont fut d'avis qu'on en demandât auſſi à Monſieur le Prince: mais le Cardinal, je ne ſai par quelle conſideration, ne le voulut pas, bien qu'on lui repreſentât qu'on pourroit trouver M. le Prince en telle humeur qu'il ne porteroit pas grand reſpect aux paſſeports de Dom Juan d'Aûtriche,

che, & moins encore aux personnes des Plenipotentiaires de France, qui pouvoient payer quelque honnête rançon, & qu'au moins s'il n'en venoit pas jusques là, leurs équipages magnifiques, & particulierement celui du Maréchal de Gramont, valoient bien la peine d'être pillez, que ce seroit une bonne prise pour ses troupes, & une matiere de raillerie au Prince: qu'ensuite les prétextes & les excuses, après le coup fait, ne seroient pas difficiles à trouver, mais la restitution fort mal-aisée à obtenir, d'autant que la consideration, que les Espagnols avoient pour le Prince, étoit assez grande pour ne l'y pas obliger, quand il n'en auroit pas d'envie: Mais le Cardinal s'obstina toûjours de n'en vouloir rien faire, & il n'en fut autre chose.

Le Marechal de Gramont se mit en marche le premier; les deux

deux équipages étant trop grands pour aller enſemble, ſans une furieuſe incommodité. Comme il fut arrivé à Toul, il apprit qu'un Partiſan de l'armée d'Eſpagne nommé Jandin avoit ſurpris Dyeuſe; & comme il falloit de neceſſité qu'il y paſſât, & que la converſation de pareils picoreurs avec une queuë d'équipage, eſt très ſouvent ſujette á caution, il fit demander au Prince de Condé des paſſeports qu'il lui envoya par un Trompette, & en fit demander un au Prince de Chimay, Gouverneur de Luxembourg, qui l'envoya auſſi tôt avec ordre audit Jandin de le conduire & eſcorter juſques à Saverne.

D'abord qu'il y fut arrivé, le jeune Colbert, Intendant d'Alſace, le vint trouver pour y recevoir ſes ordres: il le pria d'aller à Strasbourg pour ſavoir du Magiſtrat la manie-

niere dont il le recevroit, n'ignorant pas que ces honnêtes Messieurs font toûjours le moins d'honneur qu'ils peuvent; & il ne se trompa pas, car ils dirent à Colbert que le Senat envoyeroit au devant du Maréchal de Gramont, hors de la Ville; qu'on lui feroit les presens accoûtumez aux Ambassadeurs & aux Princes, qui consistent en du vin, du poisson, & de l'avoine, & en demeurerent là: Colbert leur demanda, s'ils ne le salueroient point du canon; ils répondirent seichement que non, & qu'ils ne l'avoient pas fait à Monsieur le Duc d'Angoulême, lorsqu'il fut en Ambassade en Allemagne avec Messieurs de Bethune & de Chateauneuf.

Ce preliminaire de courtoisie ne plut gueres au Maréchal de Gramont, jugeant bien que les autres Villes suivroient leur exemple: ce qui le determina à ren-

renvoyer Colbert pour ſe plaindre en termes aſſez forts de leur impoliteſſe, & leur declarer en même tems qu'il ne paſſeroit point par leur Ville, & qu'il en rendroit compte au Roi qui auroit dans la ſuite aſſez d'occaſions pour les mortifier ſelon leur mérite.

Ce diſcours court & pathetique ne tarda gueres à produire ſon effet; car ils lui deputerent dans le moment pour l'aſſûrer qu'on le recevroit, les Bourgeois ſous les armes, & qu'on lui feroit trois ſalves de canon: choſe qui n'avoit été pratiquée que pour le ſeul Electeur Palatin.

Le Maréchal de Gramont en envoya donner avis à Monſieur de Lionne, & le pria de le venir joindre à trois lieuës de Straſbourg où il l'attendroit, afin qu'ils entraſſent enſemble, apprehendant que venant ſeparement, on ne le chicanât ſur

les mêmes honneurs qu'on lui auroit rendus ; ce que le Maréchal vouloit éviter, puisqu'il n'étoit pas de la dignité de son caractere de les voir retrancher en la personne de son Collegue, qui d'ailleurs étoit son ami intime.

Ils furent reçûs comme le Maréchal de Gramont l'avoit souhaité, & entrerent dans une Ville grande, puissante & bien peuplée, dont la situation ne sauroit être plus agréable, la riviere d'Iller passant par le milieu, & le Rhin n'en étant gueres éloigné ; le Païs fertile & abondant en toutes choses ; fortifié, avec tout l'art qui peut contribuer à la défense d'une Place : l'Arsenal des plus beaux de l'Europe, & des mieux garnis de toutes sortes d'armes, dans lequel il y a plus de sept cens pieces de canon de fonte, avec ce qui est necessaire pour les executer ; le tout rangé dans un ordre par-

parfait : le pont ſur le Rhin, quoiqu'aſſez mauvais, rend encore cette Ville plus conſiderable. Il y avoit des fortifications de terre aſſez mal entretenuës, mais qui ſe reparoient auſſi fort aiſément, l'on peut dire qu'elles ont bien changé de face depuis que le Roi s'eſt rendu Maître de Strasbourg, & qu'il en a fait la plus formidable Place de l'Univers.

Le Magiſtrat eſt Lutherien, & la Meſſe ne ſe diſoit en ce tems-là qu'en une Egliſe de Religieuſes. Strasbourg, pendant les guerres paſſées, s'eſt maintenu par ſes propres forces, & a toûjours eu de bonnes troupes, & de bons Officiers. Le Comte de Rantzau qui depuis a été Maréchal de France, y commandoit, lorſque le Maréchal de Gramont jetta le premier ſecours dans Haguenau. Cette grande Ville fut toûjours fort

partiale pour les Suedois, tant à cauſe de la Religion, que par les Places qu'ils occupoient aux environs, dont Benfeld qui eſt ſur la riviere d'Iller, fortifiée autant bien qu'elle le pouvoit être, & dans laquelle il y avoit une garniſon de douze cens Allemans, ſe faiſoit porter grand reſpect.

Je ne dois pas paſſer ſous ſilence les louanges qui ſont dûës au Gouverneur de Benfeld, que le Maréchal de Gramont y trouva, lorſqu'il ſecourut Haguenau pour la premiere fois: ce qui peut faire voir quelle notable difference il y a entre les hommes.

Il s'appelloit Guernheim, ſoldat de fortune, & Allemand de nation: le Chancelier Oxenſtiern l'avoit établi Gouverneur de cette Place: mais depuis ſix ans, il ne lui avoit pas donné le premier ſol, & cet homme par ſon ſa-

voir faire, avoit non ſeulement maintenu la plus belle garniſon qui ſe puiſſe voir, mais avoit fait dans ſa Place une fonderie, & fait fondre quarante pieces de canon de vingt-quatre, de douze & de huit livres de balle.

Il avoit des moulins à poudre ſur la riviere d'Iller, & des champ ſemez de chanvre à l'entour de ſa place pour faire ſa meche: il faiſoit la récolte des bleds au milieu des ennemis avec la même facilité qu'elle ſe feroit en la plaine de Grenelle, & le tout en ſi grande abondance, qu'il fournit à l'armée du Roi, c'eſt-à-dire pour de l'argent, tout ce qui fût neceſſaire, tant pour le ſecond ſecours de Haguenau, que pour le ſiege de Saverne. Peu de nos Gouverneurs ſe ſont jamais mis en cet état. Comme la Place étoit petite, il n'y avoit qu'une Egliſe, & deux Autels, l'un pour les Catholi-

ques, & l'autre pour les Lutheriens; le Sermon & le Prêche s'y faisoient l'un après l'autre.

Le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne continuerent leur marche jusques à une petite ville du Marquisat de Baden, nommée Radstat, où ils attendirent trois ou quatre jours l'arrivée d'un courier, qui leur devoit apporter des Lettres du Roi pour tous les Princes & les Villes libres d'Allemagne: Mais à dire la verité, leur surprise fut extrême, lorsqu'en les lisant ils les trouverent d'un stile si extraordinaire, qu'ils furent contraints de les serrer dans leurs cassettes, sans qu'elles ayent jamais vû le jour, & ils se trouverent dans la necessité de se servir seulement des pouvoirs qu'ils avoient, lesquels étoient assez amples & revêtus de toutes les qualitez necessaires pour autoriser suffisamment les Traitez

qu'ils

qu'ils avoient à faire.

Il eſt bien ſûr que ces Lettres avoient été écrites ſans la participation du Cardinal: car c'étoit l'homme du monde qui avoit le plus d'eſprit, & qui écrivoit le mieux, & il n'eût pas ſouffert qu'on les eût envoyées pour peu qu'il eût jetté les yeux deſſus: d'ailleurs il avoit aſſez de confiance au Maréchal de Gramont & à Monſieur de Lionne pour être bien perſuadé qu'ils ne feroient que les choſes neceſſaires, & éviteroient celles qui pourroient les tourner en ridicules, ce que les Lettres en queſtion euſſent fait, pour peu qu'on eût voulu executer ce qu'elles portoient, ce qui ne laiſſe pas d'être fort embarraſſant pour des perſonnes du premier ordre qui trouvent la ſignature du Roi au bas de pareilles Miſſives.

Les Ambaſſadeurs partirent de Radſtat, & arriverent à qua-

tre lieuës de Heidelberg où ils trouverent le Sieur de Gravel, Resident pour les affaires du Roi à Francfort, qui leur remit des Lettres de l'Electeur de Mayence qui les assûroit qu'ils y seroient reçûs, malgré les cabales, & les efforts de Wolmar, Ambassadeur du Roi de Hongrie, qui avoit remué ciel & terre pour l'empêcher: mais l'autorité & le credit que l'Electeur de Mayence avoit dans cette assemblée, l'emporterent sur les brigues de Wolmar; & ce ne fut qu'à ses fortes sollicitations que l'on dût la reception des Ambassadeurs du Roi à Francfort: car il avoit été arrêté qu'on leur fermeroit la porte au nez.

Ce Wolmar dont il est parlé ci-dessus, étoit un Docteur que l'Empereur avoit fait Baron; mais l'on peut dire que son grand nombre d'années ne lui

avoient

avoient pas temperé le ſang, étant par ſes diſcours, & par ſes écrits en faveur de la Maiſon d'Autriche, autant emporté, & ſans bornes, qu'on le puiſſe être. Lorſque le Duc Bernhard de Weimar prit Briſac, il ſe trouva dedans malheureuſement pour lui, & l'on eut bien de la peine d'empêcher ce Duc qui n'entendoit pas raillerie, de le faire pendre, à cauſe d'un écrit injurieux qu'il avoit fait contre lui.

Quant à de Gravel dont j'ai parlé ci-devant, c'étoit un homme de bon ſens, & très-capable de conduire une affaire avec reſolution, & tout l'art poſſible, comme il le fit bien connoître à Philisbourg, où ayant traité ſecretement avec quelques Officiers & ſoldats de la garniſon, il leur fit prendre les armes contre le Commandant, & remit cette Place impor-

portante dans l'obéïssance du Roi, l'en ayant chassé avec tous ceux qui jusqu'alors ne reconnoissoient point les ordres de sa Majesté, & ne suivoient que ceux des gens qui n'étoient pas dans ses interêts.

Sa façon de traiter plaisoit tout-à-fait aux Allemans, & l'on ne peut mieux servir ni plus utilement qu'il a fait pendant le cours de la Diete de Francfort: mais je laisse le Sieur de Gravel, pour parler de la premiere negociation que le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne firent en Allemagne, qui sans contredit fut la plus difficile, & celle qui leur a donné le plus de peine, & fait passer de plus mechans quart-d'heures: ce fut avec l'Electeur Palatin, qui les envoya recevoir à deux lieuës de Heidelberg, Ville Capitale de son Etat, avec un cortege magnifique de carros-

rosses & de Gentilshommes.

La surprise du Maréchal de Gramont ne fut pas mediocre, lorsqu'il trouva son Païs cultivé, ses Villages rebâtis, sa Maison parée des plus beaux meubles, Heidelberg & tout son Etat autant bien peuplez que s'il n'y avoit jamais eu de guerres, quoiqu'il en eût été le theatre l'espace de tant d'années; & que lorsqu'il y passa douze ans auparavant avec l'armée du Roi, il l'eût vû desert & entierement détruit: Mais l'application de l'Electeur, ses soins & son œconomie lui avoient fait changer cette face hideuse depuis la paix de Munster, par le moyen de laquelle il fut rétabli dans le bas Palatinat, le haut étant demeuré à l'Electeur de Baviere, avec la dignité Electorale.

Le titre de Roi de Boheme que son pere porta jusques à la mort, ne lui avoit laissé d'autre

avantage que celui d'être devenu par le même inſtrument de paix, le dernier des Electeurs, après avoir été le premier ; & d'avoir perdu tout le haut Palatinat: l'Electeur ne ſe rendoit pourtant pas ni ſur l'un ni ſur l'autre ; & pour peu qu'on fut diſpoſé à goûter ſes raiſons, il auroit aiſément perſuadé qu'elles étoient valables: il cedoit neanmoins, mais c'étoit toûjours avec des proteſtations de ne pas faire préjudice à ſon droit, non plus qu'à celui qu'il prétend pour le Vicariat de l'Empire, dont toutefois l'Electeur de Baviere dans la derniere Diete, a fait toutes les fonctions, nonobſtant les Lettres de proteſtations dudit Palatin aux Villes & Etats de l'Empire, & celles qu'il écrivit au Roi pour en être reconnu pour Vicaire, ce que ſa Majeſté ne jugea pas à propos d'ordonner à ſes Ambaſſadeurs de faire.

L'Elec-

L'Electeur Palatin étoit un Prince qui avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie dans la mauvaiſe fortune ; ce qui n'eſt pas une mechante école pour avoir du merite , & connoître parfaitement bien les hommes. Il avoit fort bon eſprit , & poſſedoit beaucoup de Langues en perfection , ſavant au dernier point dans toutes les Conſtitutions de l'Empire , ſobre pour le boire & le manger : mais ſe livrant volontiers aux plaiſirs d'aimer les Dames , civil autant qu'on le peut être ſans toutefois rien perdre de ſa dignité , d'une converſation aimable , & dans laquelle il y avoit toûjours de quoi apprendre , défiant & ſoupçonneux outre meſure , & ſouvent l'on avoit lieu de s'appercevoir qu'il étoit quelquefois perilleux de prendre une entiere confiance à ce qu'il promettoit , lorſque ſon interêt y étoit contraire.

Gravel dont nous avons déja parlé avoit eu plusieurs conversations avec l'Electeur dans lesquelles il s'étoit fait plusieurs propositions sans rien conclure; & comme il étoit impossible de faire quelque chose d'avantageux en Allemagne sans être assûré de sa personne, le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne, resolurent à quelque prix que ce fût, de traiter avec lui, avant d'entamer aucune autre affaire; & pour avoir un commencement bien favorable, & esperer une bonne issuë de cette negociation, il étoit necessaire d'une défiance reciproque: ils se persuadoient qu'il vouloit seulement leur argent; & qu'il ne leur tiendroit point sa parole: & lui de son côté ne doutoit nullement qu'ils n'eussent grande envie de l'excroquer. Enfin après deux jours de conference, d'allées & de venuës d'un apparte-

ment à l'autre, ils conclurent & ſignerent un Traité, par lequel, ils lui promettoient ſoixante mille écus, arrivant à Francfort, & cinquante mille le premier jour de l'an, n'eſtimant pas que la Diette pût aller plus loin, puis trois années de ſuite quarante mille écus.

Mais pour guerir les défiances mutuelles, les Ambaſſadeurs du Roi conſignerent l'argent entre les mains du Plenipotentiaire Suédois, duquel ils retirerent un écrit, par lequel il leur promettoit de ne le délivrer que de leur conſentement: Et quant à leur ſûreté, l'Electeur leur donna un papier ſigné de ſa main, & ſcellé de ſes armes, par lequel il promettoit dans toutes les affaires de la Diete de faire tout ce que leſdits Ambaſſadeurs demanderoient de lui au nom du Roi: il n'en falloit pas davantage, ni moins auſſi pour s'aſſû-

ſûrer d'un homme comme je l'ai déja dit, duquel la parole n'étoit pas toujours ſûre: de plus, étant porté expreſſément dans la Bulle d'or, que tout Electeur qui engagera ſa voix, pour quelque conſideration que ce puiſſe être, ſera chaſſé du College Electoral, ils ne croyoient pas qu'il voulut manquer à des gens qui avoient un tel gage entre leurs mains.

De leur côté, il deſira auſſi un écrit par lequel, ils s'engageoient, la Diete finie, & ayant pleinement ſatisfait à ſa parole, de lui rendre le ſien, ce qui fut fait avec exactitude; & après l'élection, l'argent du Roi & l'écrit de l'Electeur furent échangez avec toutes les précautions qu'on peut prendre entre gens perſuadez que chacun d'eux ſeroit bien aiſe d'en donner à tâter à ſon compagnon.

Les choſes s'étant paſſées de cet-

cette ſorte à Heidelberg, le Maréchal de Gramont & Monſieur de Lionne continuerent leur voyage à Francfort, & ſéjournerent un jour à un Village qui n'en eſt qu'à une lieuë, afin de donner les ordres neceſſaires pour leur entrée, dont je me diſpenſerai de parler ; ayant été imprimée & gravée avec une exactitude qui n'omettoit pas la moindre circonſtance.

Ils dépêcherent un Courrier au Roi le lendemain de leur arrivée pour lui rendre compte de cet heureux commencement, qui faiſoit concevoir de grandes eſperances de l'avenir : la dépêche étoit fort ample & touchoit nombre de perſonnes qu'ils eſtimoient gagnées ou qu'ils avoient raiſon de tenir pour ſuſpectes, le tout en chiffre comme on le peut croire ; mais ils pouvoient ſe paſſer de prendre cette peine, car un parti du Prince de Condé

ayant pris le Courrier, un de ses Secretaires très-habile dechiffra la dépêche d'un bout à l'autre; & l'ayant mise en fort bon & intelligible François, elle fut envoyée dans l'instant aux Ambassadeurs d'Espagne, qui ne manquerent pas d'en faire part à toutes les personnes interessées. L'on peut s'imaginer l'effet que cela leur fit: ils s'en plaignirent, le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne avouerent ingenument qu'il n'y avoit rien d'ajoûté, & la seule verité fut leur excuse; car ils les prierent de voir si dans cette dépêche, ils avoient augmenté, exageré, ou alteré, la moindre des particularitez, qui s'étoient passées; que du reste il n'étoit pas possible qu'ils se persuadassent que les Ambassadeurs du Roi pûssent s'empêcher d'avertir leur Maître de la distribution de son argent, de la situa-

tion

tion dans laquelle ils trouvoient les esprits, de leurs soupçons, & de leurs esperances; & qu'enfin ils croyoient qu'il ne leur faudroit pas jurer pour persuader, que leur intention n'étoit point du tout que leurs lettres fussent vûës par d'autres que par le Roi à qui elles étoient adressées; mais qu'un malheur & un accident imprevû, que nulle précaution ne peut parer, en avoit autrement decidé: enfin la franchise du Maréchal de Gramont, celle de Mr. de Lionne; leur bonheur, ou l'envie que les Parties interessées avoient d'avoir leur argent, qui étoit considerable, firent que ce que les ennemis croyoient pour la France un coup mortel ne fut pas seulement une legere blessure.

En ce même tems, ils reçûrent une nouvelle fort agreable, qui fut la prise Montmidy; & j'ai oui conter au Maréchal de

Gramont que le Cardinal Mazarin lui avoit dit que ce ſiege important s'étoit continué contre l'avis des Generaux : le Maréchal de la Ferté l'avoit commencé, M. de Turenne le joignit avec ſon armée, & tous deux dépêcherent les Capitaines de leurs Gardes au Cardinal, pour l'aſſûrer que la levée du ſiege étoit indubitable, s'il perſiſtoit à le vouloir faire continuer. Sa réponſe fut un ordre poſitif d'attendre le Roi qui marchoit à eux, Sa Majeſté prit ſon poſte dans la Citadelle de Stenay qui n'en eſt qu'à une bonne lieuë, & par tous les avantages que d'ordinaire ſa preſence apporte en de pareilles occaſions, la Place fut priſe, malgré les ſentimens contraires de Meſſieurs les Generaux.

Il n'eſt pas croyable quel préjudice les affaires du Roi euſſent reçû ſi on l'avoit manquée. Car étant aux portes de l'Allemagne

gne, quatre ſieges levez en Flandres ou en Italie, n'euſſent pas tant decredité nos armes.

Le ſeul des Electeurs qui étoit à Francfort, lorſque le Maréchal de Gramont, & Monſieur de Lionne y arriverent, étoit celui de Mayence qu'ils allerent viſiter deux jours après leur entrée: il les reçut en la maniere accoûtumée, c'eſt-à-dire dans ſa cour, lorſqu'ils deſcendirent de carroſſe, & leur donna la porte, & la main droite: Cette premiere viſite auſſi bien que celle qu'il leur rendit, ſe paſſa ſimplement en des complimens ſans entrer bien avant dans la matiere qui avoit obligé le Roi d'envoyer ſes Ambaſſadeurs à la Diete: mais ils connurent peu de tems après, que cet Electeur ne deſiroit rien tant dans le monde que la paix entre les deux Couronnes: il leur repetoit fort ſouvent, *Inquire pacem, & perſequere eam.*

Je crois que l'épanchement du ſang Chrétien verſé ſi abondamment depuis tant d'années, lui cauſoit de la compaſſion: mais comme il avoit un amour très-particulier pour ſa patrie, je ſuis fort perſuadé que ſon principal motif étoit de lui continuer le repos qu'il eſtimoit lui avoir procuré par la paix de Munſter, dont il avoit été le principal inſtrument: & comme il étoit auſſi habile que parfait Connoiſſeur, il voyoit que la fortune particuliere reſidant dans la fortune publique, il ſeroit bien difficile que la guerre étant dans l'Europe, l'Allemagne ne fut obligée de prendre parti; & que par conſéquent, l'on n'y vit allumer un feu qui l'avoit embraſée, & quaſi reduite en cendres. C'étoit un chapitre qu'il rebatoit ſi ſouvent, qu'il ne fut pas mal-aiſé de s'appercevoir qu'on ne le gagneroit ja-

jamais, qu'en lui faiſant connoître que le Roi, non ſeulement ne s'éloignoit point de la paix, mais qu'il iroit au devant de toutes les choſes qui la pourroient procurer, pourvû qu'elle fût ſûre, & nullement contraire à ſes interêts & à ſa gloire. Le Maréchal de Gramont & Monſieur de Lionne écrivirent au Cardinal, en conformité de ce que je viens de dire; & il leur répondit très promptement que le Roi leur commandoit de dire à l'Electeur qu'il prendroit le College Electoral pour l'Arbitre de la paix; & que pourvû que les Eſpagnols y voulûſſent conſentir de bonne foi, il leur envoyeroit, les pouvoirs neceſſaires pour la traiter.

Un certain Moine Eſpagnol de l'Ordre de Saint Dominique, nommé le Pere Sarria, avoit été près du Marquis de Caſtel Rodrigues à la Diete de Ra-

Ratisbonne, dans laquelle le fils de l'Empereur fut élû Roi des Romains, ſous le nom de Ferdinand IV.

Ledit Marquis s'en étoit fort ſervi ; & comme il le portoit fort haut, que rien ne lui réſiſtoit, & qu'il n'avoit en tête que les foibles oppoſitions du Sieur Vautord notre Ambaſſadeur, homme d'auſſi peu d'intelligence que de mine, il ne lui fut pas fort difficile, d'obtenir tout ce qu'il ſouhaitoit, & de donner ce qui s'appelle les étrivieres à Monſieur l'Ambaſſadeur François qui n'étoit qu'un Here: ce qui doit bien empêcher de choiſir de pareils ſujets, qui deshonorent leur nation, & flétriſſent en même tems la gloire de leur Maître.

Ce bon ſuccès à ſi bon marché fit croire aux Eſpagnols que le Reverendiſſime Pere Sarria tailleroit en plein drap à la Die-

te de Francfort, ainſi qu'il avoit fait à celle de Ratisbonne, ſous les ordres de Caſtel Rodrigues: Pour cet effet, il fut dépêché par les Ambaſſadeurs d'Eſpagne pour venir en diligence s'aſſûrer de l'Electeur de Mayence, & applanir les voyes. On l'avoit honoré depuis très-peu de tems du caractere d'Archevêque de Trany, & l'on peut dire que le preſent que lui avoit fait ſa Majeſté Catholique, étoit tout des plus minces, puiſque le bon Pere abandonna le Revenu de ſon Archevêché, *in partibus infidelium*, pour ſix cens écus ſa vie durant. Peneranda eût bien-tôt découvert que c'étoit une pauvre eſpece d'homme: Mais l'Electeur de Mayence, & le Moine ne furent pas bien d'accord de leurs faits; car le bon Pere écrivit nettement à Penaranda, qu'il ſe hâtât de venir, & d'amener le Roi de Hongrie; & qu'il lui répondoit ſur

ſur ſa tête de l'Electeur de Mayence, ſans lui parler d'autre choſe que de l'Election avec une capitulation fort legere, & l'Electeur proteſtoit qu'il lui avoit toûjours propoſé la paix entre la France & l'Eſpagne, & rien autre choſe. Il eſt certain que Peneranda ne ſût la verité de ce qui s'étoit paſſé entre l'Electeur & Sarria, que lorſqu'il fut à quatre lieuës de Francfort: le feu mis dans une caque de poudre ſous la chambre de Peneranda, ne l'eût pas fait ſauter plus haut que fit ce changement de note: & il entra dans un tel excès de colere, qu'il n'en put ſortir de toute la Diete, peſtant & fulminant contre la fourberie de l'Electeur; & la ſottiſe outrée du Moine duquel Caſtel Rodrigues, avoit fait ſon Miniſtre principal.

Mais revenant au choix burleſque que ledit Caſtel Rodrigues

gues avoit fait d'un ſi lourd animal, il donna ſouvent matiere de rire au Maréchal de Gramont & à Monſieur de Lionne, car ils n'ignoroient pas ſes menées ſecrettes, & rien ne leur plût davantage que le preſent qu'il fit de deux paires de bas de ſoye de Milan à l'Electeur Palatin, fort propre & facile à être gagné par de pareilles largeſſes.

Deux autres Moines Auguſtins qui étoient Freres, nommez Barrea, avoient la tête mieux timbrée: & Peneranda avec raiſon ſe fioit plus à eux qu'en Sarria qu'il connoiſſoit aſſez pour un Brouillon, & un Extravagant. Ces deux Moines furent d'aſſez grands Acteurs pendant la Diete, gens naturellement poſez, & ſans chimere, qualitez peu ordinaires au froc. Ils connoiſſoient l'Empire, & ceux qui le compoſoient, adroits, éveillez, ſouples, fertiles en propoſitions,

ai-

aimant la bonne chere & le bon vin, chose qui plaisoit infiniment aux Allemans, & clair-voyans au possible dans tout ce que les Plenipotentiaires de France estimoient être le plus secret; l'un mourut à Francfort, & l'autre à Madrid, lorsque le Maréchal de Gramont fut y demander l'Infante. Mais je laisse là les Moines pour suivre le chapitre de Peneranda en son lieu, qui sera à son arrivée avec le Roi de Hongrie dans Francfort.

L'Electeur de Treves fut le premier après celui de Mayence qui arriva à Francfort: Ceux de Cologne, de Saxe, & le Palatin, suivirent les uns après les autres: Baviere & Brandebourg, n'y assisterent que par leurs Ambassadeurs; le premier en fut empêché par le Comte de Curtz son Ministre, aux conseils duquel il étoit entierement resigné

gné & qui n'avoit point d'autre raiſon que la crainte de la dépenſe, car pour Brandebourg le faix de la guerre qu'il avoit à ſoûtenir en ce tems-là, étoit une aſſez legitime excuſe.

Chacun des Electeurs ſe piqua de faire ſon entrée dans Francfort la plus magnifique qu'il pouvoit: Celle de l'Electeur de Treves leur ſervit de luſtre, car elle fut fort miſerable: les autres entrerent avec quantité de Comtes de l'Empire, & de Gentilshommes qualifiez, beaucoup de carroſſes, de chevaux de main, & une ſuite nombreuſe de gens de Livrée, ſur tout leurs compagnies de Gardes, dont la plus foible paſſoit deux cens Maîtres, étoient toute des plus belles: mais par deſſus les autres, celle de l'Electeur de Saxe étoit toute compoſée de Gentilshommes, auſſi bien faits, armez, & montez qu'on

qu'on en ait jamais vû.

Les eſperances que le Maréchal de Gramont & Monſieur de Lionne conçûrent de pouvoir gagner l'Electeur de Treves, étoient legeres; ſon frere qu'il avoit fait ſon Ambaſſadeur avant ſon arrivée, avoit pris de l'argent du Roi : ce qui, par parentheſe, n'eſt pas fort extraordinaire parmi ceux de cette nation, puiſque de quelque côté qu'il leur puiſſe venir, il eſt toujours très-bien reçû, & il les aſſuroit qu'à l'arrivée de l'Electeur ſon frere, Ils auroient pleine ſatisfaction : mais comme c'étoit un veritable innocent ſur les diſcours duquel l'on ne pouvoit tabler, & que d'ailleurs le Baron de Metternik, & le Chancelier de l'Electeur ſes Collegues, étoient connus pour être tout à fait Autrichiens, il n'y avoit pas trop lieu de s'y confier: mais l'arrivée de l'Electeur tira bien-

bien-tôt de ſ doute, & l'on vit clairement que le tems & l'argent, employé pour le mettre dans le parti du Roi, ſeroient également perdus, bien que par toutes ſortes de raiſons, de tous les Electeurs, c'étoit celui qui avoit le plus d'interêt de s'attacher à ceux de la France.

L'Electeur de Treves étoit Couſin-Germain de l'Electeur de Mayence, qui le ſervit plus que nul autre à l'élever à la dignité Electorale : mais ſa rhetorique ne fit pas plus d'effet auprès de lui, que celle du Maréchal de Gramont, & comme la ſuite l'a fait voir, il fut en tout & par tout partial de la Maiſon d'Autriche : le Maréchal & lui ne ſe virent que deux fois les uns chez les autres : mais comme les choſes inutiles deviennent ennuyeuſes par la ſuite, & que d'ailleurs la converſation de cet Electeur étoit des plus ſeches

ches & des plus fatiguantes, cela fut cauſe que le Maréchal de Gramont le cultiva très-peu.

L'Electeur de Mayence fit tous ſes efforts pour engager le Maréchal de Gramont à manger avec l'Electeur de Treves; mais il lui fut impoſſible d'y réüſſir, parce que dans le repas où ſe trouvoit l'Electeur, il falloit toûjours boire juſqu'à l'excès: ſeule & unique choſe en quoi il excelloit; au contraire le Maréchal de Gramont étoit ennemi de ces ſortes de plaiſirs: cela fit qu'il ne le connut que fort mediocrement: tout ce que l'on en peut dire, ſuivant l'idée qu'il en a donnée; & le rapport de ſes meilleurs amis & des perſonnes deſintereſſées, c'eſt que c'étoit un homme qui par rapport à l'eſprit, étoit brouillé avec le ſens commun, ſans érudition, point d'étude, & avoit une auſſi foible connoiſſance des affaires de l'Empire, que

que des siennes propres. Quant au corps, il étoit grand & fort camard : il excelloit dans la connoissance du bon vin dont il prenoit une si grande quantité & pendant tant de tems qu'il faisoit avoüer à ceux qui buvoient avec lui, qu'il étoit très-difficile de lui tenir tête : on eut la satisfaction de faire rendre à son frere l'argent qu'on lui avoit donné de la part du Roi, & il eut la douleur de le restituer avec amertume : ce qui ne se fit pas sans beaucoup de resistance, car c'étoit un Cavalier des plus tenaces.

L'Electeur de Cologne, Cousin-germain de celui de Baviere, étoit un Prince dont les qualitez de l'ame ne cedoient en rien à celle de la naissance ; sa bonté naturelle ne se peut exprimer, desintéressé au dernier point (loüange peu dûë aux Allemans, ainsi que je l'ai repeté

plusieurs fois:) ferme dans ses paroles, sensible à tout ce qui pouvoit toucher son honneur; civil autant que les pretentions de la maison de Baviere qui ne sont pas petites, lui pouvoient permettre, qui n'a jamais connu de femme en sa vie, & qui ne buvoit par excès que lorsque de certaines compagnies, & les occasions le portoient indispensablement à le faire. Son genie n'étoit pas fort élevé, & son naturel doux & facile faisoit qu'il se laissoit gouverner, particulierement par le Comte Egon de Furstemberg, lequel étoit devenu le Maître de ses volontez; il s'addonnoit fort à la Chimie, mais plûtôt par curiosité, que par aucune esperance de trouver la pierre philosophale, dont on l'avoit accusé.

Il ne fut pas satisfait de la Maison d'Austriche dans la Diete de Ratisbonne, car à son préju-

judice elle y donna l'avantage à l'Electeur de Mayence de sacrer Ferdinand IV. comme Roi des Romains; & l'on fit ensorte avec ledit Electeur de Mayence, que dans Francfort qui est de son Archevêché, il ceda à celui de Cologne la prérogative de sacrer Leopold I. ce qui ne fut pas un mediocre service rendu au Roi, ni une petite marque du bon sens de l'Electeur de Mayence, qui par un moyen qui ne lui coutoit rien, gagna l'amitié & la confiance du Roi, & forma cette liaison entre eux, qui pour dire la verité, fut la principale cause de tous les avantages que la France a reçûs de la capitulation & de la ligue des Princes d'Allemagne, que le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne firent après l'élection de l'Empereur.

La dissimulation n'étoit point connuë de l'Electeur de Colo-

gne, & il n'a jamais cessé de faire connoître aux Austrichiens en tout & par tout qu'ils n'avoient rien à attendre de lui, ce qui l'obligea à prendre pour toute dévise dans l'Etendart de ses Gardes, *Bis decipi ab uno ignominiosum est*: son parler étoit aussi franc que son procedé. Après que l'Empereur fut sacré & couronné, il lui parla en ces termes: Vous vous êtes bien ennuyé ici, & avez long-tems attendu; mais c'eût été bien pis, si Votre Majesté n'eût pas signé la capitulation dans la même forme, que nous lui avons presentée, car il est certain que vous n'eussiez jamais été Empereur. Ce discours paroîtra sans doute aussi laconique que significatif, sur quoi sa Majesté Imperiale ne trouvant point la repartie assez promptement, ouvrit seulement sa grande bouche, & ne fit aucune réponse.

Le

Le Maréchal de Gramont & ledit Electeur ne se virent jamais qu'en lieu tiers, à cause de la difficulté que la Maison de Baviere fait, de donner la main droite aux Ambassadeurs de France; mais pour cela, ils n'en furent pas moins d'accord ensemble, ni moins amis intimes.

Je ne dirai ni grand bien ni grand mal de l'Electeur de Saxe. Ce Prince étoit entierement gouverné, & n'avoit d'autre application que celle de boire excessivement tous les jours de sa vie; qualitez rares dont il avoit herité de l'Electeur son pere: ses principaux Conseillers étoient absolument dépendans de l'Empereur; ce n'est pas que quelquefois ils n'eussent à patir avec lui, car il les traitoit fort mal de paroles, & la plus grande injure qu'il leur disoit, c'étoit de les appeller Calvinistes, qui à son égard surpassoit celle de Schel nes; mais

après tout il ne faisoit que ce qu'ils vouloient ; il étoit fort zelé pour la Religion Lutherienne ; & le jour qu'il communioit, il portoit ce respect au Sacrement de ne pas s'enyvrer le matin, mais aussi en revanche, le soir il reparoit l'omission, & buvoit toute la nuit jusques à ce qu'il tombât sous la table, de même que tous ses convives.

Les Austrichiens l'avoient flatté du Mariage de l'Empereur avec sa fille : ce qui l'attachoit encore davantage à leurs interêts : mais la suite a fait voir combien ils étoient éloignez de cette pensée, à laquelle, pour dire vrai, le seul Electeur étoit capable d'ajoûter foi. Quand il arriva à Francfort, le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne résolurent de ne le pas voir, connoissant combien c'étoit une chose inutile ; mais une certaine negociation

de

de Gravel & du Prince de Hombourg avec l'Electeur, dans laquelle, le Maréchal & Monsieur de Lionne n'avoient nulle part, les fit changer de résolution, & peut-être, si je l'ose dire, trop legerement.

Voici comme la chose se passa: le Prince de Hombourg, prétendit avoir la parole de l'Electeur, qu'en cas que les Ambassadeurs de France le visitassent les premiers, il leur rendroit la visite plûtôt qu'à ceux d'Espagne; pour s'en assûrer davantage, on envoya Gravel conferer avec lui: j'ignore de quelle sorte ils negocierent ensemble: Mais ledit Gravel revint avec une satisfaction, & une allegresse indicibles, très-persuadé qu'il avoit remporté une grande victoire, & que pour en avoir le fruit, il n'y avoit pas de tems à perdre, qu'il falloit se hâter, que les Ambassadeurs d'Espagne le devoient

voient visiter sur les quatre heures, & que si le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne, y alloient à trois, ils gagneroient les autres de la main, & donneroient ce pretexte à l'Electeur qui ne demandoit pas mieux pour les visiter les premiers, Monsieur de Lionne dînoit ce jour-là avec le Maréchal; leurs gens ne se hâtoient pas assez d'atteler leurs carrosses, & il sembloit que c'étoit la plus belle chose du monde, d'obliger un Vicaire de l'Empire si dévoüé à la Maison d'Austriche, & que l'Empereur avoit obligé de quitter ses Etats par les grosses sommes d'argent que lui donnoient les Espagnols pour se trouver à la Diete, de visiter les Ambassadeurs de France les premiers: le Maréchal de Gramont y resista autant qu'il pût, ne voyant pas assez clair à son gré en une affaire, où il y avoit si peu

de vrai-ſemblance. Mais le Prince de Hombourg & Gravel, qui avoient traité la choſe, la mettoient ſi fort hors de doute, & lui rompoient tellement la tête du préjudice que ſon incredulité faiſoit aux affaires du Roi, que pour ne ſe pas charger d'un tel paquet, qui ne pouvoit être attribué qu'à ſa ſeule obſtination, il ſe laiſſa aller, quoique malgré lui.

L'Electeur les reçut à la deſcente du carroſſe, leur donna la porte & la main droite: Mais le Maréchal apprehendant en ſortant par quelque demarche qu'il vît faire à l'Electeur, qu'il ne le voulût couper & ſe mettre entre lui & Mr. de Lionne, il le fit paſſer devant, & tint toûjours l'Electeur par la main à toutes les portes; mais ce n'étoit pas ſon deſſein, & il les conduiſit juſques à leurs carroſſes, ne partant point de la

cour, qu'ils n'eussent marché.

Toutes ces belles apparences & ce ceremonial admirable eurent la suite, dont le Maréchal de Gramont s'étoit douté: car comme on prétendoit que l'Electeur avoit traité avec Gravel sans la participation de ses Ministres, ce qui pouvoit bien être, ils eurent le tems de lui tourner la tête à leur mode, & le credit de lui faire faire la premiere visite aux Espagnols: Il envoya demander ensuite audience au Maréchal de Gramont qu'il lui refusa tout net, en l'assûrant qu'il ne traiteroit jamais avec lui; après quoi il affecta de passer tous les jours devant son logis sans nulle apparence de civilité; ce qu'un Duc de Saxe Vicaire de l'Empire, dans un interregne, à la vûë de toute l'Allemagne, n'avoit pas trop accoûtumé de voir pratiquer. Enfin ce bon homme ne pouvoit souf-

ſouffrir de ne point boire avec le Maréchal: ce qui l'engagea de prier l'Electeur Palatin de le mener chez lui: mais il fut repouſſé à la barricade: il s'adreſſa enſuite aux Electeurs de Mayence & de Cologne, les ſuppliant d'écrire au Roi, & fit lui-même toutes les excuſes imaginables: enſorte que le Roi traitant cette affaire de bagatelle, & le Cardinal n'en ayant fait que rire, ſa Majeſté ordonna au Maréchal de faire ce que leſdits Electeurs trouveroient à propos; le champ de bataille fut pris chez le Comte Egon de Furſtemberg, où ſe trouverent les Electeurs de Mayence & de Cologne: le dîner dura depuis midi juſques à neuf heures du ſoir, au bruit des trompettes & des timbales, qu'on eût toûjours dans les oreilles, on y but bien deux ou trois mille ſantez, la table fut étayée, tous les Electeurs danſerent deſſus, le Maréchal qui

qui étoit boiteux, y menoit le branle, tous les convives s'enyvrerent. L'Electeur de Saxe & le Maréchal de Gramont resterent toûjours depuis les meilleurs amis du monde.

Au commencement de Septembre jusques à la fin du mois de Decembre le Roi, & tous les gens qui étoient dans ses interêts, faisoit ce qu'ils pouvoient pour se persuader à eux-mêmes, que l'Electeur de Baviere avoit assez d'élevation dans l'ame pour songer à l'Empire. Le Cardinal Mazarin avoit fait faire deux voyages à Munich à un certain Castrato, Musicien Italien, nommé Atto, drole qui ne manquoit pas d'intelligence, & qui connoissoit particulierement l'Electrice. Cette Princesse doüée de beaucoup d'esprit, n'étoit pas sans ambition: & n'ayant pû être Reine de France, chose dont elle s'é-

toit flattée avec raiſon, ſongeoit par toutes ſortes de moyens à devenir Imperatrice : elle avoit mis tout en œuvre pour perſuader à l'Electeur ſon mari, que le tems étoit propre pour parvenir à une ſi grande dignité ; & elle le faiſoit parler d'une maniere, ou qui n'étoit pas veritable, ou qui exagerant à l'excès, ne ſe rencontroit pas conforme à ce que ſes Ambaſſadeurs publioient journellement à Francfort ; ce n'eſt pas que l'Electeur n'eût écrit au Roi, de maniere qu'on pouvoit expliquer ſa Lettre, comme partant d'un eſprit fort partagé, entre ſe contenter de ſa condition, ou ſouhaiter de s'élever plus haut ; mais c'étoit pourtant en termes ſi generaux qu'on n'y devoit pas faire grand fondement.

Les Lettres de l'Electrice parloient tout un autre langage, & étoient écrites ſelon ſes ſouhaits:

At-

Atto de ſon côté, perſiſtoit à dire que l'Electeur étoit tout autre qu'on ne le croyoit ; & que ſi la prudence l'empêchoit de ſe declarer en une affaire ſi délicate, il ne laiſſoit pas d'avoir des ſentimens qui paroîtroient lorſqu'il verroit que le tems ſeroit favorable : ce qu'il ne pouvoit faire auparavant, attendu qu'en le faiſant, il attireroit la ruine d'une Maiſon qui étoit aſſez bien établie, pour ne pas l'expoſer par une ſemblable declaration à courre riſque de la perdre mal à propos.

Les plus longues, & les plus ſecrettes converſations du Maréchal de Gramont & de Monſieur de Lionne avec l'Electeur de Mayence & le Comte Egon de Furſtemberg, Ambaſſadeur de celui de Cologne, rouloient toutes ſur cette matiere : l'Electeur de Mayence ne pouvoit ſe perſuader qu'on dût rien attendre de l'Electeur, qui fût con-

conforme aux Lettres de l'Electrice : celui de Cologne, par la raiſon du Sang, & par celle qu'on croit aiſément ce qu'on deſire, en jugeoit tout autrement, & les Plenipotentiaires de France étoient de ſon opinion : mais enfin pour voir plus clair à la choſe, & ſavoir à quoi s'en tenir, ils réſolurent tous enſemble d'envoyer en poſte le Comte Egon de Furſtemberg à Munich, auquel l'on eſtimoit que l'Electeur ſe déclareroit peut-être avec plus d'ouverture de cœur, qu'à ſa femme, & qu'au Negociateur Muſicien, que le Cardinal avoit employé en cette Cour.

Jamais il n'y eut une joye pareille à celle du Comte Egon à ſon retour de Baviere ; & pour ne pas entrer en beaucoup de particularitez, dont le détail ſeroit ennuyeux, je dirai ſeulement, qu'il revint très-convain-

cu

cu que l'Electeur de Baviere accepteroit la Courbonne Imperiale avec joye; mais que c'étoit un secret qu'il falloit garder religieusement, & même pria avec instance les Ambassadeurs de France, d'affecter des mines melancoliques, (à quoi neanmoins le Maréchal de Gramont ne s'entendoit gueres) pour mieux en donner à tâter au public, & l'empêcher de penetrer les heureux succès de sa negociation.

L'on croyoit donc être bien fins, & avoir Ville gagnée, lors qu'ayant été rapporté quelque chose au Duc de Baviere de ce qui avoit été dit par le Comte Egon, ou pour guerir la défiance que son voyage avoit donné aux Austrichiens, il écrivit une Lettre à ses Ambassadeurs, par laquelle, il desavoüoit depuis le premier mot jusqu'au dernier, de tout ce que le Comte

te

te Egon disoit ou pourroit dire.

Ce qui s'appelle des gens penaux & confondus, fut ceux qui avoient donné à bride abbatuë dans la certitude des assûrances du Comte Egon. Cependant on ne laissoit pas encore de chercher à se flater, mais cela finit bien-tôt, lorsqu'on sût que le Docteur Exel, l'un des Ambassadeurs Bavarois, avoit dit en plein College, que si tous les Electeurs vouloient couronner son Maître, il secouëroit la tête pour laisser tomber la couronne à ses pieds.

A la verité peu de tems après, les Electeurs de Baviere & de Saxe écrivirent une Lettre injurieuse à l'Electeur de Mayence, dans laquelle ils lui reprochoient aigrement l'entrée des Ambassadeurs de France à Francfort, le convioient selon toutes les constitutions de l'Empire, de les en faire sortir, & l'ac-

cusoient en paroles couvertes de retarder un bien general, comme étoit celui de l'Election, par des interêts particuliers: ce qui piqua l'Electeur de Mayence au dernier point. Il répondit comme il devoit à Messieurs les Vicaires, & dit aux Ambassadeurs de France, que c'étoit à eux maintenant à juger si toutes les choses qu'on leur avoit rapportées pour des réalitez, n'étoient pas autant de fables, & si un homme qui écrivoit & faisoit parler ses Ambassadeurs comme l'Electeur de Baviere, prétendoit être Empereur: il y avoit peu de réponse à lui faire; car la fausse monnoye n'avoit pas trop de debit chez lui: mais comme dans une affaire semblable, il est bon de ne se rendre que le plus tard qu'on peut, le Maréchal de Gramont, & Monsieur de Lionne résolurent que le Maréchal iroit faire un voyage à Mu-

Munich ; il avoit été prisonnier du feu Electeur Maximilien à la bataille de Nordlingen ; le Comte de Curtz avoit été son Hôte ; il avoit reçû pendant sa prison toutes les civilitez & les bons traitemens de l'Electeur qu'on peut s'imaginer. Le Comte de Curtz & lui s'écrivoient fréquemment. Ce même Comte de Curtz avoit demandé plusieurs fois à Atto Musicien du Cardinal, duquel j'ai déja parlé, pourquoi le Maréchal de Gramont ne venoit pas faire un tour à Munich, où l'Electeur le verroit, non seulement volontiers, mais avec plaisir. L'Electrice de son côté étoit persuadée que cela pourroit faire un bon effet : Pour conclusion, après avoir bien repassé l'affaire de tous les côtez, & pris les avis de ceux qui étoient dans les interêts de la France, on conclut qu'il falloit que le Maréchal fit ce voya-

ge, comme Duc de Gramont, obligé à la memoire du feu Electeur, ſans prendre la qualité d'Ambaſſadeur, où il ſe fut trouvé deux inconveniens inſurmontables, l'un celui de la main droite, que Baviere ne donne point aux Ambaſſadeurs, & l'autre qu'il eût fallu une Lettre de créance pour l'Electeur : laquelle ſans le titre de Vicaire, il n'eût pas reçûë, ayant renvoyé celles du Roi de Suede, & de Brandebourg, même avec aſſez d'impoliteſſe ; parce que ſur le deſſus, il avoit été omis, & le Roi ne voulant pas decider cette queſtion, entre le Palatin & lui : ce qui bien certainement nous eût fait perdre l'un, ſans nous faire gagner l'autre. On convint auſſi que le Maréchal partiroit de Francfort ſous le prétexte d'aller à Heidelberg, où le Landgrave de Heſſe l'avoit fait prier d'aller, pour tâcher

cher de trouver quelque remede à la conduite de l'Electeur Palatin avec sa femme, qui étoit sœur dudit Landgrave, & l'on fut aussi pareillement d'avis par plusieurs raisons de celer le voyage de Munich à l'Electeur de Mayence, jusques à ce que le Maréchal partit de Heidelberg, d'où le Maréchal de Gramont lui écriroit; que pour sortir du *Vult & Nonvult* de l'Electeur de Baviere, car c'étoient les termes latins de l'Electeur de Mayence, qu'il s'étoit résolu d'aller à Múnich, sans ordre du Roi, & comme particulier, que ce n'étoit pas dans l'espoir de persuader, mais seulement dans le dessein de s'éclaircir par lui-même du fait en question, n'étant pas raisonnable que le Roi employât son credit, ses amis, & ses finances, pour servir un homme dans le tems qu'il faisoit toutes les choses imaginables

pour ſe nuire à lui-même, & que pour une bonne fois il falloit ſortir de ces obſcuritez.

La relation de ce voyage de Baviere, conſiſtant en un fort long memoire que le Maréchal de Gramont envoya au Roi; & ayant dit au commencement de mon diſcours, que je remettois l'exacte narration de cette negociation à ſes dépêches à la Cour, je me contenterai de mettre ſeulement ici quelques particularitez, & commencerai par le diſcours que le Maréchal fit à l'Electeur de Baviere à ſa premiere audience, dont voici mot à mot la teneur.

Le Maréchal de Gramont lui dit qu'il avoit entrepris ce voyage, ſans que le Roi ſon Maître en fût informé, par l'unique paſſion qu'il avoit pour ſa perſonne, & pour la grandeur de ſa Maiſon: la memoire des obligations qu'il avoit à l'Electeur

ſon pere, étant encore ſi vive, qu'il ſe ſeroit fait un reproche éternel, s'il n'étoit venu lui-même l'informer de l'état des choſes dans la conjoncture preſente de l'Election d'un Empereur, qu'il prétendoit auſſi le deſabuſer de ce nombre infini de fables dont on lui rebattoit les oreilles, & qu'après cela il étoit obligé de ſavoir de ſa propre bouche ſon intention, laquelle le procedé de ſes Miniſtres ne rendoit ſeulement pas douteuſe, mais la publioient tout-à fait éloignée d'aſpirer à l'Empire, que cela étant, il n'étoit pas raiſonnable que ſa Majeſté employât ſes amis, commît ſon autorité, & prodiguât ſes finances, pour l'élevation d'un Prince, qui ſe vouloit ſi peu de bien à ſoi-même, & que les Ambaſſadeurs du Roi paſſeroient pour des imbeciles, de s'appliquer toûjours à le vouloit ſervir utilement, lorſqu'il

feroit lui-même toutes les choſes qui pourroient l'en exclure: que ſelon ce qu'il plairoit à ſon Alteſſe Electorale lui répondre, il regleroit ſa conduite; que cependant il pouvoit s'avancer de lui dire: que quand bien il ne voudroit pas de l'Empire, Meſſieurs les Aûtrichiens ne ſeroient pas tout à fait aſſûrez de le perpetuer dans leur Maiſon, que le Roi avoit des amis en Allemagne aſſez fideles & puiſſans, pour ſeconder ſes bonnes intentions, mais que ſa Majeſté mettoit ſon Alteſſe Electorale à la tête de tous, & qu'il la ſupplioit inſtamment de conſiderer qu'il n'y avoit que Dieu & elle qui pûſſent lui ôter la Couronne Imperiale de deſſus la tête.

L'Electeur lui répondit qu'il ne ſeroit jamais ingrat des obligations qu'il reconnoiſſoit avoir au Roi, leſquelles il avoüoit être infinies, que lui & toute ſa Mai-

Maiſon, étoient redevables à ſa Majeſté de l'Electorat & des avantages reçûs par la paix de Munſter; & que pour comble d'obligations, les ſoins qu'elle prenoit pour l'élever à la dignité Imperiale, lui étoient ſi ſenſibles, qu'il ne pouvoit trouver de paroles pour exprimer toute ſa reconnoiſſance, qu'on lui faiſoit tort de croire qu'il eût ſi peu de courage & d'ambition que de refuſer un honneur ſemblable; mais que l'affaire dont il s'agiſſoit, étoit de telle nature, & ſi grave, qu'elle meritoit bien qu'il y agît avec autant de circonſpection que de prudence, & qu'il lui demandoit ſeulement un peu de tems pour bien peſer ce qu'il auroit à faire, & à lui répondre.

Le Maréchal mit toute ſon éloquence en œuvre, pour le flater, & ſe rendre agréable, en louant ſa perſonne, & le caractere de ſon eſprit, il lui dit qu'il

eſperoit être le premier qui le traiteroit de Sacrée Majeſté Imperiale, que rien ne lui faiſoit tant de peine, que d'être obligé de donner à un Prince tel que lui, le titre d'Alteſſe, qui étoit devenu ſi commun par tout, & à ſi bon marché ; & qu'il lui ſembloit que ſa tête pouvoit aiſément ſoûtenir la peſanteur d'une Couronne, qu'il ne lui croyoit pas moins de cœur & de grandeur d'ame qu'au feu Roi de Suede, qui avoit traverſé tant de pays, eſſuyé tant de perils, donné tant de batailles, & enfin perdu la vie, pour uſurper l'Empire, lequel ſon Alteſſe Electorale pouvoit avoir ſans hazard & ſans crime, & ſe voir legitimement ſur un Trône, ſoûtenu de toutes les forces d'Allemagne, & des Couronnes de France & de Suede ; qu'après cela, il ne pouvoit s'imaginer que la Puiſſance de la Maiſon d'Aûtriche

che lui pût ni dût être formidable, qu'il n'étoit pas beſoin de lui repréſenter l'état preſent où elle ſe trouvoit, & qu'il devoit aiſément comprendre que les armées miſes ſur pied en Allemagne, par les finances d'Eſpagne, ne ſeroient pas trop nombreuſes ; & qu'enfin l'armée ſeule de l'Electeur ſon pere avoit toûjours été plus conſiderable que celle de l'Empereur.

Le Maréchal connut aiſément que l'Electeur l'écoutoit avec plaiſir ; auſſi ſe ſervit-il habilement de l'occaſion de lui parler du tort que lui faiſoit le Docteur Exel, l'un de ſes Ambaſſadeurs à Francfort, qui publioit hautement, à ceux qui vouloient & qui ne vouloient pas l'entendre ; que quand tous les Electeurs voudroient le couronner, il ſecoüeroit la tête pour faire tomber ſa Couronne ; qu'il le conjuroit de ſe mettre un peu à la

la place des autres, & quelle opinion il auroit d'un Prince de vingt-deux ans, touché de ces louables & genereux ſentimens.

L'Electeur lui répondit en colere, que s'il étoit vrai que ledit Exel eût tenu de pareils diſcours il le revoqueroit ſur le champ, & le châtieroit. Le Maréchal voyant qu'il prenoit feu, le ſupplia de trouver bon qu'avec franchiſe, il lui repreſentât que ſa conduite lui faiſoit perdre tous ſes amis & les nôtres, & qu'enfin il falloit y apporter du remede, que ſon Alteſſe n'ignoroit pas de quel poids étoit l'Electeur de Mayence, qui depuis quelque tems ne leur reprochoit autre choſe que la repugnance de ſon Alteſſe pour l'Empire.

Sur cela, il lui dit par deux fois, qu'il le conjuroit de vouloir deſabuſer l'Electeur de Mayence, & qu'il lui en feroit très-

très-obligé : Le Maréchal jugeant que c'étoit un bon commencement pour parvenir au but qu'il s'étoit propoſé ; & pour le laiſſer, ſur cette bonne bouche, il lui répondit qu'il étoit ravi de lui voir prendre le bon chemin, & qu'il le ſuplioit encore une fois de bien penſer à la maniere dont on ſe devoit gouverner, pour ôter à l'Electeur de Mayence, ſon lieu commun ordinaire, qui étoit, qu'on ne lui rapportoit jamais que des paroles, dont immédiatement les effets paroiſſoient contraires.

Il lui parla enſuite de la conduite qu'il avoit voulu avoir avec le Comte de Curtz, & qu'il lui avoit promis de lui tenir les mêmes diſcours qu'il tiendroit à ſon Alteſſe, qui conſiſtoient en ce qu'il le croyoit trop habile homme, pour ſe vouloir charger du paquet dont on vouloit l'endoſſer, c'eſt-à-dire, pour con-

conſeiller à ſon Maître de ne pas accepter l'Empire, puiſque l'ayant crû, il viendroit un tems où ſon Alteſſe ſe repentiroit par un nombre infini de raiſons particulieres, outre la generale, que les hommes deſirent le plus ſouvent ce qu'ils ne peuvent avoir, & qu'il l'aſſûroit qu'il ne manqueroit pas de gens, qui ſeroient continuellement à ſes trouſſes pour lui faire voir ſa faute, & lui repreſenter le Comte de Curtz, comme celui qui l'auroit degradé, & lui auroit ôté la premiere dignité qui fut dans l'Univers, qu'après cela il pouvoit conſiderer ſi ſa perſonne ſeroit en ſûreté: ce raiſonnement, quoique fort, & preſſant, ne déplût pas à l'Electeur.

Quant aux fornettes ſur le Palatin, il ſuplia ſon Alteſſe de trouver bon qu'il ne lui en dît mot, la choſe étant de telle natu-

ture, qu'il s'étonnoit qu'un Prince aussi habile, & aussi judicieux que lui, n'eût pas fait taire ceux qui avoient eu l'audace de l'en entretenir, n'y ayant point d'enfant de dix ans qui pût croire que dans le même tems que le Roi faisoit ses derniers efforts pour l'élever à l'Empire, il donnât au Palatin mille chevaux, & mille hommes de pied, pour attaquer Weyden sur les Frontieres de Boheme: c'étoit un discours si ridicule en toutes ses parties, qu'on ne le pouvoit entendre sans indignation.

Les autres audiences du Maréchal auprès de l'Electeur, ses conversations réïterées avec le Comte de Curtz, les raisons de part & d'autre, & la chanson ordinaire dudit Comte, que l'Electeur son Maître étoit passif, & non pas actif, aboutirent enfin à la franche & ingenuë déclaration suivante.

Cette

Cette derniere Scene parut étonnante au Maréchal, car ſans qu'il fût neceſſaire, ni même que le diſcours le demandât, le Comte de Curtz commença tout d'un coup à lui dire, que pour lui, il ne vouloit tromper perſonne, qu'il n'avoit point conſeillé à ſon Maître d'accepter l'Empire, qu'il ne lui conſeilleroit jamais, & que ſes raiſons étoient ſi fortes, & ſi bonnes ſur ce ſujet, que s'il les pouvoit confier à quelqu'un, il étoit bien aſſûré que ce quelqu'un-là s'en payeroit, & trouveroit qu'il avoit grande raiſon de penſer de la ſorte; il n'eût pas lâché la parole que le Maréchal de Gramont prenant un viſage fort gai, lui rendit mille graces de l'épanchement de cœur qu'il avoit avec lui, lequel le confirmoit entierement dans l'opinion qu'il avoit toûjours euë de ſa droiture, & de ſon integrité; & qu'en

le

le desabusant nettement, il lui faisoit avoir une des fins qu'il s'étoit proposée dans son voyage, qui étoit, en voyant clair dans la conduite de l'Electeur, de pouvoir au moins desabuser le Roi son Maître, n'étant point venu à Munich (ainsi qu'il lui avoit souventes fois réïteré) pour persuader, mais uniquement pour être éclairci; & que ne le pouvant être de meilleure bouche, ni plus sûre, il demandoit dans l'instant son audience de congé.

Que quant aux raisons qu'il disoit le devoir convaincre, il faudroit que sa rhetorique fut bien puissante, pour lui persuader qu'elles fussent valables, mais qu'au contraire il ne pouvoit s'empêcher de lui dire avec franchise qu'il le tenoit bien hardi de se charger d'un fardeau qui pourroit un jour l'accabler.

Cet entretien fini, le Comte de Curtz alla trouver l'Electeur,

lequel un quart d'heure après envoya un Gentilhomme de ſa Chambre ſupplier le Maréchal de reſter encore quelques jours à Munich, ce dont il s'excuſa en termes reſpectueux & polis, en faiſant dire à l'Electeur que puiſqu'il n'y avoit rien à faire auprès de ſa perſonne, il devoit rendre compte au Roi, d'un tems qu'il étoit obligé d'employer pour ſon ſervice à Francfort.

Cependant le Maréchal informoit regulierement l'Electrice de tout ce qui ſe paſſoit entre l'Electeur, le Comte de Curtz, & lui; ſa douleur fut telle qu'on la peut imaginer, quand elle apprit qu'il n'y avoit rien à faire pour un homme qui étoit inventif à ſe ſervir d'obſtacle à lui-même; & après avoir deploré ſa condition, il prit congé d'Elle & de l'Electeur.

C'étoit une des plus belles Princeſſes qu'on put voir, & qui

qui avoit tout l'agrément, & le ſolide dans l'eſprit qu'on peut avoir : elle chantoit & jouoit du lut à la perfection, & s'intereſſoit vivement à tout ce qui pouvoit avoir relation à la grandeur du Roi & de la France.

L'Electeur étoit grand ſans être de belle taille, qu'il avoit extrêmement contrainte, l'on ne peut pas dire que ſon viſage fût tout-à-fait deſagréable, mais il s'en falloit auſſi beaucoup qu'il fut advenant, mauvaiſe grace à ce qu'il faiſoit, & le rude dans ſa perſonne de la Nation Tudeſque : il ſavoit fort bien la Langue Italienne, & ſes diſcours étoient aſſez ſuivis, & ne s'éloignoient pas du bon ſens : il n'avoit aucun plaiſir de tous ceux que les jeunes gens ont accoûtumé de prendre, & n'agiſſoit preſque jamais de lui-même ſur rien, étant entierement reſigné aux volontez de ſes Miniſtres : du

reſte, devot & pieux autant qu'on le peut être, & très-convaincu que ſuivant la conduite de ſes Directeurs, il pouvoit auſſi peu errer que le Pape.

Le Maréchal de Gramont de retour à Francfort y trouva pour adouciſſement à la fatigue d'un long & penible voyage, une rupture preſque ouverte entre l'Electeur de Mayence & Mr. de Lionne. Le premier étoit fort aigri de tous les diſcours qu'on lui mandoit de Paris, qui s'y tenoient de lui: l'autre perſuadé qu'ils n'étoient point ſans fondement; & ſur toutes choſes, le depart fort ſecret du Comte d'Etingen qu'on publioit porter au Roi de Hongrie, l'aſſûrance & la parole que l'Electeur ſeroit dans ſes interêts, mettoit nos affaires en grand deſordre, & quaſi hors d'eſperance de bon ſuccès, les preparatifs du voyage du Roi de Hongrie pour Francfort,

fort, & ſon approche à Prague faiſoient croire qu'il ne l'entreprendroit jamais, ſans être aſſûré dudit Electeur : ce qui autrement eût été ſe commettre fort hors de propos : mais le coup du plus habile homme du monde, fut celui que fit le Cardinal Mazarin, qui étant informé de tout ce que je viens de dire, tant par les Lettres de M. de Lionne, que par une infinité d'autres particularitez qui n'étoient pas ſans apparence, envoya en toute diligence Rouſſeleau ſon Secretaire Favori à l'Electeur de Mayence, chargé de Lettres les plus obligeantes qu'elles pouvoient être, qui aſſûra l'Electeur de la confiance entiere que le Roi avoit en ſon amitié. L'on peut dire avec verité que c'eſt un trait de la prudence & de la rafinée politique de ce Miniſtre éclairé.

L'on ne peut s'imaginer le bon

effet que produisit cette ouverture de cœur, & cet abandon apparent: car quoiqu'il fût certain que l'Electeur ne s'étoit pas encore engagé, il étoit néanmoins veritable qu'il avoit donné de bonnes paroles au Comte d'Etingen sur lesquelles le voyage du Roi de Hongrie s'étoit principalement fondé; & il est à croire que l'Electeur, persuadé que le Roi se défioit de lui, avoit un peu plus que de raison voulu ménager la Maison d'Aûtriche, & avoir par ce moyen plus d'une corde à son arc.

Enfin l'on n'oublia rien de tout ce qu'il falloit faire pour regagner ce que l'on avoit perdu de credit auprès de lui: les Memoires qu'on envoya à la Cour, sont remplis des moyens dont on se servit auprès de ses parens, & de ses amis les plus intimes, qui furent assez proportionnez à leur humeur pour n'être pas inutiles.

Un

Un grand repas qu'on fit ensuite chez l'Electeur qui dura depuis midi jusques à neuf heures du soir, (car rien ne se rapatrie bien, & solidement avec les Allemans, que dans la chaleur du vin) où ils appellent les Convives qui boivent le mieux, & le plus long-tems, leurs chers freres, renouvella toute l'ancienne tendresse de l'Electeur & des Ambassadeurs de France : ce ne furent que protestations d'une amitié veritable, & detestations de tout ce qui avoit pû causer la moindre défiance de part & d'autre, & le Maréchal de Gramont prit à fort bon augure, lorsqu'au premier verre de vin l'Electeur lui dit avec une mine ouverte & gaillarde, *non sit jurgium inter fratres:* le Maréchal lui rendit un compte fort exact de toute sa negociation de Baviere, & il fut transporté de joye, que ledit Maréchal eût connu par

lui-même, qu'il ne s'étoit jamais mécompté ſur ce qu'on avoit dû attendre de la foibleſſe, & du peu de ſolidité de cet Electeur, que ſes Miniſtres tenoient en braſſiere, ainſi qu'il l'avoit toûjours dit.

Il fallut donc tourner ailleurs ſes pas, ſuivre une autre route, & poſer pour un fondement ſolide, que par un nombre infini de raiſons invincibles, il n'y pouvoit avoir d'autre Empereur que celui dont il s'agiſſoit : ce qui obligea, ſans plus perdre de tems, à jetter ceux de la Capitulation & de la Ligue qui étoient ſi ſolides, qu'ils ſubſiſteroient encore en leur entier, ſi l'on avoit bien voulu ſuivre les mêmes erremens.

Mais pour revenir à la ſuite de ce diſcours, il faut reprendre le tems auquel le Roi de Hongrie, l'Archiduc Leopold, Guillaume ſon oncle, & les Ambaſſadeurs

deurs d'Eſpagne, arriverent à Francfort qui fut le 19. Mars, & paſſer par deſſus les choſes qui ſe traiterent depuis le mois de Janvier, juſques à celui de Mars, qui ne furent, à proprement parler, qu'une application continuelle à ſe bien aſſûrer de l'Electeur de Mayence, & à chercher les moyens d'avoir celui de Brandebourg favorable, puiſque de ſa voix dépendoit ce que l'on pouvoit eſperer d'avantageux.

Le College Electoral étoit composé de ſept Electeurs ſans comprendre le Roi de Boheme qui fait le huitiéme: & comme les Aûtrichiens ſe faiſoient fort de Treves, de Baviere & de Saxe, celui de Brandebourg emportoit indubitablement la balance, & donnoit l'avantage à ceux du côté deſquels ils ſe tournoit: ce n'étoit pas une entrepriſe peu difficile; & je puis dire même qu'elle ſurpaſſoit l'atten-

te publique, la legereté de l'eſprit de cet Electeur, le faiſant changer à tout moment de reſolution, & l'alliance qu'il avoit avec le Roi de Hongrie, la jonction de leurs armées, & pluſieurs autres conſiderations, ne laiſſant aucun lieu de douter de ſon attachement à la Maiſon d'Aûtriche, laquelle il ne pouvoit jamais ſervir ſi utilement que dans cette occaſion: néanmoins le Maréchal de Gramont & Monſieur de Lionne ne perdirent point courage, & ſuivirent toujours leur chemin, quoiqu'épineux, & mal-aiſé à tenir: enfin ils attaquerent cette Place par l'endroit où il leur parut y avoir le plus d'accès; & pour le faire court, ils donnerent beaucoup d'argent à Canſtein & à Yena ſes Ambaſſadeurs: car pour le Prince Maurice de Naſſau, ils ne lui en offrirent jamais, ſachant que le credit qu'il avoit au-

auprès de ſon Maître, étoit fort mediocre, & qu'on ne l'avoit mis à la tête de cette Ambaſſade, que pour le faſte, & la ſeule representation: ce qu'il faiſoit fort honorablement, & par parentheſe très-commodément, n'y mettant pas un ſol du ſien, l'Electeur ſe chargeant de toute la dépenſe: après tout, le Prince étoit fort homme d'honneur: mais pour ſavoir s'il eût été à l'épreuve de recevoir de l'argent; c'eſt ce que je ne veux pas décider: car c'étoit un rhetoricien qui perſuadoit bien mieux à Francfort, que Ciceron ne fit autrefois à Rome, ni Demoſthene à Athenes.

Cependant il falloit fournir des armes à Canſtein & à Yena: car l'on ſe perſuadera aiſément qu'ils ne faiſoient pas de confidence à l'Electeur leur Maître, de l'argent qu'ils prenoient à mains ouvertes des Ambaſſadeurs

deurs de France; pour cet effet, l'on n'en pût trouver de plus perçantes que la peur que l'on fit à l'Electeur, que le Roi assisteroit le Duc de Neubourg de toutes ses forces pour attaquer Cleves, & qu'après cela l'on verroit si la Puissance de la Maison d'Aûtriche si abbatuë en tant d'endroits pourroit le garantir d'un tel orage.

Jusqu'au jour de l'Election, le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne furent quasi toûjours entre la crainte & l'esperance: les avis leur venoient de tous côtez, qu'ils prenoient de grands équivoques en cette matiere, & sur tout l'Electeur de Mayence ne se pouvoit persuader que celui de Brandebourg se tournât du côté du Roi, quoique du sien il mît tout en œuvre pour l'y obliger; mais les effets dans le tems de la Capitulation firent voir que les mesu-

ſures qu'on avoit priſes, n'avoient pas été courtes, ni mal digerées, & au grand étonnement de toute la noble compagnie, l'Electeur de Brandebourg fût de même avis, que ceux de Mayence, de Cologne, & le Palatin.

Je ne dois pas omettre les precautions qu'on prit pour la diſtribution de l'argent du Roi, que l'on donna très-largement & fort à propos; cependant en telle ſorte que perſonne ne l'a jamais touché, qu'après avoir tenu la parole qui avoit été donnée, & parce qu'il étoit raiſonnable qu'on fût pareillement aſſuré de celle des Ambaſſadeurs de ſa Majeſté, ils le conſignoient en mains tierces, excepté en certaines occaſions où il falloit de neceſſité donner quelque choſe au hazard, mais dans leſquelles ils alloient néanmoins ſi bride en main, qu'on ne les pouvoit ac-

accuſer d'une prodigalité outrée.

Pendant ce tems les affaires des Suedois ſe trouvoient en grand deſordre, leurs Miniſtres à Francfort étoient Bierenklou, & Schnolski en qualité de Plenipotentiaires, ne ſe hazardant pas d'y envoyer des Ambaſſadeurs; car étant glorieux & pauvres, ils ne ſe croyoient pas en état de ſoûtenir la même dépenſe qu'ils avoient faite à Munſter, où en magnificence d'équipage, auſſi bien qu'en toutes les formalitez de preſéance, ils n'avoient rien cedé au Duc de Longueville, & meſuré ſi bien tous les pas qu'ils faiſoient avec lui & les autres Ambaſſadeurs du Roi, qu'on ne pouvoit pas les accuſer de n'avoir pouſſé l'orgueil Gotique tout auſſi loin qu'il pouvoit aller.

Ces Plenipotentiaires nous aſſiſtoient plus de ſoupçons que de

de toute autre chofe, nous jettant en des défiances continuelles de nos meilleurs amis, ce qui eſt aſſez naturel à la Nation : mais il ſembloit encore dans cette conjoncture qu'il y avoit de l'affectation pour paroître clair-voyans, & gens dont les avis nous étoient abſolument neceſſaires.

Bierenklou étoit un Cavalier fort entêté, & amoureux de ſon opinion, dont il ne ſe départoit preſque jamais: grand & prolixe Ecrivain, & faiſant ſur toutes matieres des Memoires en Latin qui ne finiſſoient point, & qu'il regardoit néanmoins comme des pieces fort neceſſaires. Ces Memoires n'épargnoient pas les Autrichiens. Wolmar qui étoit un perſonnage à peu près de même étoffe, prit le ſoin d'y répondre, & d'y riposter vigoureuſement, particulierement dans un écrit, où il appelloit les Suedois

Gal-

Galliæ Mercenarios, ce qui outra Bierenklou de telle ſorte qu'étant venu trouver le Maréchal de Gramont, le Maréchal le crut poſſedé, & que tous les Diables lui étoient entrez dans le corps, & jamais farce ne fût pareille; il ſe débattoit comme un furieux ſur ces mots de *Galliæ Mercenarios*, ſe levoit de ſon ſiege, & revenoit à la charge, repetant *Mercenarios*, en diſant au Maréchal, *Amicos, confœderatos*, lequel acquieſçoit à tout, avec un ſang froid, qui augmentoit encore l'emportement du Suedois: mais comme le Maréchal vit que la converſation tiroit en longueur, toûjours de la même force, il s'aviſa de la finir, en lui demandant, s'il croyoit que Wolmar prit de ſes Memoires pour compoſer les ſiens, qu'ainſi il ne lui feroit pas raiſon de ce qu'écrivoit un vieux Fanatique ennemi juré de la France, qui

qui ne ſuivoit que ſa paſſion outrée, & qui ne ſavoit ce qu'il diſoit.

Cette nation eſt incommode & difficile à traiter par ſa fierté & ſa défiance, & peu ſujette à ſe relâcher ſur ce qui regarde le moindre de ſes interêts.

Il y eut de la prudence au Cardinal Mazarin, d'empêcher que leur armée n'achevât de ſe diſſiper; ce qui fût apparemment arrivé, ſe trouvant après leur guerre de Pologne, épuiſez de toutes ſortes de choſes, & n'ayant plus pour toute Infanterie, de leur propre aveu, que deux mille trois cens hommes de pied, & pas un cheval d'artillerie: mais le Maréchal de Gramont reçut ordre du Roi de leur donner quatre cens mille écus, ſans pourtant s'engager à aucun traité de guerre offenſive: ce qu'ils euſſent fort deſiré, & pouſſé même plus loin, qu'on n'au-

roit peut-être ſouhaité.

Avec cette aſſiſtance conſiderable, venuë ſi à propos, ils ſe raccommoderent, de maniere qu'ils firent l'année ſuivante, les grandes choſes que l'on vit: ce qui fut un coup de la derniere importance pour le Roi, qui fortifia ſes alliez, & les delivra de l'apprehenſion que les armes Aûtrichiennes leur euſſent raiſonnablement cauſées, ſi elles ſe fuſſent trouvées en Allemagne ſans oppoſition.

Jamais Prince n'a eu de plus grandes qualitez que le feu Roi de Suede, il ne cedoit gueres en valeur ni en la connoiſſance de la guerre, à ſon Predeceſſeur Guſtave; la force de ſon eſprit remuoit facilement un corps peſant, & ſi accablé de graiſſe, qu'il en étoit quaſi monſtrueux: il faiſoit de ſa main les dépêches à ſes Ambaſſadeurs, & à ſes Generaux d'armée, dont il y en

avoit

avoit ſouvent de fort longues: ſon courage dans les occaſions importantes, & où il voyoit que ſa preſence étoit abſolument neceſſaire, lui faiſoit oublier qu'il étoit Roi; & pour engager ſes troupes à bien faire en ſuivant ſon exemple, il ſe mettoit à leur tête, puis ſe mêloit avec les ennemis comme un ſimple ſoldat: les hommes capables d'en uſer ainſi, ſont bien redoutables.

Son ambition demeſurée lui faiſoit quelquefois concevoir des chimeres; mais il ne laiſſoit pas de les executer, & tout le monde lui a vû mettre à fin des entrepriſes étonnantes, dont celle d'avoir fait paſſer un bras de mer à ſon armée ſur la glace, pour combattre ſes ennemis, qui ſe croyoient de l'autre côté en grande ſureté, ſera difficilement cruë de ceux qui viendront après nous: & dans les occaſions où il ſe trouvoit preſſé

d'un nombre infini d'ennemis qui le devoient accabler comme on l'a vû en Pologne, il s'en démêloit, ou par miracle, ou par la force de ſon bras ou de ſon eſprit; du reſte, nulle parole, & auſſi peu de reconnoiſſance pour les gens à qui il avoit les dernieres obligations, & qui ſe ſacrifioient pour lui.

Ce Prince étoit emporté dans le vin, dont il prenoit à outrance, & avoit le défaut dans ces momens de ſe trop découvrir, comme il parut en une debauche qu'il fit avec d'Avaugour, Ambaſſadeur du Roi près de lui, auquel il dit ces paroles avec une cordialité Suedoiſe, & pleine de vin: *Tu es un très-bon & très-valeureux Gentilhomme que j'aimerois tout-à-fait ſans une qualité que tu as, c'eſt que tu es né François.*

Le lendemain après avoir dormi ſur ſa ſotiſe, il voulut la raccommoder, & fut trouver Avau-

Avaugour dans ſon logis pour lui temoigner le deplaiſir qu'il avoit d'un diſcours que le vin lui avoit fait tenir la veille, & ſur lequel il croyoit qu'il n'auroit fait aucune reflexion: mais Avaugour qui étoit ferme, haut, hardi, & qui aimoit ſon Maître, lui repartit ſur le champ qu'il ſavoit bien qu'en Allemagne, l'on croyoit que le cœur parloit, quand on étoit yvre, & qu'ainſi il ne s'étoit pu empêcher de rendre compte au Roi ſon Maître dès le même matin, d'un diſcours auquel il ne ſe fut jamais attendu, en quelque état d'yvreſſe où ſa Majeſté eut pu ſe trouver, vû la maniere dont le Roi l'avoit ſecouru, & aſſiſté dans tous ſes beſoins les plus preſſans. Je laiſſe après cela à juger ſi nos larmes pour la perte d'un tel allié ne doivent pas être promptement eſſuyées.

Le Prince de Lobkovitz, Pré-

ſident du Conſeil de guerre, & Conſeiller d'Etat du Roi de Hongrie, arriva devant lui à Francfort, en qualité de ſon Ambaſſadeur; il fit tous ſes efforts pour avoir entrée dans le College Electoral; ſes raiſons pour y être reçu, paroiſſoient être ſi bonnes, qu'il ſembloit qu'il n'y devoit pas rencontrer la moindre oppoſition, parce que le Roi de Hongrie étant auſſi Roi de Boheme, qui eſt Electeur de l'Empire, il étoit naturel de croire qu'il ne devoit pas être traité de pire condition, que les Ambaſſadeurs des autres Electeurs, auſquels on n'avoit jamais fait de pareille difficulté; & ce qui le fortifioit davantage, il avoit encore pour lui le ſens de la Bulle d'or qui eſt tout-à-fait en ſa faveur.

Mais à ſes bonnes raiſons, l'on allegua l'uſage qui prevalut, & l'exemple du Cardinal Cleſelius

&

& de l'Evêque de Neuſtadt, qui étant Ambaſſadeurs du Roi de Boheme, qui fut depuis élû Empereur ſous le nom de Mathias, ne pûrent obtenir d'être admis dans ledit College Electoral, quelque inſtance qu'ils en fiſſent de la part de leur Maître, quoique, comme j'ai dit ci-deſſus, ils fuſſent fondez ſur l'autorité de la Bulle d'or.

Ce refus donna un déplaiſir ſenſible aux Partiſans de la Maiſon d'Autriche qui s'étoient perſuadez d'en venir à bout; ce qui leur fit craindre que la ſuite de leurs affaires ne ſeroit pas ſi favorable qu'ils avoient imaginé.

Le Prince de Lobkovitz arrivant à Francfort, envoya viſiter le Maréchal de Gramont, & Monſieur de Lionne, & leur donner part de ſon arrivée; formalité accoûtumée entre des gens qui ſont fort bien enſemble; mais ils découvrirent, que

c'étoit plûtôt un piege qu'une civilité: car s'ils eussent reçû ce compliment, il attiroit leur visite; & par conséquent toute bonne correspondance avec lui: mais comme toute leur Ambassade n'avoit d'autre fondement apparent que des plaintes contre le feu Empereur, & même contre le Roi de Hongrie, pour toutes les infractions faites au Traité de Munster dont ils venoient demander raison au College Electoral, aussi bien qu'un remede pour l'avenir. Le Prince de Lobkovitz leur eût pû représenter avec grande raison qu'il ne savoit pas de quoi les Ministres du Roi de France, qui vivoient en toute amitié avec ceux du Roi de Hongrie, se pouvoient plaindre de lui. Les Ambassadeurs éviterent donc de tomber dans cet inconvenient; & pour ne pas paroître incivils, ils lui envoyerent témoi-

moigner le déplaiſir qu'ils avoient de ne pouvoir ſuivre leurs inclinations, qui feroient de vivre avec lui en toute amitié & bonne correſpondance: mais qu'ils eſperoient que recevant les juſtes ſatisfactions, qu'ils prétendoient du Roi de Hongrie, ils auroient enſuite l'occaſion de traiter enſemble, & de lui témoigner en ſon particulier l'eſtime qu'ils avoient pour ſa perſonne.

Le Prince de Lobkovitz ne ſe rendit pas pour cela, & revint une ſeconde fois à la charge en les priant de lui envoyer quelqu'un de confiance, & que peut-être les choſes ſe pourroient ajuſter à leur ſatisfaction: mais quoiqu'ils fuſſent très-perſuadez que de ſemblables conferences ne pouvoient aboutir à rien, ils ne laiſſerent pas d'y envoyer l'Abbé Bouti, qui lui expoſa leurs ſujets de plaintes. Le Prince

ce de Lobkovitz lui dit des raisons qui lui paroissoient bonnes, pour justifier la conduite du feu Empereur & de son Maître, desquelles néanmoins ils ne voulurent pas se payer ; & pour conclusion, ils jugerent à propos de couper court à une negociation où ils voyoient bien qu'il n'y avoit rien à gagner pour eux.

Les Ambassadeurs d'Espagne marchoient avec le Roi de Hongrie, & passant par Wurtzbourg & Aschaffenbourg, lieux appartenant à l'Electeur de Mayence, l'Electeur leur envoya faire les complimens qui se devoient à un Prince qui venoit dans l'esperance d'être élû Empereur, & à des Ministres d'un aussi grand Roi que celui d'Espagne.

Il est à croire qu'ils en eussent bien desiré, qui s'expliquassent mieux & plus clairement que ceux qu'ils reçûrent. Mais quoiqu'il

qu'il en soit, Peneranda soûtint toûjours que seulement à quatre lieuës de Francfort, l'Electeur de Mayence lui avoit fait proposer de traiter de la paix entre la France & l'Espagne, par la mediation du College Electoral ; à quoi il avoit répondu dès lors qu'il n'avoit nul pouvoir pour cette affaire ; & que le seul ordre qu'il eût reçû en partant d'Espagne, étoit celui d'assister à la Diete près la personne du Roi de Hongrie, ce qui vouloit dire en bon François qu'il étoit parti de Madrid cavalierement pour le voir couronner Empereur, sans s'imaginer y trouver que des difficultez très-aisées à surmonter.

Le Comte de Peneranda fit son entrée à Francfort avec le Marquis de la Fuente son Collegue, avant celle de l'Empereur, mais comme leurs gens étoient vêtus de deuil, & que leurs

leurs habillemens ſe ſentoient un peu de la fatigue & de la longueur du voyage, elle n'attira pas l'admiration des Spectateurs.

Le Roi de Hongrie fit la ſienne enſuite, l'Archiduc étoit ſeul avec lui dans ſon carroſſe, elle étoit compoſée de quantité de chevaux de main & de trompettes, de beaucoup de caroſſes à ſix chevaux, mais le tout en deuil, & lugubre au poſſible.

Il y avoit eu une grande conteſtation avec le Magiſtrat de Francfort, qui ne vouloit point permettre que deux Regimens de Cuiraſſiers bien montez & bien armez qui avoient accompagné le Roi de Hongrie pendant ſa marche, entraſſent avec lui dans la ville: le Roi de Hongrie s'adreſſa à l'Electeur de Mayence, & le pria inſtamment de faire enſorte que le Magiſtrat y conſentit: ce que l'Electeur de Mayen-

Mayence obtint dudit Magiſtrat, ſous la condition qu'ils entreroient par une porte, & ſortiroient par l'autre. Ces précautions du Magiſtrat ne furent pas hors de propos pour empêcher qu'ils n'y fiſſent plus de ſéjour; & pour leur en ôter toute eſperance, toutes les chaînes des rues qui aboutiſſoient à celles où ils devoient paſſer, étoient tendues avec des Corps de gardes derriere, & 300. Mouſquetaires ſuivoient le dernier Regiment, qui les hâtoient d'aller en telle ſorte qu'ils ne permirent à aucun Cavalier de deſcendre de ſon cheval pour acheter la moindre choſe qui lui fût neceſſaire, ou ſi cela lui arrivoit par hazard, il étoit aſſûré d'être bien tôt remonté ſur ſon cheval à coups de bout de mouſquets dans les reins.

Ce qui fit inſiſter le plus le Roi de Hongrie à faire entrer ces deux Regimens avec lui, fut

la crainte qu'il avoit, que sans cela, son entrée seroit fort deparée; & à parler naturellement, je croi qu'il n'avoit pas grand tort.

Les Ambassadeurs d'Espagne avoient mené pour gardes des Heiduques, & prétendoient qu'ils pourroient porter leurs carabines comme le Marquis de Castelrodrigues avoit fait à Ratisbonne; mais il ne parut pas à propos au College Electoral de le souffrir, parce qu'il eût fallu que ceux du Marêchal de Gramont eussent marché de même, ce qu'on ne lui avoit pas voulu accorder: ainsi ils furent reduits à leurs seules épées.

Leur séjour à Francfort ne fut pas long; car la quantité de coups de bâton, que la garnison & les Bourgeois, leur donnoient continuellement; & qu'à dire la verité ils meritoient assez par leurs insolences, les en chasserent

rent en moins d'un mois, ſans qu'il y eut jamais une ſeule plainte de ceux du Maréchal de Gramont qui le ſuivirent toûjours juſques au dernier jour qu'il partit de Francfort. Le Roi de Hongrie fut viſité par tous les Electeurs : ſa maniere de les recevoir eſt aſſez ſinguliere, c'eſt de les attendre au haut de ſon eſcalier : quand il les voit enbas, il deſcend trois marches ; & il prend ſur eux la porte & la main droite.

Lorſque l'Electeur de Mayence fut lui rendre viſite, il s'apperçut qu'il n'avoit deſcendu que deux marches, & il reſta au pied de l'eſcalier, juſqu'à ce que l'on eût dit au Roi de Hongrie qu'il y avoit encore un pas à faire, tant cette nation eſt exacte à ne rien relâcher, ni innover des ceremonies qu'ils ont accoûtumé de pratiquer : Après cela le Roi de Hongrie leur rendit la viſite, il étoit ſeul dans ſon

ſon caroſſe, tous les Comtes de l'Empire qui l'avoient accompagné, marchoient à pied autour, & même le Prince de Bade qui étoit Capitaine de ſes Gardes, il y a un peu loin de la maniere Françoiſe à celle-là.

Mais ce qui eſt de ſingulier, c'eſt que le Comte de Hanau, Souverain d'un Etat conſiderable, & d'une Ville auſſi bien fortifiée qu'il y en ait en Allemagne, & d'une naiſſance autant illuſtre qu'elle le ſauroit être, accompagnoit à pied l'Electeur de Mayence dans ſes viſites, qui étoit ſeul dans ſon caroſſe. On peut juger par cet exemple, que les autres Comtes de l'Empire n'en faiſoient pas difficulté.

Les viſites de complimens étant achevées, les Miniſtres du Roi de Hongrie, & les Ambaſſadeurs d'Eſpagne, preſſerent vivement le College Electoral pour

pour une prompte élection.

Le Conseil du Roi de Hongrie étoit composé du Prince de Porcie, son principal Ministre, qui avoit eté son Gouverneur du vivant du Roi des Romains son frere. Il y a de l'apparence que ce premier grade l'avoit élevé au poste qu'il occupoit; car ceux qui le connoissoient particulierement, n'en voyoient point d'autre raison: son intelligence en toutes sortes d'affaires, étoit des plus bornées; mais les personnes qui traitoient avec lui, avoient remarqué en sa personne un don singulier d'oubliance, étant necessaire de lui presenter jusques à sept ou huit fois, les mêmes Memoriaux, non seulement pour des choses qu'il promettoit, mais, pour celles qu'il desiroit ardemment d'achever, & pourvû que Dieu lui fit la grace de se soûvenir de ce qu'il promettoit, il le tenoit assez

fermement, mais comme je le viens de dire, le bon Seigneur voloit un peu le papillon, & sa memoire étoit très-sujette à caution.

Le Prince d'Ausberg étoit le second, il avoit été tout puissant auprès de Ferdinand III. Tout le monde convenoit de son extrême capacité, mais l'on tomboit aussi d'accord qu'il falloit bien prendre garde, qu'il n'eût ou ne crût avoir quelque interêt en une affaire: car pour peu qu'il se l'imaginât, rien n'étoit capable de lui faire prendre une autre route; son credit auprès du Roi de Hongrie, étoit mediocre; & le mepris qu'il avoit pour le Prince de Porcie son premier Ministre, alloit au-delà de l'imagination; aussi n'avoit-il aucune correspondance avec lui.

Le Prince de Lobkovitz, le Comte de Schwartzenberg & le Comte de Curtz, Vice-Chance-

lier

lier de l'Empire, qu'on tenoit très-bien informé des affaires, & homme de fort bon ſens, étoient auſſi dans le Conſeil.

Quant à l'Archiduc, tous ceux qui l'ont connu particulierement, & traité avec lui, convenoient tous que c'étoit un Prince doux, & d'une grande bonté, qui avoit de la valeur, & plein de pieté & de Religion: le Comte de Schwartzenberg avoit un grand credit ſur ſon eſprit: les Jeſuites de leur côté n'en avoient pas moins: ſa maniere de traiter d'affaires, étoit douce & accorte, & perſonne ne ſortoit d'auprès de lui, qu'il n'en ſût très-ſatisfait.

Chacun n'oublioit rien pour parvenir à ſon but, & le Maréchal de Gramont, & Monſieur de Lionne demeuroient renfermez dans les demandes qu'ils avoient faites des reparations des infractions du Traité de

Munſter, & un bon ordre à l'avenir pour les empêcher: mais quand les Electeurs de Mayence & de Cologne, vinrent de nouveau à preſſer Peneranda ſur la paix, ce fut alors qu'ils r'allumerent ſa bile.

La cauſe de la mauvaiſe humeur de Peneranda étoit, non ſeulement de ſe trouver abuſé, ayant par ſes Lettres écrites en Eſpagne, rendu l'élection du Roi de Hongrie ſi facile, mais encore de ce que ſe voyant ſans pouvoir pour traiter de la paix, & fort preſſé par les Electeurs de donner paſſeport à Blum qui alloit de leur part en Eſpagne; il falloit qu'en y donnant les mains, & conſentant à cette propoſition, il retardât l'élection; & par conſéquent donnât moyen aux armes du Roi de continuer leurs progrès en Flandres; ce qu'il avoit eſperé empêcher par la prompte élection du

du Roi de Hongrie pour Empereur ; comptant que d'abord qu'il auroit été élû, il auroit envoyé des forces aſſez conſiderables pour s'oppoſer aux nôtres.

Pour ſe tirer de tous ces embarras, il prit le parti de refuſer le paſſeport que les Electeurs lui avoient demandé pour ledit Blum : ce qui fut un aſſez bon moyen pour faire connoître que les intentions de ſon Maître n'étoient pas ſi tournées du côté de la paix que celles du Roi.

Pour ſortir encore mieux, à ce qu'il croyoit, de ce mauvais pas, où il s'étoit terriblement embourbé, il s'aviſa de publier que cette propoſition de paix n'étoit qu'une ſuite des fourberies du Cardinal Mazarin, & un artifice groſſier pour retarder l'Election, ſur quoi le Maréchal de Gramont & Monſieur de Lionne lui fermerent promptement la bouche, propoſant au

College Electoral que pourvû qu'on leur fît raison sur les griefs qu'ils avoient déclarez audit College, ils traiteroient la paix par sa mediation, aussi bien après comme avant l'élection.

Mais comme pour juger des choses avec équité, il se faut souvent mettre à la place des autres; j'avoüerai ingenuëment qu'il ne me paroît point du tout extraordinaire, que Peneranda se trouvât embarassé; & l'on peut dire, que si les Ambassadeurs du Roi meriterent quelque louange dans toute cette negociation, il semble qu'elle leur étoit assez dûë, pour avoir mis un Ministre du premier ordre, & d'une experience si consommée, en état de ne savoir plus de quel côté se tourner, ni quel parti prendre, voyant des précipices inévitables de toutes parts.

Enfin il crût que de deux maux, il lui falloit éviter celui qu'il

qu'il eſtimoit le pire: pour cet effet, il refuſa tout net le paſſeport pour aller en Eſpagne demander au Roi Catholique les pouvoirs neceſſaires pour traiter la paix, & comme il prevoyoit à merveilles les ſuites d'un tel refus; & qu'un homme qui ſe noye, ſe prendroit à des raſoirs pour ſe ſauver, il dit que Blum qui avoit traité avec lui de la part des Electeurs, leur avoit rapporté faux, & ſe mit enſuite en un tel excès de rage. & de fureur, que ſans conſulter ſon Collegue, il reſolut lorſque Blum retourneroit chez lui, de le faire jetter par les fenêtres. Ce parti violent n'eût pas rendu ſes affaires meilleures, & il eſt à croire que s'il l'eût executé, la Bourgeoiſie, & la garniſon de Francfort l'euſſent attaqué dans ſa maiſon, & fait le même traitement que Blum auroit reçû; c'eſt une particularité que le Maréchal de

Gramont a ſuë du depuis en France, par le Marquis de la Fuente, lorſqu'il y étoit Ambaſſadeur, qui lui dit que c'étoit lui ſeul qui avoit paré le coup, non par en detourner Peneranda qu'il voyoit n'être plus capable de raiſon, car il ne lui en fit jamais le moindre ſemblant, mais en faiſant avertir Blum ſous main & par gens de la derniere confiance, de ne plus rentrer dans la maiſon de Peneranda, parcequ'on avoit reſolu de lui faire une inſulte.

Peneranda vint enſuite à une rupture ouverte avec l'Electeur de Mayence, qui fut precedée de paroles fort aigres entre eux, que ſon Excellence Eſpagnole & fanfarone accompagnoit de certaines demonſtrations auſquelles l'Electeur grave & ſerieux étoit peu accoutumé; car negociant avec lui, il frondoit ſon chapeau dans la chambre, met-

mettoit ſouvent la main ſur la garde de ſon épée, tempêtoit & menaçoit extrêmement, & à un tel point, que l'Electeur fatigué & outré de tant d'impertinences, ſortit de ſon naturel doux & patient ; & conclut par lui dire que, comme il ſavoit qu'il étoit Préſident des Indes, il pouvoit ſortir de chez lui pour aller au Mexique, gouverner ſes Indiens à ſa mode, & qu'il lui donnoit parole d'honneur, que quant aux Allemans, il n'en gouverneroit jamais aucun, parce qu'ils étoient nés trop ſages pour être dirigez par un Eſpagnol qui l'étoit auſſi peu que lui.

Cette converſation finie, Peneranda debita dans le public mille choſes injurieuſes contre l'Electeur: l'on peut croire que le Maréchal de Gramont & Monſieur de Lionne ne les laiſſoient pas tomber à terre, & ils avoient des gens d'eſprit & de

confiance chez Peneranda, & chez l'Electeur qui ne leur étoient point suspects, & dont ils se servoient habilement pour les échauffer, & entretenir leur mesintelligence. Ce petit manege dura tout le tems de la Diete sans qu'aucun d'eux s'en doutât jamais: ce qui réussit si bien, qu'on trouva le secret de les rendre irreconciliables.

Mais comme dans les affaires de grande importance, dont la conclusion tire en longueur, l'on ne peut jamais s'assûrer, en sorte qu'il n'y puisse arriver des accidens imprevûs, capables d'y apporter du changement, le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne ne furent pas exempts de crainte: ni leurs adversaires ne conçûrent pas de petites esperances de la declaration de Hesdin en faveur du Prince de Condé; Fargues qui en étoit Lieutenant de Roi, & la Riviere Major,

jor, avoient ſi bien menagé la garniſon, que d'un commun conſentement, elle ſe revolta contre le Roi, & prit le parti du Prince: & comme le Duc Bernard de Weimar le diſoit autrefois au Maréchal de Gramont aſſez plaiſamment qu'il avoit trouvé que les François étoient faits comme les moutons qui ſe laiſſent conduire par le premier, & ſautent par tous les endroits où il a paſſé; de même, ce mauvais exemple fit eſperer aux ennemis qu'il ſeroit ſuivi par beaucoup d'autres Places.

D'un autre côté, le Maréchal d'Hoquincourt étoit ſorti de France, & avoit paſſé dans l'armée d'Eſpagne, & quoiqu'il n'apportât gueres d'argent, & amenât moins de troupes, & que encore le caractere qu'il avoit, donnât plus d'éclat à ſon action que de préjudice aux affaires du Roi: neanmoins on ne laiſſoit

pas

pas de publier à Francfort la moitié de la France ſoûlevée.

A cela ſe joignit l'affaire du Maréchal d'Aumont à Oſtende, ſa priſon, & celle des gens commandez du Regiment des Gardes du Roi qui avoient été pris avec lui comme des dupes, dont les Eſpagnols faiſoient des comedies perpetuelles, & avoient tourné la choſe ſur un tel burleſque, qu'il n'y avoit pas moyen d'y reſiſter.

Les Partiſans de la Maiſon d'Aûtriche faiſoient auſſi leur devoir de leur côté ſur le traité qu'ils ſavoient que le Roi venoit de conclure avec Cromwel pour attaquer Dunkerque, & c'étoit leur grand cheval de bataille, & la raiſon pour laquelle ils ne doutoient pas que les Electeurs Eccleſiaſtiques n'abandonnaſſent la France; tous les Moines étoient déchaînez, & euſſent fait beaucoup plus de mal qu'ils

qu'ils ne firent, si les Electeurs de Mayence & de Cologne leur eussent lâché la bride, & donné quelque credit, ce qui n'arriva pas, bien que deux Peres de la Compagnie fussent leurs Confesseurs.

Quelques mois auparavant un bon François galant homme au possible & des mieux intentionnez pour sa patrie, comme il s'en rencontre par fois de cette espece, avoit composé un écrit pernicieux au dernier point, non seulement pour decrier la conduite du Roi & de son premier Ministre le Cardinal Mazarin; mais pour la mettre en abomination. Cet écrit avoit été trouvé si bien fait, & tellement au gré des Espagnols, qu'ils le firent traduire en Latin & en Alleman, puis le semerent de tous les côtez : en un mot cet écrit faisoit passer le Roi pour fauteur de l'heresie, le Destructeur de la Re-

Religion Catholique, & celui qui contre tout droit divin & humain au préjudice d'un Prince qui lui étoit si proche, n'avoit pour but que l'établissement d'un Trône que Cromwel avoit occupé par des voyes si inhumaines & si tyranniques, qu'elles devoient causer de l'horreur à tous les gens de bien.

L'on fit une réponse à ce mémoire telle qu'on a coûtume de faire en cas pareil: mais à dire vrai, l'on connut par experience, que la vive voix dont on se servit, fit un meilleur effet pour dissuader, que les écritures qui n'ont jamais tant de force.

A peu près dans le même tems que tout se passoit ainsi à Francfort, le Cardinal Mazarin avoit eu la précaution d'envoyer au Maréchal de Gramont & à Monsieur de Lionne la copie du Traité que le Marquis de Lede, & Dom Alonso de Carde-

denas avoient ſigné comme Ambaſſadeurs du Roi d'Eſpagne près du Protecteur, ils le porterent dans l'inſtant aux Electeurs, & les ſupplierent de vouloir juger ſans prévention du procedé du Roi, & de croire que ſa Majeſté auſſi bien qu'eux tomboient d'accord, que c'étoit un grand mal de mettre Dunkerque entre les mains des Anglois, mais qu'ils avoueroient auſſi, qu'il étoit moindre que celui de leur laiſſer prendre Calais: ce que le Traité fait entre le Protecteur & les Ambaſſadeurs d'Eſpagne portoit expreſſément.

Peneranda s'inſcrivit en faux contre ce Traité; mais il perdit bientôt la parole, & les bras lui tomberent entierement, lorſque le Maréchal de Gramont & Monſieur de Lionne lui offrirent de conſigner vingt mille écus entre les mains de tel Marchand de Francfort qu'il voudroit

droit choisir, pourvû que de sa part il en consignât autant, & qu'il gagneroit les vingt mille écus, si avant six semaines, ils ne rapportoient pas en face du College Electoral l'original du Traité en question, signé desdits Ambassadeurs de la part du Roi d'Espagne leur Maître; que faute par eux de le faire, il auroit deux plaisirs; l'un, de leur faire perdre les vingt mille écus, & de les gagner, ce qui certainement ne nuiroit pas à ses affaires; & l'autre, de les faire passer pour des faussaires en presence de la plus noble & de la plus respectable assemblée de l'Univers, & qu'ils ne le tenoient pas si indulgent, qu'il ne voulût bien qu'ils fissent la penitence du mensonge qu'ils auroient inventé.

Cet argument parut si fort, que Peneranda avec tout son bel esprit, n'y pût trouver de replique, & les Electeurs connu-

rent

rent par des faits convaincans que le Roi d'Eſpagne, & les Eſpagnols ſi ſcrupuleux, & ſi zelez, ſur ce qui regarde la Religion Catholique, ne s'embarraſſoient pas plus que de raiſon de ſe liguer avec des Proteſtans, lorſqu'ils y trouvoient leur interêt, & qu'ils ôtoient en même tems au Roi une Place de l'importance de Calais, qui étoit une des principales Clefs de ſon Royaume.

Le Nonce du Pape qui étoit à Francfort, nommé Sanfelice, pouvoit bien quitter cette qualité de Nonce, pour prendre celle de troiſiéme Ambaſſadeur d'Eſpagne: car il étoit tellement partial pour les moindres interêts du Roi Catholique, qu'il ne le cedoit à aucun de ſes ſujets: mais quoiqu'il chantât la même chanſon que Peneranda, & que toutes les audiences qu'il demandoit aux Electeurs, ne ſuf-

ſent à autre fin que pour tâcher de leur perſuader que c'étoient toutes moqueries que les propoſitions de paix que le Maréchal de Gramont & Monſieur de Lionne faiſoient. Il ne leur faiſoit pas grand mal ; car outre qu'il étoit peu perſuaſif de ſon naturel, les Ambaſſadeurs l'avoient aſſez fait connoître pour veritable Eſpagnol ; & ſa Sainteté n'avoit pas plus de credit que de raiſon ſur les perſonnes d'où dépendoit le bon ou le mauvais ſuccès des affaires de France.

Enfin ce qui eſt de certain, c'eſt que le Maréchal de Gramont non plus que Monſieur de Lionne n'ont point eu à ſe reprocher d'avoir omis aucune des choſes neceſſaires pour faire connoître aux Electeurs que ſa Sainteté joüiſſoit paiſiblement de toutes les douceurs du Pontificat, ſans ſe mettre trop en peine de la durée de la guerre en-

entre la France & l'Espagne.

Aussi le Maréchal de Gramont n'a jamais pû se resoudre à parler serieusement avec ledit Nonce ; & les plus grandes louanges, traitant avec lui, qu'il ait données à sa Sainteté, étoient d'avoir fait cette belle Ordonnance, & si necessaire à la Chrétienté que les Cardinaux pour soûtenir leur éminente Dignité, ne porteroient jamais le deuil de leurs peres, que les ruës de Rome se mettroient dans une juste proportion & allignement ; & qu'enfin aprés un long & penible travail, on avoit découvert sous son Pontificat le propre & veritable mot de perruque en Latin.

Le Maréchal de Gramont ne fut pas insensible au plaisir de voir le peu d'attention qu'on eut pour le Nonce à son arrivée à Francfort, auquel on refusa de rendre les honneurs qu'on accor-

de aux Marchands qui viennent à la Foire, ausquels on tire trois coups de canon pour leur bien venuë. Mais pour le *Signor Nuncio* on n'en voulut point entendre parler; il demeura quelque tems hors de la Ville à negocier avec l'Electeur de Mayence, par l'entremise duquel il croyoit pouvoir arracher quelque civilité du Magistrat: ce qui seroit arrivé pour peu que l'Electeur en eût eu envie: mais comme il se soucioit mediocrement de faire quelque chose d'agréable à sa Sainteté, de laquelle il n'avoit nul sujet d'être content, il entreprit l'affaire justement comme il falloit, pour qu'elle ne réussît pas.

Le Roi de Hongrie ne bougeoit gueres de son logis, où il jouoit à la Prime les après-dînées tête à tête avec l'Archiduc fort petit jeu, & fort tristement; car l'un & l'autre étoient très-silen-

lentieux; il ſortoit rarement pour s'aller promener à la campagne; ce qui ne lui arriva que trois fois pendant ſon ſéjour à Francfort: mais il venoit incognitò dans un carroſſe fermé au jardin des Ambaſſadeurs d'Eſpagne, où il ſe delectoit extrêmement au noble jeu de quilles, paſſe-tems tout-à-fait convenable à un Prince de vingt-deux ans, qui s'attendoit à tous momens d'être élû Empereur.

Comme il avoit la bouche extrêmement grande, & toûjours ouverte, il ſe plaignoit un jour au Prince de Porcie ſon Favori, jouant aux quilles avec lui, la pluye étant ſurvenuë, de ce qu'il lui pleuvoit dedans, le Prince de Porcie, *bel effort de genie*, après y avoir rêvé quelque tems, lui conſeilla de la fermer: ce que fit le Roi de Hongrie, & s'en trouva fort ſoulagé.

Il y a tant de portraits faits de lui, qu'il ſeroit ſuperflu de parler de ſa perſonne. Quant aux qualitez de ſon eſprit, j'ai ouï dire que ſon naturel étoit fort bon & doux, peu de connoiſſance des Sciences, & des Langues, n'en ſachant que la ſienne & l'Italienne qu'il parloit fort bien, il ne ſavoit pas un mot de l'Eſpagnolle; ce qui ne laiſſoit pas d'être bizarre par plus d'une raiſon: il aimoit la Muſique, & la poſſedoit aſſez bien pour compoſer des airs fort triſtes avec beaucoup de juſteſſe: les réponſes qu'il faiſoit, étoient toûjours très-laconiques: cependant il paſſoit pour avoir fort bon ſens, & une grande fermeté; il n'avoit jusques au tems qu'il arriva à Francfort, jamais parlé à femme qu'à l'Imperatrice ſa mere, & donnoit de grands exemples de continence: vertu d'autant plus eſtimable, qu'elle eſt

eſt rare aux Princes de ſon âge, & du rang qu'il tenoit.

Tous les Electeurs le traiterent chacun ſelon leur rang, il bûvoit, autant qu'il falloit pour faire raiſon, ſans ſe troubler: l'Archiduc étoit avec lui: mais toûjours au deſſous du dernier Electeur; les Princes & les perſonnes de grande qualité s'efforçoient à le divertir, & ils firent une courſe de têtes par quadrilles ſeperées, la dépenſe n'en fut pas extraordinaire; & je ne ſai quel étoit le plus court, ou le tems, ou l'argent. Quoiqu'il en ſoit, la choſe parut belle à ceux qui n'en avoient point vû de ſemblable, ils furent honorez de la preſence de pluſieurs belles Dames, auſquelles je veux croire qu'ils ſongeoient plus à plaire par leur adreſſe qu'à gagner des prix qui étoient certainement de très-mince valeur.

Le Maréchal de Gramont

tâcha auſſi de ſon côté à regaler par quelque choſe d'extraordinaire tous les partiſans du Roi: pour cet effet, il fit bâtir une grande ſalle dans le jardin de ſon logis, où il donna à dîner à Meſſieurs les Electeurs, & pluſieurs Princes & Comtes de l'Empire, tous de la faction de France: il avoit fait faire un theatre qui ne ſe voyoit point de la ſalle où l'on mangeoit: L'on ouvrit pendant le repas la toile, & l'on y danſa un Ballet avec des Intermedes de muſique: la fête fut ſomptueuſe & galante au poſſible: elle plût tout à-fait aux Allemans, & dura depuis midi juſques à dix heures du ſoir.

La maiſon du Maréchal étoit ouverte à toute la bourgeoiſie, tous les domeſtiques du Roi de Hongrie, & des Ambaſſadeurs d'Eſpagne s'y trouverent malgré les ordres qu'ils avoient de leurs Maîtres, de n'y point aller, &

ge-

generalement tout ce qu'il y avoit dans Francfort, y assista: les foudres de vin étoient par tout enfoncées; & il y avoit des gens préposez, pour faire boire tout le monde: ce qui se passa avec beaucoup d'allegresse, & une approbation generale: les trompetes & les timballes retentissoient de tous côtez, & l'on n'entendoit que des voix tumultueuses qui crioient de toutes leurs forces, *Vive le Roi de France & son Ambassadeur le Maréchal de Gramout, qui nous regale si bien avec tant de profusion & de magnificence, il ne faut bouger de chez lui, & ne jamais aller chez les autres, où il n'y a ni plaisirs, ni largesses, ni graces à obtenir.* Ce sont les discours que le peuple tenoit à quarante pas du logis du Roi de Hongrie & de l'Archiduc: ce qui ne laisse pas d'avoir sa singularité, sur tout dans une Ville

où six mois avant tous les François étoient en horreur, & où on les eût volontiers brûlez.

Voilà ce que produit la difference d'un Ambassadeur courtois, accort, liberal quand il le faut être pour la gloire de son Maître, plein d'esprit & d'élevation dans l'ame, qui a un grand usage du monde, & une parfaite connoissance des hommes avec qui il vit, d'avec un autre qui ne songe qu'à vivre de menage pour ne pas déranger ses affaires domestiques, & qui croit avoir fait merveille, quand il porte dans les Cours où on l'envoye, le seul esprit & le goût de sa Nation: ce qui souvent ne concilie pas le cœur des autres. Cependant il arrive souvent je ne sai par quelle bizarrerie que le caractere de ses derniers est presque toûjours préferé aux premiers, & qu'on le met en place, quand les autres restent dans une entie-

tiere inaction ; c'eſt à d'autres que moi à décider, ſi c'eſt bien ou mal fait ; & ſi à la longue on s'en eſt bien trouvé : car cette matiere eſt grave, & paſſe ma ſuffiſance.

Le terme de l'élection s'approchoit, & les Aûtrichiens n'oublioient rien de tout ce qui pouvoit nous nuire ; & par conſéquent leur devoir être utile. Ils firent attaquer de nouveau l'Electeur Palatin par le Pere Sarria ; & comme les articles de la Capitulation s'étoient faits en preſence de tant de perſonnes differentes, qu'ils n'étoient ignorez de qui que ce ſoit, l'on avoit encore à ſe parer des Suedois, qui ne pouvoient ſupporter, & faiſoient publiquement leurs plaintes, que la France obtenoit tout ce qu'elle demandoit, & qu'on n'accordoit rien à la Suéde.

Pour ne pas faire cette relation plus longue que je ne me la ſuis pro-

proposée, je renvoyerai aux Memoires du Maréchal de Gramont & de Monsieur de Lionne, où l'on verra toutes leurs conversations sur ce sujet avec le President Bierenklou, & les raisons dont ils se servirent, pour s'assûrer du Palatin: mais après avoir crû prendre toutes les précautions imaginables, & surmonté les difficultez qui s'étoient presentées, le Palatin leur garda pour la bonne bouche la déclaration suivante qu'il fit en plein College Electoral en cette sorte:

Qu'il n'entendoit pas que son vœu qu'il avoit donné pour la France, eût aucun lieu, qu'en cas qu'au même tems on donnât satisfaction à la Suéde sur la prétention qu'elle avoit aussi que l'Empereur ne se pût mêler de la guerre de Pologne, & fût obligé avant l'Election d'en retirer ses troupes.

A quoi ceux de Brandebourg s'étant opposez, & declaré qu'ils suspendoient leur vœu pour la France, jusques à ce que l'Electeur Palatin eût ôté cette condition qui regardoit la Suede, & ledit Electeur ayant persisté jusques au bout, à vouloir faire dépendre une affaire de l'autre, sous prétexte d'empêcher la division qui pourroit autrement arriver entre les Couronnes; on se separa sans avoir pû rien conclure dont les Aûtrichiens, & tout leur parti sembloient triompher.

Les deux Ambassadeurs d'Espagne qui jusques-là, n'avoient pas voulu visiter l'Electeur Palatin, y allerent ensemble l'aprèsdînée du même jour en grand' pompe: ce que toute l'assemblée prît alors comme un remerciement qu'ils étoient allez lui faire du grand service qu'il avoit rendu à la Maison d'Aûtriche.

Mais

Mais cette joye ne leur dura gueres; car enfin, soit par bonheur, ou par adresse, l'on trouva le secret de ranger le Palatin à la raison, & il donna son vœu pour la Capitulation, que le Roi de Hongrie a signée & jurée avant d'être élu Empereur, dont j'ai voulu mettre ci après les 4. 13. & 14. articles, par lesquels on verra que la France a remporté de si grands avantages, & en a pareillement procuré à ses Alliez par sa mediation.

ARTICLE IV.

Touchant le Duc de Savoye.

Sur tout nous ferons délivrer au Duc de Savoye en la personne de son legitime Procureur, l'investiture du Montferrat qui lui a été promise par l'instrument de la paix de Munster, entre l'Empereur & la France, *Cæsarea*

Ma-

Majeſtas, dans la même forme & maniere qu'elle avoit été accordée au Duc de Savoye Victor Amedée, par l'Empereur Ferdinand II. d'heureuſe memoire; & ce incontinent après que nous aurons pris en main le gouvernement de l'Empire ſans aucun delai, & auſſi-tot que nous en ſerons dûëment requis & ſollicitez, conformément aux Conſtitutions de l'Empire, & aux droits féodaux, ſans y ajoûter aucune reſerve extraordinaire, ni reſtriction generale ou ſemblable clauſe, & generalement toutes les choſes qui ont été ordonnées, & promiſes au profit de la Maiſon de Savoye, dans ledit inſtrument de Paix, & le Traité de Chieraſque, qui y eſt confirmé, & employerons notre autorité Imperiale, pour le faire executer, & ne differerons ni ne retiendrons aucune des choſes ſuſdites ſous quelque

que couleur, cauſe ou prétexte que ce puiſſe être, & ſpecialement l'inveſtiture du Montferrat, même pour raiſon des quatre cens quatre-vingt-quatorze mille écus dûs par le Roi de France, & qui n'ont point encore été payez au Duc de Mantoüe, deſquels l'article, *Ut autem omnium*, a diſpoſé, & en décharge la Maiſon de Savoye. Outre cela nous interpoſerons effectivement notre autorité Imperiale auprès du Roi d'Eſpagne, pour lui faire reſtituer ſans delai au Duc de Savoye la ville de Trin, pleinement & en ſon entier. Et quant au Duc de Mantouë, Nous lui ordonnerons au plûtôt & ſerieuſement, en vertu de notre pleine autorité Imperiale, & l'obligerons en effet par des moyens convenables, de ſe demettre dans un certain tems bref & préfix de tout exercice de Juriſdiction, tant audit lieu, qu'en tous

tous ceux qui ſont ſituez dans le Montferrat, & qui ont été ajugez à la Maiſon de Savoye par les derniers Traitez de paix de l'Empire, afin que le Duc de Savoye puiſſe joüir dûëment & paiſiblement des droits qui lui appartiennent dans leſdits lieux, Pareillement nous nous employerons, & ordonnerons ſous de rigoureuſes peines, que ni ledit Duc de Mantoüe ou ſes Succeſſeurs, ni aucun autre en ſon nom ni au leur, ne puiſſent contrevenir en la moindre choſe, par quelque voye, ou maniere que ce ſoit, ni attenter rien à l'avenir contre ce qui eſt contenu dans ledit Traité de paix, & notre preſente capitulation. A l'égard du Montferrat en faveur de la Maiſon de Savoye, nous conſentons pareillement, & confirmons ce que le College Electoral a écrit depuis peu, en date du 4. Juin, au me-

me Duc de Mantoüe, pour annuller & casser le Vicariat & Generalat du Saint Empire en Italie qu'il a pris au préjudice de ladite Maison de Savoye, ensorte que nous en observerons fermement le contenu, & protegerons & maintiendrons les Ducs de Savoye dans leurs droits & privileges de leur Vicariat dans le détroit de l'Italie.

ARTICLE XIII.

Pour la conservation reciproque de la paix.

Pareillement nous entretiendrons la paix durant tout le tems de notredit Gouvernement avec les Princes Chrétiens nos voisins & limitrophes, & ne commencerons aucunes querelles, dissentions ou guerres au dedans ni au dehors de l'Empire à son sujet, sous quelque pretexte que ce

ce puiſſe être, ſans le ſû, avis, & le conſentement des Electeurs, Princes & Etats, ou au moins des Electeurs, & ne permettrons point qu'aucune armée, entre dans l'Empire, ſans ledit conſentement, & ſur tout nous obſerverons inviolablement les choſes qui ont été traitées & concluës à Oſnabrug & Munſter, entre notre Predeceſſeur en l'Empire Romain, & les Electeurs, Princes & Etats d'une part, & les autres Traitans de l'autre, & ne ferons rien attenter à l'encontre, ni par nous ni par autrui qui puiſſe affoiblir ou rompre cette paix univerſelle & chrétienne, & qui doit toûjours durer, & la vraye & ſincere amitié: c'eſt pourquoi pour une plus grande aſſûrance de ladite paix, nous ne fournirons aucunes armes, argent, ſoldats, vivres ou autres commoditez aux Etrangers ennemis de la Cou-

ronne de France presens ou à venir sous quelque couleur ou pretexte que ce puisse être soit pour quelque démêlé, ou sujet de guerre contre ladite Couronne, ni ne donnerons logemens, quartiers d'hyver ou passage à aucunes troupes qui seront conduites par d'autres, contre ceux qui sont compris dans ledit Traité d'Osnabrug & Munster, comme aussi reciproquement la Couronne de France par ladite paix de Westphalie est obligée à toutes lesdites choses envers nous, le Saint Empire, les Electeurs, Princes & Etats, & ainsi nous nous comporterons conformément à ladite paix de Westphalie, au regard du Cercle de Bourgogne & de la guerre qui y étoit allumée du tems dudit Traité, & qui dure encore aujourd'hui : que si semblable chose étoit entreprise par un ou plusieurs Etats de l'Empire ou quel-

quelques autres Potentats, & que l'on menât des troupes étrangeres par les Terres de l'Empire, ou contre icelui de qui qu'elles puiſſent être, & ſous quelque couleur ou prétexte que ce ſoit, nous nous y oppoſerons de tout notre pouvoir, & repouſſerons la force par la force, & aſſiſterons en effet les Etats offenſez de notre ſecours & défenſe Imperiale, ſelon les Conſtitutions de l'Empire, & l'ordre de l'execution. Que ſi nous au ſujet de l'Empire, ou l'Empire même, venions à être aſſaillis de guerre, il nous ſera permis dès-lors de nous ſervir du ſecours de qui que ce ſoit; enſorte toutefois que durant une ſemblable guerre, ni autrement, nous ne bâtirons aucuns nouveaux Forts dans les Provinces & Territoires des Electeurs, Princes & Etats, ni ne renouvellerons les anciens, & permettrons encore moins à

d'autres de le faire, & ne chargerons aucun desdits Etats de quartiers d'hyver, autrement que les Constitutions de l'Empire l'ordonnent.

ARTICLE XIV.

Tous secours reciproques défendus.

Pour éviter que nôtre chere Patrie, la Nation Germanique, ou nous-mêmes ne retombions en de nouveaux embarras: nous ne nous mêlerons en façon quelconque dans les guerres qui se font presentement dans l'Italie, & le Cercle de Bourgogne: ni n'envoyerons, soit en notre nom comme Empereur, ou pour raison de notre Maison, aucun secours de soldats, d'argent, d'armes, ou autre chose contre la Couronne de France, & ses Alliez dans ladite Italie, ni Cercle de Bourgogne, pour au-

aucun ſujet de diſpute ou de guerre; & ne donnerons faveur ni aſſiſtance en aucune autre maniere, à condition toutefois que reciproquement la Couronne de France & ſes Alliez ne donneront auſſi aucun ſecours ni aſſiſtance de ſoldats, argent, armes, ou autres moyens par quelques voyes ou manieres que ce puiſſe être, à nos ennemis, ou à ceux de l'Empire de notre Maiſon en Allemagne, d'aucuns Electeurs, Princes ou Etats conjointement ou ſeparement; & ce qui eſt contenu dans le preſent article, & le treiziéme ci-deſſus, touchant la Couronne de France & ſes Alliez, ſe doit entendre de nos Alliez & de ceux de l'Empire, de notre maiſon en Allemagne, de tous les Electeurs, Princes & Etats, ni plus ni moins que de nous mêmes, de l'Empire, de notre Maiſon en Allemagne, des Electeurs, Princes & Etats

conjointement ou ſeparément, enſorte que tout ce que deſſus s'obſerve reciproquement & également de part & d'autre, pourtant avec cette declaration encore, qu'au cas qu'un ou pluſieurs des Electeurs, Princes & Etats de l'Empire, fût attaqué par guerre de quelqu'un, & que ledit Electeur, Prince ou Etat, implorât le ſecours de la Couronne de France ou de ſes Alliez, dès lors il ſera libre, & ne pourra préjudicier à ladite Couronne de France, ni à ſes Alliez, de donner un tel ſecours, ni à tel Electeur, Prince ou Etat de ſe ſervir de la force du droit d'alliance convenable, & qui eſt confirmée par le Traité de paix; & afin que le Saint Empire demeure tranquille, & dans un état aſſûré de paix, nous donnerons ordre avant toutes choſes, incontinent, après que nous aurons pris proſſeſſion de ſon Gouver-

vernement, que l'on commence effectivement des Traitez de paix dans l'Allemagne entre les deux Couronnes qui ſont en guerre, principalement dans l'étenduë des Cercles & patrimoines de l'Empire : & que moyennant la grace divine, le repos ſoit rendu à leurs Royaumes & Sujets, à la République Chrétienne, & à tout l'Empire; & que pareillement l'on conduiſe ſans delai à une bonne & dûë fin, les Traitez de paix de Pologne.

ARTICLE XXXIX.

Touchant le Duc de Modene; & l'Inveſtiture de Corregio, vers la fin.

Et il ne pourra préjudicier au Duc de Modene ſur le fait de l'Inveſtiture de Corregio, de ce qu'il s'eſt joint en guerre avec la

Couronne de France ; pourvû qu'il se qualifie conformément aux droits du Fief, & s'il n'y a une autre exception legitime.

Le serment que l'Empereur fit d'observer les susdits articles de la Capitulation, est conçû en termes qui meritent bien de tenir leur place dans ces Memoires.

Toutes lesquelles choses en géneral & en particulier, Nous Roi des Romains susnommé, avons promises ausdits Electeurs, tant pour eux, qu'au nom du Saint Empire Romain, y engageant notre honneur Royal, notre dignité, & la parole de la verité, ainsi que nous les promettons par ces Presentes, & prêtons le serment corporel à Dieu, & à ses saints Evangiles, pour leur ferme, fidelle & inviolable observation de ne rien faire à l'encontre, ni procurer qu'il

y ſoit contrevenu par quelque voye que l'on puiſſe imaginer, renonçant à toutes exceptions, diſpenſations, abſolutions, droits tant canoniques que civils, de quelque nom que l'on les appelle. Donné en notre Ville Imperiale de Francfort le 18. Juillet 1658. l'an premier de notre Empire, le quatriéme de notre Regne en Hongrie, & le deuxiéme en Boheme.

LEOPOLD.

Les Partiſans de la Maiſon d'Aûtriche publioient que le Roi de Hongrie ne jureroit jamais une Capitulation qui lui étoit ſi honteuſe, & qu'il s'en iroit plûtôt de Francfort ſans accepter l'Empire : mais le tout aboutit à être fort aiſe de ſe voir le Succeſſeur de Charlemagne, & le 14. Empereur de ſa Maiſon, & il paſſa la Capitulation aux termes qu'elle lui fut preſentée,

aprè

après quoi, l'on proceda à l'élection & au Couronnement.

Peu de jours avant qu'il se fît, tous les Ambassadeurs sortirent de la Ville selon les Constitutions de la Bulle d'or, & le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne se retirerent à Mayence; ils pouvoient jusques-là, se vanter d'avoir obtenu beaucoup; mais ce n'étoit pourtant qu'en papier que consistoient leurs avantages; la Ligue n'avoit pu être concluë, avant l'élection, & ils découvroient tous les jours de nouvelles difficultez; dont les plus épineuses leur venoient du côté des Suedois.

Il y a une petite ville située entre Francfort & Mayence, qu'on nomme Hœchst, où ils s'assembloient souvent avec Bierenklou, le Baron de Bennebourg, le Comte Egon de Furstemberg, son frere le Comte Guillaume, & les Ministres des Prin-

Princes de la Ligue, laquelle ils eurent enfin le bonheur de signer à Mayence le 15. d'Août de l'année 1658. Ils firent aussi l'accommodement des Electeurs de Mayence & Palatin : ce qui ne leur donna pas une peine mediocre, étant deux personnages, chacun dans son espece d'aussi difficile convention qu'il s'en pût trouver : & comme le Sceau des reconciliations en Allemagne est d'ordinaire un grand repas, quoiqu'entre gens fort sobres ; l'Electeur de Mayence en fit un à l'Electeur Palatin audit lieu de Hœchst, où les Ambassadeur de France se trouverent comme garans de la sincere amitié que les deux Electeurs se promirent dans la chaleur du vin.

J'ajoûterai ici quelques articles de la Ligue que le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne conclurent, afin que l'on puisse voir clairement, que ce

que

que les Eſpagnols croyoient leur être du dernier préjudice, devint leur ſalut, puiſque cette Ligue leur ayant ôté toute eſperance de recevoir aucun ſecours d'Allemagne, & par conſéquent ne ſe trouvant plus en état de défendre la Flandre, ils ſongerent ſerieuſement & ſolidement à mettre tout en œuvre pour avoir la paix : à quoi ils parvinrent un an après, par l'entremiſe du Cardinal Mazarin, & de Dom Louis de Haro.

Comme ainſi ſoit que ſa Majeſté Très-Chrétienne, comme intereſſée en la paix, entre dans la Ligue que les Eminentiſſimes, Sereniſſimes & Reverendiſſimes Princes & Seigneurs, M. Jean Philippes, Archevêque de Mayence, M. Charles Gaſpard, Archevêque de Treves ; M. Maximilien Henri, Archevêque de Cologne, Archichanceliers du Saint Empire Romain dans

l'Al-

l'Allemagne, Gaule & Royaume d'Arles, & Italie: & Princes Electeurs, M. Christophle Bernard, Evêque de Munster, Prince du Saint Empire Romain; M. Philippe Guillaume, Comte Palatin du Rhin, Duc de Baviere, Juliers, Cleves, & Mont; sa Majesté de Suede, comme Duc de Bremen & Verden, & Seigneur de Wismar; M. M. M. Auguste - Christian - Louïs & George - Guillaume, Duc de Brunsvic & de Lunebourg, & M. Guillaume, Landgrave de Hesse, ont faite en vertu du Recès de Francfort de la presente année 1661. le 14. Août, unanimement confirmée, sadite Majesté approuve entierement ledit Recès en toutes ses parties, & selon sa teneur, & sous les mêmes conditions, elle s'associe avec lesdits Electeurs & Princes; & ainsi le Roi Très-Chrétien d'une part, ensuite les Electeurs

& Princes Confederez de l'autre, pour conſerver la tranquillité commune dans le Saint Empire, ont lié entre eux une bonne amitié, & correſpondance d'une défenſe mutuelle, laquelle ils confirment par cette paction particuliere, outre le ſuſdit Recès accordé, & accepté ſolemnellement de tous, & ſont enfin convenus de part & d'autre des conditions ci-deſſous écrites; enſorte toutefois que, comme il eſt contenu dans le ſuſdit Recès, il ſera libre d'entrer dans ladite Alliance à un chacun des autres Princes compris dans la paix, tant Catholiques, que ceux de la Confeſſion d'Augsbourg, ſans en excepter aucun.

En vertu de cette Alliance, tous & un chacun, les Electeurs & Princes Confederez, promettent d'employer toutes ſortes de moyens, & toutes leurs forces, tant

tant dans les Dietes de l'Empire qu'ailleurs, pour obtenir l'obſervation de la paix, & pourvoiront à ce que la garantie generale fondée ſur l'inſtrument de paix, *Verum tamen*, ſoit effectivement & réellement miſe en execution, laquelle étant établie, ou une garantie ſpéciale étant accordée, en attendant & juſques à ce que cette garantie generale ſoit pleinement confirmée entre les aſſociez à la paix par l'aſſociation de pluſieurs à cette Ligue, l'on conviendra enſuite des autres moyens réels & effectifs, de conſerver & défendre la paix, & pour unir les Conſeils & les forces contre les Contrevenans. Cependant tous & un chacun des Electeurs & Princes liguez, qui habitent ſur les rivieres. & particulierement ſur le Rhin, & en quelque endroit qu'il pourra arriver par la commodité des lieux, chacun d'eux

en leur Territoire, seront obligez de prendre garde que nulles troupes envoyées dans les Pays-Bas ou ailleurs contre le Roi Très-Chrétien, & ses Alliez modernes, ne passent par leurs Terres, & que l'on ne leur y donne aucuns quartiers d'hyver, armes, canons, vivres, comme choses contrevenantes à la paix.

Le Roi Très-Chrétien, & les Electeurs & Princes Confederez, se promettent reciproquement que si, au sujet ou sous le prétexte de cette correspondance défensive pour la paix en Allemagne, aucun d'eux ou tous ensemble, étoient offensez ou traitez en ennemis de qui que ce puisse être, soit au dedans ou au dehors de l'Empire; alors ils s'assisteront l'un l'autre de toutes leurs forces, & pouvoir, comme la necessité le requerra, feront marcher leurs armées, & les joindront pour la défense de

leur

leur allié qui ſera en peine.

Comme toutes les choſes qui avoient été commiſes à la negociation du Maréchal de Gramont & de Monſieur de Lionne, s'étoient heureuſement terminées, & que la Ligue mettoit en ſûreté les articles de la Capitulation, ils reſolurent leur départ; Monſieur de Lionne voulant voir la Hollande, prit cette route, & le Maréchal de Gramont celle du Comté de Bourgogne, pour repaſſer en France: Partant de Mayence, l'Electeur voulut lui continuer les mêmes civilitez, & les honneurs qu'il lui avoit fait rendre ci-devant, il fit mettre la garniſon en bataille & tout le canon de la Ville ſur le bord du Rhin, dont on le ſalua de trois ſalves, l'Electeur le vint conduire juſques au delà de la riviere; & ce fut là qu'il prit congé, d'un Prince qui lui avoit paru doüé de très-grandes qua-

litez : ſa naiſſance étoit d'une bonne & ancienne Nobleſſe nommée Schonborn , l'eſtime qu'on fit de ſon merite , le fit élire Evêque de Wurtzbourg, & par conſéquent, Duc de Franconie: enſuite il devint le premier Electeur de l'Empire, travailla avec grand ſuccès à donner le repos à ſa Patrie par le Traité de Munſter, & perſonne ne ſe peut attribuer à plus juſte titre que lui, la gloire d'avoir contribué à celui des Pirenées, entre la France & l'Eſpagne.

Il eſt certain que rien ne l'engagea davantage à ſe tourner du côté du Roi, que la connoiſſance qu'il eût des bonnes & droites intentions de ſa Majeſté, en quoi il ne s'eſt pas trompé, puiſque l'on les a vûës depuis confirmées par les œuvres.

Sa Phyſionomie témoignoit la douceur de ſon naturel; ſon parler étoit un peu lent, en

en Allemand, comme en François, & donnoit dans les commencemens quelque peine; mais pour peu qu'on le pratiquât, l'on lui démêloit tant de bon ſens, qu'on ne pouvoit s'empêcher de concevoir pour lui beaucoup d'eſtime.

Il avoit une grande tendreſſe pour ſes parens, & l'on ne ſe brouilloit point avec lui, pour leur faire du bien, auſſi leur en procuroit-il autant que les voyes honnêtes & licites lui pouvoienr permettre. Il avoit très-bien fait ſes Etudes, & ſa converſation gaye & libre ne tenoit rien du pedant: il étoit ſobre dans ſes repas, mais ne laiſſant pas de boire autant qu'il étoit neceſſaire pour être agréable à ſes Convives, qui ne ſe payent pas de mediocrité en ce pays-là, & pour leſquels il avoit la complaiſance, qui eſt indiſpenſable en Allemagne, lorſqu'au lieu d'un compliment,

l'on ne veut pas faire une injure à ceux qu'on a conviez: il se mettoit regulierement à table à midi, & n'en sortoit gueres qu'à six heures du soir: sa table étoit longue, & de trente couverts; il ne buvoit jamais que trois doigts de vin dans son verre, & bûvoit regulierement à la santé de tout ce qui étoit à table, puis passoit aux Forestieres qui alloient bien encore à une quarantaine d'augmentation, de sorte que par une supputation assez juste, il se trouvoit qu'en ne bûvant, que trois doigts de vin à la fois, il ne sortoit jamais de table, qu'il n'en eût six pintes dans le corps, le tout sans se décomposer jamais ni sortir de son sang froid, ni des regles de la modestie affectée à son caractere d'Archevêque.

Il étoit très-bon Chrétien, sans avoir rien de bigot, exact Observateur des fonctions épisco-

copales, d'un travail quaſi continuel, & d'une application ſi grande aux affaires, que nul plaiſir dans la vie, n'étoit capable de l'en divertir; étant auſſi bon Catholique qu'il étoit, il ne pouvoit qu'avoir de l'averſion pour la Religion Lutherienne: Cependant ceux qui la profeſſoient, ne laiſſoient pas d'être bien venus près de lui; il avoit même pluſieurs de ſes domeſtiques qui en étoient, & il tâchoit de les tirer de leur erreur, plûtôt par de ſavantes inſtructions, & de bons exemples, que par autorité, qu'il s'étoit acquiſe à un tel point, qu'il n'y avoit point de Prince Lutherien en Allemagne, à commencer par le Roi de Suede, qui ne le fit avec joye l'arbitre de ſes differens pour les choſes ſeculieres.

Lorſqu'il avoit ſujet de ſe méfier de quelqu'un, il ne falloit point lui donner de leçon, pour

les precautions qu'il devoit prendre; & quand il conduisit l'Empereur, jusques hors des Etats de Mayence & de Franconie, sous prétexte de lui rendre les honneurs dûs à sa Majesté Imperiale, il avoit tellement disposé son affaire qu'à toutes les couchées, aussi bien que dans la marche, il étoit toûjours en Cavalerie, & en Infanterie, plus fort que l'Empereur, qui outre sa Cour avoit deux bons Regimens de Cuirassiers avec lui.

Je finis par dire de l'Electeur de Mayence que c'étoit un homme veritablement attaché à la personne du Roi, & à qui sa Majesté avoit seul l'obligation du succès favorable de la Negociation de la Diette; & que sans lui, le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne ne fussent jamais entrez dans Francfort.

Il seroit bien à desirer pour les interêts de la France que l'E-

lecteur de Mayence qui vit maintenant, ressemblât à son oncle, dont je viens de parler, la Ligue avec les Princes d'Allemagne subsisteroit encore, l'Empereur seroit moins despotiquement le Maître en Allemagne qu'il ne l'est à present, & nous le verrions assez docile pour ne pas refuser les avantageuses & les justes propositions de paix que la Reine d'Angleterre lui a offertes, mais, *Altri Tempi*, *Altre Cure*.

Le Maréchal de Gramont vint rejoindre le Roi à Fontainebleau où la Cour étoit, sa Majesté le reçût comme l'homme du monde qui venoit de la servir le plus utilement, & avec plus de zele ; & le Cardinal Mazarin comme son homme de confiance, & son ami intime, à qui il voulut encore donner dans la suite des marques de son estime, & de sa tendre & sincere

amitié, qu'il lui a conſervée ſans diminution quelconque, juſques au moment de ſa mort.

1659. Le Traité de paix entre les deux Couronnes s'avançant par la negociation de Dom Antonio Pimentel avec le Cardinal Mazarin, & chacun raiſonnant ſelon ſa paſſion, mais avec fort peu de connoiſſance: (ce qui ſe paſſoit entre eux, étant extrèmement ſecret) l'on avoit pourtant aſſez de lumiere pour juger que la paix & le mariage du Roi avec l'Infante iroient conjointement, & qu'il falloit de neceſſité que ſa Majeſté la fît demander par un Ambaſſadeur extraordinaire. Le bruit ſe répandit auſſi-tôt par toute la Cour, que le Maréchal de Gramont auroit cette Commiſſion, & les Gazettes étrangeres le publierent; c'eſt de quoi neanmoins le Cardinal ne lui parla point, & il le laiſſa partir au mois

mois de Mai de l'année 1659, pour aller tenir les Etats dans son Gouvernement, sans qu'il lui en dit une seule parole: ce n'étoit pas aussi sa premiere intention, mais bien d'y envoyer le Duc de Mercœur, ou le Comte de Soissons, lesquels ayant épousé ses niéces, étoient considerez de lui, comme les personnes qui lui convenoient le mieux, pour avoir cet emploi.

Mais avant que de passer outre, je ne puis m'empêcher de toucher quelques particularitez sur la maniere dont il plût à Dieu de conduire ce qui fût dans la suite si heureusement consommé, qui est la Paix & le mariage: & ceux qui ont vû les choses de plus près aussi bien que ceux qui en entendront parler, demeureront d'accord que c'est purement un ouvrage de cette main toute puissante, laquelle dans le tems qu'on tient les choses plus éloi-

éloignées, & moins praticables, les rapproche & les facilite, & qui étant lasſe de châtier la France & l'Eſpagne par le fleau d'une ſi longue guerre, fit tomber les armes de nos mains, lors que vraiſemblablement, l'on pouvoit être perſuadé que rien n'étoit capable de leur reſiſter.

Le mechant état où ſe trouvoient pour lors les affaires du Roi d'Eſpagne, lui faiſoit ſouhaiter la paix; mais les moyens pour y parvenir étoient bien contraires à ſon intention, ce n'étoit du côté des Eſpagnols qu'injures contre le Cardinal Mazarin, qu'invectives ſur le peu ou le point d'aſſûrance qu'il y avoit en ſa parole; les propoſitions faites par le Maréchal de Gramont, & Monſieur de Lionne de la part du Roi au College Electoral pendant la Diette de Francfort, de vouloir bien prendre les Electeurs pour Arbitres de la

la paix, le pouvoir qu'il plût à sa Majesté de donner à ses Ambassadeurs de la traiter, les médiations du Pape & de l'Ambassadeur de Venise, furent traitées par le Comte de Peneranda de pures illusions & d'échapatoires grossieres pour tirer en longueur l'Election de l'Empereur, & lui ôtant les moyens de secourir les Etats de Flandres, nous donner ceux d'y continuer nos progrès.

D'ailleurs ceux qui avoient fait des tentatives pour commencer quelque Traité comme Dom Gaspard Boniface, & un Moine de S. François, avoient crû bien faire leur Cour auprès de Dom Louïs de Haro, & paroître fort clairvoyans en lui raportant avoir découvert dans l'esprit du Cardinal Mazarin plus d'artifices que de sincerité.

Le seul Comte de Fuensaldana avoit toûjours persisté dans

la croyance que le Cardinal n'étoit pas si éloigné du desir de la paix, & que par son propre interêt, il la devoit souhaiter : & comme Dom Louis avoit en lui une confiance entiere, il l'envoya consulter à Milan, sur ce qu'il jugeroit qu'il y auroit à faire, le Comte lui proposa d'envoyer Don Antonio Pimentel au Cardinal, l'assûrant qu'il trouveroit dans son esprit des sentimens bien differens de ceux qu'on lui avoit dépeints. Dom Louis, après avoir mûrement pesé les avis de Fuensaldana, resolut de les suivre, & dépêcha aussi-tôt un Courrier à Pimentel qui étoit déja arrivé à Merida, s'en allant en Portugal, avec ordre de revenir à Madrid, pour y prendre congé du Roi d'Espagne, & recevoir les ordres necessaires, pour faire les ouvertures de la paix, & celles du mariage.

Ses pas furent heureusement comp-

comptez: car pour peu qu'il y eût eu de retardement en sa marche, il trouvoit le Roi marié à Lyon, avec la Princesse Marguerite de Savoye, que Madame Royalle sa mere y avoit amené à ce dessein.

Le Roi avoit quasi forcé le Cardinal à faire ce voyage qui n'étoit pas à son goût, & qu'il avoit empêché autant qu'il lui avoit été possible, sans toutefois faire de violence à sa volonté; car comme la Princesse ne passoit pas pour être des plus aimables, il apprehendoit avec raison, que son visage venant à choquer le Roi, il n'en voulût plus après pour sa femme; & que Madame Royale étant venuë sur l'espoir d'un mariage assûré, & s'en voyant frustrée, ce ne fut un affront public pour toute la Maison de Savoye; ce qui se pouvoit éviter, le Roi ne partant point de Paris; & par conséquent n'en

ve-

venant pas à un ſi grand éclat, & évitant de donner une mortification de ſemblable nature à une Maiſon, qui pendant tout le cours de la guerre étoit demeurée fermement attachée à l'alliance, & aux interêts de la France.

Le raiſonnement du Cardinal étoit juſte, & plein de raiſon; mais la choſe ſe tourna bien differemment de ce qu'il avoit craint & imaginé: car le Roi étant allé au devant de la Princeſſe, & l'ayant vûë, il revint au galop dire à la Reine qui le ſuivoit, qu'elle la trouveroit fort à ſon gré; s'étant mis en portiere avec elle, l'entretint tout le long du chemin avec une liberté & un agrément ſi extraordinaire, que tous les Courtiſans les plus éveillez ne douterent plus de l'avoir bien-tôt pour leur Reine: Mais à dire vrai, ils ne tarderent gueres à changer de

not-

notte: car Pimentel étant arrivé dès le même ſoir à Lyon ; & ayant expoſé ſa Commiſſion au Cardinal, il fut conduit en ſecret chez la Reine où le Roi ſe trouva, auquel il fit entendre les bonnes intentions de ſa Majeſté Catholique.

L'on peut juger de la joye de la Reine par l'averſion qu'elle avoit, non ſeulement pour le mariage de Savoye, mais pour tout autre que celui de ſa niece; & comme lorſque les paſſions ſont fortes, elles ſe cachent malaiſément, l'on vit le lendemain la ſcene bien changée, Madame Royalle vint au cercle ; & le Roi après tout l'empreſſement qu'il avoit eu la veille, ne regarda, ni ne parla à la fille. La Reine applaudit aux railleries qu'on fit ſur ſon extrême laideur ; & le Duc de Savoye arrivant le lendemain, le Roi eut pour lui des ſechereſſes infinies.

Ces prompts & imprevûs changemens ouvrant les yeux aux perſonnes intereſſées, & les Courtiſans faiſant leur devoir accoûtumé, c'eſt-à-dire, penetrant en peu de tems ce qui ſe paſſe de plus ſecret dans le cabinet, pour peu de lumiere qui leur en vienne, ils jugerent bientôt qu'il falloit qu'il fût arrivé *incognitò* quelque Envoyé d'Eſpagne, & l'on ſût vingt-quatre heures après, que Pimentel étoit celui qui avoit ſi ſoudainement troublé la fête, & dérangé les eſcabelles.

Le Cardinal fut trouver Madame Royale, & lui dit qu'il ne la vouloit ni tromper ni flater, & qu'il manqueroit à ce qu'il devoit au Roi & à l'Etat, s'il ne recevoit pas avec joye, & à bras ouverts, les propoſitions qu'on lui faiſoit de la part du Roi d'Eſpagne : Madame Royale fondit en larmes, fit ſes plaintes inutilement

ment à tout le monde: le Duc de Savoye regagna Turin en diligence ; ſa Mere le ſuivit de près ; & pour adoucir en quelque façon ſa juſte & vive douleur, le Roi lui donna en partant un écrit ſigné de ſa main, & contreſigné des quatre Secretaires d'Etat, par lequel ſa Majeſté lui promettoit d'épouſer la Princeſſe ſa fille, en cas qu'il ne ſe mariât pas avec l'Infante ; & il fallut bien qu'elle ſe payât de cette mauvaiſe monoye, n'en pouvant avoir de meilleure.

La Cour s'en retourna à Paris; Pimentel eut les pouvoirs neceſſaires d'Eſpagne, la ſuſpenſion d'armes ſe fit, & le quatrieme de Juin, les articles de paix furent ſignez par le Cardinal Mazarin & ledit Pimentel. Le Roi vint à Fontainebleau, & le Cardinal prit ſa route pour aller à Saint Jean de Luz : arrivant à Poitiers, Pimentel reçût d'Eſpagne

la ratification du Traité qu'il avoit ſigné à Paris.

Enfin après pluſieurs conferences entre le Cardinal & Don Loüis dans cette Iſle des Faiſans ſi renommée, & les difficultez, ſurmontées, ſur l'article de M. le Prince qui cauſoit le plus grand embarras, le Cardinal déclara au Maréchal de Gramont que le Roi l'avoit choiſi pour aller à Madrid, demander en ſon nom au Roi d'Eſpagne, l'Infante ſa fille en Mariage : il lui dit enſuite qu'il avoit jetté les yeux ſur ſa perſonne préferablement à tout autre, pour la fonction la plus honorable que le Roi pouvoit jamais donner à un de ſes Sujets. Le Maréchal lui rendit toutes les graces qui étoient dûës à ces derniers témoignages d'eſtime & de confiance qu'il lui donnoit : mais ſa ſurpriſe fut extrême, lorſque pour ſe préparer à un voyage d'un

d'un tel éclat, le Cardinal ne lui donna que quinze jours de tems, lui disant qu'il le falloit faire en poste, c'est-à-dire, sur des mules, n'y ayant point d'autre allûre plus commode pour un homme qui marche avec plus d'un valet; que le tems pressoit, en sorte qu'il ne se pouvoit faire autrement, & qu'il avoit été concerté entre Don Louïs & lui, que sa Majesté Catholique lui donneroit ses carrosses, & des domestiques pour le servir. Le Maréchal lui représenta qu'il croyoit d'un grand préjudice à la dignité du Roi, si après une si longue guerre, un Ambassadeur qui alloit pour le marier, paroissoit à Madrid pour annoncer la paix, & demander l'Infante, sans train, livrée, ni suite, & qu'il y avoit de la difference entre faire la chose avec la magnificence requise en cas pareil, (puisque le tems ne le permet-

toit pas) ou de paroître ridiculement dans une Cour orgueilleuſe & ſuperbe, qui ſe croyoit au deſſus de toutes les autres, & qui depuis un tems infini n'avoit vû de François chez Elle; mais qu'il le laiſſât faire, & qu'il eſperoit d'en ſortir à ſon honneur.

Dès l'heure même il dépêcha à Paris quantité de Courriers qui ſe ſuivoient l'un l'autre pour lui apporter les choſes neceſſaires, tant pour lui que pour une livrée qui pût paroître avec éclat. Les difficultez qui ſe rencontrerent dans une ſi grande affaire que celle de donner la paix à l'Europe, lui donnerent quelques jours de plus pour ſe preparer: mais il arriva qu'après avoir pris congé de ſon Eminence & de Don Louïs, toutes choſes étant ajuſtées, & étant allé coucher à Irum, pour de là continuer ſon voyage, il reçut un ordre du Cardinal d'aller le retrou-

trouver à Saint Jean de Luz, & de ne pas faire partir la premiere troupe de ſes gens, comme il avoit été reſolu auparavant qu'il ne l'eût entretenu.

Un Ecrit que les Partiſans du Prince de Condé avoient donné à Don Louïs, pour être inſeré dans les articles de paix, étoit la cauſe de ce retardement ; il étoit conçû en termes que le Cardinal jugeoit peu convenables à la dignité du Roi : Mais en deux conferences qu'il eût avec Don Louïs, les choſes furent accommodées, & le Maréchal de Gramont continua ſon voyage pour Madrid.

Mais avant que d'entrer dans le détail de ce qui ſe paſſa, j'ai crû qu'il ne ſeroit ni deſagreable, ni inutile au public qui lira ces Memoires, d'expoſer d'où provenoit l'opiniâtreté invincible de Peneranda de ne pas vouloir traiter la paix en Allema-

gne, & d'en renvoyer toûjours la negociation aux Pirenées.

La veritable cauſe étoit donc qu'il nous avoit donné tant d'avantage, & par conſéquent apporté un ſi notable préjudice aux affaires du Roi ſon Maître par le refus qu'il avoit fait de toutes les propoſitions de paix que l'Electeur de Mayence lui avoit faites, qu'il eſt conſtant que celui qu'il fit encore de donner un paſſeport pour aller en Eſpagne de la part du College Electoral, afin que ſa Majeſté Catholique en voulût admettre l'ajudication, perſuaderent le College Electoral & particulierement l'Electeur de Mayence bien plus fortement, que tous les Ambaſſadeurs de France euſſent pû dire que les Eſpagnols ne vouloient point de pain: ce qui le rangea entierement du côté du Roi, & qui pour dire la verité, fut la ſeule cauſe des heureux ſuccès de

de la negociation de Francfort.

Je dirai de plus que la penſée de Peneranda, étoit que ſi l'on traitoit la paix en Allemagne, le Cardinal Mazarin pourroit toutes les fois qu'il lui ſembleroit être bon pour ſes interêts, en éluder la concluſion, comme on pretendoit qu'il avoit fait à Munſter: Mais que ſi une fois il faiſoit la demarche de ſe charger ſeul de cette grande affaire & de la traiter avec Don Louïs de Haro, il n'oſeroit en la rompant s'expoſer à la malediction publique, & que les peuples étant réduits à la derniere extremité par les maux d'une ſi longue guerre, lui jetteroient des pierres lorſqu'ils verroient leurs eſperances fruſtrées dont l'on ne pourroit rejetter la faute que ſur lui.

A ce raiſonnement, il en ajoûtoit un autre, ſur lequel je ne prétens rien décider, mais ſeulement expoſer le fait qui

étoit, qu'il y avoit plus à gagner pour Don Louis, traitant tête à tête avec le Cardinal Mazarin, que par toute autre voye, non pas qu'on pût s'imaginer ſa capacité plus grande, ſa connoiſſance plus étenduë, ni plus de détours, ni de ſoupleſſe d'eſprit pour en donner à tâter à ſon Compagnon, puiſque ces qualitez ne furent jamais poſſedées à plus haut degré qu'elles l'ont été par le Cardinal Mazarin, mais par la croyance du vulgaire, d'une certaine condeſcendance qui approchoit de la foibleſſe, lorſqu'on traitoit avec lui ſans mediateur; ce que pour rendre temoignage à la verité, il faut avouer qu'il évitoit avec grand ſoin en toutes rencontres avec toutes ſortes de gens.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une choſe des plus étonnantes qu'un Traité fait & ſigné entre le Cardinal & Pimentel, & dont la ratifica-

fication par le Roi d'Espagne, fut apportée à Poitiers audit Cardinal par le même Pimentel, ait été changé à la conference dans ses articles les plus importans, étant certain que dans le premier traité M. le Prince avoit été absolument abandonné; & dans le dernier, retabli, comme nous l'avons vû du depuis, dont il ne faut pas d'abord s'effaroucher ni condamner le Cardinal, si l'on veut faire reflexion, sur ce qu'il en coûta aux Espagnols; savoir, trois Places de l'importance d'Avesnes, Marienbourg, & Philippeville, qui pouvoient un jour faciliter de grands progrès aux armes du Roi dans les Païs Bas, si la guerre venoit jamais à s'y r'allumer.

Je reviens au Maréchal de Gramont qui partit d'Irum le 4. d'Octobre, & arriva le 15. à Alcobendas d'où il partit le 16. à 4. heures du matin pour aller à Mau-

Mauden, qui eſt un petit village éloigné de Madrid d'un quart de lieuë, où il avoit fait préparer les habillemens, & les autres choſes neceſſaires pour ſon entrée, que la poudre eût gâtez & mis en grand deſordre partant de plus loin. Il y trouva un Lieutenant general des poſtes, un Lieutenant particulier, ſix Maîtres Courriers, & huit poſtillons, tous habillez de taffetas incarnadin de roſe, & montez ſur des chevaux admirables que le Roi d'Eſpagne lui avoit envoyez avec 60. autres chevaux ſuperbement harnachez pour autant de Gentilshommes qui devoient l'accompagner à ſon entrée; & comme elle ſe devoit faire, comme ſi c'euſſent été avec des chevaux de poſte, le Maréchal ayant eſtimé, qu'étant envoyé par un Roi jeune, galant & amoureux, il n'étoit pas à propos qu'il entrât à Madrid d'autre façon, que comme un

un Courrier qui venoit par la voye la plus prompte témoigner à l'Infante l'impatience & la passion de son Maître: ce qui plut infiniment aux Espagnols, qui n'avoient point encore perdu l'idée de l'ancienne galanterie des Abencerages. Ainsi il fit au galop tout le chemin qu'il y a depuis la porte de la Ville jusques au Palais.

Comme il falloit se conformer à l'équipage auquel il se trouvoit, & à l'affaire qu'il venoit traiter, le Maréchal disposa lui-même toute sa troupe, afin qu'il n'y eut aucune confusion, & fit marcher à la tête le Lieutenant des postes, & les six Maîtres Courriers suivis des huit postillons qui faisoient un bruit de tous les diables avec leurs cornets qui annonçoient la venue des Courriers; après venoit le Lieutenant general, derriere lequel le Maréchal alloit tout

seul;

ſeul ; ſix pas après, marchoit toute la quadrille Françoiſe qui certainement ne faiſoit pas de honte à l'Ambaſſadeur ; car ceux qui la compoſoient, étoient faits à peindre, & vêtus d'une magnificence ſurprenante. Le Maréchal entra par la porte du Prado qu'il traverſa d'un bout à l'autre & paſſa de là dans la Calle Mayor ; il y avoit par tout un ſi grand nombre de carroſſes, diſpoſez pourtant avec un tel ordre qu'ils n'empêchoient pas ſa courſe, & une quantité de monde ſi prodigieuſe, que les ruës qui ſont très-larges, & les balcons qui ſont à toutes les maiſons juſques au quatriéme étage, ne la pouvoient contenir.

Il eſt aiſé de s'imaginer beaucoup de monde, & une quantité innombrable de carroſſes dans une Ville comme Madrid, qui eſt le ſejour des Rois d'Eſpagne. Mais il eſt impoſſible de concevoir,

voir, & encore moins d'exprimer la joye & la raviſſement de tout ce peuple, l'on n'entendoit de tous côtez que crier en Eſpagnol: *Viva, el Mareſcal de Agramont que es de nueſtro ſangre, y que nos trahe la pas y la bòdas de nueſtra Sereniſſima Infanta con el Rey Chriſtianiſſimo, tan bravo, tan lindo, y tan moco, Dios los bendiga à todos*. L'on peut dire qu'il ne fut jamais d'allegreſſe publique plus parfaite, & bien qu'on ſe fut attendu à être bien reçû, vû le ſujet de l'Ambaſſade, l'on ne s'imaginoit pas trouver des tranſports de joye ſi veritables & ſi extraordinaires que ceux qui paroiſſoient ſur les viſages & dans tous les mouvemens de tant de perſonnes.

Il eſt vrai que la maniere dont l'entrée ſe fit, parût charmante à tout le monde, & l'on peut dire auſſi ſans flatterie qu'elle eût toutes les graces de la nou-

veau-

veauté : le Maréchal de Gramont étoit toûjours tête nuë pour répondre à toutes les civilitez qu'il recevoit des Dames & des Cavaliers : enfin il arriva au Palais, & entra à cheval dans une maniere de vestibule qui est au pied du grand escalier, où il rencontra l'Amirante de Castille que le Roi d'Espagne avoit destiné pour le recevoir, accompagné de tous les Grands qui étoient pour lors à la Cour, savoir, le Marquis de Liche, le Comte de Monterei, le Connêtable de Castille, le Duc d'Aurante, le Duc d'Alva, le Duc de Montalto, le Marquis d'Aytona, le Duc de Sessa, le Duc de Terranova, le Prince d'Astillano, le Marquis de Alcanices, le Comte d'Aguilar, le Duc de Bejar, le Marquis de Leganez, le Marquis de Santacrus, le Comte de Fuensalida, & le Marquis de Vellada ; le

Ma-

Maréchal ne pouvoit presque monter l'escalier, pour la grande foule qu'il y avoit, tout le monde le couroit; ceux qui l'avoient vû, le vouloient encore voir; & bien qu'il fut entouré de toutes parts, hommes & femmes le tiroient par le juste-au-corps pour le faire tourner de leur côté, & lui bouchoient le passage pour l'obliger de s'arrêter. Quant à moi qui étois fort beau, fort jeune, & fort paré, & qui marchois à ses côtez, je fus enlevé comme un corps saint par les tapades qui sont les femmes de joye de Madrid, lesquelles me prenant à force, après m'avoir pillé tous mes rubans, peu s'en fallut encore qu'elles ne me violassent publiquement: ce qui seroit indubitablement arrivé si l'Amirante de Castille, & deux ou trois autres Grands s'appercevans du risque que je courois, ne m'eussent arra-

ché avec violence d'entre les bras de ces carognes effrenées. Ce fut donc avec bien de la peine que le Maréchal de Gramont parvint jusques à l'appartement du Roi qui l'attendoit à l'audience dans un grand Sallon paré des plus belles tapisseries de la Couronne: il étoit au bout sous un dais en broderie d'or, & de fort grosses perles, assis dans un fauteuil, & la queuë du dais étoit couverte par le portrait de Charles V. à cheval, fait par le Titien, si au naturel, qu'on croyoit que l'homme & le cheval étoient vivans: à sa gauche, se mirent tous les Grands que je viens de nommer, & un peu éloigné de lui un nombre infini de gens de la plus grande qualité: bien que la parure de tous ces Messieurs-là, ne fut pas des plus brillantes, il y avoit néanmoins un air de Grandeur & de Majesté que je n'ai vû nulle

part:

part : le Roi ſe leva quand il vit paroître le Maréchal, & le ſalua du chapeau; & quand le Maréchal fut à vingt pas de ſa chaiſe, il lui fit les trois reverence accoûtumées, puis s'étant approché tout ſeul de la perſonne du Roi, il lui fit le diſcours ſuivant.

SIRE, le Roi mon Maitre m'envoye à VOTRE MAJESTE' pour lui temoigner l'extrême joye qu'il reſſent de voir que Dieu a beni les ſaintes intentions que Vos Majeſtez ont toûjours eües de donner fin à une ſi longue guerre, le repos non ſeulement à ce grand nombre de peuples qui leur ſont ſoûmis, mais à toute la Chrétienté qui ſoupire depuis ſi longtems après un ſi grand & ſi neceſſaire ouvrage : & parce que le Roi mon Maître ne ſouhaite rien davantage qu'une bonne & durable union

entre Vos Majeſtez, il a crû que rien ne la pouvoit mieux établir qu'en demandant comme je fais en ſon nom à Votre Majeſté, la Sereniſſime Infante Dona Maria Tereſa, fille ainée de Votre Majeſté, en mariage; l'aſſûrant que l'eſtime paaticuliere qu'il fait des rares qualitez dont la Sereniſſime Infante eſt doüée, jointe à l'éclat & à la grandeur de ſa Naiſſance, lui font ſouhaiter avec un deſir paſſionné, & une impatience extrême, l'accompliſſement d'un mariage qui doit remplir l'Univers de joye, effacer la memoire de tant de calamitez publiques, réunir les cœurs de Vos Majeſtez par le lien le plus doux & le plus ferme qu'on puiſſe s'imaginer, combler la France de benedictions, & la perſonne du Roi mon Maître d'un contentement ſi parfait que mes paroles ne ſont pas capables de l'exprimer à Votre Majeſté.

Le

Le Roy Catholique, lui répondit que le jour qu'il avoit tant ſouhaité étoit enfin arrivé, dont il avoit une extrême joye, qu'il contribueroit de ſon côté à maintenir avec le Roi ſon frere & neveu, une bonne & ſincere correſpondance; & quant à la demande qu'il lui faiſoit de l'Infante, il l'eſtimoit & jugeoit convenable, & qu'il donneroit une prompte & favorable réponſe; que cependant, il allât voir la Reine & l'Infante, après quoi le Maréchal de Gramont ſe retira un peu à côté droit de la chaiſe du Roi, & fit ſigne à toutes les perſonnes de condition qui étoient avec lui, de s'approcher pour le venir ſaluer, l'ayant ſupplié auparavant d'agréer qu'ils euſſent cet honneur: le Comte de Guiche fut le premier, qui vint lui faire la reverence; mais comme c'étoit l'homme du monde le plus

agreable, & de la figure la plus noble : le Roi le regarda avec attention ; puis adressant la parole au Maréchal, il lui dit, *Buen Moço es :* je vins ensuite, & le Roi me trouvant encore plus à son gré, & quelque chose de plus gracieux que le Comte de Guiche, voici par où il finit avec le Maréchal sur le compte des deux freres, *Teneis Muy Buenos y lindos hijos y bien se hecha de ver que los Agramonteses salen de la Sangre de España.* Ces paroles sorties de la bouche de Philippe IV. qui ne l'ouvroit pas volontiers, surprirent tous les Grands qui en battirent des mains, & en vinrent faire leurs complimens à mon pere sur le champ, le reste des Cavaliers François suivirent l'un après l'autre avec beaucoup d'ordre, le Maréchal disant le nom & la qualité de chacun, le Roi eût la bonté & la pa-

patience d'attendre qu'ils euſſent tous paſſé en revûë devant lui, & dit même au Maréchal avec une politeſſe infinie, lorſqu'il lui faiſoit des excuſes ſur le grand nombre de ſalutations, qu'il n'en étoit point importuné; & qu'au contraire, il étoit ravi de les voir.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, la Reine & l'Infante ſe tinrent cachées derriere une jalouſie qu'on avoit faite exprès pour cela dans une porte qui regardoit la chaiſe du Roi, d'où elles voyoient tout ce qui ſe faiſoit ſans être preſque vûës.

Après quelques paroles de complimens, le Maréchal ſe retira dans le même ordre qu'il étoit entré, & accompagné de l'Amirante de Caſtille, & de tous les Grands d'Eſpagne: il paſſa dans l'appartement de la Reine, & lui parla un moment le chapeau ſur la tête, qu'il ôta

incontinent ; puis il continua ſon diſcours toûjours découvert, & enſuite ſalua l'Infante, & parce que le Roi Catholique l'avoit fait avertir à Alcobendas par Dom Chriſtoval de Gavilla que pour cet premiere fois, il eût à ſe garder de parler de mariage à l'Infante : le Maréchal crut qu'il ſuffiſoit en lui rendant la Lettre de la Reine, d'y ajouter ces paroles en Eſpagnol, le François lui étant auſſi inconnu que l'Arabe, *Senora, la Carta de la Reina, my Senora, my reſpecto, y my ſilencio, podran ſignificar à V. A. R. lo que no me attrevo à Dezille.*

Les complimens achevez, il deſcendit l'eſcalier accompagné toujours de l'Amirante, & des autres Grands, avec leſquels il ſe mit dans un carroſſe du Roi, qui le mena dans une maiſon qu'on lui avoit preparée & meublée des plus belles tapiſſeries

de

de la Couronne: l'Amirante le conduisit jusques à son appartement, où il le laissa pour se délasser d'une journée qui lui avoit donné bien de la peine & de la fatigue, mais dans laquelle aussi il avoit reçû tant d'honneur, & de distinction, qu'il est impossible qu'un particulier en put passer une qui lui parut jamais si belle.

Le lendemain matin il fut visité par l'Amirante suivi de plusieurs Grands d'Espagne, qui depuis le vinrent voir tous l'un après l'autre, en leur particulier, aussi bien que le Nonce du Pape, les Ambassadeurs de l'Empereur & de Pologne; à la verité la visite de l'Ambassadeur de l'Empereur surprit le Maréchal, car ne l'ayant jamais vu pendant son séjour à Francfort, & venant à Madrid pour lui enlever une Maîtresse de l'importance de l'Infante, il

ne s'attendoit pas à recevoir ses complimens; le Palais du Maréchal étoit toujours plein de tout ce qu'il y avoit de plus qualifié à Madrid, & lorsqu'il alloit dans les ruës, le peuple avoit encore le même empressement de le voir que le jour qu'il arriva: il sortit l'après-dînée dans un carrosse du Roi, accompagné de six autres remplis de Gentils-hommes François extrêmement propres & suivis de ses Pages & Valets de pied, qu'on peut dire qui étoient assez galamment vêtus pour attirer les yeux & la curiosité de toutes sortes de personnes.

Le 18. le Roi lui envoya sur le soir toute sa Musique qui chanta trois heures dans sa Chambre: elle étoit bonne pour des Espagnols qui y étoient accoutumez, & diabolique pour les François qui ne pouvoient s'empêcher d'en rire assez mal-à-propos: mais

mais c'eſt dans le caractere de la Nation qui n'approuve gueres tout ce qui n'eſt pas d'elle, & qui veut toûjours par tout où elle eſt, porter la mode de France.

Le 19. le Maréchal aſſiſta à la Meſſe du Roi, qui fut dite en ceremonie dans le Palais où ſe trouverent auſſi le Nonce du Pape, l'Ambaſſadeur de l'Empereur & de Pologne: de là il fut dîner chez l'Amirante de Caſtille, qui lui fit un feſtin ſuperbe & magnifique à la maniere Eſpagnole, c'eſt à dire, pernicieux, & duquel perſonne ne pût manger: J'y vis ſervir ſept cens plats tous aux armes de l'Amirante: tout ce qui étoit dedans, étoit ſafrané & doré; puis je les vis reporter comme ils étoient venus, ſans que perſonne de tout ce qui étoit à table, en pût tâter, & ſi le dîner dura plus de quatre heures. Le ſoir il y eut un concert

cert de voix & d'inſtrumens qui ne valut pas mieux que le repas, & la fête finit à minuit par une Comedie qu'il falut admirer bien qu'elle ne fût rien moins qu'admirable.

Le 20. Dom Fernand Ruis de Contreras, Secretaire d'Etat, vint apporter au Maréchal les Lettres du Roi Catholique, & l'aſſûrer de ſa part qu'il conſentoit avec joye au mariage du Roi, & de l'Infante, & que ſa Majeſté lui diroit de ſa propre bouche: ce qu'elle fit le lendemain par un diſcours ſi bien ſuivi & ſi obligeant, qu'on n'y ſauroit rien ajoûter. Après une ſi prompte & ſi favorable expedition, il prit congé du Roi & de la Reine qui lui dit qu'elle lui vouloit faire voir les Princes ſes fils, qui étoient tous deux auprès d'elle, la Sereniſſime Infante, & la petite Infante qui étoit vive & jolie au poſſible, ce fut celle

que

que l'Empereur épousa peu de tems après, & qui ne survêquit gueres à son mariage.

Ces fonctions si honorables étant achevées, le Roi par surcroît de graces, voulut que le Maréchal assistât à une comedie qu'il fit joüer au Palais, afin qu'il eût encore plus de loisir de considerer l'Infante, & d'y voir toutes les Dames, où l'on eut un soin particulier de faire placer tous les Cavaliers François dans les endroits les plus honorables, & les plus commodes: quant au Maréchal, on le fit mettre derriere une jalousie, pour qu'il fût assis; les Grands d'Espagne étant toûjours debout, lorsqu'ils sont devant le Roi: Sa Majesté poussa l'excès de sa bonté jusques à commander qu'on fit placer les Pages dans un lieu où il n'y a que les Grands & les Dames du Palais qui ayent le droit d'entrer.

Le ſoir comme le Maréchal ſe retiroit en ſon logis, le Roi Catholique lui envoya ſon Garde-joyaux lui porter de ſa part un cordon de diamans de très-grand prix: la plûpart des Grands d'Eſpagne à l'envi l'un de l'autre, lui donnerent auſſi des tableaux magnifiques, & les plus beaux chevaux qu'ils euſſent.

Peu de jours après, il fut voir Aranjuez, & l'Eſcurial: la ſituation du premier, ſes fontaines, ſes grandes allées en terraſſe d'une lieuë de long avec deux rangs d'arbres plus beaux que tous les tilleux que j'aye vus en Flandre, du long deſquels paſſent les deux belles rivieres du Tage, & du Xarame, font un aſpect admirable. Pour la maiſon il n'eſt point de petit Bourgeois aux environs de Paris qui n'en ait une plus commode, plus belle & plus ornée, c'étoit pourtant un des

des Palais favoris de Philippe II. Quant à l'Eſcurial, ſeparement l'on peut voir de plus belles choſes : mais le tout enſemble compoſe une magnificence & une richeſſe ſurprenante.

Le Maréchal de Gramont ne voulut pas partir auſſi ſans voir le Buen-Retiro, le Palais, & le Pardo. La maiſon du Retiro fut bâtie par le Comte-Duc d'Olivarès : elle eſt aſſez grande, les appartemens paſſablement commodes, mais mal tournez, & de mauvais goût ; car les Eſpagnols n'en ont aucun, pour tout ce qui s'appelle meubles, jardins & bâtimens : il y avoit trois ou quatre grandes ſalles pleines des plus beaux tableaux du Titien & de Raphael, d'un prix ineſtimable : mais depuis la mort de Philippe IV. la Reine ſa femme prit en gré de les convertir en copies, & de faire paſſer en Allemagne tous les originaux

naux qu'elle vendit quaſi pour rien.

Le Palais du Roi eſt grand, tous les appartemens ſont de quinconche, & preſque point éclairez: on les a bâtis de la ſorte, à cauſe de l'exceſſive chaleur qu'il fait en Eté à Madrid: il n'y a nul ornement dans tous les appartemens excepté le ſallon où le Roi reçoit les Ambaſſadeurs: mais ce qui eſt d'admirable, ce ſont les tableaux dont toutes les chambres ſont pleines, & les tapiſſeries ſuperbes, & beaucoup plus belles que celles de la Couronne de France, dont ſa Majeſté Catholique a huit cens tentures dans ſes gardes-meubles; ce qui m'obligea une fois de dire à Philippe V. lorſque depuis j'étois Ambaſſadeur Extraordinaire auprès de lui, qu'il en falloit vendre quatre cens pour payer ſes troupes, & faire la guerre, & qu'il lui en reſteroit

en-

encore ſuffiſamment de quoi meubler quatre Palais comme le ſien.

La ſituation & la vûë du Palais ſont belles; & la Place qui eſt au devant, magnifique.

Le Maiſon du Prado fut bâtie par Charles V. les appartemens en ſont petits, & aſſez commodes; mais cela ne ſent nullement ſa maiſon Royale; elle eſt ſituée en fort beau lieu, & en très-bon air.

Quant à la Caſa del Campo, il y a quelques jardins très-petits & mal entretenus, & la maiſon a plus de l'air d'un cabaret que d'autre choſe.

Pendant que le Maréchal de Gramont viſitoit tous ces lieux, il fit partir le Sieur de Gontery premier Maître d'Hôtel de Monſieur, pour porter à leurs Majeſtez, & au Cardinal Mazarin, les nouvelles de ſa promte & favorable expedition, &

les Lettres qu'il leur rendit de sa part, étoient de cette teneur.

SIRE,

JE m'estime le plus heureux de tous les hommes de pouvoir sans flatter Votre Majesté, l'assûrer qu'il n'y a rien de plus beau que l'Infante, & que le Roi d'Espagne l'a accordée pour femme à Votre Majesté, avec des temoignages de joye & de paroles si obligeantes qu'on n'y sauroit rien ajoûter: dont je me reserve à rendre en peu de jours un compte plus exact à Votre Majesté, lorsque j'aurai l'honneur de lui presenter la Lettre du Roi Catholique: ceux qui ont l'honneur de connoître l'Infante, sont en admiration de la beauté & de la douceur de son esprit. Mais à dire vrai, c'est de quoi je ne puis informer Votre Majesté, ses paroles dans les deux audiences que j'ai euës, ayant été si mesurées, qu'el-

qu'elles n'ont point paſſé à la premiere, la demande de la ſanté de la Reine; & à la ſeconde, des aſſûrances d'être en toutes occaſions ſoumiſes à ſes volontez, ſans qu'il m'ait été poſſible d'en tirer davantage, de quoi Votre Majeſté ne s'étonnera pas, s'il lui plait; puiſque, excepté le Roi ſon pere, elle n'entretint jamais homme ſi longtems. Je ſuis avec un profond reſpect.

A Madrid le 22. Octobre 1659.

A LA REINE.

MADAME,

J'obéïs au commandement que Votre Majeſté m'a fait de lui mander ſincerement ce qui me ſembloit de l'Infante, avec une joye qui ne ſe peut exprimer; puiſque me tenant dans une regle exacte de l'obéïſſance, & de la verité, je puis aſſûrer Votre Majeſté qu'il n'y a

rien de plus beau qu'elle; j'aurois trop de choses à dire, si j'en prétendois faire le portrait à Votre Majesté, & il me suffit pour le rendre le plus parfait qu'il puisse être, de dire que c'est celui de Votre Majesté: pour les parties de son esprit, je n'en parlerai point à Votre Majesté, puisqu'à ma premiere audience où l'on m'avertit de n'entrer en aucune matiére, je me contentai en lui donnant la Lettre de Votre Majesté, de lui dire, la carta de la Reyna my Senora, mi respecto, y mi silencio, podran significar à V. A. loque nome atrevo à dezille. *J'eus pour toute réponse,* Como esta la Reyna mi tia: *& à celle de mon congé, où je m'étendis davantage, le Roi Catholique l'ayant accordée au Roi pour sa femme,* desid à la Reyna mi tia, que yo estare siempre muy rendida à su voluntad. *Ce discours assez succint ne surprendra pas Votre Majesté, puisqu'elle sait bien*

bien la modestie & la mesure avec laquelle les Infantes parlent, lorsqu'elles sont sous la puissance paternelle: le Prince d'Espagne est beau, l'Infante un petit Ange, & le Roi Catholique m'a donné une si prompte & favorable expedition, & m'a fait tant d'honneur en mon particulier, que je ne serois pas croyable sur les louanges que je suis obligé de donner à sa personne, & à sa maniere d'agir. Je rends compte exact de toutes choses à Monsieur le Cardinal, tant par la Lettre que je lui écris, que par une relation de tout mon voyage, & il ne me reste rien à dire à Votre Majesté, sinon que le Roi Catholique m'a dit, & repeté plus d'une fois que rien dans le monde ne pourroit l'empêcher de conduire l'Infante à la Frontiere, & de voir Votre Majesté, qui est ce qu'il desiroit avec le plus d'ardeur avant mourir. Je suis avec respect,

A Madrid le 22. Octobre 1659.

A SON EMINENCE.

*MONSEIGNEUR,

PAr ma precedente dépêche, Votre Eminence aura vû que j'attendois par la bouche du Roi Catholique, ce que Dom Fernando Ruys de Contreras m'avoit déja dit de sa part: hier à onze heures, j'eus mon audience de congé, où il me fit un très-beau discours, & bien suivi pour me temoigner l'extrême joye qu'il avoit, non seulement de voir la paix qu'il avoit tant desirée entre le Roi son frere & neveu & lui, mais de lui donner encore l'Infante Dona Maria Thereza sa fille aînée & si cherie, en mariage; esperant que ce seroit un lien indissoluble qui maintiendroit une parfaite union, & bonne intelligence entre les deux Couron-

* En ce tems-là, les Ducs ne menageoient point le Monseigneur à un Cardinal un peu plus que Favori.

Couronnes. Que par la prompte expedition qu'il me donnoit, je pouvois juger de ses sentimens: Qu'il avoit resolu de conduire l'Infante à la Frontiere, & de voir la Reine sa sœur, ce qu'il souhaitoit si ardemment. qu'il n'y avoit rien dans le monde capable de l'en empêcher: Que j'allasse prendre congé de la Reine & de l'Infante; & qu'il desiroit que je visse les Princes ses fils, afin d'en pouvoir rendre compte à Leurs Majestez. J'avois oublié de mander à Votre Eminence, qu'à ma premiere audience il me dit, Que tenia muy buenas y precisas noticias de lo que el Cardenal havia obrado en el negocio de la paz.

Ayant pris congé de sa Majesté Catholique, je fus à l'appartement de la Reine que je trouvai avec ses fils à droite, & les Infantes à gauche. L'Infante qui doit être notre Reine dans le même rang: Elle me temoigna en peu de paroles beau-

coup de satisfaction de la paix & du mariage, & me dit qu'elle avoit fait venir les Princes ses fils, afin que je les visse: Le Prince d'Espagne me parut fort joli, l'Infant n'a que dix mois, & le coloris si blafart qu'il pourroit bien passer avant qu'il fût peu, en l'autre monde.

Après avoir achevé mon compliment à la Reine, je lui demandai permission de m'approcher de l'Infante, & de lui parler; à quoi elle me repondit, Bien Poudeis; *car le langage laconique leur est en particuliere recommendation: je crûs que le Roi Catholique m'ayant declaré qu'il donnoit au Roi l'Infante sa fille en mariage, je pouvois avec liberté m'étendre davantage que je n'avois fait à ma premiere audience, & m'étois imaginé qu'à cette seconde, j'aurois quelque réponse moins seiche qu'à la premiere; & pour l'y obliger, je tâchai à dire en Espagnol ce que la Rhetorique Gas-*

con-

conne peut dicter à une personne qui galantise pour son Maitre : mais ce que j'en pus arracher, fut , dezid à mi tia que yo estare siempre muy rendida à su voluntad. *Et comme ce sont paroles sacramentales , je n'ai pas cru devoir , ni en omettre une lettre, ni les changer de langage, ni me passer de les écrire au Roi , à la Reine , & à Votre Eminence , qui ne seront pas surpris de la brieveté du discours , puisque excepté le Roi son pere , . elle n'en a jamais tant dit à homme vivant. Sur ce fondement , Votre Eminence jugera aisément que je ne m'étendrai pas à lui parler de la délicatesse & de la douceur de son esprit , que tous ceux qui la connoissent , louent au dernier point : puisqu'à moins d'un don particulier du Saint Esprit pour penetrer dans le fonds de son cœur , il me seroit un peu difficile d'en parler avec certitude.*

Quant aux qualitez du corps , elles ne peuvent être à mon sens

plus agréables ; c'est une blancheur qui ne se peut exprimer, des yeux perçans & vifs, la bouche belle ; pour les dents, je n'en saurois parler, car la conversation a été trop courte pour les pouvoir remarquer, non plus que la taille, que la hauteur des chapins & un garde-infant large de deux aunes, peuvent aisément cacher : seulement l'ayant vû entrer & sortir de la Salle de la comedie, elle m'a paru fort libre, le ton de la voix agreable, les cheveux de belle couleur, & afin de finir par un portrait, qui puisse satisfaire Votre Eminence, je l'assurerai que c'est la parfaite ressemblance de la Reine. J'envoye une relation à V. E. de tout le reste de mon voyage; à quoi je dois ajouter que Dom Juan d'Autriche m'ayant envoyé son Confesseur me faire de sa part un compliment fort obligeant; je ne voulus point m'engager à y répondre que je ne sûsse premierement du Roi Catholique, de quelle ma-

maniere il trouvoit à propos que j'en usasse, ayant pris ma resolution de ne pas faire un pas sans être informé de combien de pieds il devoit être composé dans une Cour où les coûtumes sont si differentes, non seulement des nôtres, mais même de celles du reste du Monde, & où pour le peu de tems que j'y ai demeuré, j'ai assez remarqué que d'un compliment, l'on en pourroit faire aisément une injure, & ce que l'on estimeroit galanterie en un autre païs, passeroit en celui-ci pour une indecence: enfin ayant fait proposer, s'il seroit à propos que j'y envoyasse mon fils le Comte de Guiche: ce parti ne fut point accepté ni même celui de prier Dom Christoval de Gavilla d'y aller de ma part, le Roi se chargeant du compliment avec lequel par parenthese il n'a pas de fort longues ni de frequentes conversations: Hier au sortir de la comedie que Sa Majesté Catholique desira que je visse au Palais, pour

pour avoir plus de tems d'y conſiderer l'Infante, je fus regalé de ſa part d'un cordon de diamans, dont Votre Eminence jugera de la valeur, car elle ſait bien que mon fort n'eſt pas de me connoitre en pierreries: ce matin elle eſt partie pour l'Eſcurial; demain je vais à Aranjuez, de là à l'Eſcurial pour revenir à Madrid, où je ne ſejournerai qu'un jour, & prendre enſuite le chemin de Saint Jean de Luz où je ſerai au deſeſpoir de rencontrer encore Votre Eminence, ſachant combien ce ſejour lui eſt ennuyeux, & peu propre à ſa ſanté, qui eſt la choſe du monde qui m'eſt la plus chere. Je ſuis avec reſpect,

A Madrid ce 22. Octobre 1659.

Toutes ſes dépêches étant parties pour la Cour, le Maréchal de Gramont partit auſſi de celle de Madrid, & fut accompagné en s'en retournant comme il avoit été en y allant par un

un Alcade de Valladolid, nommé Dom Pedro de Salcedo, qui eut toûjours un ſoin extraordinaire de ſes logemens & de tous ceux qui étoient avec lui, & l'adreſſe & la bonne fortune d'y réüſſir : enſorte qu'il n'y eut pas un ſeul François qui n'en fût ſatisfait au dernier point: choſe peu ordinaire à des gens naturellement ſi difficiles, & qui avoient auſſi peu de connoiſſance de la Langue Eſpagnole que Dom Pedro de Salcedo en avoit de la Françoiſe: Sa Majeſté Catholique ne récompenſa pas mal ſes ſoins, le faiſant à ſon retour Alcade de Corte; & il manda depuis au Maréchal de Gramont, que le bien qu'il avoit dit de lui au Roi d'Eſpagne, avoit fait ſa fortune.

Le Maréchal arriva à l'Iſle de la Conference, le même jour que le Cardinal Mazarin & Dom Loüis de Haro ſe ſeparoient

après

aprés avoir ſigné la paix. Auſſitôt qu'on leur dit ſon arrivée, ils le firent entrer pour lui témoigner leur commune joie, & s'enquerir des particularitez de ſon voyage: Il fut enſuite à Fontarabie viſiter le Roi d'Angleterre, que Dom Louïs avoit logé dans ſon appartement il y avoit déja quelques jours, & qui étoit ſur le point de ſon départ: il fit auſſi ſes complimens à Dom Louïs, & lui rendit les graces qu'il devoit à toutes les civilitez qu'il avoit reçûës du Marquis de Liche & du Comte de Monterey ſes enfans: il lui dit des nouvelles de la Marquiſe ſa belle-fille, & Dom Louïs ne fut pas fâché de lui entendre dire que c'étoit la plus belle & la plus aimable Dame de Madrid, & de tout le monde: car à dire la verité, il n'y avoit rien de plus parfait qu'elle, tant par les beautez du viſage, que par

par la délicatesse de son esprit.

Le Cardinal s'en alla, sans s'arrêter nulle part, trouver le Roi qui l'attendoit à Toulouse avec une impatience extrême; le Maréchal lui demanda la permission de sejourner quelques jours à Bidache pour vaquer à quelques affaires domestiques qu'il y avoit, après quoi il partit en toute diligence, pour rendre ses Lettres, & compte de sa Legation à leurs Majestez, dont il fut reçû avec tous les agrémens possibles, & les temoignages de satisfaction qu'il pouvoit esperer. Il est aisé de croire qu'il fut assez particulierement questionné sur la personne de l'Infante: ses réponses furent sans exageration, & il eut l'avantage, après que le Roi l'eût vue, de s'entendre dire par sa Majesté qu'il n'y avoit rien de plus exact que le portrait qu'il lui avoit fait d'elle; & à dire vrai, c'eût été un

un mechant moyen de faire ſa Cour que de vouloir commencer à faſciner des yeux qui devoient bientôt juger clairement de la réalité de ſes paroles.

J'ai crû devoir en cet endroit interrompre la relation de ce qui ſe paſſa pour l'accompliſſement du mariage du Roi, pour donner les remarques ſuivantes: on peut s'aſſûrer qu'elles ſont juſtes, & pourront ſervir à ceux qui les verront un jour, pour connoître parfaitement la maniere dont la Monarchie d'Eſpagne ſe gouvernoit du tems de Philippe IV. & les caracteres des perſonnes principales de ſa Cour.

La diſtribution des Tribunaux ſuprêmes qui reſident à la Cour d'Eſpagne près de ſa Majeſté Catholique, a differente origine pour avoir été formez ſelon l'occurrence des tems, les réunions des Royaumes, & les con-

conquêtes qui ont été faites.

Mais d'autant que les Rois Catholiques ont voulu donner à connoître que leur premier égard a été celui de la Religion, il ſera bon avant toutes choſes de parler du Conſeil, dans lequel il ſe traite de ces matieres, & d'expliquer quelles ont été les précautions qu'ils ont apportées pour la maintenir dans ſa pureté.

Le Tribunal de l'Inquiſition a été le principal fondement ſur lequel ils ont pretendu élever & ſoûtenir cette grande machine de domination, dont les Peres de ceux qui vivent aujourd'hui, s'étoient pu flater; mais qui n'a pas réuſſi ſi facilement à ceux qui les ont ſuivis, comme l'experience dans les derniers tems, a fait connoître en tant de differentes rencontres.

Il connoît de toutes les matieres de foi, il eſt gouverné par

un Miniſtre ſuperieur qui s'appelle Inquiſiteur General, & lequel ſouvent eſt fort ignare & non lettré ; ſon pouvoir s'exerce en vertu des Bulles Apoſtoliques, conformément à la nomination du Roi, & à la fondation dudit Tribunal ; ſix Conſeillers qui doivent être Eccleſiaſtiques, & dont le ſavoir eſt fort mediocre, & les connoiſſances ſur le fait de la Religion, tout-à-fait bornées, aſſiſtent l'Inquiſiteur General, pour le moins auſſi ignorant que ſes adjudans : mais en revanche, ils ſont d'une gloire, d'une preſomption, & d'une ſuffiſance qui paſſe toute imagination : ſa Majeſté Catholique les nomme, mais l'Inquiſiteur Major les propoſe, comme auſſi deux Conſeillers de Caſtille qui aſſiſtent au même Tribunal, pour la connoiſſance de certaines cauſes, mais non pas generalement de toutes : il y a un

un Secretaire, un Fiſcal, & autres Miniſtres neceſſaires pour l'expedition des affaires: d'autres Tribunaux inferieurs, dépendent de cet Inquiſiteur General, & ſont diſtribuez dans tout le reſte du Royaume, chacun ayant ſon Territoire ſeparé, comme par exemple ſont les Inquiſitions de Tolede, de Valadolid, de Cuença, de Logroño, de Santiago, de Llerena, de Cordoue, de Grenade, de Murcie, de Seville, de Saragoſſe, de Valence, de Barcelone, de Sardaigne, de Sicile, des Canaries, de Carthagene, des Indes, du Mexique, & de Lima.

Tous les Royaumes, & Païs ci-deſſus, ſont ſoumis à la juriſdiction de l'Inquiſiteur General, & la puiſſance de nommer abſolument les Inquiſiteurs lui appartient ſans la participation du Roi, & en chaque Tribunal,

il y a trois Inquiſiteurs, un Fiſcal, deux Secretaires, & autres Miniſtres inferieurs.

Pour le bien univerſel de la Monarchie, & ſa conſervation, il y a un Conſeil qu'on nomme celui d'Etat, où il n'entre que des gens d'épée, & quelques Cardinaux, dans lequel ſa Majeſté établit des Miniſtres les plus capables, & les plus qualifiez de tout ſon Royaume, tant par leur naiſſance, merite & qualitez particulieres, que par les poſtes principaux qu'ils ont tenu dans la paix & dans la guerre: maxime auſſi ſage qu'admirable, & qu'il ſeroit fort à deſirer qui fût admiſe par tout pour le bien des Monarchies. Le nombre de ces Miniſtres n'eſt point préfix, ni les Places reglées, qu'ils tiennent ſelon qu'ils y arrivent, ainſi que les Grands d'Eſpagne à la Chapelle du Roi, & autres ceremonies.

Le

Le Roi n'y entre jamais, mais il leur adreſſe generalement tout ce qui regarde ſes Etats qu'ils examinent, & lui envoient leurs avis: dans le lieu où il ſe tient, il y a une fenêtre avec une jalouſie, derriere laquelle le Roi peut entendre & voir tout ce qui ſe paſſe, ſans être vû: ce qui tient un peu Meſſieurs les Miniſtres la croupe dans la volte, & les fait cheminer droit: tous les papiers & les dépêches ſont commiſes à trois Secretaires, dont l'un a le département d'Italie & d'Allemagne: le ſecond, la Flandre & le Nord; & le troiſiéme, les Indes & le dedans de l'Eſpagne. L'occupation de ces trois Meſſieurs a un peu changé de face depuis ce tems-là, & ils ſont devenus plus oiſifs; car la malheureuſe guerre qu'on a euë, a fait que l'Eſpagne n'a preſque plus que voir preſentement à toute l'I-

talie, à la Flandre, ni à l'Allemagne: & c'eſt de quoi les Eſpagnols ne ſe conſoleront jamais; & en verité, ce n'eſt pas ſans raiſon.

Le Conſeil ſuprême de Caſtille dès le tems de Philippe II. étoit compoſé, & l'eſt encore aujourd'hui, d'un Preſident, de ſeize Conſeillers, & d'un Fiſcal, leſquels ſont obligez d'être Letrados, c'eſt ce que nous appellons Graduez. On y traite de toutes les matieres publiques, des droits de la Couronne, & autres choſes concernant le bien du Royaume en ce qui touche la Juſtice. La forme dans laquelle ſe reſolvent les choſes ſelon les ordres qu'il plaît à ſa Majeſté de donner, afin que l'on examine, & que l'on puiſſe dire ſon avis, eſt que tous les Conſeillers opinent; & que ſelon la pluralité des voix, l'on s'adreſſe au Roi, qui ordonne ce que bon lui ſemble.

Si

Si la matiere eſt publique dans laquelle le Fiſcal demande quelque droit à des Communautez, ou à des Particuliers, on tire de differens Conſeils des perſonnes, pour en connoître : il y a en ce Conſeil quatre Chambres, celle de Gouverneur où aſſiſte le Preſident avec deux Conſeillers ; celle qu'ils appellent de mille cinq cens, dans laquelle il y en a cinq ; celle de Province ; & celle de Juſtice, dans chacune deſquelles il y en a trois, leſquels donnent ſentence en premiere & ſeconde inſtance, dont il n'y a point d'appel ; & dans les cauſes qui viennent des ſentences données par les Juges qui ont la premiere connoiſſance, il n'intervient qu'une ſeule ſentence, par laquelle on met fin à l'affaire.

Dans la Chambre de mil cinq cens, on voit les procès qui vont par apel en troiſiéme inſtance

devant la perſonne du Roi, des ſentences données en viſion, & reviſion par les auditeurs des Chanceleries de Valladolid, & Grenade, qui ſont de certaines natures preſcrites par les Loix: on y examine auſſi les viſites & reſidences des Miniſtres & Corregidors du Royaume. Pour les matieres de crimes qui ſe commettent en la Cour, & en ſon détroit, la connoiſſance en appartient abſolument & ſans appel à la Chambre des Alcades de Corte qui ſont au nombre de huit.

De ce Corps du Conſeil de Caſtille, dont j'ai parlé ci-deſſus, on en compoſe un autre qu'on apelle de la Chambre, duquel eſt toûjours le Preſident de Caſtille avec deux ou trois Conſeillers tels qu'il plaît au Roi de nommer: dans celui-ci, ſe traitent ſeulement les matieres de graces, indults & con-

ceſ-

ceſſoires; c'eſt par celui-ci que tous les Archevêchez, Evêchez, Reſidences, Charges de Conſeillers, Oydores; & tout autant d'Offices qu'il y a dans les Royaumes de Caſtille, & de Navarre, Prebendes, & Benefices qui ſont de la nomination Royale, ſe propoſent à ſa Majeſté. Il y a trois Secretaires, dont l'un expedie les graces, l'autre toutes les proviſions Eccleſiaſtiques, & le troiſieme, ce qui regarde les Places des Conſeillers, Reſidens, Oydores, & autres Offices.

La forme qui s'obſerve dans ce Conſeil, auſſi bien que dans tous les autres, pour propoſer à ſa Majeſté les ſujets que l'on juge capables de remplir quelques-uns des Offices ci-deſſus, eſt que venant à vaquer quelque Evêché ou autre charge, les Conſeillers qui s'y trouvent, opinent ſur les ſujets du plus de

mérite, qui pourroient être proposez à sa Majesté, ensorte que si de trois Conseillers il y en a deux qui opinent pour un sujet; celui-là est nommé entre eux, & ils dressent en même tems un memoire, dans lequel sont les qualitez, la capacité, & les services de ceux qui ont été proposez: lequel memoire l'on remet à sa Majesté, laquelle élit qui bon lui semble, & bien souvent il arrive que ce n'est aucun de ceux qui lui ont été proposez, ayant la souveraine disposition d'agir comme il lui plaît.

Le Conseil de guerre gouverne tout ce qui appartient au dedans de l'Espagne terrestre, & maritime: il consulte & propose toutes les Charges militaires, depuis le Capitaine General, jusques à l'Enseigne d'Infanterie, mais en la même forme, que le Conseil de la Chambre: il est composé de quatre Con-

Conſeillers, & de deux Secretaires, dont l'un a le département de la terre ; & l'autre celui de la mer ; ceux du Conſeil d'État y entrent quand ils veulent : ce Conſeil a la connoiſſance de toutes les cauſes civiles & criminelles des ſoldats. C'eſt pourquoi un Conſeiller de celui de Caſtille s'y trouve, & avec ſon aſſiſtance ſe jugent les procès. Dans ce Conſeil aſſiſte auſſi un Fiſcal Miniſtre Gradué.

Le Conſeil d'Arragon eſt composé d'un Preſident qu'on appelle Vice-Chancelier, de ſix Conſeillers Graduez, ſavoir, deux du Royaume d'Arragon, deux de Valence, un de Catalogne, & un autre des Iſles, trois Secretaires des trois Royaumes, ou Regnicoles des ſuſdites Couronnes : l'on y traite de leurs Gouvernemens, de la Proviſion de leurs Evêchez, Places & Offices, mais avec cette diſtinction

tion que c'eſt le Viceroi qui propoſe trois ſujets ſur chaque matiere, ce qui s'examine dans le Conſeil, où l'on opine ſur la qualité & le merite deſdits ſujets; & ſi le Conſeil ne ſe conforme pas au ſentiment du Viceroi, le tout eſt remis au Roi, qui ordonne ce qui lui plaît. A ce Conſeil ſont évoquées par faveur ou grace certaines cauſes graves & civiles, & on y opine ſelon la Coûtume des lieux: car generalement & regulierement toutes choſes ſe doivent terminer ſuivant les Loix de chaque Royaume.

Le Conſeil d'Italie eſt composé d'un Preſident, & de ſix Conſeillers, deux du Royaume de Naples, deux de Sicile, & deux de Milan, trois Secretaires chacun de ſon païs; des ſix Conſeillers, un doit être Eſpagnol, & l'autre Regnicole, & l'Eſpagnol doit être de ceux qui ont ſer-

ſervi en ces Royaumes-là, pour y avoir eu quelques Places qui ſont affectées particulierement aux Eſpagnols.

La proviſion de tous les Offices de ſes Royaumes, ſe fait de la même forme, que dans le Conſeil d'Arragon, les Vicerois envoyant leur nomination à ſa Majeſté, & le propoſition s'en fait, comme nous avons dit, qu'elle ſe faiſoit en la Chambre de Caſtille.

Lorſque la Treve ſe fit avec la Hollande, on forma un Conſeil politique de Flandre, qui ſubſiſte encore aujourd'hui; mais comme la connoiſſance de toutes les matieres de la guerre, qui ſe fait dans ce païs, eſt proprement attribuée au Conſeil d'Etat, on expedie ſeulement dans celui-ci, la proviſion de certains offices politiques, d'Evêchez & de Benefices: il eſt compoſé d'un Préſident, de deux Conſeillers, & d'un Secretaire. Le

Le Conseil des Indes est composé d'un President, de huit Conseillers & d'un Fiscal Gradué, deux Secretaires, dont l'un expedie ce qui touche le Perou, & ses Isles; & l'autre, le Royaume de Mexique & ses dépendances: la provision de ces Places, se fait par le Conseil de la Chambre de Castille, l'on y traite de toutes les matieres de Gouvernemens, visite des Vicerois, Présidens, Oydores, Residences de Corregidors, & de certaines causes civiles entre Particuliers, dont il doit connoître par les Loix du Royaume; car toutes les autres se jugent sans appel en dix Parlemens ou Audiences, qui sont distribuées dans ces Provinces-là.

Le même Conseil, prend aussi le soin de toutes les Armées navalles, Gallions, & Flotes qui vont aux Indes, de la provision des

des poſtes, & Offices militaires; ce qui ſe fait dans une Chambre du même Conſeil, en une aſſemblée qui s'appelle de la guerre des Indes, en laquelle ſont admis auſſi, les quatre Conſeillers du Conſeil de guerre, & ils propoſent tous enſemble à ſa Majeſté, les Sujets qu'ils eſtiment les plus capables de remplir les Charges & Emplois de ces Royaumes. De ce Corps de Conſeil s'en forme un autre comme celui de Caſtille, qu'on nomme Conſeil de Chambre des Indes, où l'on conſulte & propoſe au Roi les Evêchez, Places, Offices de Corregidors, Prebendes & Benefices Eccleſiaſtiques en la même forme que dans celui de Caſtille.

Le Conſeil des Ordres a un Preſident, ſix Conſeillers, deux de Calatrava, deux de Santiago, & deux de Alcantara, un Fiſcal, qui doivent tous être Gra-

Graduez, & deux Secretaires, un pour l'Ordre de Santiago, & un pour les deux autres Ordres, qui jugent des matieres civiles; & celui de Santiago pour les trois Ordres, qui connoiſſent enſemble de celles de grace.

Ces trois Ordres connoiſſent en general de toutes les cauſes civiles & criminelles du Territoire de leur grande Maîtriſe; deliberent ſur les Offices ſeculiers de chacun d'eux, & ſur tous les Benefices Eccleſiaſtiques, annexez aux Religieux des mêmes Ordres, & ce même Conſeil examine, & autoriſe les preuves de Nobleſſe, que font ceux qui pretendent porter la Croix.

Le Conſeil des Finances, eſt diviſé en trois Corps, mais tous ſous le même Preſident.

Le premier eſt appellé Conſeil des Finances, où aſſiſtent quatre Conſeillers qui doivent être

être d'épée, des plus intelligens en de ſemblables matieres : ils prennent le ſoin du recouvrement des Finances Royales, impôts & fermes, & de leur ſûreté, il y aſſiſte un Fiſcal Gradué, & deux Secretaires qui ont chacun leur département dans tout le Royaume.

Le ſecond s'appelle le Tribunal des Oydores, dans lequel entrent cinq Officiers Graduez, & un Fiſcal: l'on y connoit & détermine tous les droits & biens Royaux par point de droit & de Juſtice.

Le troiſiéme eſt le Tribunal de la Comptablerie Major, en laquelle reſident trois Officiers ſeculiers, & un Fiſcal, qui prennent ſoin de faire rendre compte à tous ceux qui ſont chargez des deniers & revenus du Roi, & leur donnent un tems prefix pour les rendre : ce qui étant fait, on remet l'examen du

compte à une table qu'ils appellent des Resultats, en laquelle assistent trois Auditeurs des Comptes : ils vaquent ordinairement à cela trois heures le matin, & deux heures l'après-dînée en examinant les comptes, s'il se trouve du reliquat, les Auditeurs du compte en donnent leur certificat, & l'affaire retourne au Tribunal des Maîtres des Comptes, qui ont soin du recouvrement.

Le President de ce Conseil dispose de tous les revenus du Roi, & tout se paye par son seul ordre; mais de tout ce qu'il ordonne, il faut qu'il soit arrêté & approuvé par deux Comptadores, que l'on nomme de la Razon, sans quoi rien n'est payé.

Le Conseil de la Croizade se gouverne par un Commissaire General, assisté pour les matieres de Justice d'un Conseiller de Castille, un d'Arragon, un d'I-

ta-

talie, & un autre des Indes, on y prend soin du recouvrement & distribution qui proviennent des Bulles de la Sainte Croizade, du droit de subside, & de celui qui est appellé excusado qui sont rentes Ecclesiastiques que le Clergé d'Espagne a accordées: il y a dans ce Conseil un Fiscal & un Secretaire.

Cette forme de Gouvernement commis aux gens de qualité d'épée, n'y en entrant point d'autres dans le Conseil d'Etat; & les Presidences des Conseils d'Italie, de Flandres & des Indes, étant possedées par des personnes de même profession, joint au peu d'Officiers de Robe qui sont établis dans toute la Monarchie d'Espagne, étoit bien differente de celle de notre Royaume, que l'Epée a fondé, & que l'Epée a conservé, où les Emplois des Conseils sous le Regne precedent, n'étoient

poſſedez que par des gens de Robe : mais le grand Prince qui par le droit de ſa naiſſance, & par ſes éminentes qualitez, vient d'être appellé à la Regence du Royaume, travaillant ſans relâche ſur les Memoires du plus juſte & du plus religieux Prince que jamais la France auroit poſſedé, & que la mort nous a ravi à la fleur de ſon âge, vient d'établir cette même forme de gouvernement, en mettant à la tête & dans tous les Conſeils, par leſquels cette puiſſante Monarchie eſt gouvernée, les Princes du Sang, & les plus grands Seigneurs du Royaume.

Je vais maintenant paſſer à certaines particularitez que j'ai remarquées, concernant la maniere de vivre des perſonnes de la premiere qualité en Eſpagne, & des mœurs en general de cette nation fiere, ſuperbe, & pareſſeuſe.

La valeur lui eſt aſſez natu-

rel-

relle; & j'ai ſouvent oui dire au grand Condé, qu'un Eſpagnol courageux avoit encore une valeur plus fine que les autres hommes; la patience dans les travaux, & la conſtance dans l'adverſité, ſont des vertus que les Eſpagnols poſſedent au dernier point; les moindres ſoldats ne s'étonnent que rarement des mauvais évenemens qu'ils attribuent à quelque cauſe fort éloignée, ſouvent même hors de la vraiſemblance, & ſe conſolent dans l'eſpoir d'un prompt retour de leur bonne fortune: ce que nous avons vû pluſieurs fois dans le cours des guerres paſſées, & entendu dire aſſez plaiſamment à la plûpart des priſonniers que l'on faiſoit, que le Roi d'Eſpagne avoit ſujet de ſe rejouïr de la revolte du Portugal & de la Catalogne; les privileges de ce Royaume & de cette Province, étant de telle

nature que pour en obtenir quelque chose, il falloit avoir plûtôt recours à la priere, (qui étoit le plus souvent infructueuse,) qu'au commandement ; mais que venant à être assujettis par la force des armes, (comme cela étoit indubitable) leurs privileges seroient abolis ; & le Roi en étant le Maître absolu, en tireroit un revenu prodigieux, qui le pourroit aider à faire de nouvelles conquêtes.

Quant à l'esprit, on voit fort peu d'Espagnols qui ne l'ayent vif, & assez agreable dans la conversation ; & il s'en trouve dont les *Agudezas* (pour se servir de leur terme qui se traduiroit difficilement en François) sont merveilleuses : leur vanité est au delà de toute imagination ; & pour dire la verité, ils sont insupportables à la longue à toute autre Nation, n'en estimant aucune dans le monde que la leur seule.

Leur fidelité pour le Roi eſt extrême, & louable au dernier point; & quoique par politique, ils ſoient obligez de diſſimuler le mepris qu'ils font de ceux qui oubliant leur devoir, viennent à les ſervir contre leur Prince; ils l'ont pourtant bien avant dans le cœur, & c'eſt par force que la verité les contraint de témoigner de la veneration pour la vertu, la valeur & la fermeté du Prince de Condé, & d'avoüer qu'ils ont à lui ſeul l'obligation d'avoir empêché la ruine totale de leurs affaires dans les Païs Bas.

Leur pareſſe & l'ignorance, non ſeulement des Sciences & des Arts, mais quaſi generalement de tout ce qui ſe paſſe hors de l'Eſpagne, & on peut dire même hors du lieu où ils habitent, vont preſque de pair, & ſont inconcevables.

La pauvreté eſt grande parmi

eux: ce qui provient de leur extrême paresse: car si nombre de nos François n'alloient faucher leurs foins, couper leurs bleds, & faire leurs briques, je croi qu'ils courroient fortune de se laisser mourir de faim, & de se tenir sous des tentes pour ne se pas donner la peine de bâtir des maisons. Ils sont fort sobres quant à leur vivre, mais ils ne se peuvent rassasier de femmes, aussi faut-il avoüer qu'elles sont si jolies, si spirituelles, si insinuantes, & de si bonne volonté, qu'il est bien mal aisé, lorsqu'on ne se trouve pas tout à fait impuissant, de s'empêcher de succomber à la force de leurs charmes, au hazard du risque qu'on en peut courre, les plus belles étant souvent très-sujettes à caution.

Les gens de la premiere qualité, qui sont à la Cour, suivent quasi la même maniere de vivre. Ils se levent fort tard, ne voyent

le Roi que lorſqu'ils l'accompagnent à la Meſſe, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont Grands; & le ſoir aux Comedies, où ils aſſiſtent couverts, mais non point aſſis, & ne lui parlent jamais que par audience, quand la neceſſité de leurs affaires les oblige à la demander. Les Comedies & le Cours ſont tout leur divertiſſement; & ils ſont tellement aſſujettis à leurs coûtumes, qu'ils ne vont qu'en de certains tems préfix au Paſſeo del Rio, qui eſt le plus agreable endroit qu'on puiſſe imaginer, & abandonnent ce lieu-là dans l'exceſſive chaleur de l'Eté, (où ils ont une promenade d'une lieuë de long, deſſous des arbres, ſur du ſable ferme que la riviere de Mançanarès arroſe par cinquante petits canaux differens) pour avaler l'épaiſſe pouſſiere du Prado: il eſt vrai que comme c'eſt un lieu qui tient à Madrid, & qu'il faut

un peu defcendre pour aller à l'autre, cette pareffe naturelle dont j'ai parlé ci-deffus, le leur fait preferer.

Après les dix heures du foir, chacun fort en fon particulier, & ils reftent tous jufques à quatre heures du matin chez les Courtifanes publiques, qui les favent engager par tant d'agrémens, qu'il s'en trouve peu ou point, qui s'embarquent à une galanterie d'un femme de condition. La dépenfe qu'ils font chez ces Courtifannes, eft exceffive; car rien ne leur paroît cher, de ce qui fert à leur divertiffement: la plûpart des Grands fe ruinent avec les Comediennes, & j'en ai vû une fort laide & fort vieille, que l'Amirante de Caftille aimoit à la fureur, à qui il avoit donné plus de cinq cens mille écus, fans qu'elle en fût plus riche.

La plupart de tout ce qu'il y

a de gens à Madrid, passent les nuits d'Eté dans les prez, & dans les Places publiques de la Ville, où au premier coup de siflet, toutes les femmes de mauvaise vie (que l'on peut dire être en grand nombre) accourent, & là chacun se couple à sa fantaisie; de sorte qu'on peut comparer ce spectacle au rut des Cerfs, qui se fait à la fin de Septembre dans les forêts, cela paroît fabuleux: cependant j'en parle après l'avoir vû de mes propres yeux. Ces sortes de Dames qui se nomment Tapades, ont tellement perdu toute honte, que même le jour elles sautent au col des personnes qui leur paroissent un peu bien faites.

Toutes sortes de maux veneriens y sont fort communs; mais la raison qui empêche que les Espagnols n'en guerissent presque jamais, est la paresse qu'ils ont à se faire traiter, & l'ignoran-

rance crasse de leurs Chirurgiens: car du reste, je croi qu'il y a autant de danger de prendre du mal à Paris qu'à Madrid. La sûreté par les ruës y est grande, & l'on s'y promene seul la nuit, sans danger avec sa Rondache & sa lanterne; car pour des flambeaux, ni le Connêtable, ni l'Amirante n'oseroient en faire porter.

L'indevotion de quelques Espagnols, & leur mascarade de Religion, est une chose qui ne se peut comprendre, & rien n'est plus risible, que de les voir à la Messe avec de grands chapelets pendus à leurs bras, dont ils marmotent les patenôtres en entretenant tout ce qui est autour d'eux, & songeant par conséquent mediocrement à Dieu, & à son saint Sacrifice, & ils se mettent rarement à genoux à l'Elevation. Leur Religion est toute des plus commo-

des,

des, & ils ſont exacts à obſerver tout ce qui ne leur donne point de peine : on puniroit ſeverement un blaſphemateur du nom de Dieu, & une perſonne qui parleroit contre les Saints, & les Myſteres de notre Foi ; parce qu'il faut être fol, diſent-ils, de commettre un crime qui ne donne point de plaiſir ; mais pour ne bouger des lieux les plus infames, manger de la viande tous les Vendredis, & entretenir publiquement une trentaine de Courtiſanes, & les avoir jour & nuit à ſes côtez : ce n'eſt pas ſeulement matiere de ſcrupule pour eux ; je ne parle que des libertins, dont le nombre eſt grand ; car il faut convenir que dans toutes les conditions, il y a pluſieurs perſonnes d'une pieté ſolide & d'un grand exemple.

Pour les Moines, ils ne ſavent gueres de latin, & encore moins de Theologie ; mais il s'en

s'en trouve parmi eux de fort adroits pour toute ſorte d'intrigue. La diſſipation & le peu de regularité de certains Convens de Religieuſes, ne ſe peut exprimer.

Les grands Seigneurs ne font preſque point de Cour au Favori, & la liberté d'en parler, eſt beaucoup plus grande qu'elle n'eſt ailleurs: l'on peut être brouillé avec lui, ſans l'être avec le Roi, & il leur peut bien empêcher d'avoir des emplois, & des graces, mais ne leur faiſant point de bien, cela ne va pas auſſi à leur faire du mal, & à n'en point mentir, on ne prive pas d'un grand bonheur les Grands d'Eſpagne de la premiere Claſſe, quand on ne leur donne ni le commandement des armées, ni le Gouvernement des Provinces, charges, qui à leurs ſentimens ne doivent pas être préferées à la douceur de la vie oiſeu-

ſe

ſe & libertine de Madrid: & le ſeul emploi que j'ai remarqué, dont ils faſſent quelque cas, eſt celui de Gentilhomme de la Chambre en exercice, parce que ſervant le Roi à table, & l'habillant & deshabillant, ils jouïſſent pendant la ſemaine de leur exercice du privilege de voir ſa Majeſté, dont tous les autres ſont exclus.

Le mépris que ces Meſſieurs-là font des gens qui vont à la guerre, ou qui y ont été, n'eſt quaſi pas imaginable. J'ai vû Dom Franciſco de Meneſſès, qui avoit ſi valeureuſement défendu Valenciennes contre Monſieur de Turenne, & ſi bien, qu'on ne pût jamais lui prendre ſa contreſcarpe, n'être pas connu à Madrid, pendant que nous y étions; & ne pouvoir ſaluer le Roi ni l'Amirante de Caſtille, & ce fut le Maréchal de Gramont qui le preſenta à l'Amirante

te

te chez lui, lequel n'avoit jamais entendu parler de Dom Francifco de Meneffès, ni de la levée du fiege de Valenciennes, ce qui ne laiffe pas d'avoir fa fingularité: & il eft furprenant, que dans ce vafte Empire, tous ceux qui du tems dont je parle pouvoient commander les armées, fuffent reduits à Dom Juan d'Autriche, qui étoit un très-mediocre Capitaine, au Comte de Fuenfaldañe, qui n'entendoit rien à la guerre, & qui ne l'aimoit point; au Marquis de Caracene, & au Comte de Mortare, qui étoient encore s'il fe peut plus bouchez que les deux autres.

L'éducation de leurs enfans eft femblable à celle qu'ils ont euë de leurs peres, c'eft-à-dire, fans qu'ils apprennent ni Sciences ni Exercices; & je ne crois pas que parmi tous les Grands que j'ai pratiquez, il s'en trouvât

un ſeul qui ſût decliner ſon nom.

Le Marquis de Liche avoit une Bibliotheque extrêmement curieuſe, pleine des plus beaux manuſcrits du monde, contenant les dépêches, & les affaires les plus importantes de toute la Monarchie, depuis Charles V. juſques à preſent: mais on pourroit dire de lui, ce que le Taſſoni diſoit dans la Sechia de Monſignor Boſcheti, *non dava troppo il guaſto à la ſcrittura:* & l'ignorance de ces Grands d'Eſpagne dans les demandes qu'ils font, eſt quelquefois ſi ſurprenante, qu'on ne peut pas s'empêcher d'en rire, & merite bien que j'en rapporte ici quelques exemples. Le Nonce du Pape cauſant un jour avec le Maréchal de Gramont à Madrid, lui dit que la nouvelle étant venuë que les Venitiens avoient gagné un combat contre les Turcs, un

Grand d'Eſpagne lui demanda en grande amitié, *Quien era Verey à Venezia:* ſur quoi il lui répondit fort agréablement qu'il le pouvoit demander à Monſieur l'Ambaſſadeur Venitien qui étoit tout proche, dont il s'abſtint, par bonne fortune; car il eſt ſûr que le Pantalon lui eût fait une riſpoſte, telle que meritoit le ſauvage de la queſtion.

L'Ambaſſadeur de l'Empereur diſoit un jour au Maréchal de Gramont, qu'un autre Grand de la premiere Claſſe, s'étoit ſoigneuſement enquis de lui, *ſy Alemagna era buena ciudad, y ſi avia tambien carneros, como en Eſpana*, & pluſieurs pauvretez de la ſorte que je ne rapporte pas: enfin on peut parler devant la plûpart de ces Meſſieurs-là, Allemand, Italien, Latin, & François, ſans qu'ils diſtinguent trop quelle Langue c'eſt: ils n'ont

n'ont nulle curiosité de voir les Païs étrangers, & encore moins de s'enquerir de ce qui s'y passe.

J'ai pris grand soin d'examiner autant qu'il m'a été possible, en quoi consistoit cette Grandeur qui les fait traiter d'égal avec tous les Princes Souverains. Il est vrai qu'il y a des Races extrêmement illustres, & dont l'ancienneté, & les alliances ne sauroient être meilleures: mais pour toutes les marques exterieures qui accompagnent la Grandeur, & qui font la distinction des hommes, les separant du commun, & imprimant le respect dans les esprits, je n'en ai pu remarquer aucunes, ni dans le nombre de leurs domestiques, qui est fort mediocre, ni dans leur table, n'y en ayant pas un seul, chez qui on aille manger, ni dans leurs écuries qui ne sont remplies que de deux attelages de mules, &

que de cinq ou ſix vieux chevaux dreſſez pour les Fêtes de taureaux.

Quant à leurs habillemens, l'on peut leur donner la louange que le luxe n'a pas penetré juſques à eux: car la dépenſe du plus grand Seigneur qui s'habille le mieux n'excede pas cent écus par an, & deux ou trois Golilas qui valent bien deux Reaux chacune, eſt tout ce qui leur coûte en linge, car la chemiſe blanche n'eſt certainement pas en vogue, même chez les plus galants; & quand on s'étonne avec raiſon que des perſonnes qui poſſedent tant de biens, (car il eſt certain que leurs états ſont grands) ſoient ſi engagez, & n'ayent jamais un ſol: l'on a pour toute réponſe, que les femmes les ruinent, & qu'une courſe de taureaux leur coûte des millions, & il faut ſe payer de cette mauvaiſe monoye.

Ayant

Ayant toûjours ouï parler de ces grands hommes qui avoient eu part au gouvernement de la Monarchie, ſous les Regnes de Ferdinand, de Charles Quint, & de Philippe II, je m'étois imaginé que les enfans avoient herité de la lumiere de leurs Peres; & j'écoutois un jour avec grande diſpoſition à admirer ce que j'entendrois dire au Duc d'Albe le Grand-pere de celui que nous avons eû recemment Ambaſſadeur en France, qui étoit un fort bon Gentilhomme, mais des plus ignares, lequel s'engageant par malheur à raconter une hiſtoire de ſon Ayeul qui avoit gouverné les Païs Bas, & cauſé leur entiere révolte, ne ſe pût jamais ſouvenir du nom du Prince d'Orange, qui ſervoit à ſon propos, & en ſortit en l'appellant toûjours *El Rebelde*.

L'Amirante de Caſtille étoit bien fait, & agréable de ſa per-

ſonne, d'aſſez bon eſprit, peu humilié devant les Favoris, mais uniquement occupé de ſa Grandeur, de ſes Comediennes, & de ſes plaiſirs, & ne ſe ſouciant point du tout de la guerre, où il auroit pû réuſſir, s'il avoit voulu ſervir.

Le Connétable de Caſtille avoit une phyſionomie qui plaiſoit, & beaucoup de douceur dans l'eſprit. Il fut General de la Cavalerie en Catalogne, défendit Gironne, & en fit lever le ſiege au Maréchal d'Hoquincourt, gouverna quelque tems l'État de Milan, puis s'en retourna promptement à Madrid, où il ſe trouva ſi bien, & tellement à ſon aiſe, qu'il ne fût plus au pouvoir du Roi d'Eſpagne de l'en faire ſortir, pour l'envoyer ailleurs.

Le Duc de Medina de Las Torres étoit fort bien fait, tant du corps que de l'eſprit: ſa liberali-

té alloit jusques à la profusion, & je lui ai vû donner au Roi, comme une paire de gands, une tapisserie qu'il avoit fait faire à Naples, qui lui coûtoit deux cens mille écus; parce que sa Majesté Catholique l'étant venue voir chez lui, l'avoit loüée & trouvée à son gré : il avoit assez de connoissance des affaires du dedans, & du dehors de la Monarchie, & même au delà de ce que des personnes de sa qualité ont accoûtumé d'avoir; & quoique le Favori & lui ne fussent pas trop bien ensemble, il ne laissoit pas de soûtenir avec dignité son rang & sa naissance, & d'être consideré du Roi, autant que qui que ce soit dans la Cour.

Le Marquis de Liche, & le Comte de Monterey étoient deux figures peu avenantes, & qui n'avoient de talens & de merite, que de se trouver les

fils de Favori. Quant aux autres Grands que j'ai pratiquez, *Tienen partes tan limitadas*, qu'on les peut paſſer ſous ſilence.

La naiſſance de Don Louïs Mendés de Haro eſt illuſtre, il avoit une connoiſſance parfaite des affaires du dedans de la Monarchie d'Eſpagne, & une mediocre des Etrangeres: ſes réſolutions étoient lentes & incertaines; ſon travail aſſidu, mais dont les productions ne paſſoient point pour merveilleuſes: le credit qu'il avoit près de ſon Maître, étoit ſans bornes; ſon gouvernement beaucoup moins ſevere que celui du Comte d'Olivarès; beaucoup de probité & d'honneur, ferme dans ſes paroles; les biens qu'il poſſedoit, exceſſifs; mais ils lui venoient plûtôt par heritage que par faveur. Ses deux fils étoient mariez; le Marquis de Liche avoit épouſé la fille du Duc de Medina Celi, qui

qui étoit la plus belle femme de toute l'Espagne ; & le Comte de Monterei, l'Heritiere, qui lui fait porter ce nom, & tous deux sans enfans : c'étoit les deux plus vilains hommes que j'aye vû de ma vie ; mais en recompense, Mesdames leurs sœurs étoient encore incomparablement plus laides : l'aînée étoit mariée au Comte de Niebla, fils aîné du Duc de Medina Sidonia ; & si quelque chose pouvoit surpasser la laideur de la femme, ce seroit l'incapacité du mari : telle étoit composée la Famille de Don Louis, qui a eu le bonheur de conclure dans le piteux état des affaires de son Maître, une paix qui à la verité n'étoit pas si avantageuse que les precedentes : mais ce n'étoit pas sans raison qu'il avoit suivi l'exemple du sage Chirurgien qui coupe hardiment un bras pour sauver la vie à son malade ; & qui conside-

rera la Flandre ſans hommes ni argent, jugera, s'il eſt équitable, qu'il valoit mieux nous ceder les conquêtes que nous y avions faites, que de la laiſſer conquerir toute entiere, & d'y ajoûter Aveſnes, Marienbourg & Philippeville, que d'abandonner les interêts d'un Prince * qui avoit ſoûtenu ceux d'Eſpagne avec tant d'honneur & de foi; exemple qui eût été d'une perilleuſe conſéquence, & bien contraire à la politique d'une Nation, dont les vûes s'étendent ſi loin, & qui regarde plus attentivement l'avenir que le preſent.

1660. Je reprens la ſuite du mariage du Roi, qui ayant été conclu, comme je l'ai dit ci-devant, Sa Majeſté, la Reine ſa mere & toute la Cour, partirent de Toulouſe au commencement du

* Monſieur le Prince de Condé.

du Printems, & vinrent à Saint Jean de Luz pour recevoir l'Infante ſur la frontiere: L'entrevûë des deux Rois ſe fit dans l'Iſle des Faiſans, où le Cardinal Mazarin, & Don Loüis de Haro avoient ſigné la paix. Je n'entrerai point dans le détail de cette grande & ſuperbe ceremonie; pluſieurs plumes meilleures & plus délicates que la mienne, ayant ſuffiſamment traité cette matiere: je dirai ſeulement que chaque Nation fit de ſon mieux, pour témoigner ſa joye, & faire honneur à ſon Maître, & que les François, & les Eſpagnols y réuſſirent. Le Roi ramena l'Infante à Saint Jean de Luz, où les Nôces ſe firent le lendemain, à la grande ſatisfaction de toute la France; puis le Roi ſe mit en marche avec toute la Cour pour s'en revenir à Paris, où la Reine fit ſon entrée, & où elle fut reçûë avec la pompe & la ma-

gni-

gnificence dûë à la Majesté Royale, & à une Princesse pleine de vertus & de qualitez charmantes; car l'on peut dire sans flatterie, qu'il n'y avoit rien au dessus de la Reine pour la beauté, ni pour la generosité de son cœur; & jamais il ne fût de couple plus parfait que celui du Roi & d'Elle.

L'Hyver se passa en Balets, en Assemblées, en Comedies, en Jeux, & en Fêtes magnifiques; & le Roi qui étoit jeune, galand, fait à peindre, & le plus aimable de tous les hommes, inventoit tous les jours des moyens nouveaux de divertir la Reine, & de lui plaire, à quoi il n'eut pas de peine à réussir; car elle l'aimoit à l'adoration, & n'a jamais changé un instant pour lui jusques à la mort.

Le Cardinal triomphant de son côté de ce qu'il venoit de faire, & se trouvant toûjours le pre-

premier homme de l'Etat, & dans le comble de la plus haute faveur, ne ſongeoit plus qu'à garder le Papat, & à ſe réjouïr avec un nombre d'amis choiſis, qui étoient les plus déliez, & les plus honnêtes gens de France, à la tête deſquels étoit le Maréchal de Gramont: ce n'étoit que jeu, que feſtins, que bombances chez lui, & jamais la Cour ne fût plus remplie de joye, de galanterie, & d'opulence, qu'elle l'étoit. Tous les Courtiſans regorgeoient d'or; & leur extrême magnificence en habits, en bonne chere, & en équipages ſuperbes, faiſoit honneur à leur Maître, & rendoit ſa Cour la plus éclatante, & la premiere de l'Univers.

Au commencement du Printems de l'année 1661. le Cardinal qui ſe ſentoit fort incommodé de la goute, quitta Paris pour s'aller établir à Vincennes, 1661.

qui

qui étoit ſa maiſon favorite & celle qu'il avoit fait bâtir à ſon gré, pour y être plus à ſon aiſe & plus retiré du grand monde, qui commençoit à le fatiguer dans ſes ſouffrances; & comme il avoit le meilleur eſprit & le plus ſolide qu'on pût avoir, qu'il ſortoit de venir de donner la paix à l'Europe, & de marier le Roi à ſa ſatisfaction, que rien ne manquoit plus à ſa gloire, & que du reſte il ſe trouvoit comblé de biens & d'honneurs: il ſongeoit en homme auſſi ſage qu'il étoit, à mettre une ſorte d'intervalle entre la vie & la mort, qui eſt ce qu'il avoit toûjours projetté, & ce qui le faiſoit vivre aſſez retiré à Vincennes; néanmoins avec un certain nombre d'amis choiſis qu'il ne vouloit jamais qui l'abandonnaſſent.

Sa maladie augmentant, & la goutte commençant à gagner la

poitrine, le Roi & les deux Reines vinrent s'établir à Vincennes pour être plus près de lui, & savoir quel seroit le dénouëment de sa maladie. Deux mois après, l'hydropisie fut entierement formée; & Valot premier Medecin du Roi, qui n'abandonnoit pas le chevet de son lit, lui declara que l'Art de la Medecine ne pouvoit rien à son mal, & qu'il n'y avoit plus que Dieu seul qui le pût tirer de l'état perilleux où il étoit: il reçut cet arrêt fatal avec un courage & une femeté de Heros: il envoya supplier le Roi deux jours avant sa mort de le venir voir, & il lui dit tout ce qu'un homme comme lui étoit capable de dire à un jeune Prince qu'il avoit toûjours respecté & aimé tendrement, & de l'éducation duquel il avoit pris un si grand soin, en lui enseignant cet Art de regner, qu'il a si bien retenu, & que nous lui

avons

avons du depuis vû mettre en pratique au dessus de tous les Rois du monde.

Le Roi s'attendrit extrémement avec le Cardinal & regretta la perte d'un aussi digne & aussi fidele Ministre, autant que les Princes sont capables de regretter ceux qui les ont fidelement servis toute leur vie, & qui ne se trouvent plus en état de le faire; c'est-à-dire le Cardinal mort, il ne fut plus question de son Ministere, cela n'a rien neanmoins de surprenant, c'est ce qui a été de tous les tems, & ce qui durera jusques à la fin du monde. Ainsi il ne faut, ni s'en étonner, ni que cela dérange jamais un instant un Sujet de son devoir, & de servir son Maître pendant le cours de sa vie, avec le zele & la fidelité qu'on lui doit.

Le Maréchal de Gramont assista toûjours le Cardinal jusques

ques à ſon dernier ſoupir, & il perdit en lui un protecteur & un ami tel qu'on n'en trouve gueres dans la vie, auſſi n'a-t-il jamais perdu la memoire de toutes les obligations qu'il lui avoit, & l'on peut dire que ſa reconnoiſſance pour le Cardinal, n'a fini qu'avec lui.

Le lendemain que le Cardinal fut expiré, toutes les affaires changerent de face à la Cour; le Roi, quoi qu'à la fleur de ſon âge, & au milieu de ſes plaiſirs, prit ſeul le Timon de l'Etat, & ſe livra entierement aux affaires: ce qu'il a continué de faire pendant le cours de ſon Regne long & glorieux. La Reine ſa mere qui avoit été Regente ſi longtems, n'eut plus de part aux affaires, non plus que les Princes du Sang, & les plus grands Seigneurs de France, qui juſques alors avoient été admis dans les Conſeils, & fait une figure diſ-

tinguée. Tout le gouvernement de l'Etat fut renfermé en la personne du Roi, & en trois Ministres dont il forma son Conseil étroit ; M. le Tellier pour la guerre : M. de Lionne pour les affaires étrangeres ; & M. Colbert pour les finances ; tout le reste fut congedié, & M. Fouquet qui comptoit d'occuper la place du Cardinal, fut mis dans une prison étroite, où il a fini ses jours. Nous avons eu lieu de croire que la politique du Roi étoit admirable, & meilleure que toute autre, puisque pendant tout le tems qu'elle a duré, la barque a été gouvernée de maniere qu'il s'est rendu redoutable à toute l'Europe par les grandes actions qu'il a faites en personne, par la sagesse de son gouvernement, qui n'étoit dûë qu'à son bon esprit, & à lui seul : & il est constant, qu'il eût été jusques à sa mort l'Arbitre de l'Europe, si

ſi ſes ordres avoient été ponctuellement executez, & qu'on n'eût pas joué de malheur en plus d'une occaſion.

Après cette legere digreſſiou que j'ai crûë en ſa place, je paſſe à ce qui concerne la ſuite de la vie du Maréchal de Gramont à la Cour.

Bien qu'il fut d'un âge de beaucoup plus avancé que celui du Roi; & qu'un homme qui friſe déja la ſoixantaine, n'eſt gueres à la mode, ni de miſe auprès de celui qui n'en a que vingt & trois: cependant le Maréchal de Gramont, qui avoit un eſprit jeune & de tous les tems, ne laiſſa pas que de plaire infiniment au Roi, & il ſe rendit ſi aſſidu, & ſi agréable auprès de ſa perſonne, qu'il ne pouvoit plus ſe paſſer de lui, & il falloit que le Maréchal de Gramont fût de tous ſes plaiſirs: la maniere honorable & diſtinguée dont

il vivoit à la Cour, lui donnoient un grand relief; & il n'étoit queſtion, tant pour le Courtiſan que pour les Etrangers, que de ſa Maiſon, de ſa bonne chere, & de tout l'honneur qu'il faiſoit à ſon Maître.

1662. Un an après la mort du Cardinal, M. le Duc d'Epernon, qui étoit Colonel General de l'Infanterie Françoiſe, venant à mourir, le Roi jugea à propos d'abolir cette Charge; l'autorité & le credit en étant trop grands pour un Sujet. Il envoya chercher le Maréchal de Gramont le moment d'après, pour lui annoncer qu'il l'avoit choiſi ſur toute la Cour, pour lui donner la Charge de Colonel de ſes Gardes Françoiſes, qu'il créoit en ſa faveur, & qui n'étant plus ſubordonné à celle de Colonel general, devenoit la premiere & la plus importante de l'Etat.

Le Maréchal de Gramont re-

reçut cette grace ſinguliere avcc tout le reſpect & la reconnoiſſance qu'il devoit ; & l'on peut dire auſſi qu'il a ſervi du depuis à la tête de ce Regiment, d'une maniere qu'il l'honoroit, & à la grande ſatisfaction du Roi ; perſonne n'ayant jamais vécu avec tant d'éclat & de nobleſſe, qu'il a fait juſques à la malheureuſe cataſtrophe, qui l'obligea à ſe défaire de cette Charge avant ſa mort, malgré toutes les oppoſitions du Roi, pour l'en empêcher : mais il étoit écrit dans les deſtinées que cela devoit être ainſi ; & que quoique ſa Majeſté m'en eût donné la ſurvivance avec une bonté infinie, je n'en jouïrois pas ; & que par ſucceſſion des tems, elle reviendroit dans ma Maiſon, où elle eſt maintenant & exercée par le Duc de Guiche mon fils.

Le Maréchal de Gramont

fut douze ans Colonel des Gardes, & le Courtisan le plus délié & le plus distingué qu'il y eût à la Cour. Il suivit le Roi à ses premieres campagnes de Flandres; & bien qu'il n'y eût point l'emploi qu'il devoit naturellement y avoir, M. de Turenne étant à la tête de l'armée, il ne laissa pas de monter la tranchée comme simple Colonel des Gardes, aux sieges de Tournai & de Douai, obéïssant aux Officiers Generaux qu'il avoit vûs à la Bavette, & qui étoient ses Aides de Camp, lorsqu'il commandoit les armées avec le grand Prince de Condé.

Tout ce que le Maréchal de Gramont faisoit, n'étoit que pour marquer au Roi son entier dévoüement, & son obéïssance aveugle à ses volontez: car il étoit au dessus de la fausse & de la mauvaise gloire, & ne faisoit consister la veritable, que

dans

dans ce qui alloit uniquement à plaire à ſon Maître, & à faire ce qui lui étoit agreable.

La campagne de Flandre finie, il s'en alla dans ſes Gouvernemens, où il crût ſa preſence utile pour le ſervice du Roi: Il y obtint pendant ſon ſejour la grace du Comte de Guiche ſon fils; & ſon rappel à la Cour, avec cette condition, qu'il ne ſerviroit plus à la tête des Gardes, comme Survivancier: ce qui toucha extrêmement le Marêchal, & qui le détermina enfin à prendre, comme je l'ai déja dit, le mauvais parti de vendre ſa Charge, voyant que mon frere ne pouvoit conſentir que je l'euſſe, en étant privé; dont le pauvre garçon a été du depuis inconſolable, mais inutilement: car la faute faite, il n'y eut plus moyen de la reparer: ce qui doit bien apprendre aux hommes à aller bride en main, lors

qu'il s'agit d'affaires eſſentielles, & à ſe donner de garde de ſuivre certains mouvemens de vengeance qui tournent enſuite contre eux.

1672. L'année d'après, le Roi fit cette fameuſe & ſurprenante Campagne de Hollande, que la poſterité croira avec peine, car il ſoumit à ſon obéïſſance en moins de trois mois toutes les Places, où Philippe II. (qui ne prétendoit pas moins qu'à la Monarchie Univerſelle) avoit échoüé au bout d'une guerre de trente ans: c'eſt au commencement de cette campagne que le Roi étant touché de l'action brillante & inouïe du Comte de Guiche, qui paſſa le Rhin à la nage à Tolhuys en ſa preſence, à la tête de toute la Cavalerie qui le ſuivit, & qui battit les ennemis qui étoient en bataille de l'autre côté de ce fleuve rapide, l'embraſſa publiquement, & lui dit qu'il

qu'il oublioit ſa conduite paſſée, dont il n'avoit pas lieu d'être content, & qu'il lui redonnoit toute ſon ancienne amitié, qu'il étoit bien fàché que le Maréchal de Gramont ſe fût défait de ſa Charge, ce qu'il avoit fait malgré lui: mais qu'il l'aſſûroit deſormais qu'il n'y auroit rien de grand auprès de ſa perſonne à quoi il ne pût prétendre.

Ces paroles charmantes furent accompagnées de tout ce que le Roi ſavoit dire, quand il vouloit enchanter quelqu'un. Le Comte de Guiche acheva la campagne, & s'en revint à la Cour, comblé d'honneur, de gloire & de diſtinction de la part de ſon Maître; & tout lui auroit réüſſi, ſi pendant l'Hyver il eût ſû profiter de la bonne volonté du Roi, & de l'affection que ſa Majeſté avoit pour lui; & s'il eût été docile & courtiſan, comme il convenoit de l'être, il eſt

certain qu'il se fût trouvé bientôt après à la tête des affaires, & un des premiers hommes de l'Etat : car l'on peut dire sans flaterie, que personne n'avoit de plus grandes qualitez ; & que du surplus de l'excellent qui étoit en lui, l'on en eût composé deux sujets parfaits : mais il avoit trouvé le secret de gâter tout cela, par une présomption qui n'étoit ni permise, ni dans sa place ; car il vouloit maîtriser toûjours, & décider souverainement de tout, lorsqu'il convenoit uniquement d'écouter, & d'être souple : ce qui lui attira une envie generale ; & enfin une sorte d'éloignement de la part du Roi, qui lui tourna la tête, & ensuite lui donna la mort ; car il ne put tenir à nombre de dégoûts réïterez : il mourut à Creutznach, près de Mayence entre mes bras, la campagne suivante.

1673. L'année d'après, les Espagnols

gnols s'étant declarez pour les Hollandois, le Roi marcha au mois d'Avril en Franche-Comté, & en fit la conquête en trois ſemaines; car quand il ſe mettoit en œuvre, & qu'il alloit à la guerre il ne ſe contentoit pas de mediocrité, & rien ne reſiſtoit à la force de ſes armes, à ſon courage, & à la juſteſſe de ſes entrepriſes.

Le jour que le Roi fit inveſtir Dole, il m'envoya chercher le ſoir dans ſa chambre; où je le trouvai tout ſeul; il me fit l'honneur de me dire, qu'il avoit beſoin de moi pour la choſe du monde la plus preſſée, & la plus importante, & à laquelle je n'avois pas moins d'interêt que lui; qu'il s'agiſſoit de la perte de Bayonne, ou de ſa conſervation; qu'il venoit de recevoir dans le moment un courrier de Monſieur Colbert, par lequel il lui donnoit des avis très-certains, que

que le Prince d'Orange avoit formé le dessein d'attaquer Bayonne ; & que l'armement considerable de sa flote qui étoit déja sous voile, n'avoit d'autre objet que celui-là ; qu'il y avoit dessus dix-huit mille hommes de débarquement, & toutes les choses necessaires pour un siege; que la flote composée de soixante Vaisseaux de ligne, & de plus de cent bâtimens de transport, devoit aller mouiller au Passage, ce fameux Port d'Espagne; & que l'Infanterie Espagnolle qui étoit dans les Places du Guipuscoa, devoit se joindre avec les dix-huit mille hommes de pied Hollandois, commandez par le Comte de Horne, & marcher ensuite droit à Bayonne, qui étoit une Place negligée depuis long-tems, & à emporter d'emblée, d'autant qu'il y avoit deux brêches à une Courtine, où un Bataillon de front pouvoit monter,

ter, nul dehors, point de fossez, pas un canon en état de tirer, moins de fusils, dix milliers de poudre en tout, & pour toute garnison cinquante vieux coquins dans les deux Châteaux, & la garde Bourgeoise dans la Ville commandée par Monsieur le Maire, qui au premier coup de canon tiré sur lui, ouvriroit certainement les portes.

Après ce détail que le Roi me fit en me lisant lui-même les Lettres de Monsieur Colbert, & les avis qu'on lui avoit envoyez de Hollande: il m'honora d'une embrassade bien tendre, & me dit que le Maréchal de Gramont étant accablé de gouttes à Paris où il étoit resté, il n'avoit de ressource, & de confiance qu'en moi, & qu'il falloit que je partisse sur le champ, & que je marchasse jour & nuit pour essayer de me rendre à Bayonne avant que la Flote des ennemis put

pût arriver au Passage ; parce qu'il étoit persuadé que ma presence rectifieroit bien des choses ; & qu'étant aussi accredité & aimé que je l'étois dans la Province, bien des gens me sachant à Bayonne se joindroient à moi, qui ne marcheroient pas pour M. le Maire ; que du reste il me donnoit un plein-pouvoir d'agir comme je l'entendrois ; & que géneralement tout ce que je ferois, seroit approuvé de lui.

Le Roi me fit donner sur le champ une Lettre de credit sur Lyon pour y prendre tout l'argent dont je pourrois avoir besoin, de laquelle neanmoins je ne voulus pas me servir : & comme sa Majesté étoit persuadée, la Flote ennemie ayant déja paru sur les côtes de Poitou, que je trouverois peut-être Bayonne investi, mon ordre étoit d'y entrer à quelque prix que ce fut, c'est à dire en bon

François, par la porte ou par la fenêtre. Après lui avoir embrassé les genoux, & assuré fortement que je ferois mon devoir, & que je n'oublierois rien de tout ce qui pouvoit lui marquer mon zele & mon parfait attachement, je montai à cheval, & je me rendis de Dole à Bayonne, le sixiéme jour: à la verité je ne dormis pas beaucoup par les chemins; & les beautez de Montpellier, par où je passai, ne me retinrent pas plus que de raison.

A mon arrivée à Bayonne, je trouvai les choses encore en pire état que le Roi ne me les avoit dépeintes; mais heureusement il n'y avoit aucun Vaisseau encore d'arrivé au Passage; ce qui me donna quelque soulagement & un peu d'espoir de prévenir le coup funeste qui menaçoit cette importante Place: & bien que je ne fusse pas un homme fort impor-

portant, ma presence ne laissa pas de produire un bon effet.

Je commençai premierement par ce qui me parut être le plus necessaire, qui étoit la reparation des brêches & de fermer la Ville; ce qui fut fait en quatre jours, au moyen de la quantité de travailleurs que je mis en œuvre, lesquels travailloient de bonne voille, sans même vouloir d'argent: je fis faire une espece de chemin couvert, creuser les fossez, mettre les canons sur des affuts; l'on m'apporta des armes du Bearn: j'avois dépêché à Toulouse en passant, un Courrier à Duteron, Intendant de Marine à Rochefort, & mon ami intime, pour lui faire part de l'extrémité où je me trouvois, n'ayant pas de quoi tirer un coup de mousquet, faute de poudre, & de m'en envoyer incessamment par une Fregate legere, que j'avois ordre du Roi de

de lui en demander, & que j'allois vrai-semblablement être attaqué ; que tous les momens étoient precieux, & qu'il ne pouvoit faire trop de diligence, parce que la Flote des ennemis arrivée au Passage, rien ne pouvoit plus entrer par mer dans Bayonne.

Je fus servi à souhait, & le sixiéme jour de mon arrivée, la Fregate que j'attendois, entra vent arriere dans la riviere, & m'apporta deux cens milliers de poudre, & trois mille fusils qui furent les très-bien reçûs.

Le bruit du siege de Bayonne s'étant répandu par tout ; & bien des gens étant informez que le Roi m'y avoit envoyé de Franche-Comté pour la défendre : il n'y eût fils de bon pere & de bonne mere de toutes les Provinces voisines qui ne voulut avoir sa part à la défense d'une Place de cette consideration qui

 étoit

étoit la clef du Royaume : de ſorte que le huitiéme jour, j'eus plus de ſept cens Gentilshommes tant du Bearn, de Guienne, que de Perigord, qui me vinrent trouver, & qui ne me quitterent jamais, qu'au moment du départ de la Flote ennemie : je fis venir les bandes Bearnoiſes qui montoient à trois mille hommes, j'en tirai mille du Païs de Labour, autant de la Baſſe Navarre, & plus de douze cens que je fis venir de mes Terres; ce qui ne laiſſa pas de faire un corps d'Infanterie aſſez conſiderable pour me garantir de quelques tentatives que j'avois à craindre de la part des ennemis : car pour d'un ſiege dans les formes, je m'en moquois, attendu que je ſavois bien que les ennemis n'étoient pas en état de le former, & que l'Amiral Tromp connoiſſoit trop bien les Ouragans de la côte de Biſcaye, pour

pour ſe commettre à y reſter du tems avec une Flote de plus de cent ſoixante voiles.

J'avouë que je commençai alors à reſpirer, & peu s'en falloit que je ne deſiraſſe qu'il leur prît envie d'en faire le ſiege ; très perſuadé que j'étois, qu'ils y échoueroient, & que j'en ſortirois à mon honneur & gloire.

Au bout de quinze jours la Flote parut à la vûë de Bayonne, & vint mouiller au Paſſage : ce qui m'obligea d'écrire aux Alcades de Saint Sebaſtien, qui ſont les Maîtres du Païs, & avec leſquels j'avois ſigné un Traité de bonne correſpondance entre les Frontieres, l'année d'auparavant, qu'étant informé que la Flote de Hollande étoit dans leurs ports, à deſſein de m'attaquer, j'étois bien aiſe de leur faire ſavoir que j'étois dans Bayonne, avec un corps de troupes aſſez conſiderable pour ne rien

craindre, ce qu'ils ſavoient déja par d'autres que par moi; & que s'ils ſouffroient le débarquement des troupes ennemies, & qu'il y eût un ſeul Hollandois qui mît le pied en France, je prendrois cela pour une rupture ouverte du Traité qu'ils avoient fait avec moi: qu'au reſte je les aſſurois, que ſi M. Tromp, & M. le Comte de Horn s'aviſoient de venir juſqu'à Bayonne, ils ne me feroient pas grand mal, & qu'ils s'en retourneroient promptement dans leurs Vaiſſeaux avec leur courte honte: mais qu'après je leur donnois ma parole, que le retour vaudroit matines; & que de l'inſtant que la Flote ſe feroit retirée, ce que je les aſſurois qui arriveroit immanquablement, il ne feroit plus alors queſtion avec moi de paix, ni de concorde ſur nos Frontieres; que je leur ferois la guerre du monde la plus vive, &

que

que j'étois en état par la ſuperiorité de troupes que j'avois ſur eux, de les aller brûler juſques dans Victoria, & de ruiner le Païs à jamais.

Ma Lettre porta coup, & produiſit l'effet que j'en attendois: car l'Amiral Tromp, & le Comte de Horn ayant demandé, de la part de leurs Hautes Puiſſances, leurs Maîtres, qu'on aſſemblât à Saint Sebaſtien la Junte du Païs, en conformité du Traité avec ſa Majeſté Catholique, pour qu'elle eut à faire fournir par la Biſcaye, & le Guipuſcoa, les troupes, l'artillerie & les munitions de guerre neceſſaires, pour l'execution du projet du ſiege de Bayonne. Les principaux de la Junte répondirent, que la Flote étoit arrivée trop tard; & que ce qui eût été facile quinze jours plutôt, par l'abandon où étoit Bayonne, devenoit maintenant impraticable,

ble, vû la nombreuſe garniſon qu'il y avoit dedans, la quantité de Nobleſſe qui m'y étoit venu joindre, & le bon état où j'avois mis la Place, qu'ainſi ils pouvoient s'en retourner comme ils étoient venus, que le Païs ne fourniroit rien de tout ce qu'ils demandoient, & que les peuples de Biſcaye, & de Guipuſcoa ne vouloient point, pour une tentative qui ne pouvoit plus être deſormais qu'infructueuſe, rompre le Traité qu'ils avoient ſigné avec moi, & rentrer dans une guerre qui étoit la perte de leur Païs par l'entiere ceſſation du commerce avec la France.

Pendant tout ce conflit entre la Junte & les Generaux Hollandois, le Maréchal de Gramont à qui le Roi avoit mandé de Franche Comté, l'ordre qu'il m'avoit donné, de me jetter dans Bayonne, & le peril émi-

nent où ſe trouvoit cette Place, prit ſon parti ſur le champ; & malgré ſa goutte qui étoit violente, fit mettre les chevaux à ſon carroſſe, & arriva en treize jours à Bayonne.

La nouvelle de l'arrivée du Maréchal de Gramont à Bayonne, fut ſûë dès le lendemain à Saint Sebaſtien; & les Eſpagnols eſtimant qu'un homme comme lui, & de ſa conſideration, y augmenteroit encore la compagnie, declarerent net à l'Amiral Tromp, & au Comte de Horn qu'ils ne ſouffriroient aucun débarquement, & que tout le Païs alloit ſe ſoulever contre eux, & prendre les armes s'ils ne remettoient promptement à la voile. Ce diſcours laconique ne leur plut pas: mais comme ils n'étoient pas les plus forts, il fallut s'y ſoumettre; & Tromp, qui d'ailleurs avoit une connoiſſance parfaite de la Mer

où il étoit, toute des plus ſcabreuſes en tems d'Equinoxe ; & craignant avec raiſon les vents de la mer qui chaſſent à terre, ne ſe le fit pas dire deux fois, & appareilla dès le lendemain pour regagner la Manche, en quoi il donna une marque de ſon bon eſprit, & de ſa grande connoiſſance ; car s'il eût tardé vingt-quatre heures de plus, les vents qu'il apprehendoit toûjours ſurvinrent, & ſi furieux, que toute ſa Flote ſe ſeroit perduë dans l'anſe pleine de rochers de la côte qui regne depuis Saint Sebaſtien juſques à Cabreton ; & d'où il n'eſt plus poſſible de ſe retirer, quand on y eſt une fois entré ; ce qui eût été un beau coup de filet, & une perte dont les Etats Géneraux ne ſe ſeroient jamais relevez : voilà quel fut le reſultat du ſiege prétendu de Bayonne, que le Roi d'abord avoit tant de ſujet de craindre,

&

& la maniere dont on le ſauva.
Le Maréchal de Gramont me dépêcha à l'inſtant au Roi pour lui en porter la nouvelle, qu'il reçut avec joye, & je puis dire qu'il me parut ſatisfait du zele & de l'intelligence avec laquelle il avoit été ſervi à point nommé, & dans un tems où à plus de cent cinquante lieuës de Bayonne, il n'y avoit pas un ſeul homme de troupes reglées, à portée de le ſecourir; ce qui prouve aſſez clairement que les gens qui ont un nom & un attachement fidele, doivent par fois être mis en place, & valent du moins autant que Meſſieurs les Intendans qui ont une autorité deſpotique dans toutes les Provinces: mais ce n'eſt pas là mon affaire; & j'en reviens à finir la vie du Maréchal de Gramont. Quand je fus de retour à la Cour, le Roi m'ordonna de mander au Maréchal de Gra-

mont, que pour peu que sa santé lui permît, il vouloit qu'il ne passat pas l'Hyver à Bayonne, & qu'il revînt près de sa personne; ordre auquel il obéït volontiers, car il aimoit passionnément le Roi, auprès de qui il avoit passé partie de sa vie, & ne s'accommodoit gueres de celle qu'on mene en Province, peu convenable à un Courtisan tel que lui.

Il fut reçû à merveille, & toûjours avec une sorte de distinction de la part de son Maître: mais comme il commençoit à être sur l'âge, que la Cour étoit tout-à-fait differente de ce qu'il l'avoit vûë, que le Comte de Guiche son fils aîné étoit mort, qu'il se trouvoit sans Charge, & que je n'en avois point; que les vieillards sujets à des incommoditez, de quelque bon esprit qu'ils puissent être, deviennent souvent incommodes aux jeunes gens,

gens, & qu'au lieu de les rechercher, on les évite; & que cette affluence de monde, qui autrefois ne bougeoit de chez lui, n'y venoit plus que par un reſte de bien-ſeance, & que par fois il ſe trouvoit ſeul, & reduit à la meditation; choſe qui lui noirciſſoit l'humeur: tout cela le frapa, & fit une telle impreſſion ſur lui, qu'il reſolut en homme ſage qu'il étoit, de mettre un intervalle entre la vie & la mort, & de quitter la Cour, bien qu'il ne fut point ſcrupuleuſement devot, pour achever le reſte de ſa carriere chez lui avec tranquillité & douceur. Le Roi partit au mois de Février de l'année 1677. pour aller faire les ſieges de Valenciennes & de Cambray; & le Maréchal de Gramont, ſur le prétexte du riſque que Bayonne avoit couru, il y avoit deux ans, & pour lequel l'on n'avoit du depuis pris aucune precaution,

Mon-

Monſieur de Louvois ſe ſouciant mediocrement des choſes qui n'étoient pas ſous ſes yeux, ſupplia le Roi de trouver bon, moi ſervant en Flandre auprès de ſa perſonne, qu'il s'y en retournât pour éviter une nouvelle tentative de la part des ennemis, laquelle pouvoit arriver ſans miracle: c'eſt la raiſon dont il ſe ſervit, qui avoit un air de vraiſemblance, pour obtenir ſon congé: mais la réalité étoit ſa retraite qu'il avoit prémeditée & à quoi il étoit reſolu: ſon départ fit néanmoins de la peine au Roi, & il fit humainement tout ce qu'il pût pour le diſſuader, mais inutilement; ſon heure étoit venuë, & il fallut payer le tribut à la nature. Le Roi revint de Flandre au bout de trois mois, victorieux à ſon ordinaire, & étant à Saint Germain, il apprit par moi la mort du Maréchal de Gramont, qui reſſembla

bla à ſa vie, c'eſt-à-dire, pleine de confiance en la miſericorde de Dieu, & de zele, & de fidelité pour ſon Maître, qu'il aima tendrement juſques à ſon dernier ſoupir.

F I N.

TA-

Universitas
BIBLIOTHECA

TABLE
DES MATIERES,

Contenues dans le second Volume.

Motifs qui obligent le Cardinal Mazarin à envoyer de la part du Roi, des Ambassadeurs à la Diete de Francfort. 3
Le Cardinal Mazarin choisit le Maréchal de Gramont pour Ambassadeur, & lui donne pour Collegue Monsieur de Lionne. 5
Le Maréchal de Gramont tâche de s'en dispenser. 6
Raisons pourquoi le Maréchal de Gramont refuse cette Ambassade. *ibid.*
Le Cardinal Mazarin leve les difficultez du Maréchal, & l'engage enfin à l'accepter. 8
Cette Ambassade est desapprouvée universellement. 9
Raisons qui la font desaprouver. 9, 10
Le Cardinal Mazarin, pour rassurer le Maréchal de Gramont, l'assûre de toute sa protection. 11
Le Maréchal de Gramont fait faire un équipage magnifique pour cette Ambassade. 12
Départ du Maréchal pour se rendre à Francfort. 13
Le Cardinal Mazarin ne juge pas à propos de faire demander des passeports à Monsieur le

le Prince. 13, 14
La prise de Dieuse par Jandin, Partisan de l'armée Espagnole, oblige le Maréchal de Gramont à faire demander des passeports à Monsieur le Prince. 15
Il en fait aussi demander au Prince de Chimay Gouverneur de Luxembourg. *ibid.*
Le jeune Colbert, Intendant d'Alsace, vient trouver le Maréchal à Saverne. *ibid.*
Le Maréchal l'envoye à Strasbourg, pour savoir de quelle maniere il y sera reçû. *ibid.*
Resolution du Senat sur la reception du Maréchal de Strasbourg, qui ne lui convient point. 16
Le Maréchal renvoye Colbert pour se plaindre au Senat en des termes qui lui font changer de sentiment sur sa reception. 17
Le Maréchal de Gramont fait dire à Monsieur de Lionne de le venir joindre. *ibid.*
Reception du Maréchal de Gramont & de Monsieur de Lionne dans Strasbourg au bruit du canon, & les Bourgeois sous les armes. 18
Louanges dûës à Guernheim, Gouverneur de Benfeld. 20
Le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne sejournent à Radstat, attendant un Courrier de la part du Roi. 22
Les Ambassadeurs arrivent près d'Heidelberg, où le Sieur de Gravel leur rend des Lettres de l'Electeur de Mayence. 24
Caractere du Docteur Wolmar, Ministre du Roi de Hongrie. *ibid.*
De Gravel homme d'esprit, & propre à la negociation. 25
Premiere Negociation du Maréchal de Gramont & de Monsieur de Lionne avec l'Electeur Palatin. 26

Sujet de mecontentement de l'Electeur Palatin. 28
Belles qualitez du même Electeur. 29
Le Maréchal de Gramont & Monsieur de Lionne traitent avec ledit Electeur. 30
Les Ambassadeurs & l'Electeur se donnent des assûrances respectives. 31
Les Ambassadeurs continuent leur voyage jusques à Francfort. 33
Les dépêches des Ambassadeurs au Roi tombent entre les mains de Monsieur le Prince 34
Prise de Montmidi contre toute esperance. 35
Bonnes intentions de l'Electeur de Mayence. 37
Le Pere Sarria, Dominicain, & Archevêque de Trani, pauvre Negociateur. 39 *& suiv.*
Le Comte de Peneranda fait choix de deux Augustins, gens d'esprit, pour ses Agens pendant la Diete. 43
Arrivée des Electeurs à Francfort. 44
Leurs entrées dans la Ville. 45
Caractere d'esprit du frere de l'Electeur de Treves. 46
Portrait de l'Electeur de Treves. 47
Portrait de l'Electeur de Cologne. 49
Sujet de mecontentement qu'avoit donné la Maison d'Autriche à l'Electeur de Cologne. 51
Franchise de l'Electeur de Cologne. 52
Caractere de l'Electeur de Saxe. 53
Negociation de Gravel, & du Prince de Hombourg avec l'Electeur de Saxe. 55
Succès de cette Negociation. *ibid.*
Les Ambassadeurs de France rendent visite à l'Electeur de Saxe. 57
L'Electeur de Saxe rend visite aux Ambassadeurs d'Espagne avant de la rendre à ceux de

de France. 58
Cette demarche de l'Electeur de Saxe oblige le Maréchal de Gramont de refuser la visite de cet Electeur. *ibid.*
L'Electeur de Saxe fait ses excuses au Maréchal qui les reçoit, en ayant reçû les ordres du Roi. 59
Le Cardinal Mazarin envoye deux fois à Munich. 60
Noble ambition de l'Electrice de Baviere. *ibid.*
Raisons qui empêchoient l'Electeur de Baviere de se declarer. 61
Le Comte Egon de Furstemberg va à Munich de la part des Electeurs de Cologne & de Mayence. 63
Issuë du voyage du Comte de Furstemberg. 64
Le Duc de Baviere écrit à ses Ambassadeurs, & desavouë tout ce que le Comte de Furstemberg pourroit avancer. *ibid.*
Le Docteur Exel Ambassadeur de l'Electeur de Baviere, explique en pleine Assemblée les sentimens du Duc son Maître. 65
Les Electeurs de Baviere & de Saxe se plaignent à l'Electeur de Mayence de l'entrée des Ambassadeurs de France dans Francfort. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont part de Francfort, & fait un voyage à Munich. 67
Discours du Maréchal de Gramont au Duc de Baviere dans sa premiere audience. 70
Reponse du Duc au Maréchal de Gramont. 72
Second discours du Maréchal de Gramont au Duc. 74
Attention du Duc de Baviere aux discours du Maréchal. 75
Le Comte de Curtz declare au Maréchal de Gramont les derniers sentimens du Duc de Ba-

Baviere. 80
Le Maréchal de Gramont fait ſavoir les réſolutions du Duc à la Ducheſſe ſon épouſe, & part de Munich. 82
Portrait de l'Electeur & de l'Electrice de Baviere. 82, 83
Le Maréchal de Gramont de retour à Francfort, trouve une rupture preſque ouverte, entre l'Electeur de Mayence & Monſieur de Lionne. 84
Le Cardinal Mazarin envoye ſon Secretaire à l'Electeur de Mayence avec des Lettres de la part du Roi. 85
Heureux ſuccès de ces lettres. 86
L'amitié ſe renouvelle entre l'Electeur de Mayence & les Ambaſſadeurs de France. *ibid.*
L'Electeur traite magnifiquement les Ambaſſadeurs. 87
Les affaires changent de face, & l'on prend de nouvelles meſures. 88
Nouvelle application à s'aſſûrer de la parole de l'Electeur de Mayence. 89
Le Maréchal de Gramont & Monſieur de Lionne font leurs efforts pour mettre l'Electeur de Brandebourg dans les interêts de la France. *ibid.*
Canſtein & Yena, Ambaſſadeurs de l'Electeur de Brandebourg gagnez à force d'argent. 90
Moyens pour engager l'Electeur de Brandebourg dans le parti de la France. 92
L'Electeur de Brandebourg embraſſe les interêts de la France. 93
Sage précaution des Ambaſſadeurs de France pour la diſtribution de l'argent du Roi. *ibid.*
Ambition des Suédois. 94
Caractere d'eſprit de Bierenchlou. 95
Prudence du Cardinal Mazarin au ſujet de l'ar-

l'armée Suedoiſe. 97
De Roi de Suede, homme de grand courage & de valeur. 98
Entrepriſe extraordinaire du Roi de Suede. 99
Son emportement dans le vin. 100
Ferme réponſe d'Avaugour, Ambaſſadeur de France au Roi de Suede. 101
Le College Electoral en refuſe l'entrée au Prince de Lobkovits, Preſident du Conſeil de guerre du Roi de Hongrie. 102
Raiſons pourquoi on lui refuſe l'entrée dans le College Electoral. *ibid.*
Le Prince de Lobkovits envoye viſiter les Ambaſſadeurs de France après ſon arrivée à Francfort. 103
Les Ambaſſadeurs de France refuſent ſes viſites. 104
Perſeverance inutile du Prince de Lobkovits. 105
Le Comte de Peneranda, Ambaſſadeur d'Eſpagne, ne veut point entendre à aucun Traité de paix entre la France & l'Eſpagne. 107
Le Comte de Peneranda & le Marquis de la Fuente ſon Collegue font leur entrée dans Francfort. *ibid.*
Entrée du Roi de Hongrie dans Francfort. 108
Conteſtation entre le Magiſtrat de Francfort & le Roi de Hongrie. *ibid.*
Les Heiduques, Gardes des Ambaſſadeurs d'Eſpagne ſont chaſſez de Francfort. 110
Le Roi de Hongrie rend viſite aux Electeurs. 111
Conſeil du Roi de Hongrie. 113
Belles qualitez de l'Archiduc. 115
Le Maréchal de Gramont & Monſieur de Lionne perſiſtent dans leurs demandes. *ibid.*
Sujet de la mauvaiſe humeur de Peneranda. 116

Peneranda publie que les propoſitions de paix ne ſont qu'une ſuite des fourberies du Cardinal Mazarin. 117
Peneranda refuſe aux Electeurs des paſſeports à Blum pour aller en Eſpagne. *ibid.*
Les Ambaſſadeurs de France choiſiſſent le College Electoral pour Mediateur de la paix entre la France & l'Eſpagne. 118
Peneranda prend la reſolution de faire jetter Blum par les fenêtres. 119
Blum eſt averti ſecretement de ne plus aller chez Peneranda. 120
Rupture ouverte de Peneranda avec l'Electeur de Mayence. *ibid.*
Diſcours injurieux de Peneranda contre l'Electeur. 121
Sujet de crainte du Maréchal de Gramont & de Monſieur de Lionne. 122
Le Maréchal d'Hoquincourt paſſe dans l'armée d'Eſpagne. 123
Libelle diffamatoire contre le Roi de France & contre le Cardinal Mazarin. 125
Réponſe au Libelle. 126
Utile prévoyance du Cardinal Mazarin. *ibid.*
Fourberie de Peneranda découverte en preſence du College Electoral. 127
Le Nonce du Pape à Francfort, Partiſan du Roi d'Eſpagne. 129
Le peu de credit du Saint Pere à Francfort. 130
Le Maréchal de Gramont & Monſieur de Lionne n'oublient rien pour faire connoître aux Electeurs, le peu d'inquietude du Saint Pere, au ſujet de la guerre de France & d'Eſpagne. *ibid.*
Belles louanges dûës à ſa Sainteté. 131
Le peu d'attention que l'on a à Francfort pour le Nonce. *ibid.*
Le Nonce ſejourne quelque tems hors la Ville & prie l'Electeur de Mayence de lui obtenir

nir quelques honneurs à ſon entrée. 132
Le Roi de Hongrie ſort rarement de ſon logis *ibid.*
Auſſi ingenieuſe réponſe du Prince de Porcie, que belle demande du Roi de Hongrie. 133
Caractere du Roi de Hongrie. 134
Le Roi de Hongrie eſt traité par tous les Electeurs chacun ſelon ſon rang. 135
Le Maréchal de Gramont traite tous les Partiſans du Roi, & accompagne le Regal d'une Fête magnifique. 136
Toute la Bourgeoiſie a libre entrée chez le Maréchal de Gramont. *ibid.*
Les Domeſtiques du Roi de Hongrie, & des Ambaſſadeurs d'Eſpagne, s'y trouvent malgré la défenſe qu'on leur en avoit fait. *ibid.*
Effets que produiſent la douceur, & la politeſſe. 138
Le terme de l'Election de l'Empereur approche, & les Autrichiens ſe donnent de grands mouvemens. 139
Plaintes des Suedois. *ibid.*
Declaration de l'Electeur Palatin qui ne convient point aux Ambaſſadeurs de France. 140
Oppoſition de ceux de Brandebourg à la declaration du Palatin. 141
L'Electeur Palatin perſiſte dans ſa déclaration. *ibid.*
Les Ambaſſadeurs d'Eſpagne vont rendre viſite à l'Electeur Palatin. *ibid.*
L'Electeur Palatin change enfin de reſolution & donne ſon vœu pour la Capitulation que le Roi d'Hongrie ſigne. 142
Article 4. de la Capitulation touchant le Duc de Savoye. *ibid.*
Article 13. de la Capitulation pour la conſervation reciproque de la paix. 146

Article 14. pour défendre tous ſecours reciproques. 150
Article 39. touchant le Duc de Modene, & l'inveſtiture de Corregio. 153
Quelques Articles de la Ligue que le Maréchal de Gramont & M. de Lionne conclurent avec les Electeurs &c. 158
Portrait de l'Electeur de Mayence. 164
Grande tendreſſe de l'Electeur de Mayence pour ſes parens. 165
Manieres agréables & polies de l'Electeur de Mayence. 166
Moyens doux & pathetiques dont il ſe ſervoit pour la converſion de quelques Lutheriens qu'il avoit à ſon ſervice. 167
Sage prévoyance de l'Electeur à l'égard de l'Empereur. 168
Heureux ſuccès des Ambaſſadeurs de France, à la Diete de Francfort, dûs aux bons offices de l'Electeur de Mayence. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont arrive à Fontainebleau, où il eſt favorablement reçû du Roi & du Cardinal Mazarin. 169
Dom Antonio Pimentel eſt envoyé d'Eſpagne pour negocier la paix. 174
Heureux ſuccès de ce voyage. 175
Voyage du Roi à Lyon avec la Reine Mere pour épouſer la Princeſſe de Savoye. *ibid.*
Le Roi va au devant de la Princeſſe de Savoye, & la trouve fort à ſon gré. 176
Pimentel arrive à Lyon, & propoſe le Mariage du Roi avec l'Infante. 177
Le Mariage du Roi & de la Princeſſe de Savoye eſt rompu. *ibid.*
Articles de paix entre les deux Couronnes, ſignez entre le Cardinal Mazarin, & Pimentel. 179
Le Maréchal de Gramont eſt choiſi pour aller à Madrid, demander au Roi d'Eſpagne l'In-

l'Infante en mariage de la part du Roi. 180
Le Maréchal de Gramont fait préparer un magnifique équipage. 182
Raisons pourquoi le Cardinal Mazarin rappelle le Maréchal de Gramont. 183
Veritables raisons qui avoient été cause que le Comte de Peneranda avoit si fort rejetté la negociation de la paix en Allemagne. 184
Le Maréchal de Gramont part d'Irum, & arrive à Mauden près de Madrid. 187
Ordre de l'équipage du Maréchal de Gramont pour son Entrée. 188
Entrée du Maréchal de Gramont dans Madrid. 189
Le Maréchal arrive au Palais, où il est reçû par l'Amirante de Castille, & les Grands du Royaume, de la part du Roi. 192
Harangue du Maréchal de Gramont au Roi d'Espagne. 195
Réponse du Roi Catholique au Maréchal de Gramont. 197
Le Maréchal de Gramont demande au Roi d'Espagne la permission que ses enfans, & les Gentilshommes qui l'accompagnent, ayent l'honneur de lui faire la reverence. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont, après son audience, est reconduit dans le même ordre qu'il avoit été reçû à son arrivée. 199
L'Amirante, & plusieurs Grands d'Espagne, rendent visite au Maréchal. 201
Le Roi d'Espagne envoye sa Musique au Maréchal de Gramont. 202
L'Amirante regale le Maréchal de Gramont. 203
Le Maréchal de Gramont reçoit des mains de Fernand Ruis de Contreras, Secretaire d'Etat, les lettres du Roi Catholique. 204

Le Roi Catholique fait present au Maréchal de Gramont d'un Cordon de Diamans de très-grand prix 206
Le Maréchal de Gramont va voir Aranjues & l'Efcurial, Maifons de plaifance de fa Majefté Catholique. *ibid.*
Il va auffi à Buen Retiro. 207
Defcription du Palais de fa Majefté Catholique. 208
Lettre du Maréchal de Gramont au Roi. 210
Lettre du Maréchal de Gramont à la Reine Mere. 211
Lettre du Maréchal de Gramont au Cardinal Mazarin. 214
Le Maréchal de Gramont part de Madrid, & en fort dans le même ordre qu'il y étoit entré. 220
Le Maréchal de Gramont arrive à l'Ifle de la Conference, où il trouve le Cardinal Mazarin & Dom Loüis de Haro. 221
Etat de tous les Confeils qui connoiffent de toutes les affaires de la Monarchie d'Efpagne. 224
Maniere de vivre des Efpagnols en general. 244
Le Roi, la Reine Mere, & toute la Cour, partent de Toulouse en 1660. pour aller à S. Jean de Luz, pour recevoir l'Infante. 266
Entrevûë des deux Rois. 267
L'Hyver fe paffe en toutes fortes de divertiffemens. 268
En 1661. le Cardinal Mazarin quitte Paris, & va demeurer à Vincennes. 269
Le Cardinal Mazarin tombe malade. 270
Le Roi & les deux Reines vont demeurer à Vincennes. 271
Valot premier Medecin du Roi, declare au Cardinal que fa maladie eft mortelle. *ibid.*
Mort du Cardinal. 272

Le Maréchal de Gramont demeure auprès du Cardinal jusqu'à sa mort. *ibid.*
Après la mort du Cardinal, le Roi prend le Gouvernement du Royaume. 273
Mort de Monsieur d'Epernon, Colonel General de l'Infanterie Françoise. 276
Le Roi abolit cette Charge. *ibid.*
Le Roi crée celle de Colonel des Gardes Françoises, qu'il donne au Maréchal de Gramont. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont va dans ses Gouvernemens. 279
En 1672. le Roi fait la campagne de Hollande. 280
Le Comte de Guiche passe le Rhin en presence du Roi, à la tête de la Cavalerie. *ibid.*
Sa Mort. 282
Au mois d'Avril, le Roi marche en Franche-Comté, & en fait la conquête en trois semaines. 283
Le Roi au siege de Dole, apprend que le Prince d'Orange veut faire attaquer Bayonne. *ibid.*
Le Roi y envoye le Duc de Gramont pour la défendre. *ibid.*
Le Duc de Gramont arrive à Bayonne. 287.
& fait reparer les fortifications. 288
Le Duc de Gramont assemble en peu de tems un nombre suffisant de troupes pour défendre Bayonne. 289
La Flote ennemie paroît à la vûë de Bayonne. & va mouiller au Passage. 291
Le Duc de Gramont écrit aux Alcades de S. Sebastien, touchant la Flote ennemie. *ibid.*
Effet de cette Lettre. 293
Réponse des Principaux de la Junte à l'Amiral Tromp. *ibid.*

Le

Le Maréchal de Gramont arrive à Bayonne. 295
Effet de l'arrivée du Maréchal de Gramont dans Bayonne. *ibid.*
L'Amiral Tromp & toute la Flote eſt obligé de ſe retirer. 296
Le Maréchal de Gramont dépêche au Roi le Duc de Gramont, pour lui porter la nouvelle de la retraite de la Flote ennemie. 297
Le Roi mande au Maréchal de Gramont de revenir à la Cour. 298
Le Maréchal de Gramont arrive à la Cour. *ibid.*
Le Maréchal de Gramont demande au Roi la permiſſion d'aller à Bayonne, crainte de quelque ſurpriſe de la part des ennemis. 300
Mort du Maréchal de Gramont. *ibid.*

Fin de la Table du ſecond volume.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Librar
University of O
Date due

a39003 009545723b